NÉMÉSIS[1]

DEUXIÈME PARTIE (2)

IV. — A VALVERDE

La villa, ou plutôt la Castellina, pour appeler de son vrai nom cette copie réduite du célèbre Castello de Mantoue, venait d'apparaître dans le creux d'une autre vallée, celle-là entièrement garnie de chênes verts, au bord d'un étang. Le Père continuait :

— Vous voyez que le distique du moyen âge ne mentait pas :

Bernardus valles, montes Benedictus amabat
Oppida Franciscus, magnas Ignatius urbes (3).

C'étaient des moines réformés d'après la règle de saint Bernard qui habitaient cette vallée. Le couvent devait occuper la place où sont maintenant les communs. J'ai retrouvé des traces des anciens murs. Les moines étaient trop riches. Toujours la Némésis ! Leur monastère fut pillé, puis brûlé par une bande de paysans qui faisaient de la jacquerie dans ces campagnes, sous le prétexte de la guerre.

— C'était de ces paysans que venait l'argent des moines, dit le nain. Ils ont pratiqué la reprise individuelle. Voilà tout.

— Et ruiné une fondation de laquelle les gens vivaient à vingt lieues à la ronde. On n'est jamais riche pour soi tout

(1) *Copyright by* Paul Bourget, 1918.
(2) Voyez la *Revue* du 1er janvier.
(3) « Saint Bernard aimait les vallées, Saint Benoît les montagnes, Saint François les bourgs, Saint Ignace les grandes villes. »

seul, Bellagamba, même avec le plus féroce égoïsme, et quand on est un monastère, on accapare la richesse, comme les fontaines accaparent l'eau, pour la distribuer... Mais ne nous plaignons pas trop. Si le couvent n'avait pas été détruit, nous ne posséderions pas ce joyau de la Renaissance... Ralentissez, Pasquale. — Il parlait au chauffeur. — D'ici, c'est un premier point de vue, celui de l'étang : avec les deux grosses tours carrées, munies de machicoulis et de créneaux, le corps central percé de fenêtres étroites au-dessus d'une porte basse que précédait autrefois un pont-levis, voilà une forteresse, n'est-ce pas?... Attendez un moment... Nous tournons. C'est le côté qui regarde la montagne... Quel talent avait ce Bellarmati, l'élève de Peruzzi! Entre parenthèses, c'est lui qui a fortifié le Havre. C'est drôle, n'est-ce pas?... Voyez-vous cette architecture sévère s'égayer de cette loggia à fines colonnes? Les chapiteaux à feuilles d'acanthe sont en marbre blanc, et, au-dessous, se développe un large *cortile*, dallé de blanc et de noir. Et les encorbellemens des tours, sont-ils élégans? Ah! la belle demeure!...

Et le vieil enthousiaste, resté si jeune de cœur et d'esprit, à travers les desséchemens de l'érudition et des années, tomba dans le silence de l'admiration. Encore quelques minutes, et l'automobile franchissait une voûte, percée sous un fortin carré et crénelé, en briques rouges.

— L'hôtellerie du couvent, dit le Père, la *Foresteria*. C'est tout ce qui reste de San Marcelliano. Et voici le Casino de notre Bellagamba.

— Ma niche! glapit le nain, qui cria au chauffeur à son tour : Arrêtez! — Et, leste, il sauta de la voiture sans prendre congé davantage, pour disparaître dans un étrange bâtiment à un étage, troué de portes et de fenêtres rétrécies à la moitié des dimensions ordinaires. Un jardin y attenait, dessiné à l'échelle de l'édicule. Il s'adossait à un canal de marbre en pente, qui, par étages successifs et de vasques de marbre en vasques de marbre, amenait l'eau de la colline jusqu'à l'étang. Une irrigation, branchée sur ce large conduit, dérivait dans ce minuscule enclos un ruisselet sinueux, lequel serpentait entre les ruines en miniature, célébrées par le majordome du *Barrafranca*.

— Descendons pour voir cette curiosité, dit l'archéologue, nous avons tout le temps... Ce sont les ruines de Rome, mais

naines. Tenez, ce cirque haut comme une taupinière, c'est le Colisée, le *Colosseum!* Voici les arcs de triomphe de Titus et de Constantin qui semblent attendre une procession de taupes. Quelle leçon de philosophie dans cette fantaisie! Et ces allées, bordées de très petits cyprès avec leurs sarcophages pareils à des pots de fleurs, quel pittoresque!...

— Té! Le joujou de la duchesse a de beaux joujoux!... leur cria une voix qu'ils reconnurent pour celle du nain. Il les regardait, accoudé à la fenêtre qu'il remplissait de son torse. Il avait lancé cette phrase avec une telle âcreté qu'en regagnant l'automobile, l'officier ne put s'empêcher de dire au Père Desmargerets :

— Le drôle n'a pas l'air d'aimer beaucoup sa patronne.

— Mais si! Mais si! fit indulgemment le prêtre. C'est le chien favori qui aboie, qui grogne et qui ne mord jamais. Et puis cette difformité, cette *achondroplasie*, quelle misère!

— C'est justement le terme dont la duchesse s'est servi dans son billet d'invitation, en me disant de vous en demander le sens.

— Elle vous l'aurait donné aussi bien que moi, répondit le Père. — La seule mention du nom de Mme de Roannez lui mettait aux yeux une flamme de reconnaissance et d'idolâtrie. — Elle sait du grec, et beaucoup. Comme Christine de Suède, elle lit Thucydide et Polybe dans le texte. *Achondroplasie* vient de trois mots bien simples : ἄλφα, privatif, χόνδρος, cartilage, et πλάσσειν, former. Un *achondroplase* comme Marius est un homme qui a une malformation de certains cartilages, et, par suite, un raccourcissement des bras et des jambes. Le buste est normal, et aussi la tête. Vous avez remarqué que tous les petits hommes ont une tendance à la vanité? Ceux-ci plus encore. Bellagamba met son amour-propre à faire l'anarchiste. Vous l'avez entendu, et il est tellement heureux à Valverde qu'il pourrait craindre, lui aussi, la Némésis! Hélas! il la porte dans sa personne. Et puis tout le monde n'est pas bon pour lui, comme la duchesse. On s'amuse trop à le taquiner.

— Qui? on?... osa demander Courtin. Depuis le commencement du voyage, il méditait d'interroger son compagnon sur les hôtes du château. A la dernière minute, il se décidait, et, avec un embarras si révélateur, mais devant un archéologue! — Oui. Qui vais-je trouver au château? J'oubliais de vous le demander.

— Cinq personnes, seulement, dit le prêtre. Et en riant : une toute petite carte d'échantillons de Cosmopolis, un

médecin russe, un peintre allemand, un lord anglais marié à une Américaine, cette Américaine et votre serviteur. C'est ce que la duchesse appelle sa table d'hôte. Ces bariolages l'amusent... Mais je l'aperçois qui vient au-devant de nous. Qu'elle est aimable, et qu'elle est belle! D'une beauté de la Renaissance. Quand vous irez à Florence, vous verrez aux offices le portrait, par Bronzino, de Lucrezia Panciatochi. Vous le reconnaîtrez. C'est elle. Ah! elle est vraiment la Dame de ce château!

Mme de Roannez était-elle sortie au bruit du moteur de l'automobile ronflant dans le parc? Se promenait-elle simplement pour jouir de la douce matinée, dans le jardin, dessiné bien après la construction du château? Les bassins, les parterres, les roseraies, la disposition des orangers dans leurs vases de terre cuite, y trahissaient l'imitation de Versailles. L'ensemble reprenait son caractère italien par la profusion des énormes iris, et par l'abondance, auprès des cascades, de grottes en rocailles peuplées de statues d'un paganisme rococo. Des cyprès encerclaient le tout, et des massifs de magnifiques yeuses, cet arbre dont la verdure sèche semble nourrie non pas d'eau, mais de soleil. La Dame de ce jardin et de ce château — comme l'appelait son fervent adorateur, — était entièrement vêtue de blanc, avec une touffe d'œillets safranés à son corsage, une ombrelle d'une soie assortie à ses fleurs, et, sur ses cheveux châtains à reflets blonds, un grand chapeau de paille souple dont l'ombre légère adoucissait, fondait, idéalisait les traits délicats de son beau visage où brûlaient toujours ses yeux d'un brun fauve. Deux grands lévriers russes bondissaient autour d'elle, et un homme l'accompagnait, inconnu de Courtin. Elle n'avait pas vieilli d'un jour, depuis ces vingt-cinq mois. Rien qu'à la voir bouger dans la distance diminuée de seconde en seconde, Hugues éprouva cette inexprimable émotion, subie dès le moment où il lui avait été présenté à Paris, au printemps de 1912. Ces gestes où le mouvement se distribuait avec une grâce si aisée, cette démarche légère et hardie, ce port de tête droit et souple, ce sourire fier et voluptueux, tout chez cette femme l'avait tant ému et dans le plus intime de son être, dès cette rencontre initiale! Il faut dire qu'il était si jeune alors de sens et de cœur. Sa réaction contre le milieu de son père, où les intrigues galantes faisaient l'unique intérêt,

la rude et assidue discipline de son métier, un fond de croyances catholiques conservé même sans la pratique, autant d'influences qui l'avaient gardé des aventures romanesques. De la débauche, il n'avait connu que de rares passades brutales, suivies de dégoûts, sinon de remords. La duchesse avait été vraiment ce premier amour, inoubliable, et d'autant plus qu'il a été ressenti plus tard. Certes, l'officier d'Afrique arrivait à Valverde bien guéri de cette femme, croyait-il, par ces deux années de séparation, s'étant donné sa parole de ne pas retomber, et il était de ceux qui tiennent ces paroles-là vis-à-vis de leur propre honneur. Mais il y a un silence des sens qui n'empêche pas leur mémoire, et quand sa main toucha la main de son ancienne maîtresse, cette étreinte de leurs doigts, si rapide fût-elle, le fit tressaillir. Elle-même, demeurait-elle indifférente à cette rentrée dans sa vie d'un homme qu'elle avait aimé assez passionnément pour s'être abaissée, l'orgueilleuse, jusqu'à le supplier de ne pas partir? L'habitude du danger chez l'un, du monde chez l'autre, leur donnait à tous deux cette totale maîtrise de soi qu'aucune situation ne déconcerte, et ils s'abordaient avec des paroles d'une simplicité cordiale, — lui, la remerciant de son invitation, de l'automobile envoyée, de la compagnie, — et elle :

— Vous me feriez croire à la seconde vue, mon cher Courtin, disait-elle. Avant-hier, je parlais de vous avec le Père Desmargerets, à propos des ruines de Timgad qu'il a visitées l'an dernier et du rôle joué par l'Afrique dans la société romaine. Est-ce exact, mon Père?

— C'est exact, dit l'archéologue. Ah! ces recommencemens de l'histoire! La France vieillie demandant au continent noir le même rajeunissement que la vieille Rome!

— Vous flattez ma manie d'Africain renforcé, mon Père! répondit Hugues : mais je croyais que la duchesse...

— La duchesse se pique de tout comprendre, interrompit Mme de Roannez, même les manies des coloniaux... Et comme s'il n'y eût jamais eu entre eux qu'une de ces amitiés superficielles pour qui les absences ne sont pas des douleurs : — Mais ce que je comprends surtout, c'est le plaisir de vous revoir. Quel est donc le poète qui dit, c'est Sully Prudhomme, je crois :

Le charme du voyage est celui du retour?

Et comme j'ai la chance contagieuse, vous savez que vous revenez me voir pour assister, demain peut-être, à la découverte d'un chef-d'œuvre de l'art antique.

— Le Père Desmargerets m'a expliqué, en effet...

— Et si le Père Desmargerets s'est trompé? interjeta le savant. Si la nécropole étrusque où le moine a enterré la *Némésis* était ailleurs?

— Et ma chance, mon Père, fit Mme de Roannez en riant, cette chance dont vous avez peur pour moi!... Mais où ai-je la tête?... — Et, d'un geste, invitant à s'avancer son compagnon de promenade resté en arrière à caresser les deux chiens : — Mon cher Courtin, que je vous présente M. le docteur Boris Roudine, Docteur, M. le capitaine Hugues Courtin... — Puis, s'adressant à celui-ci : — Je vous avertis que le docteur est un antimilitariste et un anarchiste pratiquant. — Et comme les chiens s'obstinaient à jouer avec le médecin : — A bas, Tristan! A bas, Yseult... *Keep quiet, dogs...* — Et revenant à la conversation : — Mes cousins de Russie sont comme vous, mon cher Courtin. Ils prétendent faire le bonheur des gens par l'autorité, aussi, ont-ils envoyé le docteur en Sibérie. Il en porte la trace à son poignet. — Elle avait pris la main de Roudine. Une cicatrice circulaire apparut sous la manchette. — Il s'est évadé, malgré sa chaîne. Il vous racontera cela, et vous discuterez avec lui sur l'ordre et la liberté, l'armée et la révolution, la paix et la guerre, la coutume et le progrès, indéfiniment, dans ce décor italien. Ce sera très Renaissance aussi, comme mon nain, comme le château lui-même, ce dialogue à la Platon, parmi ces cyprès, ces chênes verts, ces statues, ces eaux, ces oranges, ces iris et ces roses... Mais j'oubliais le tableau. — Le Père Desmargerets, avait, tandis qu'elle parlait, défait le papier dont s'enveloppait le panneau siennois. Elle le prit et, presque gamine : — Il faut appeler notre ami Eric von Richter pour qu'il nous dise son avis. Sinon... Monsieur de Richter! Monsieur de Richter!... cria-t-elle en faisant de ses deux mains un porte-voix. Puis, revenant à Courtin : — C'est un autre de mes hôtes. Il est dans le parc occupé à peindre. Celui-là, vous le trouverez un peu trop militariste. C'est le *junker* prussien dans toute sa crudité... Monsieur de Richter!... cria-t-elle encore, et, découragée : Décidément, il est trop loin. Il n'entend pas...

— Mais, ce qu'il vous dira du tableau, madame, fit le doc-

teur Roudine qui tenait le panneau à son tour, vous le savez d'avance : une date, un nom, une école. Le tout avec des citations et des documens, ah! tant que vous voudrez... — Tandis qu'il parlait, son visage de type kalmouk le plus pur, avec un nez aplati, des pommettes saillantes, des yeux bridés, exprimait un mépris irrité. C'était un homme très frêle et très mince, petit de taille et qui semblait tout en nerfs. Visiblement il avait beaucoup souffert, beaucoup enduré. A trente-cinq ans, il n'avait plus de cheveux, et plusieurs dents de devant lui manquaient. Figure amère de martyr, mais le regard inquiétant de ses yeux pâles arrêtait la sympathie. Ils révélaient une âme implacable de fanatique, de criminel, au besoin. Et quelle ironie dans sa voix chantante et appuyée de Russe dont l'accent contrastait étrangement avec l'accent de ses propos habituels! — Les Allemands comprennent la critique d'art comme tout le reste. Ils l'organisent militairement. Ils vous repèrent des tableaux, avec la même méthode que les positions d'un champ de bataille. C'est scientifique, c'est complet, c'est indiscutable, et c'est absurde... Il y manque cette seule petite chose, — mais à quel degré! — le sentiment de l'art. Ils nous laissent cette faiblesse à nous autres, les races femelles, comme ils disent, les Slaves et les Latins.

— Ce sont quand même de bons pionniers d'érudition, repartit le Père Desmargerets. Ne leur demandez pas davantage. Mais voyez, madame. — Il avait repris la *Sainte Claire*. — C'est une tête grecque, et sans être né à Kœnigsberg, je peux nommer avec certitude l'école d'où était sorti le marbre original d'après lequel le peintre a travaillé. C'était celle de Scopas. Madame, regardez les boucles de la chevelure et rappelez-vous notre conversation de l'autre jour.

— Hé bien! dit la duchesse à Courtin, votre traditionalisme doit être content? Mais oui, nous maintenons ici une tradition à notre manière, celle d'Isabelle d'Este et de son goût pour l'antiquité. C'est par amour d'elle que fut construit ce château. Le Père ne vous a pas conté cette histoire? Non? Parce qu'elle est un peu scandaleuse. En deux mots la voici : François de Gonzague avait eu d'une dame française, pendant son séjour à Loches auprès de Louis XII, en 1502, un enfant naturel qu'il appela Ercole. Il le fit d'abord élever en Touraine, puis à Mantoue. Isabelle s'éprit-elle du jeune homme ou le

jeune homme d'elle? Toujours est-il qu'en 1524, le comte Ercole fut proscrit des États de son père, à la suite d'un drame de cour qui reste assez obscur. Mais on fait des recherches pour moi, aux archives de Mantoue. Nous saurons le détail. Ercole arrive à Florence. Sa belle mine tourne la tête à la veuve du riche banquier Alessandro Guadagni. Il l'épouse. Elle meurt. Il hérite. Son sentiment pour la marquise Isabelle était bien sérieux, puisque devenu, par cet héritage, possesseur de cette terre, il a fait construire cette reproduction du palais de Mantoue, où vivait sa Dame... Et comme cela se passait aux environs de 1530 et qu'Isabelle était née en 1474, c'est encourageant pour les personnes âgées, au nombre desquelles je serai bientôt... Dans ce château du souvenir, il n'eut garde d'oublier un appartement pour les nains. Ce goût d'avoir des nains familiers était une des fantaisies d'Isabelle. Je vous ferai lire l'histoire de son Morgantino qui dansait des *Moresques*, couronné de fleurs, sur le rivage du lac de Garde. Il ne valait pas mon Bellagamba. Encore une tradition que je maintiens... Mais je bavarde. Nous voici au château. Je fais encore un tour de jardin, Bridger... — Un *butler* anglais, au masque impassible s'était avancé pour prendre les valises du voyageur dans l'automobile. — Bridger va vous conduire à votre appartement. Nous déjeunons à une heure. On sonne deux coups de cloche. A tout de suite.

« Je ne resterai pas longtemps ici... » se disait Hugues, dix minutes plus tard, dans la chambre qui lui avait été préparée. Le solennel Bridger l'avait confié à un valet italien, au sourire avenant, qui essayait en vain de faire causer son maître de passage, tout en rangeant le contenu des valises dans les armoires et les commodes, avec une finesse de service qui révélait la tenue supérieure de la maison. Les atavismes de Mme de Roannez lui permettaient d'allier à ses excentriques spéculations d'intellectuelle le sens le plus avisé des choses pratiques. Permettre au domestique cette minutieuse installation de ses effets, c'était, pour Hugues, accepter tacitement une prolongation de ce séjour contre lequel son être intime protestait déjà. Tout l'avait froissé dans cette arrivée. Ses longs séjours hors de France lui avaient donné cette instinctive rétraction devant l'étranger qui est comme un geste involontaire de défense nationale. Il avait aussitôt détesté ce méli-

mélo cosmopolite : — peintre allemand, médecin russe, lord anglais, pairesse américaine, — auquel se complaisait si visiblement le dilettantisme de la duchesse. Il avait détesté davantage encore son attitude à elle, si peu émue, lui avait-il semblé, si indifférente à leur commun passé, — ce passé chargé pour lui d'une énigme aussi douloureuse qu'obscure. L'intelligence même de cette femme lui déplaisait tant, ce qu'elle appelait son *omnivorisme*, cette facilité à s'assimiler avidement et stérilement les notions les plus diverses, ce don d'avoir des lumières de tout pour jouer avec tout. Telle il l'avait quittée, telle il la retrouvait : créature d'abus, qui ne croyait à rien, qui ne servait à rien, qui ne respectait rien, et lui, le soldat dont le constant principe était de réduire la vie à son minimum de luxe et de commodité, il s'en voulait à lui-même de ne pas être assez en révolte, et contre elle, et contre cet opulent cadre factice où elle se mouvait. Il avait dû, pour gagner sa chambre, gravir le noble escalier dont les larges marches tournaient entre de grandes tapisseries, traverser des pièces dont chacune était une petite salle de musée, avec des caissons peints, des tentures, des tableaux, des étoffes anciennes sur les meubles, des consoles chargées d'aiguières et de bibelots, des tables dont le bois doré, un peu lourd, portait ces mosaïques de marbres multicolores, chères aux Médicis du XVIIIe siècle. Malgré lui, ses yeux s'étaient amusés et caressés à ce décor où le caprice avait partout empreint sa marque, et nulle part l'utilité, la nécessité, le besoin. Il s'irritait d'avoir cédé à cet attrait de curiosité.

— Non, se répétait-il, je ne resterai pas longtemps. J'aurai cette explication, avec elle, aujourd'hui même. Je trouverai le moyen. *Et je saurai.* Dès l'instant d'ailleurs qu'elle m'a demandé de venir, elle aussi veut s'expliquer. Sans quoi, son invitation n'aurait pas de sens.

Ce raisonnement n'était que spécieux. Une autre supposition s'offrait. La duchesse pouvait l'avoir attiré chez elle pour le reprendre. Elle pouvait surtout vouloir se venger. Comment ? En essayant de le rendre jaloux. Cette idée n'eut pas plus tôt traversé l'esprit du jeune homme qu'elle y fit blessure, tant l'ancien amour demeurait vivant, à son insu, dans les replis derniers de sa sensibilité. Mme de Roannez avait-elle calculé ainsi ? Dans ce cas, elle avait visé juste, car, après une heure

passée à prendre et à reprendre cette hypothèse, quand Hugues descendit à l'appel de la cloche du déjeuner, ce fut d'un regard passionnément inquisiteur qu'il considéra les hôtes réunis dans le grand salon. Si la duchesse avait un nouvel amant, et qu'elle eût combiné cette vengeance par la jalousie, sans aucun doute cet homme se trouvait là. Ce n'était pourtant pas le médecin russe, lequel, d'ailleurs, lisait un journal de son pays, avec une attention absorbée de partisan, fanatisé par la politique. Ce n'était pas davantage le grand seigneur anglais, à qui son seul aspect physique interdisait toute chance de devenir jamais un héros de roman. Lord Ardrahan était, comme le Père Desmargerets, près duquel il se tenait, à cette seconde, un géant, tout en bras et en jambes, avec une très petite tête, hissée sur un très long cou. Un humoriste du crayon l'eût caricaturé en échassier, d'autant plus aisément qu'une particularité de sa dentition transformait le bas de son visage en un véritable bec : ses incisives, très longues et projetées en avant, dépassaient ses lèvres. De grandes prunelles bleues, infiniment douces et d'une innocence enfantine, la finesse de ses traits et la distinction de ses manières lui donnaient, malgré les étrangetés de sa silhouette, un air d'aristocrate qui contrastait avec la brusquerie un peu rude des façons de sa femme, mais il suffisait de les avoir vus cinq minutes, l'un près de l'autre, pour comprendre qu'elle exerçait sur lui le pouvoir absolu d'un caractère fort sur une volonté vacillante. Elle pouvait avoir trente ans, comme son mari, et elle était extrêmement jolie, avec des cheveux précocement blanchis, dont la légèreté claire avivait encore la fraîcheur et la jeunesse de son teint. L'éclat singulier de ses yeux gris dénonçait une nervosité très voisine d'être morbide, mais aussi, quand ils se tournaient vers la duchesse, une amitié si tendre, si confiante ! Une trahison, envers une femme qui croyait ainsi en elle, supposait chez Mme de Roannez une hypocrisie scélérate, et, Hugues le savait, elle n'était pas plus hypocrite qu'elle n'était coquette. Une intrigue galante avec le peintre allemand ne paraissait pas plus vraisemblable. Eric von Richter était un Prussien de l'espèce courte et large, au poil roux, à la tête carrée. Ses yeux, à lui, tirant sur le glauque, se cachaient et se montraient tour à tour derrière les verres de ses lunettes, méthodiquement divisées en deux parties, l'une blanche, l'autre noire, par une ligne horizontale. Un

album à dessiner, recouvert en toile grise, sortait à demi de la poche de son veston, et dénonçait le professionnel. Mais la coupe de ses moustaches, avec leurs pointes relevées, à l'imitation du chef militaire de la grande firme germanique, rappelait aux initiés qu'à l'étranger tout Allemand, riche ou pauvre, garçon d'hôtel ou grand seigneur, commerçant ou artiste, cache un soldat ou un officier toujours au travail. Il examinait, à l'instant où Hugues entra dans la pièce, le panneau rapporté par l'archéologue, et il disputait avec celui-ci :

— Jamais, disait-il, je ne vous accorderai que cette *Sainte Claire* est Siennoise. Mais voyez donc ce visage mignard, ces cheveux blonds, cette taille fine, cette ligne du corps élancé. Et puis cet or si doux, ce n'est pas l'or rutilant de Sienne. Je n'ai pas de doute sur l'auteur, conclut-il péremptoirement, c'est le *Meister des heiligen Bernardini Polyptychons*, celui que le professeur Rosenstretter, de Berlin, a découvert.

— Je connais son livre, répondait le Père Desmargerets, je l'ai lu et je ne crois pas plus à son *Maître du Polyptyque de Saint Bernardin*, qu'à son *Cousin de Carpaccio* et à son *Elève de Mantegna*. Ces constructions sur documens, c'est du roman à type scientifique, le pire de tous. Ce qui ne trompe pas, c'est l'impression, c'est l'intuition d'un connaisseur. Le connaisseur! répéta-t-il. Qu'est-ce que c'est, sinon une vivante application de la méthode expérimentale, quelqu'un qui a beaucoup observé, beaucoup varié les conditions autour de ses sensations d'art? J'ose dire que j'en suis là, et, pour moi, que cette *Sainte Claire* soit copiée sur un modèle grec, c'est l'évidence... J'en appelle à monsieur, — il désignait Hugues, — à qui j'ai montré la peinture, aussitôt achetée.

— Ne mêlez pas M. Courtin à vos querelles d'esthétique, dit la duchesse en riant, il n'est pas encore du *studiolo* d'Isabelle d'Este. Sait-il seulement que c'était la petite chambre où la Dame du *Castello* de Mantoue passait ses plus douces heures, avec ses livres, ses camées, ses tableaux et ses invités?... Qui n'étaient certes pas plus originaux que les miens, ajouta-t-elle tout bas à Hugues, — vous allez voir. — Et de nouveau tout haut : — Mais vous, lord Ardrahan, vous connaissez le professeur Rosenstretter? Je vous l'ai entendu nommer.

— Par lettres seulement, dit l'Anglais.

— Il faudra, mon cher Courtin, reprit la duchesse, que vous

demandiez à Lord Ardrahan de vous ouvrir son cartulaire. Car il en a un et bien à lui. Depuis son temps de *Christ Church* à Oxford, il s'est donné comme tâche d'écrire à tous les personnages marquans de notre époque. Chaque fois, il garde sa lettre et la réponse.

— Oui, dit Lord Ardrahan, ce sera l'œuvre de ma vie : *Correspondance d'un Pair d'Angleterre avec les gloires du* XX*e siècle.* J'espère recevoir prochainement une lettre intéressante. J'ai écrit hier à l'empereur Guillaume II pour le féliciter d'être le Kaiser de la paix.

— Ajoutez que vous vous êtes permis de lui conseiller que cette paix ne soit pas la paix romaine, fit lady Ardrahan, celle de l'injustice et de la conquête, mais la paix du commerce et de l'industrie, une paix démocratique, celle d'un Hohenzollern *business man*, notre sang anglo-saxon n'en admet pas d'autre.

— Ne dites pas de mal de la paix romaine, interrompit la duchesse toujours rieuse, dans ce salon consacré à sa gloire. Je ne vous en ai pas encore fait les honneurs, mon cher Courtin. Il est entièrement de la main de Peruzzi... Regardez.

Si peu familier que fût l'officier avec les fantaisies du XVIe siècle italien, il était d'essence trop fine pour ne pas sentir l'élégance de la décoration que lui montrait la belle main levée de l'émule moderne d'Isabelle de Mantoue. Au fin poignet tintait un bracelet de médailles de Sicile que le jeune homme connaissait trop bien. Autre raison d'avoir les nerfs à fleur de peau et de subir, même en s'en défendant, le charme païen de ces nobles fresques. Les panneaux de stuc à faible relief, ornés de grotesques à la façon des loges de Raphaël, soutenaient des compositions de large et libre allure, avec des personnages drapés à l'antique. Toute une illustration de l'*Énéide* se développait sur ces murs. L'élève des Jésuites de Jersey se rappelait assez bien son Virgile pour discerner les motifs successivement traités : ici le Grec Sinon amené devant Priam, ailleurs le cheval de bois introduit dans Troie, plus loin Cassandre traînée par les cheveux, Créuse suppliante, là Anchise emporté sur les épaules de son fils, puis la navigation des Troyens, l'attaque des Harpies, enfin le débarquement sur la côte italienne. Des vers de l'*Énéide*, inscrits dans des cartouches, en lettres d'or sur fond d'azur, commentaient ces épisodes. Sur la voûte, figurait Énée, parmi les grands fondateurs de l'Empire romain,

depuis Romulus jusqu'aux triumvirs, tous debout, aux deux côtés d'un socle de marbre où se dressait une blanche statue de Vénus, nue et souriant sur le fond de sombre verdure d'un bois de lauriers, et le socle portait cette dédicace :

D. O. M.
VENERI ROMANÆ

— Voyons, monsieur Courtin, s'écria le Père Desmargerets, poursuivant sa chimère, cette Vénus est-elle la preuve, oui ou non, de la thèse que M. de Richter s'obstine à contester? Peruzzi, c'est encore un Siennois, et cette Vénus, c'est une statue antique aujourd'hui perdue, comme tant d'autres. Vous m'objecterez : mais s'il y avait tant de statues grecques, où sont-elles? C'est si simple! On les a volées, et puis, pour les vendre clandestinement, on les a cassées, débitées par morceaux. On a coupé une tête, une main, un pied, une jambe, mutilé un torse. Ah! cette Italie du moyen âge, quelle merveille! Que de trésors s'y conservaient, auxquels on avait la sagesse de ne pas toucher, — et la piété! La note du moine sur notre Némésis nous en est témoin, Duchesse. La Renaissance et la Réforme sont le recommencement de la barbarie. Pardon, monsieur de Richter, mais...

Le peintre allemand allait répondre quand la voix du majordome Bridger, annonçant en français avec le plus pur accent britannique : « Madame la duchesse est servie, » coupa court à cette discussion. Mme de Roannez avait pris le bras de Hugues, comme étant le plus récent de ses hôtes, pour passer dans la salle à manger. Elle lui dit dans l'intervalle :

— C'est amusant, avouez le, de collectionner des types humains. Si nous étions dans la saison, le musée serait plus complet. Ceux-ci s'étaleront davantage à table. Lady Ardrahan ne s'est pas encore déployée. Elle croit à la double vue, aux liseurs de pensée, à la révélation anesthésique, aux communications télépathiques. Enfin c'est le spiritualisme américain dans toute sa tranquille audace. Je la ferai causer...

— C'est moi, répondit Hugues tout bas, qui ai besoin de causer avec vous, seule à seul. Vous savez de quoi.

— Quand vous voudrez, répondit-elle d'une voix soudain changée. Pourtant, pas un trait de son fin visage n'avait tressailli. Elle continuait de sourire comme si les paroles pronon-

cées par le jeune homme n'avaient pas eu, pour elle autant que pour lui, une signification tragique.

— Aujourd'hui? demanda-t-il.

— Soit, répondit-elle, aujourd'hui. Je serai occupée jusqu'à cinq heures. Nous causerons après le thé.

Ils étaient dans la salle à manger, magnifique pièce digne du salon et de l'escalier par le revêtement de marbres précieux, qui en faisait un décor tout posé pour quelque *Repas chez le Pharisien* à la Bonifazio ou à la Moretto. La duchesse montra d'un geste à son cavalier une chaise à sa droite. Lord Ardrahan était à sa gauche et le Père Desmargerets vis-à-vis d'elle. Le nain Bellagamba, vêtu maintenant d'un somptueux costume de soie noire, copié du *Primo* de Velasquez, lui avait avancé son fauteuil et mis sous les pieds son tabouret.

— C'est mon gentil échanson, dit-elle à Hugues. C'est lui qui me sert à table et qui soigne Tristan et Yseult. Il m'est aussi fidèle qu'eux.

Les deux lévriers s'étaient couchés contre le siège de leur maîtresse. A l'appel de leur nom, leurs têtes intelligentes se relevèrent.

— Et aussi heureux, fit Bellagamba, continuant la phrase de la duchesse. N'est-ce pas, Tristan? N'est-ce pas, Yseult? Que nous sommes tous trois bien heureux?

V. — L'ÉNIGME

Le rire dont le gnome accompagna cette ironique déclaration était-il un sarcasme, l'éclat de rage impuissante d'un être humain dégradé, par sa difformité, par sa misère et par le malsain caprice d'une blasée, en mal d'esthéticisme historique, au rang d'animal familier? Ou bien manifestait-il son dédain, à sa manière et dans son coin, pour le Père Desmargerets en train de se signer et de dire son *Benedicite?* Hugues avait fait de même, seul de l'assistance. Un tel geste dépassait de beaucoup le degré de dévotion que le milieu militaire et colonial lui avait laissé. C'était un réflexe français qui l'avait fait, d'instinct, s'associer à l'affirmation catholique du prêtre, devant ces étrangers, tous d'une autre Église, ou d'aucune. La duchesse avait-elle remarqué ce signe de croix, elle aussi? En concluait-elle que les scrupules religieux, devinés autrefois

chez son amant, se dresseraient, plus énergiques, contre toute reprise de leurs anciennes relations, si elle méditait un pareil projet? Plus simplement, les quelques mots échangés avec le jeune homme, entre le salon et la salle à manger, l'avaient-ils troublée autant que lui, et, si sûre fût-elle d'elle-même, se sentait-elle étreinte au cœur par l'attente de leur tête-à-tête? Toujours est-il que le déjeuner se passa, contrairement à sa promesse, sans qu'elle cherchât à mettre en valeur aucun des acteurs de sa troupe. Ils eussent d'ailleurs prodigué, — le docteur russe ses paradoxes socialistes, — le peintre allemand ses pédanteries, — lord Ardrahan ses révélations sur ses illustres correspondans, — la pairesse américaine le récit de ses expériences spirites, que le passionné Courtin fût demeuré bien indifférent à ces performances. A peine assis à table, il avait commencé de regarder le cadran d'un cartel en bronze doré suspendu en face de lui. Quatre heures encore, et la minute arriverait vers laquelle sa pensée se tendait fixement depuis deux années.

— Que vais-je apprendre?... se disait-il, et il écoutait avec une émotion singulière Mme de Roannez causer de cette même voix qui, cet après-midi, avec le même accent, prononcerait une parole, — pour lui décisive. Mais laquelle? Ah! qu'ils lui parurent longs, les instans passés auprès d'elle, presque coude à coude, et sans qu'il lui fût possible de poser tout de suite la question qui, d'avance, brûlait ses lèvres! Et si longs encore, ceux d'après, elle absente, occupée à quoi? Peut-être, s'il lui avait été permis de la suivre, aurait-il appris plus tôt ce mot de l'énigme qu'il était venu chercher à Valverde, après s'y être tant meurtri en pensée dans les solitudes d'Afrique. Il essaya, remonté dans sa chambre, de tromper son anxiété en libellant quelques lettres à des camarades, des officiers comme lui. Leurs visages lui apparaissaient, leurs gestes, leurs attitudes, leurs regards. Il les voyait, — celui-ci campant au désert, devant ce vaste horizon des dunes de sable dont il avait lui-même tant écouté le silence, — celui-là passant la revue des hommes dans la cour d'une caserne de France, — cet autre longeant en bateau les rives basses du Sénégal. Comme la vérité était là, dans la simplicité de la vie, dans le métier, dans le service! Avait-il eu assez raison de préférer cette rude et saine existence à la délétère atmosphère de byzantinisme et de décadence où

se mouvait la duchesse! Où en serait-il pourtant s'il avait cédé, quand elle le suppliait de ne pas partir pour l'Afrique, de rester auprès d'elle, tout à elle, s'il avait quitté l'armée? Et il revivait cette dernière scène : elle lui prenant les mains, la tête, cherchant sa bouche, le tentant, et sa fuite à lui, sa montée dans le train, l'embarquement à Marseille, le paquebot, Dakkar, — et ensuite, à Saint-Louis, cette entrée dans le bureau de poste, le cœur battant, et, dans son courrier, cette enveloppe à l'écriture de sa maîtresse, et la terrible ligne qu'elle contenait!... Lui avait-elle menti, dans ce billet? Sur le point de l'interroger et de *savoir*, désirait-il qu'elle eût menti ou qu'elle eût dit vrai? Mais qu'importait son désir? Une seule chose importait : *savoir, savoir!...* Enfin, l'aiguille avait cheminé, le moment fixé approchait. Un domestique était venu l'avertir, de la part de la duchesse, que le thé était servi dans le jardin. Un peu de patience encore, de cette patience fiévreuse des suprêmes secondes avant les rencontres trop longtemps attendues! La rébellion de Hugues contre la manière dont cette grande Européenne comprenait la vie avait été constante depuis qu'il avait passé le seuil de ce château. Il en avait haï jusqu'aux beautés tant elles étaient mêlées d'artifice. La vue du groupe réuni autour de la table de thé sous un glorieux berceau de rosiers en fleurs, sur un fond d'orangers, noirs et lustrés par cette fin transparente du bel après-midi, porta cette révolte à son comble. Tous les comparses de Valverde étaient là, — sauf le Père Desmargerets, occupé sans doute à sa fouille, et c'était le seul dont la naïve et chaude spontanéité eût trouvé grâce devant lui. La duchesse présidait avec sa courtoisie fière, servant celui-ci, causant avec celui-là, son nain et ses lévriers autour d'elle.

« Toujours la figuration! se disait Hugues en approchant. Elle ne peut pas avoir un doute sur la question que je vais lui poser. Mon seul voyage ici prouve qu'un sentiment bien sérieux m'amène. Tout à l'heure, elle a vu ma souffrance. La simple humanité voulait qu'elle l'abrégeât, et elle la prolonge, et à cause de qui, Seigneur Dieu, et de quoi!... »

Cette secrète colère échappait-elle à l'observation de Mme de Roannez, ou bien celle-ci mesurait-elle le degré de puissance qu'elle gardait sur cette sensibilité rétive? Elle n'activa

pas d'un instant cet interminable goûter. Le cadran solaire disposé sur la façade avec son épicurienne devise de la Renaissance empruntée au vieux Lucrèce : *Brevis hic est fructus homullis*, marquait près de six heures, quand elle dit à Courtin :

— Il faut que vous subissiez le tour du propriétaire, mais je vous doserai la chose. Il y aurait trop à voir pour une fois. Aujourd'hui, je vous conduirai seulement à notre théâtre de verdure, par notre tunnel de chênes verts. C'est une des particularités des villas siennoises. Richter, vous montrerez au capitaine l'aquarelle que vous avez faite d'après l'allée de la Palazzina. Il comparera...

Le peintre répondit un « *Ya wohl, Frau Herzogin,* » dans le plus rauque accent prussien. Il s'installait à quelque distance de la table à thé, son album d'études à la main, pour prendre un croquis du berceau de roses, sous lequel ne restaient plus que le docteur Rondine et Bellagamba, en train de causer. Lord et lady Ardrahan remontaient vers la villa. Mme de Roannez et Hugues Courtin s'engagèrent donc seuls dans le long couloir savamment ménagé entre deux lignes de séculaires yeuses, taillées de telle manière que leurs feuillages faisaient buisson sur les branches basses, jusqu'à terre, et les branches hautes se rejoignaient là-haut en une voûte impénétrable au soleil par les plus brûlans midis. En ce moment de la journée, ce soleil déjà baissé projetait sa lumière sur l'extrémité de cette allée couverte, exposée à l'ouest. Le beau couple des anciens amans semblait marcher ainsi de l'ombre vers la clarté, — ironique contraste à leur dur entretien, plus chargé d'obscurités au fur et à mesure des paroles. Aussitôt engagés dans l'allée, Hugues avait commencé :

— J'irai droit au fait, madame.

— Madame? avait-elle répondu sur un ton de gentil reproche.

— Ah! ne prenez pas cet air de persiflage, avait-il supplié. Il ne convient pas à cette minute. Vous avez pourtant bien compris pour quel grave motif je suis ici?

— Mais pour me revoir, je suppose, dit-elle, — en continuant de cacher sa propre émotion, si elle en éprouvait une, derrière un sourire et des yeux doucement railleurs, — et peut-être pour me demander pardon d'être parti comme vous êtes parti, voici deux ans passés. Vous me voyez. Quant au pardon, vous voyez

aussi qu'il est tout accordé. Je vous avais promis autrefois que je resterais toujours votre amie. Vous ai-je accueilli de manière à vous prouver que je tiens ma promesse? Répondez.

— Vous persiflez encore, protesta-t-il, à quoi bon?... Et implorant presque : — Daisy, vous venez de faire allusion à mon départ pour l'Afrique. Vous rappelez-vous m'avoir écrit à Saint-Louis une lettre que j'ai trouvée en y arrivant?

— En effet.

— Et ce qu'elle contenait, vous vous le rappelez?

— Parfaitement.

— Rien que trois mots, que trois, mais quels mots : *Je suis enceinte*... Daisy, — et il s'était arrêté pour formuler la demande, où se soulageait enfin son incertitude de tant de jours, — Daisy, répéta-t-il, était-ce vrai?

— C'était vrai, répondit-elle.

— Alors, cet enfant?... Il est né?

A son tour, elle s'arrêta, et le regardant, les yeux soudain hautains, la bouche dédaigneuse :

— Pourquoi voulez-vous que je réponde à cette question-là, aujourd'hui?

— Pourquoi? Mais parce que vous n'y avez pas répondu quand je vous ai écrit, et pas une fois, mais deux, mais trois, mais quatre, parce que, depuis ces deux années, vous me laissez me heurter, me blesser à cette énigme, affreuse pour un homme de cœur : Suis-je père? Y a-t-il de par le monde un petit être qui respire, — par moi, — qui voit, qui entend, — par moi, — qui sent, — par moi, — et dont je n'ai pas le droit de me désintéresser? Ce petit être existe-t-il? Vous me devez de me le dire. Vous ne l'avez pas auprès de vous. S'il existe, à qui l'avez-vous confié?

Elle le regarda de nouveau, et sur le même ton de défi :

— Je vous ai écouté, mon cher Hugues, et vraiment je vous admire. En ne revenant pas, quand vous avez su que j'étais enceinte, vous avez abandonné l'enfant. Le droit du père?... Ce jour-là, vous y avez renoncé...

— Mais vous savez bien que je ne pouvais pas plus revenir que je n'avais pu rester. Encore moins, s'écria-t-il. Un soldat...

— Ce que l'on veut, on le peut, interrompit-elle. Tous les jours, des officiers, chargés de missions, en Afrique ou ail-

leurs, aussi importantes que la vôtre, se font porter malades et rentrent. Vous avez préféré votre métier, à moi d'abord, à l'enfant ensuite. Vous nous avez rejetés hors de votre vie, lui et moi. On ne revient pas sur ces actes-là.

— Alors, interrogea-t-il, l'enfant vit?

— Je n'ai pas dit cela.

— Que signifie votre *nous*, dans ce cas?

— Que je le portais en moi, qu'il vivait, quand vous avez reçu cette lettre.

— Alors, il est mort?

— Je n'ai pas dit cela, répliqua-t-elle, le masque si fermé, si muet maintenant, que le jeune homme eut un nouveau transport, et plus violent, de son irritation de tout à l'heure. Il la sentait si forte à la fois et si fragile, cette femme, qu'il aurait pu brutaliser, briser, mais la faire céder, jamais! Et âprement, passionnément :

— Vous voulez me regarder souffrir, Daisy, vous venger? C'est fait, allez. Je n'ai pas connu d'heures plus amères dans ma vie que celles que j'ai passées à Saint-Louis, votre lettre reçue, dans ma chambre de hasard, me demandant si je n'abandonnerais pas tout pour rentrer. Et je ne suis pas rentré! Mais, pendant les longs mois qui ont suivi, dans la solitude et le danger, je n'ai pas passé un jour sans me dire : Où est-elle? Que fait-elle?... Je vous voyais à Paris, angoissée, obligée, vous si fière, de cacher votre état, accouchant ailleurs, sous un faux nom, malade, mourante peut-être. Je voyais l'enfant. Et pas un renseignement possible! L'honneur me défendait d'interroger par lettre qui que ce fût. Je cherchais votre nom dans les mondanités des journaux, avec la terreur à la fois et le besoin de l'y rencontrer. C'est comme cela que j'ai su que vous étiez en Italie. Dans quelles circonstances? Je ne l'ai appris qu'à mon retour et comment vous aviez acheté cette villa près de Sienne, et que vous y viviez tout le long de l'année. Oh! oui, vous êtes vengée. Il n'y a pas une semaine que je suis rentré en France. Si le besoin de savoir la vérité sur cet enfant ne m'était pas devenu une intolérable souffrance, me serais-je humilié comme j'ai fait en vous demandant de me recevoir et m'exposant à un affront? Il n'eût pas été juste, pas plus que votre accusation d'avoir rejeté cet enfant hors de ma vie. J'ai été pris à un moment entre deux devoirs. J'ai rempli l'un.

Est-il juste, est-il généreux, est-il humain de m'empêcher de remplir ce que je peux remplir de l'autre?

Elle l'avait écouté, sans l'interrompre cette fois. Ils étaient arrivés dans la partie de l'allée couverte où les rayons de soleil oblique déployaient sur le sol comme un chaud et glorieux lambeau de lumière. Le théâtre de verdure commençait d'apparaître, au fond, avec son plateau gazonné, le mur garni de roses qui le fermait par derrière, et les rangées successives de cyprès qui servaient de coulisses. L'énigmatique femme montra de la main cet autre bibelot, originale survivance du goût si longtemps prolongé outre-monts, du spectacle en plein air, et elle dit :

— Cette scène et ses alentours étaient voués aux comédies pastorales. N'y prononcez donc pas des phrases de drame.

Si Hugues avait gardé un peu de sang-froid, il aurait compris à la voix de la jeune femme, au frémissement du coin de ses lèvres, à la dureté même de la réponse, qu'elle cherchait dans cette raillerie un refuge contre quoi? sinon contre sa propre émotion. Trop ému lui-même pour raisonner, ce ton moqueur lui avait fait mal physiquement. Il ne put retenir un cri de révolte qui devait la crisper davantage dans son mutisme :

— Malheureuse! gémit-il. Vous ne sentirez donc jamais rien, vraiment?

— Il vous sied de m'adresser ce reproche, fit-elle d'un accent plus amer encore et avec un haussement d'épaules d'une irritation altière, quand vous avouez vous-même que vous m'avez laissée sans appui dans la plus dangereuse épreuve que puisse traverser une femme comme moi. Et ce danger, vous en aviez pleine conscience. Vous venez de me le dire, sans vous apercevoir que cette lucidité vous enlève votre dernière excuse... Mais je suis trop bonne de discuter avec vous. Il vous a plu de m'interroger, — aujourd'hui. Pour quel motif serais-je à vos ordres? Il ne me plaît pas de vous répondre, — aujourd'hui. Restons-en là.

Elle avait parlé d'une façon si péremptoire, avec une colère si mal dissimulée que le jeune homme retrouva un peu de calme, par terreur d'une irréparable rupture, et s'emparant du mot sur lequel sa cruelle interlocutrice avait insisté avec le plus d'ironie :

— Vous avez dit : aujourd'hui. C'est donc que vous admettez qu'à un moment quelconque...

— Je puisse vous parler? interrompit-elle. Peut-être...

— Alors, pourquoi jouer ainsi avec moi, Daisy? protesta-t-il. Pourquoi m'infliger cette autre attente?...

— Qui ne vous sera pas plus dure, fit-elle, que celle que vous m'avez infligée, durant les semaines qui ont suivi l'envoi de ma lettre... Et puis, encore une fois, restons-en là. Je n'ai pas l'habitude que l'on me donne des ordres. Vous m'avez posé une question. J'y répondrai, si cela me plaît, et quand il me plaira.

— C'est bien, répliqua Hugues après une minute de silence. — Ils étaient maintenant hors de l'allée, au bas de l'escalier qui menait sur la scène du théâtre de verdure. Ils s'étaient arrêtés au pied de la première marche. — Je n'ai plus qu'à prendre congé de vous et à continuer mon voyage. Vous m'excuserez si je vous demande de me faire reconduire à Sienne ce soir même. Vous savez mon adresse à Paris. Le jour où vous m'appellerez, je comprendrai que vous acceptez de répondre à ma question, et, s'il est en mon pouvoir, où que je me trouve, j'arriverai.

Il se tenait devant elle, maître de lui à présent, son mâle visage empreint d'une résolution triste, mais courageuse. L'exaltation de tout à l'heure était tombée. La fierté avait repris le dessus. Les gens de guerre, les marins, les explorateurs, tous ceux qui vivent périlleusement, se reconnaissent à ce trait commun : le risque les dresse à de soudaines inhibitions de la tempête intérieure. Déjà une fois, Mme de Roannez avait vu au jeune homme cette expression et cette attitude, le jour de leurs adieux à Paris. Et voici qu'une même volonté passionnée de briser cette résistance d'homme s'emparait d'elle, et, ripostant du tac au tac dans ce duel qui mettait de nouveau leurs deux personnalités en antagonisme, elle dit :

— Libre à vous. Allez-vous-en. Mais si vous quittez Valverde ce soir, je vous donne ma parole d'honnête homme, — puisque vous autres hommes, vous n'admettez que celle-là, — que jamais, vous m'entendez, jamais, vous ne saurez la vérité sur la question que vous m'avez posée.

Lui aussi, Hugues reconnaissait cette expression et cette attitude. Ce même regard dominateur, ce même pli impérieux entre ses sourcils, ce même accent autoritaire, elle les avait eus pour lui dicter un autre *ultimatum :* « Si vous m'aimez, vous ne partirez pas pour l'Afrique. Vous démissionnerez ». Il avait tenu bon, là contre. Alors elle n'avait pas, pour agir sur lui,

l'arme qu'elle tenait maintenant et dont il était affreux qu'elle jouât ainsi :

— Ah ! s'écria-t-il douloureusement, vous voulez donc m'empoisonner pour toujours votre souvenir ? Ce que vous faites là, mais c'est un chantage, un abominable chantage, et sur quoi ? Sur le plus sacré des sentimens humains, celui du devoir paternel. Vous me voyez guéri de vous, et vous voulez me reprendre. Que je reste ou non, vous ne me reprendrez pas. Il répéta, et avec quelle énergie : Vous ne me reprendrez pas...

— Puisque vous êtes si sûr de vous, répondit-elle, et un sourire d'ironie flottait de nouveau autour de ses belles et souples lèvres, pourquoi vous indignez-vous que je tienne à vous garder à Valverde ? Vous n'êtes pas en service commandé en ce moment. Vous avez du temps. Vous voyagez en Italie. Vous vous attardez chez une camarade qui habite un délicieux coin de Toscane et qui vous en fait les honneurs. Voilà tout. Et cette camarade sera pour vous ce qu'elle a été ce matin, si vous voulez bien ne plus toucher au sujet qui vient de nous rappeler à tous deux ce que je préfère oublier. S'être aimés, est-ce une raison pour se haïr et pour se fuir ? Je ne l'ai jamais pensé. La preuve, c'est la lettre que j'ai répondue à votre carte de Sienne. C'est mon accueil à votre arrivée. C'est la façon dont je vous parle...

— Mais alors, ce refus de me répondre ?

— Vous recommencez ! fit-elle en secouant la tête dans un mouvement d'impatience... Expliquez ma décision comme vous le voudrez. Appelez-le caprice, coquetterie, vengeance. Elle est absolue. Elle est irrévocable. Prenez donc le loisir de réfléchir avant de vous décider vous-même... Et voyez comme je suis bonne enfant : je vais de ce pas donner des ordres pour que l'automobile soit prêt, si, tout à l'heure, vous persévérez dans votre idée de rentrer à Sienne. En attendant, visitez toujours le théâtre. Vous n'avez pas besoin de guide. Il se compose de ce terre-plein et de ces cyprès. Il y a pour revenir à la villa une autre allée, le long du canal. A cette heure, le ciel du couchant se reflète dans l'eau courante, c'est exquis...

Comme Hugues cette fois ne répondait plus : — A tout de suite, — ajouta-t-elle en esquissant un geste de la main, et elle s'enfonça dans les profondeurs de lumière et d'ombre de l'allée couverte. Le jeune homme demeura longtemps immobile, sur

cette même marche en bas du théâtre, à suivre des yeux la blanche et svelte silhouette de cette femme, si puissante sur lui et si impuissante tout ensemble. Puis, passant sa main sur son front et comme si la tentatrice était encore là, projetant d'elle cet effluve dont ces deux ans d'absence n'avaient pu exorciser pour lui le sortilège, il redit à mi-voix : « Vous ne me reprendrez pas, » et il allait gravir l'escalier quand, les feuilles d'un buisson ayant frémi dans le voisinage, l'habitude du guet dans la brousse le fit se retourner, par un réflexe quasi machinal. Marius Bellagamba émergeait du taillis, tenant à la main une touffe de cyclamens sauvages :

— Je cherchais la duchesse, dit-il, pour lui donner ces fleurs qu'elle aime. Je la croyais avec vous...

Les yeux mauvais du nain, tandis qu'il prononçait ces derniers mots, fixaient Courtin avec une intensité gênante. S'était-il caché, pour écouter la conversation avec Mme de Roannez dans le fourré d'arbustes qui faisait maquis tout le long de l'allée de chênes verts, et cette cueillette de fleurs n'était-elle qu'un prétexte? Comme beaucoup de soldats, l'officier croyait aux pressentimens. La présence, à cette minute, de l'obscur et difforme personnage lui infligea de nouveau ce malaise qui est comme une double vue prémonitoire d'un danger. Et ce fut avec une mauvaise humeur non déguisée qu'il répondit :

— Retournez à la villa. On vous renseignera.

— Ah! fit le nain, la duchesse est rentrée. Elle est allée rejoindre sans doute Herr Hauptmann Eric von Richter. Mais oui. Elle ne vous a pas dit que ce grand artiste, — un rictus contracta sa face hideuse, — est aussi capitaine dans l'armée allemande? Sa spécialité, c'est le paysage de frontières. Demandez-lui donc son album sur les Alpes du Piémont. Il perd son temps à dessiner les environs de Sienne. Il n'est pas probable que son régiment assiège jamais cette ville. Il est vrai qu'il ne fait que passer, retour de Corse. Demandez-lui aussi ses vues de la côte corse. Mais la duchesse n'étant pas là, je vais grossir son bouquet.

Et, disparaissant comme il était venu, il se glissa au plein du fourré, dans un froissement de branches et de plantes qui rappela au colonial le glissement des bêtes dangereuses dans les herbes, en Afrique, et il pensait :

« Dans quel dessein ce mauvais gars vient-il me dénoncer

cet espion allemand? Pour que je lui fasse un affront et que nous ayons une affaire? Quel intérêt le pousse? La méchanceté sans doute. Il perd son venin... D'ailleurs, reverrai-je seulement ce Richter? »

Il se posait ce point d'interrogation, comme incertain encore du parti auquel se ranger. Il savait trop bien qu'il obéirait à l'injonction de la duchesse, et qu'il ne quitterait pas Valverde le soir. Un mot, un seul, le « nous, » qu'elle avait prononcé à un moment et qu'il avait relevé aussitôt, aurait suffi à le retenir. Ce « nous » passait et repassait dans son esprit, tandis qu'il visitait l'une après l'autre les contre-allées de cyprès qui faisaient les coulisses du théâtre de verdure.

« Nous? se répétait-il. C'est donc que l'enfant vit... Nous? Ç'a été le premier cri, spontané, involontaire, celui de la vérité. Elle a équivoqué ensuite, pour me faire douter. Mais l'enfant vit... »

Que cet enfant, *son enfant*, vécût, Hugues le désirait trop pour ne pas le croire. A ce désir, que de motifs qu'il n'aurait pas su s'expliquer, tant ils tenaient aux portions inconscientes de son être intime! Combien on l'eût étonné en lui montrant, dans son émotion autour de cette idée de paternité, un signe qu'il demeurait, malgré son actuelle tiédeur, l'homme de son éducation, si religieuse! Le christianisme, qui repose tout entier sur la valeur, sur le prix des âmes, ne permet pas, à ceux dont il a formé le cœur, de s'assouvir dans la sensualité, ni même dans la passion. L'amour illégitime les laisse inquiets. Pour l'ennoblir, disons mieux, pour le christianiser, même dans la faute, ils y cherchent le point de devoir. Dans cette liaison avec Mme de Roannez, dont il s'était enivré, sans s'y complaire, ce point de devoir, pour Hugues, c'était l'enfant, et le monologue intérieur continuait :

« Oui. L'enfant vit. Elle ne l'a pas auprès d'elle. Pourquoi? Avec ses airs de bravade, elle tient trop à sa situation de monde. L'enfant n'a pas deux ans. Il est donc naturel qu'elle l'ait confié à quelqu'un... Mais le secret de ce séjour à Valverde, le voilà. Dans ce coin perdu, pas de chantage à redouter, pas de retentissement social. Quand l'enfant sera un peu plus grand, elle le prendra, en faisant croire que c'est un enfant de paysans qui lui a plu et qu'elle adopte... Plus de doute. L'enfant est tout près d'ici... Est-ce une fille? Est-ce un garçon? »

Autre incertitude dans l'incertitude et autre désir dans son désir ! A vingt ans et quand il avait conçu son métier de soldat avec cette austère ferveur qui scandalisait son père, Hugues s'était dit souvent : « Je me marierai jeune, » puis, à chacun de ses séjours à Paris : « Je ne trouverai pas ma femme, » tant les jeunes filles rencontrées dans la société contrastaient avec son idéal d'une épouse. Il aurait accepté cette idée d'un célibat pareil à celui des Hospitaliers d'autrefois. Il n'acceptait pas l'idée de vieillir sans avoir un fils, un autre lui-même à élever pour en faire, s'il pouvait, un soldat comme lui. Lorsqu'au commencement de 1912, il était revenu à Paris, au ministère, avant de reprendre le chemin de l'Afrique, c'était avec la décision de réaliser enfin, durant ce demi-congé, le projet trop longtemps différé de son mariage. La rencontre avec la duchesse avait tout emporté, tout balayé. S'il existait pourtant, ce fils tant souhaité? Mais comment arracher ce secret à la mère? Ce n'était certes pas en s'en allant, comme il avait résolu d'abord. Non, il fallait faire litière de tout amour-propre, subir la condition posée, attendre, en lui prouvant que, vraiment, elle ne le reprendrait pas. Hélas ! Se débattre ainsi parmi des pensées dont cette femme faisait l'unique centre, n'était-ce pas déjà être repris?

Il s'était laissé tomber, au cours de ces réflexions, sur un banc de marbre, ménagé jadis pour le repos des acteurs, en retrait de la scène. Un appel singulier, comme de quelqu'un qui en hèle un autre par un signal convenu, lui fit relever la tête. Un second appel, venant d'un côté différent, répondit au premier. Hugues se pencha à demi hors du rempart de verdure qui abritait le banc de marbre. Il aperçut le nain qui débouchait d'un sentier transversal, ses cyclamens à la main, et, arrivant au-devant de lui par l'allée tracée le long du canal, le médecin russe Boris Roudine. Rien de plus naturel que cette rencontre. Mais les impressions d'antipathie éprouvées par Hugues à l'égard de ces deux hommes, dès le premier contact, avaient été trop vives. Leur rendez-vous dans ce coin écarté, alors qu'ils causaient si tranquillement, autour de la table à thé, trois quarts d'heure plus tôt, revêtit soudain pour lui un caractère clandestin. Un soupçon surgit dans son esprit qu'il ne put dominer, celui d'un mystère errant autour de la duchesse.

A seulement l'imaginer menacée, — et sur quels fantastiques indices! — un instinct de la protéger s'éleva tout à coup en lui, qui aurait dû lui révéler combien il l'aimait toujours. C'en était fini de ses hésitations. Il resterait à Valverde. Mais comme il s'acharnait à ne pas reconnaître la vérité sur les mouvemens qui agitaient son cœur, au moment même où cette sensation, — presque un impondérable, — achevait de le déterminer, il se tendit à la nier :

« Je suis absurde, se dit-il. Si ces gaillards voulaient conspirer contre elle, ils auraient toute leur journée pour cette besogne. Et puis, conspirer? Quelle folie! Pour la voler? Pour l'assassiner? C'est trop stupide! Et cela, parce que leur tête me déplaît!... En tout cas, il serait ignoble de les espionner. Et puisque je ne pars pas, rentrons... »

Un autre escalier descendait du terre-plein, par derrière les cyprès. Il s'y engagea, pas assez vite pour que Bellagamba, qui avait subitement quitté son compagnon et couru vers la place où Hugues était assis tout à l'heure, ne l'aperçût pas qui s'en allait à travers le *bosco*, et, revenant à Roudine :

— J'avais bien vu que quelqu'un nous observait, et, employant un terme d'argot révolutionnaire qui prouvait la qualité de ses lectures et de ses fréquentations : — C'était le galonnard qui mouchardait.

— Qui mouchardait quoi? répondit le Russe, en haussant ses minces épaules.

— Mais nous, docteur, insista le nain. Et la preuve : il s'est barré dès qu'il a vu que je le tenais à l'œil. Je vous l'ai dit tout de suite : il y a quelque chose entre cet homme et la patronne.

— S'il y a quelque chose, tu dois le savoir. Tu es parti pour les écouter.

— Je n'ai rien pu entendre. Il a parlé trop bas, la canaille! Est-ce un signe, ça? Et ceci donc?

Il avait tiré de sa poche un minuscule mouchoir de batiste, bordé d'une dentelle toute lacérée, déchiquetée. Il le secoua nerveusement. Un délicat arome s'en exhala. Les narines du nain frémirent d'une palpitation presque convulsive, et, frénétique :

— Voilà ce qu'elle a fait de son mouchoir à table, avec ses ongles. Il avait glissé à terre. Je l'ai ramassé. Qu'est-ce qu'il y a eu entre ces deux êtres, pour qu'il fût agité, comme je l'ai vu, lui, quand il lui a écrit pour lui demander de la voir? Et

elle!... Il montrait de nouveau la loque parfumée, qu'il finit par déchirer avec rage.

— Prétendras-tu encore que tu n'en es pas amoureux? fit Roudine.

— Je vous ai déjà défendu de dire cela, rugit Bellagamba. Saisissant le poignet du docteur, il le serra d'une telle force que la bouche de celui-ci se contracta dans un pli de souffrance. Il regarda le nain avec un calme singulier, et dit simplement :

— Lâche-moi, Marius. Tu as touché la place de l'anneau. N'oublie pas qu'elle est toujours un peu sensible.

Le rappel de l'épreuve subie autrefois par le forçat de Sibérie calma soudain le furieux. Si le Père Desmargerets l'avait entendu demander pardon au martyr russe, il aurait compris que les propos anarchistes du disgracié n'étaient pas un jeu. La Révolution était pour lui une revanche de sa destinée. Par quelle anomalie morale, peut-être due à sa difformité physique, percevait-il son appétit de haineuse vengeance sous une forme presque religieuse? Par un geste où il y avait maintenant de la piété, il pencha ses lèvres sur la main qu'il venait de broyer dans son étreinte et il répéta humblement par deux fois :

— Pardon! Pardon!

Et comme le médecin répondait à cette imploration en lui faisait signe de ne pas insister :

— Ce que je redoute, docteur Roudine, continua-t-il, c'est que Madame ne parle de votre projet de journal à cet homme. Vous imaginez bien qu'un militariste ne lui conseillera pas de donner à un révolutionnaire de quoi fonder à Zurich une feuille de chambard international. Et si vraiment...

Il s'arrêta. De formuler une certaine hypothèse lui faisait trop mal.

— Ne t'inquiète donc pas, répondit le Russe, j'aurai l'argent du journal, rien qu'à cause de cette misère. — Il tendait de nouveau son bras. — Pour la duchesse, je suis une victime de ses cousins les Romanoff, qu'elle déteste à cause de sa mère qu'ils n'ont jamais voulu reconnaître. Quand je lui ai été présenté à Florence, c'est comme échappé des mines de Sibérie que je l'ai intéressée. Si elle hésite à faire les fonds du journal, c'est qu'elle est très intelligente. Oui, elle hait les Romanoff. Mais elle comprend aussi fort bien qu'il y a une Sainte-Alliance des capitalistes. La révolution à Pétersbourg, c'est la révolution à Paris,

à Londres, à Berlin, à Rome, dans toute l'Europe. Et alors...

— Ah! la Sainte-Alliance des miséreux, soupira le nain, quand la verrons-nous?

— Patience! fit Roudine.

— Patience! répéta Bellagamba. Et si je meurs avant, moi? Oui, avant d'avoir vu ça, ma vengeance... Docteur, vous êtes un bourgeois, vous. C'est par les idées que vous nous êtes venu! Mais moi, à six ans, mon père me jetait dehors à coups de pied pour que j'aille mendier dans les cafés de Nice... On me donnait des sous, à cause de... — Et il montra ses jambes torses et trop courtes, ses bras exigus, son torse énorme. Puis avec un rire sinistre : — Papa, maman, sœurettes et frérots, toute cette raçaille me retournait mes poches, quand je rappliquais à la turne, afin d'avoir une paillasse à dormir. J'étais un monstre à recettes. C'est un chasseur d'hôtel qui m'a, par charité, appris à lire. On n'a plus de patience, allez, quand on a passé vingt ans de sa vie à ramasser des mégots par terre pour fumer, et des pourboires, comme phénomène, dans des restaurans de filles, où les garçons vous bousculent, et ils apportent au client sous votre nez des additions dont le chiffre représente le budget par semaine, par mois, par année, d'un ménage d'ouvriers. Ah! misère! grinça-t-il, que ça finisse! Que ça saute! Et tout de suite!...

— Comme sous la Commune, n'est-ce pas? dit le médecin en haussant les épaules. Pour que le peuple soit encore vaincu, faute de préparation?... Mais réfléchis donc. Quand tu mènes ton automobile, il te faut de l'essence. Il te faut aussi ta direction. Les sentimens, les colères de tous les déshérités, comme toi, c'est l'essence. L'Idée, c'est la direction, qui fait que la machine tient la route et qu'elle arrive... Quant à l'officier et à son influence, ne t'en inquiète pas, mon petit. La duchesse me donnera l'argent très vite maintenant. — Puis avec un sourire et un accent singulier : — J'ai un moyen sûr... En attendant, surveille-les toujours.

VI. — LA STATUE VOLÉE

— « Un moyen sûr? » se disait le nain, deux heures plus tard, en accomplissant auprès de la duchesse, à la table du dîner, son rite paradoxal d'heiduque grotesque. L'assurance de Roudine pour affirmer le succès prochain d'une négociation, entre-

prise vainement depuis huit jours, et son sourire énigmatique avaient piqué au vif sa curiosité. « Il sait quelque chose sur *eux*, qu'il me cache, » avait-il pensé. Maintenant c'était le médecin russe qu'il épiait, ne perdant pas un de ses gestes, pas une de ses paroles, pas un de ses regards. « Quelque chose sur *eux?* » se répétait-il. Dîner avec la duchesse et le nouveau-venu lui infligeait un spasme de jalousie à en crier, — elle, qu'il devinait plus nerveuse encore que le matin, rien qu'à la contraction de ses épaules nues, toutes frémissantes sous les perles, — lui, dont le noble et détesté visage dénonçait un trouble pareil. L'opulence de la table, avec ses fleurs, ses cristaux, sa vaisselle plate, les allées et venues des valets en culotte courte autour des convives, achevait d'exaspérer son délire. Et les conversations lui arrivaient, de droite, de gauche, enregistrées avec la rapidité et la précision infaillible des momens d'intense éréthisme. Chaque petit cercle de convives, habituellement réunis par une hôtesse intelligente, adopte comme un diapason de causerie. Le goût de la duchesse pour jouer à la Dame de la Renaissance donnait le ton aux propos qui s'échangeaient autour de sa table. On y *platonisait*, on y *décaméronait* à perte de vue. D'ordinaire elle lançait à ses invités, dès le début du repas, et comme sans y prendre garde, un thème de discussion et elle s'amusait à les voir le prendre et le reprendre. Ces tournois, ou, pour être plus juste, ces tennis d'idées charmaient son esprit, habitué à penser par excitation. Ce soir-là, et trahissant ainsi l'ordre de préoccupations où se mouvait son esprit, elle avait posé au Père Desmargerets, à propos de la statue cherchée, une question sur le rôle assigné par les anciens à la Destinée.

— Est-il vrai, avait-elle demandé, que Némésis ait pour autre nom Adrastée et que cette Némésis-Adrastée soit aussi la Parque Atropos, l'incarnation de la fatalité ?

— Ἀδράστεια, l'inévitable!... avait répondu le Père, et aussitôt les variations de commencer sur ce problème du *fatum* le plus angoissant et le plus insoluble de ceux que soulève le spectacle de la vie humaine, — l'archéologue citant Hérodote après Eschyle et le célèbre dialogue de Crésus et de Solon ; — lord Ardrahan, en sa qualité d'Anglais, affirmant notre pouvoir sur notre sort par le *self control* ; — Roudine professant le *Nitchevo* russe ; — l'Allemand rappelant Herder et ses pages

sur la Némésis de Rhamnunte, jusqu'au moment où l'Américaine, reprenant la thèse soutenue par son mari, conclut :

— Mais la Destinée, on la voit venir. Il suffit de faire en soi le silence intérieur, et de laisser libre cette force que les savans appellent le moi subliminal, cet être à la surface duquel nous vivons et qui est plus nous que nous-mêmes. Notre activité psychique n'a pas pour limite l'organisme corporel. Elle le dépasse. Elle peut aller au-devant du temps, comme elle va au-devant de l'espace, et alors éviter cet inévitable dont parle le Père Desmargerets. Quand nous avons rencontré, par exemple, un individu qui devait nous être nuisible, nous constaterons, si nous voulons bien nous rappeler, que toujours notre conscience subliminale nous avait prévenus... Pour ma part, voici des années que j'obéis à cet instinct sans le discuter. Hé bien ! lord Ardrahan dira si j'exagère : l'an passé, nous allions à Naples. Nous méditions de nous embarquer à Marseille. Nous passons au bureau de la Compagnie pour prendre nos places. Le capitaine du bateau se trouvait là. On nous présente. Je dis tout bas à lord Ardrahan : ne prenez pas les places. J'avais lu distinctement le malheur dans les yeux de cet homme. Lord Ardrahan s'est décidé à voyager par chemin de fer, comme je désirais, en me trouvant déraisonnable. Nous arrivons à Naples, et nous apprenons que le bateau a sombré, dans un abordage, corps et biens. Vous pouvez nier la double vue comme matérialiste médical, docteur Roudine. Les faits sont les faits...

Cette profession de foi de la visionnaire correspondait trop exactement aux appréhensions subies par Hugues Courtin à plusieurs reprises depuis le matin. Malgré lui, il regarda Bellagamba qui le regardait. Une même pensée les traversa. Chacun d'eux, involontairement, venait d'appliquer à l'autre la confidence faite par lady Ardrahan. Si brave que fut l'officier, il en frissonna, mais non pas à cause de lui, et plus encore d'entendre à travers le brouhaha des commentaires qui suivaient ce fantastique récit, le médecin lui demander brusquement, — pour quel motif ? — et en regardant, lui, la duchesse de ses inquiétantes prunelles pâles :

— Avant de partir pour l'Afrique, il y a deux ans, capitaine, vous étiez en garnison à Paris ?

Cette question incongrue contrastait étrangement avec la

réserve surveillée de ce conspirateur aux gestes sobres, aux paroles mesurées, à la voix volontiers abaissée. Bellagamba, durant ses vingt années de demi-mendicité, avait développé en lui au plus haut degré ce sens de l'observation individuelle qui fait qu'un loqueteux, dans la rue, aborde le passant qui lui donnera, et pas un autre. Au visage de Roudine, il comprit que le médecin attachait à cette phrase, tout ensemble indiscrète et insignifiante, une importance inexplicable. Elle ne pouvait pourtant pas se rapporter au mystérieux et sûr moyen d'action dont il s'était vanté. Si, pourtant, puisque la duchesse en était devenue plus nerveuse encore. Ses pieds crispés avaient remué leur tabouret, dont l'oreille aiguisée du nain entendit le glissement, en même temps qu'il devinait l'impatience de Courtin, à l'accent de sa réponse, insignifiante en apparence comme la demande. Mais qu'en inférer? Quel rapport établir entre la connaissance que pouvait avoir le docteur du séjour de l'officier à Paris en 1912 et cette prise certaine sur la volonté de la duchesse, dont Bellagamba devait avoir une preuve indiscutable quelques heures plus tard? Comme il rentrait de conduire les deux lévriers à leur chenil, une de ses charges au château, il croisa dans l'escalier Roudine qui montait à sa chambre. Le médecin tenait à la main une enveloppe qu'il montra en disant :

— Elle s'est décidée. J'ai le chèque pour le journal. Cent mille francs, Marius. Cent mille. Et je rentre à Florence demain.

Il avait continué de gravir l'escalier sans ajouter un mot d'explication. Le sentiment du mystère grandit encore chez le nain qui pensa :

« Je saurai bien, avant qu'il ne parte, lui faire raconter de quelle façon il s'y est pris. Il faut d'abord que je sache comment ils interprètent son départ, elle et le Courtin. »

— Sa clientèle le réclame à Florence, répondit simplement la duchesse. Quant à Courtin, il s'était déjà retiré, et, signe que l'énigmatique conspirateur russe tenait à prévenir toute enquête de son complice en anarchie sur sa subite réussite et les procédés employés, lorsque le nain se réveilla le lendemain matin, il entendit ronfler le moteur d'un automobile. La curiosité le précipita vers la fenêtre, et il reconnut, dans la voiture qui filait à toute vitesse devant son casino sur la direction de Sienne, la frêle silhouette de Boris Roudine.

« La vérité est là, il n'y a plus de doute : un secret relatif

au séjour de l'officier à Paris, qui permette une pression sur la duchesse, et Boris a peur que je ne l'apprenne. »

C'est en ces termes, médités indéfiniment, que Bellagamba se posait le problème du chèque obtenu si vite et de ce départ hâtif, tout en dégustant une tasse d'épais chocolat, — son déjeuner favori, qu'un domestique lui apportait vers les huit heures. D'ordinaire il se levait tard, restant dans son lit à lire des ouvrages de propagande révolutionnaire, dont se repaissait la profonde et féroce rancune de sa sensibilité blessée. La plupart de ces volumes lui étaient procurés par Roudine. Il les cachait soigneusement dans un *cassone* peint du xve siècle, choisi, par l'Anglais qui avait reconstitué le mobilier-nain du casino, à cause de ses dimensions relativement exiguës. Les quelques pièces de ce bizarre réduit avaient été décorées sous la direction du même maître que le salon du *Castello*. Sa verve s'y était exercée librement sur les murs et sur les plafonds. Parmi des berceaux de feuillages où s'ébattaient et chantaient des oiseaux, des médaillons circulaires semblaient ouvrir des baies sur le ciel. Là des *putti* étaient figurés dans tous les jeux et toutes les attitudes de l'enfance, courant et sautant, dansant et luttant, riant et pleurant. Leurs mains tenaient des masques tragiques ou comiques, et ces corps d'enfans portaient des têtes énormes. C'étaient des monstres. C'étaient des nains. Dans chaque salle, au médaillon central de la voûte, un Amour, battant des ailes en tirant de l'arc, semblait se moquer outrageusement et de lui-même et de ses frères en disgrâce, avec de gros yeux ronds dans une face de citrouille. Ces fresques étaient une des gloires de la villa, et une constante insulte pour Bellagamba qui les considérait, par cette claire matinée, avec plus de haine, en se souvenant du visiteur, arrivé de la veille, si beau, si jeune, si autre que lui. Entre deux cuillerées de son chocolat, il donnait un peu de la brioche qu'il émiettait dans sa tasse à un autre monstre, son chien à lui, un long basset de l'île de Skye, aux jambes torses, aux poils traînant jusqu'à terre. Par une éducation perverse, il avait rendu ce chien mordeur, si bien que la duchesse, après lui en avoir fait présent, par fantaisie d'avoir près d'elle une paire de magots, lui ordonnait de le tenir enchaîné. Alléché par la friandise, Serio, — c'était le nom du basset, — faisait le beau, tandis que son maître fredonnait

un sinistre couplet d'une complainte anarchiste composée sur l'exécution du criminel d'après lequel il avait baptisé son « velu, » comme il l'appelait encore. Ce n'était rien moins que l'assassin du malheureux président Carnot. De Caserio il avait fait Serio, sans que personne, excepté Roudine, soupçonnât cette abominable étymologie, et il chantait, *sotto voce*, ne se souciant pas d'être entendu, la complainte des « camarades » italiens sur le meurtrier de Lyon :

Il sedici d'Agosto
Nel far della mattina,
Il boia avea disposto
L'orrenda ghigliottina,
Mentre Caserio dormiva ancor
Senza pensar al triste orror (1)...

Il fut interrompu dans cette atroce cantilène par la sonnerie du téléphone, placé sur sa table de nuit et qui servait à transmettre les ordres de la duchesse. Un éclair de joie passa dans ses yeux, puis l'assombrissement d'une déception. C'était la voix du *butler* qui lui transmettait un message :

— Allô! allô! Bellagamba... Vous m'entendez? Bon... Mme la duchesse vous fait dire d'être prêt à dix heures, et de montrer les beautés de votre Casino à M. le capitaine Courtin. Il viendra vous prendre à dix heures. Vous avez compris? Vous le mènerez ensuite à la fouille où vous trouverez Madame.

— Les beautés de mon Casino! répéta le dévot de Caserio en raccrochant le récepteur. Avise-toi de jamais venir me voir, toi, l'*Inglichmann*, et tu feras connaissance avec cette beauté-là... — Et de ses mains il ouvrait la longue gueule de son redoutable chien dont les crocs blancs se détachaient sur le fond tout noir du palais. — Pas vrai, Serio... Si je te lâchais sur le galonnard, hein, Serio?... Mais non... — Et il énonça, à part lui, le menaçant proverbe italien : « Qui ne sait pas feindre l'ami, ne sait pas être ennemi. » Puis embrassant sa bête qui léchait le grimaçant visage de son maître en poussant des grognemens de tendresse : — Toi et moi, nous aurons notre heure, petit... En attendant, à la niche!

(1) « Le 16 du mois d'août, — A la naissance du matin, — Le bourreau avait disposé, — L'horrible guillotine, — Pendant que Caserio dormait encore, — Sans penser à cette triste horreur. »

L'intelligent animal n'eut pas plus tôt entendu ces mots, dont il comprenait trop bien le sens, qu'avec une docilité joyeuse il descendit de lui-même vers la courette, ménagée en arrière du Casino, et, avec un visible plaisir d'habitude, il s'installa sur la paille qui garnissait la cabane de bois, son domaine.

— Ah! Velu, Velu, disait Bellagamba en l'enchaînant. Tu n'es pas un véritable anarcho. Tu aimes ta turne. Tu n'es qu'un bourgeois. Tout de même, quand la brute à sabre viendra, engueule-le ferme; moi, je vais me camoufler en larbin.

Il avait en effet passé son costume de chauffeur quand les furieux aboiemens du terrier lui annoncèrent l'arrivée de son ennemi, en même temps qu'un appel venu du jardinet.

— Monsieur Bellagamba! lui criait Courtin sous la fenêtre.

— On y va, papa, répondit-il. Déjà il était au bas de son minuscule escalier, et il ouvrait la porte sans prévenir le visiteur. Celui-ci, oubliant ce qu'il savait des dimensions de la maison, cogna, en entrant, sa tête contre le linteau :

— Voilà ce que c'est que d'être trop bel homme, s'écria le nain. Puis, avec une consternation simulée : — C'est ma faute!... J'aurais dû... Vous ne vous êtes pas fait mal, monsieur le capitaine?

— Non, dit Courtin, que la subite courtoisie du gnome étonnait, et non moins le patelinage, si différent des sarcasmes de la veille, avec lequel l'hôte de ce palais caricatural commença de lui en faire les honneurs, et, quand la tournée fut finie :

— Ah! si le Père Desmargerets a raison, monsieur le capitaine, comme je dois craindre la Némésis!... Je suis logé ici en prince de la Renaissance... Le prince Bellagamba!... insista-t-il avec une bouffonne emphase dont l'officier ne discernait pas si elle était jouée ou sincère. Peut-être l'achondroplase ne le savait-il pas lui-même, tant la mentalité de ces anormaux oscille sans cesse de la méchanceté à la mythomanie, de l'implacable égotisme à l'exaltation fanatique, et de la perspicacité la plus aiguë à la déraison. — Ça me change, continua-t-il, du temps où je vendais des allumettes dans les bars de Monte-Carlo. En ai-je eu une chance que le bon docteur Roudine m'ait connu là, et qu'il m'ait indiqué à la duchesse, quand elle a eu envie d'utiliser son casino !... Mais vous avez tout vu. Allons, puisque madame nous attend...

— Alors, c'est M. le docteur Roudine qui vous a placé

auprès de Mme de Roannez? interrogea Courtin, quand ils se furent engagés, le nain marchant le premier, dans un sentier sous bois qui devait les conduire aux tombeaux étrusques et à la fouille. La physionomie de Bellagamba exprima la joie du pêcheur qui sent le poisson mordre à l'appât. Il n'avait prononcé le nom du médecin que pour provoquer une conversation sur lui. Il allait constater aussitôt que l'officier ne savait rien du mystère dont il se préoccupait :

— Oui, répondit-il. Ah! ce n'est pas un médecin comme les autres. Il a de l'humanité, lui. Ce que j'en ai vu de docteurs que j'ai intéressés! Il y en a même un, à Nice, qui m'a offert une rente viagère si je m'engageais à lui léguer mon cadavre pour me disséquer, après ma mort. — Il ricana amèrement : — M. Roudine a préféré m'aider à vivre, et comme il est un très vieil ami de madame... Vous ne l'avez donc pas rencontré chez elle, à Paris?

— Non, fit Courtin. Je lui ai été présenté hier pour la première fois. J'ai cru comprendre qu'il avait commis un délit politique en Russie.

— En effet, dit Bellagamba. Au pays du crime, le pire criminel, c'est le justicier.

Les deux hommes se turent. De nouveau, parmi les beaux arbres verts de cette forêt, toute sonore de chants d'oiseaux, sous le doux ciel bleu du printemps toscan, dans ce calme chemin herbeux, tout semé de fleurs, le nain anarchiste émut Courtin d'un étrange frisson. Il lui apparut comme un de ces funestes génies des légendes, surgis pour annoncer et propager le malheur, et, la conversation reprenant :

— Pauvre docteur Roudine! dit Bellagamba. Quel dommage qu'avant de partir il ne vous ait pas raconté son procès et son année de bagne en Sibérie! Vous ne parleriez plus de délit...

— Il est parti? interrompit Courtin.

— Ce matin, à la première heure... — Et se retournant pour étudier l'effet de son insinuation sur son interlocuteur : — Il n'a dû prendre congé de personne. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Hier encore, il comptait rester.

— Et quand revient-il?

— Il ne revient pas, dit le nain, et à part lui : Ça te gêne. Donc tu avais envie de faire bavarder le docteur, mais sur quoi?

Quelle fureur l'eût transporté, si, possédant ce don de lec-

ture de pensée auquel croyait « la spiritualiste » lady Ardrahan, il avait pu deviner les phrases que l'autre se prononçait tout bas, de son côté : — Elle a éloigné le médecin à cause de moi, c'est évident. Elle a eu peur qu'en causant ensemble, un mot ne le mette sur une piste, et moi sur une autre. Cette question, hier, sur la date de mon séjour à Paris?... Si c'est lui qui l'a accouchée, qui s'occupe de l'enfant?... Elle aura eu deux peurs, que je ne découvre où on l'élève, et que lui, ne devine le père...

Le nain, cependant, continuait, tout en marchant, d'observer en dessous son compagnon. L'intensité du trouble où le départ du médecin jetait visiblement l'officier, l'étonnait. C'était un nouvel indice du mystère autour duquel il s'exaspérait depuis la veille. Quel rapport, indéchiffrable pour lui, rattachait donc la duchesse à Courtin et les deux à Roudine? Il fallait que son désir de pousser plus avant son impuissante inquisition fût très fort, car il alla, pour en apprendre davantage jusqu'à transgresser la consigne de silence que les révolutionnaires observent religieusement, dès qu'il s'agit de la Cause :

— D'ailleurs, quand je dis que je ne sais pas ce qui s'est passé... Pourquoi serait-il resté? Il a ce qu'il voulait.

— Mais que voulait-il? questionna Courtin.

— Un gros chèque de la duchesse, pour un grand journal internationaliste qui se fonde à Zurich. Elle l'a signé hier au soir.

Le terrible nabot redressait sa large face d'un air de défi, pour raconter ce petit triomphe de l'Idée, — comme disait mystiquement le docteur révolutionnaire, — cette participation de la grande dame capitaliste à une nouvelle entreprise d'anarchie. Il eut la déception de constater que Courtin ne paraissait ni indigné ni surpris. Tous deux se turent et ils n'avaient pas échangé une parole depuis vingt minutes, quand ils débouchèrent dans une clairière vallonnée, où tout un groupe de gens s'apercevait, parmi des amas de pierres et de terre. Des tranchées soutenues par leurs madriers, des outils, des chariots, une équipe de manœuvres en bras de chemise, — c'était le classique chantier de terrassement. Un personnage transformait ce tableau un peu vulgaire par sa seule présence : le Père Desmargerets en train d'émerger d'un trou béant au flanc de la colline.

PAUL BOURGET.

(La troisième partie au prochain numéro.)

LE CHEVALIER DE L'AIR

GEORGES GUYNEMER[1]

I

PROLOGUE

— Guynemer n'est pas rentré...

La nouvelle courut, vola d'une escadrille à l'autre, de l'aviation aux troupes, de la zone de l'avant à celle de l'arrière. Et ce fut dans toute l'armée, dans toute la France, une traînée de douleur, comme si, parmi tant de soldats exposés à la mort, celui-là dût seul être immortel.

De telles douleurs unanimes l'histoire nous offre des exemples, mais ce sont des chefs que l'on pleure, et le regret de leur perte s'accroît de leur autorité et de l'importance de leur mission. Ainsi Troie, sans Hector, se découvre-t-elle sans défense. Quand un Gaston de Foix, duc de Nemours, surnommé le Foudre de l'Italie, meurt à vingt-trois ans, après la victoire de Ravenne, nos conquêtes transalpines sont menacées. Le boulet qui frappe un Turenne à Saltzbach atteint le solide édifice construit par Louis XIV. Mais un Guynemer ne commande que son avion. Il est un point perdu dans l'immense espace que la guerre occupe. Ce jeune capitaine, s'il est sans égal dans le ciel, ne conduit pas, sur terre, la bataille. D'où vient donc

(1) *Copyright by* Henry Bordeaux, 1918.

qu'il ait seul, comme un chef d'armée, le pouvoir de laisser après lui une tristesse collective? Un enfant de France va nous le dire.

Parmi les témoignages sans nombre de ce deuil national figure une lettre adressée par l'institutrice d'un village de la Franche-Comté, Mlle S..., de Bouclans, à la mère de l'aviateur :

« Madame, écrit-elle, vous avez eu déjà l'expression de la sympathie douloureuse et reconnaissante de la grande France, de la France officielle; je me permets de vous envoyer l'hommage naïf et sincère de la jeune France, des écoliers de Bouclans. Nous avons, le 22 octobre (devançant l'invitation de nos chefs que nous apprenons aujourd'hui), spontanément consacré une journée au souvenir de notre héros Guynemer, votre glorieux fils.

« Je vous envoie, ci-joint, un devoir d'élève choisi au hasard, car tous sont animés des mêmes sentimens. Vous verrez que la gloire immortelle de votre fils rayonne jusque dans les humbles villages, vous sentirez quel culte d'admiration et de reconnaissance les enfans, même du fond des campagnes, ont voué à notre grand As; ils le conserveront fidèle et pieux à sa mémoire.

« Puisse ce témoignage sincère des sentimens de l'enfance être un allègement de votre douleur, devant laquelle je m'incline profondément respectueuse.

« L'institutrice de Bouclans,
« C. S... »

Et voici le *devoir* du petit Franc-Comtois Paul Bailly, — onze ans et dix mois, — que la lettre annonçait :

« Guynemer est le Roland de notre époque; comme Roland il était très vaillant, et comme Roland il est mort pour la France. Mais ses exploits ne sont pas une légende comme ceux de Roland : en les racontant exactement, c'est plus beau que ce qu'on pourrait inventer. Pour le glorifier, on va écrire au Panthéon, parmi les autres grands noms, le sien. On a mis son avion aux Invalides. Dans notre école, on lui a consacré une journée. Ce matin, en entrant à l'école, on a affiché sa photographie; à la lecon de morale, on a appris par cœur sa

dernière citation; en exercice d'écriture, on a tracé son nom; en rédaction, on a eu à parler de lui; enfin, on a dessiné un avion. On n'a pas pensé à lui que quand il a été mort; avant qu'il soit mort, dans notre école, chaque fois qu'il abattait un avion, on était fier et heureux. Mais quand on a appris sa mort, ce fut un chagrin comme si un membre de notre famille avait été frappé.

« Roland a été l'exemple des chevaliers d'autrefois. Guynemer devra être l'exemple des Français de maintenant, et tous tâcheront de l'imiter et se souviendront de lui, comme on s'est souvenu de Roland. Moi surtout, je ne l'oublierai jamais, je garderai le souvenir qu'il est mort pour la France, comme mon cher papa. »

Tous les traits assemblés par ce petit Français pour dessiner Guynemer sont justes et, dans leur sobriété, ils suffisent : Guynemer est notre Roland, il en a la jeunesse rude et la flamme brûlante. Il est le dernier des chevaliers errans, le premier des chevaliers de l'air. Pour que sa courte vie fasse figure de légende, il suffit de la représenter avec exactitude. S'il a laissé un tel vide, c'est que chaque foyer l'avait adopté. Chacun prenait part à ses victoires. Chacun l'a inscrit parmi ses morts.

Pour que cette gloire ait ravi les enfans, il faut qu'elle soit simple et parfaite. Biographe de Guynemer, je ne songe pas à m'égaler au petit Paul Bailly. Mais je n'éloignerai pas de lui son héros. La vie de Guynemer prend naturellement le rythme légendaire. La vérité précise et limpide ressemble à un conte de fée.

L'antiquité a su trouver d'émouvans accens pour déplorer la perte de jeunes gens fauchés dans leur grâce. « La cité, soupire Périclès, a perdu sa lumière, l'année a perdu son printemps. » Théocrite et Ovide s'attendrissent tour à tour sur le bref destin d'Adonis dont le sang fut changé en fleur. Et dans Virgile, le père des dieux que Pallas supplie avant d'affronter Turnus, l'avertit de ne pas confondre la beauté de la vie avec sa durée :

Stat sua cuique dies; breve et irreparabile tempus
Omnibus est vitae; sed famam extendere factis,
Hoc virtutis opus...

« Les jours des mortels sont comptés, et le temps que dure leur vie est court, irréparable, mais étendre sa renommée par ses hauts faits, voilà l'œuvre de la vertu... (1). »

Famam extendere factis : aucun des personnages fabuleux de l'antiquité ne s'est plus hâté que Guynemer de multiplier les faits qui porteraient plus loin sa gloire. Mais l'énumération de ses exploits ne donnerait pas la clé de sa vie, n'expliquerait ni sa force secrète, ni l'attrait qu'il exerçait. « Ce ne sont pas toujours les actions les plus éclatantes qui montrent le mieux les vertus ou les vices des hommes. Une chose légère, le moindre mot, un badinage, mettent souvent mieux dans son jour un caractère que des combats sanglans, des batailles rangées et des prises de villes. Aussi, comme les peintres dans leurs portraits cherchent à saisir les traits du visage et le regard, choses où éclate sensiblement le naturel de la personne, sans se soucier des autres parties du corps, de même nous doit-on concéder de concentrer principalement notre étude sur les signes distinctifs de l'âme... (2). »

Je rechercherai donc spécialement ces *signes distinctifs de l'âme.* La famille de Guynemer a bien voulu me confier ses lettres, ses carnets de vol et mille récits précieux de son enfance, de son adolescence, de ses victoires. Je l'ai vu lui-même dans les camps, pareil au Cid Campeador, qui faisait *accourir au-dessus de ses tentes, ailes au vent, l'essaim des victoires chantantes.* J'ai eu cette bonne fortune de le voir abattre dans les airs un avion ennemi qui tomba en flammes sur la rive de la Vesle. Je l'ai rencontré chez son père : Compiègne était son Bivar. Presque au lendemain de sa disparition, j'ai passé deux veillées funèbres avec ses compagnons d'armes à ne parler que de lui : veillées mouvementées, où nous devions changer d'asile, car Dunkerque et le champ d'aviation étaient bombardés au clair de lune. Ainsi ai-je pu rassembler autour de sa mémoire bien des signes épars qui, peut-être, contribueront à lui composer un halo de clarté. Mais je crains, — et m'en excuse, — de décevoir les professionnels de l'aviation qui ne trouveront ici ni détails techniques, ni cette compétence où le spécialiste se reconnaît. Il appartiendra à l'un d'eux, — et, je le souhaite, à l'un de ses rivaux de gloire, — de nous rendre

(1) *Énéide*, livre X (édition Garnier).
(2) Plutarque, *Vie d'Alexandre.*

un Guynemer en action de chasse. La biographie que j'ai tenté d'écrire cherche l'âme plutôt que le moteur; l'âme a, pareillement, ses ailes.

La France s'est aimée dans Guynemer. Elle ne consent pas toujours à s'aimer. Il lui arrive de se détourner de ses efforts et de ses sacrifices pour admirer et célébrer ceux d'autrui. Il lui arrive de montrer ses défauts et ses blessures avec une ostentation qui les exagère. Elle apparaît quelquefois divisée contre elle-même. Mais celui-là, si jeune, l'avait réconciliée avec elle-même. Elle souriait à son âge et à ses prodiges. Il faisait la paix en elle. Quand elle l'eut perdu, elle le connut à l'explosion de sa douleur. Comme au premier jour de la guerre, la France se retrouva unanime. Et cet amour venait de ce qu'elle reconnaissait en lui son élan, sa générosité, son ardeur, un sang dont les siècles n'ont pu ralentir le cours.

Il n'est guère, chez nous, de foyer qui depuis quarante mois n'ait connu le deuil. Cependant, les pères, les mères, les femmes, les enfans qui me liront ne diront pas : « Que nous importe un Guynemer? Personne ne parle du *nôtre*. » Le *leur*, c'est, la plupart du temps, un fantassin qu'ils n'ont pu assister, dont ils ne connaissent que par ouï dire, dont ils ignorent quelquefois, le lieu de sépulture. Tant de soldats obscurs n'ont jamais été commémorés, qui avaient donné, comme Guynemer, leur cœur et leur vie, qui sans doute avaient connu de pires jours de misère, de boue et d'horreur, sans qu'un rayon de gloire fût jamais descendu sur eux! Le fantassin qui est le paria de la guerre a le droit d'être susceptible. La grande souffrance des temps s'est abattue sur lui : pourtant, il avait adopté Guynemer, et ce n'est pas la moindre conquête de ce conquérant. De Guynemer, le fantassin n'était pas jaloux. Il en avait subi l'enchantement. D'instinct, il devinait un Guynemer fraternel. Quand les communiqués énuméraient les merveilles de notre aviation, il ricanait dans son trou de taupe : « Encore eux! toujours eux! Et nous donc? » Mais quand Guynemer inscrivait une pièce de plus au tableau, les tranchées exultaient et refaisaient son compte.

Lui-même, d'en haut, regardait avec amitié ces troglodytes qui le suivaient des yeux. Quelqu'un lui reprochant un jour de courir des risques inutiles en multipliant les tours d'acrobatie, il répondit gentiment :

— C'est impossible, après certaines victoires, de ne pas faire une belle pirouette. On est tellement content!

Cela, c'est le cri de la jeunesse. « Ils plaisantent et jouent devant la mort comme hier à la récréation... (1). » Mais il ajouta aussitôt :

— Cela fait tant de plaisir aux poilus qui nous « guignent » d'en bas (2)!

Le jongleur du ciel travaillait pour son frère le fantassin. Comme l'alouette qui chante fait lever la tête au paysan penché sur son sillon, l'avion vainqueur, par ses renversemens, ses *loopings*, ses virages serrés, ses spirales, ses vrilles, ses chandelles, ses piqués, par tous les tours de voltige aérienne, distrayait un instant les laboureurs douloureux de la tranchée.

Puissent les lecteurs de ces articles, composés selon les règles fixées par le jeune Paul Bailly, — après, toutefois, qu'ils auront terminé leur lecture, — lever la tête et chercher dans l'azur, où il mena si souvent et si haut les trois couleurs de France, un invisible et impérissable Guynemer!

I. — L'ENFANCE DU NOUVEAU CID

I. — LES ORIGINES

Dans son livre sur *la Chevalerie*, le bon Léon Gautier, prenant le chevalier au berceau et désireux de lui composer immédiatement une atmosphère surnaturelle, interprète à sa façon la pose du bébé qui dort, souriant aux anges. « Suivant une étrange légende dont l'origine n'a pas encore été suffisamment éclaircie, explique-t-il, l'enfant, dans son sommeil, entend la « musique, » l'incomparable musique que font les astres en gravitant dans le ciel. Oui, ce que les plus illustres savans n'ont pu que soupçonner, ces oreilles à peine ouvertes l'entendent distinctement et en sont ravies. Fable charmante et qui donne à l'innocence en sa fleur plus de droits qu'à la science en son orgueil (3)... »

Le biographe de Guynemer aimerait pouvoir affirmer que notre nouveau chevalier entendit ainsi, dès le berceau, la

(1) Henri Lavedan (*Illustration* du 6 octobre 1917).
(2) Pierre L'Ermite (*Croix* du 7 octobre 1917).
(3) *La Chevalerie*, par Léon Gautier, A. Walter édit., 1895.

musique des astres, lui qui devait se sentir appelé à monter vers eux. Du moins autour de ses jeunes années put-il voir s'enrouler la chaîne ininterrompue que font, de Charlemagne à Napoléon, les héros de l'histoire de France.

Georges-Marie-Ludovic-Jules Guynemer était né à Paris une veille de Noël, le 24 décembre 1894. Il a vu dès lors, il a toujours vu dans sa vie trois visages de femmes, — sa mère et ses deux sœurs aînées, — attentives à veiller sur son bonheur. Son père, officier (de la petite promotion de Saint-Cyr de 1880), avait donné sa démission en 1890. Passionné d'érudition, il appartenait à la Société historique de Compiègne, et tout en compulsant les chartes du *Cartulaire de Royallieu* ou écrivant la monographie de la *Seigneurie d'Offémont*, il vérifiait les documens qui lui avaient été transmis par ses ancêtres sur les origines de sa famille. Surtout il fut le véritable éducateur de son fils.

Guynemer est un très vieux nom français. Dans la *Chanson de Roland*, un Guinemer, oncle de Ganelon, lui tient l'étrier au départ. Un Guinemer figure dans *Gaydon* (le chevalier au geai), qui raconte le triste retour de Charlemagne à Aix-la-Chapelle après le drame de Roncevaux, et un Guillemer dans *Fier-à-Bras*, où l'on voit Charlemagne et les douze pairs conquérir l'Espagne : ce *Guillemer l'Escot* est fait prisonnier avec Olivier, Bérart de Montdidier, Auberi de Bourgogne, Geoffroy l'Angevin. Dans *Huon de Bordeaux*, chanson de geste qui tient de la féerie et du roman d'aventures, Huon, partant pour Babylone, mission lointaine qui lui est confiée par l'Empereur et qu'il remplira avec l'aide du nain sorcier Obéron, rencontre en Palestine, au château de Dunôtre où il doit tuer un géant, une jeune fille d'une grande beauté, nommée Sébile, qui le guide à travers le palais. Comme il s'étonne de son langage français : « Je suis née en France, répond-elle, et si j'ai de vous telle pitié, c'est que j'ai vu la croix que vous portez. — En quel pays? — Au bourg de Saint-Omer, répond Sébile, je suis la fille du comte Guinemer. » Son père était venu naguère en pèlerinage au Saint-Sépulcre et l'avait emmenée. Une tempête les jeta au rivage, près de la tour du géant qui tua le père et garda la fille prisonnière. « Depuis plus de sept ans, ajoute-t-elle, je n'ai pas entendu chanter une messe. » Naturellement, Huon tue le géant et délivre la fille du comte Guinemer.

Dans un article du savant M. Longnon sur *L'élément historique de Huon de Bordeaux* (1), une note est consacrée au nom de Guinemer : « Dans Huon de Bordeaux, écrit M. Longnon, l'auteur du prologue des Lorrains fait de Guinemer le fils de saint Bertin, deuxième abbé de Sithieu, abbaye qui prit le nom de ce bienheureux et donna naissance à la ville de Saint-Omer où le poème de Huon de Bordeaux fait naître la fille du comte Guinemer. Il est possible que ce Guinemer ait été emprunté par nos trouvères à quelque ancienne tradition wallonne; car son nom, en latin Winemarus, paraît surtout avoir été employé dans les pays qui, du IXe au XIIe siècle, firent partie du comté des Flandres. Le cartulaire de Saint-Bertin, lui seul, nous fait connaître : 1° un diacre nommé Winidmarus qui, en 723, rédige un acte de vente à Saint-Omer même (Guérard, p. 50); 2° un chevalier du comté de Flandres, Winemarus, qui assassina l'archevêque de Reims, Foulques, lequel était alors abbé de Saint-Bertin (Guérard, p. 135); 3° Winemarus, vassal de l'abbaye, nommé dans un acte de 1075 (id., p. 195); 4° Winemarus, châtelain de Gand, témoin dans une charte du comte Baudouin VII en 1114 (id., p. 255). On pourrait aussi rapprocher du personnage de Huon de Bordeaux Guimer, châtelain de Saint-Omer, qui paraît au début d'Ogier le Danois, si cette forme Guimer ne semblait pas plutôt dériver de Withmarus (2)... »

Sorti des chansons de geste, Guinemer reparaît dans l'histoire des Croisades. Le comte Baudouin de Flandres et ses chevaliers, guerroyant en Terre Sainte (1097), voient venir sur la mer un navire, à plus de trois milles de la cité de Tarse. Ils se portent sur le rivage et le navire jette les ancres. « D'où êtes-vous? c'est la première question qu'on pose à la première embarcation. — De Flandre, de Hollande et de Frise. » C'étaient des corsaires repentans qui, après avoir écumé les mers, venaient par pénitence en pèlerinage à Jérusalem. Les guerriers

(1) *Romania*, 1879, page 4.

(2) De cette note on peut rapprocher cette page du Wauters, table chronologique des Chartes et diplômes imprimés, vol. 2, p. 16, année 1103 : « Baldéric, évêque des Tournaisiens et des Noyonnais, confirme la cession de la dîme et du patronat de Templeuve, qui a été faite à l'abbaye de Saint-Martin de Tournai, par deux chevaliers de cette ville, Arnoul et Guinemer, et par le chanoine Géric.

« *Actum Tornaci, anno domenice incarnationis* M. C. III, *regnante rege Philippo, episcopante domo Baldrico pontifice.*

« Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique, 2e année, p. 10. »

chrétiens accueillent avec des transports de joie ces marins dont le secours ne leur sera pas inutile. Parmi eux est un Guinemer, non plus de Saint-Omer, mais de Boulogne. Celui-ci reconnaissant dans le comte Baudouin son seigneur, laisse sa nef et ne veut plus quitter les croisés. « Moult estait riche de ce mauvais gaeng. » L'ancien corsaire alimentera la croisade (1).

Dans un autre chapitre de l'*Histoire des Croisades*, ce Guinemer assiège Lalische, qui « est une moult noble cité et ancienne, asise seur le rivage de la mer; c'estoit la seule citez en Surie dont li empereres de Costantinoble estoit sire. » Lalische ou Laodicée en Syrie, *Laodicea ad mare*, colonie romaine sous Septime-Sévère, fondée sur les ruines de l'ancienne *Ramitha*, par Seleucus Nicator qui la nomma Laodicée en l'honneur de sa mère Laodice, s'appelle aujourd'hui Latakiéh. Guinemer, qui la croit prendre par force, est assailli à son tour par la garnison qui le fait prisonnier. Baudouin le réclame sous menace et obtient sa délivrance; l'estimant plus apte à tenir la mer qu'à batailler sur terre, il l'invite à regagner sa nef et à naviguer en vue de la côte, ce que l'ancien corsaire « fit bien volontiers. »

Un catalogue (2) des actes d'Henri Ier, roi de France (1031-1060) mentionne dans le même temps un Guinemer, seigneur de Lillers, qui, pour entreprendre dans son château la construction d'une église, dédiée à Notre-Dame et à saint Omer, avait sollicité l'approbation du Roi. L'approbation est de 1043. Elle intervenait pour compléter l'autorisation de Baudouin, comte de Flandre, et de Dreu, évêque de Thérouanne, sur la requête du pape Grégoire VI, à qui le constructeur était allé lui-même demander son approbation. Ce Guinemer-là avait-il, comme le corsaire de Jérusalem, une pénitence à accomplir? Voilà donc, au XIe siècle, bien des Guinemer en chemin, l'un en Palestine, l'autre en Italie. Vers ce même temps, leur famille abandonne les Flandres pour s'installer en Bretagne d'où elle ne quittera plus jusqu'à la Révolution. Le corsaire de Boulogne devient armateur à Saint-Malo : il avait ses raisons

(1) *Recueil des Historiens des Croisades.* — Historiens occidentaux, t. Ier, L. III, et 23, p. 145 : Comment Guinemerz et il Galiot s'accompaignièrent avec Baudouin.

(2) Catalogue des actes d'Henri Ier, roi de France (1031-1060), par Fréderic Soehnée, archiviste aux Archives nationales, élève diplômé des Hautes études (librairie Honoré Champion).

pour changer de paroisse. La tradition flamande fait dès lors place à la tradition bretonne qui la continue et que des actes précisent. Un Olivier Guinemer donne quittance, en 1306, aux exécuteurs testamentaires du duc Jean II de Bretagne. Il tenait un fief sur Saint-Sauveur de Dinan, « dans lequel le duc avait mis mansonniers et estajiers contre raison. » Les exécuteurs testamentaires durent payer, pour libérer la succession, de grosses sommes « en réparation, restitution et dédommagemens » et ils eurent soin « de retirer des acquits de tous ceux auxquels ils distribuèrent de l'argent en vertu de leur commission (1). » Le traité de Guérande (11 avril 1365), qui termine la guerre de succession de Bretagne et donne le duché à Jean de Montfort, mais sous la suzeraineté du roi de France, porte la signature de trente cheveliers bretons parmi lequels un Geoffroy Guinemer. Un Mathelin Guinemer, écuyer, est mentionné dans un acte reçu à Bourges en 1418; en 1464, un Yvon Guynemer, homme d'armes, est admis à la grande paye, et celui-là orthographie déjà son nom avec un *y*.

De cette petite noblesse provinciale qui guerroie obscurément ou cultive son domaine, la trace se suit assez malaisément. Dans un livre qui glorifie les œuvres serviles de l'ancienne société française, *Gentilshommes campagnards*, M. Pierre de Vaissière a montré comment cette race de propriétaires ruraux était demeurée en contact étroit avec le fond agricole français, conseillant et défendant le paysan, défrichant et entretenant la terre, maintenant la famille sur le sol. Les mémoires du fameux Rétif de la Bretonne illustreraient ce ferme traité d'histoire privée : Rétif nous peint sous les couleurs les plus pittoresques les mœurs patriarcales et autoritaires de son grand-père retenant d'office au village le descendant qui veut se fixer à Paris. Déjà Paris exerçait son attrait, déracinait la jeunesse. La cour de Versailles avait déjà porté atteinte aux autorités sociales arrachées au terroir. Quand la Révolution éclate, il y a encore des Guynemer en Bretagne, mais l'arrière-grand-père de notre héros, Bernard, vit à Paris dans le dénuement, donnant des leçons de droit. Sous l'Empire, il sera nommé président du Tribunal de Mayence, Mayence étant alors le chef-

(1) *Histoire de Bretagne*, par dom Lobineau, 1707 : tome I, p. 293. *Recherches sur la chevalerie du duché de Bretagne*, par A. de Couffon de Kerdellech, t. II, Nantes, Vincent Forest et Émile Grimaud, imprimeurs-éditeurs.

lieu du département du Mont-Tonnerre. En disgrâce après 1815, il ne sera plus que le président du Tribunal de Gannat.

Ici la tradition orale vient se substituer aux écrits, chartes et grimoires, grâce à une circonstance exceptionnelle. Un fils de ce Bernard Guynemer qui en eut quatre, Auguste, vécut jusqu'à quatre-vingt-treize ans, en parfait état intellectuel. Sur la fin, il ressemblait à Voltaire, non seulement de visage, mais d'ironie et de scepticisme. Il puisait dans son passé à pleins seaux et en ramenait toutes sortes de débris de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration. C'était une extraordinaire chronique. Il avait été réformé à la conscription : c'est pourquoi il mourut si âgé. Deux sur trois de ses frères ne firent pas de vieux os : l'un, Alphonse, officier d'infanterie, fut tué à Vilna en 1812 ; l'autre, Jules, officier de marine, était mort en 1802, des suites de blessures reçues à Trafalgar. Le dernier, enfin, Achille, que nous retrouverons dans un instant, assura la continuité du nom. Or, cet Auguste Guynemer se souvenait fort bien d'avoir tenu tête à Robespierre. Il avait alors huit ans, et sa directrice de pension avait été arrêtée. Il arrive à l'école : plus d'école. Où est sa maîtresse ? Au Tribunal révolutionnaire. Où est le Tribunal révolutionnaire ? On le lui indique par manière de plaisanterie, et le bambin y entre tout droit pour réclamer la captive. L'auditoire le considère avec stupéfaction, les juges l'accablent de quolibets : sans se décontenancer, il expose le but de sa démarche. Robespierre, mis en belle humeur, lui objecte que sa maîtresse ne lui a rien appris. Aussitôt, pour lui prouver le contraire, l'enfant récite ses leçons. Robespierre, enchanté, l'enlève de terre au milieu des rires et l'embrasse. On lui rendit la prisonnière et l'école fut rouverte.

Donc, sur les quatre fils du président de Mavence, un seul, le plus jeune, Achille, devait faire souche. Né en 1792, engagé à quinze ans, il fut interrompu dans sa carrière militaire par la chute de l'Empire. Il mourut à Paris, rue Rossini, en 1866 : Edmond About, qui avait connu son fils à Saverne, lui a consacré en vingt lignes une notice biographique que voici :

« Un enfant de quinze ans part comme engagé volontaire en 1806. Junot le trouve intelligent, le prend pour secrétaire et l'emmène en Espagne. En 1811, le jeune homme gagne son épaulette sous les ordres du colonel Hugo. Il est fait prisonnier

à la capitulation de Guadalaxara, 1812; mais il s'évade avec deux camarades, qu'il sauve au péril de sa vie. L'amour ou la pitié d'une jeune Espagnole aide un peu cet effort héroïque, et pendant quelques jours la légende semble tourner au roman. Mais l'homme de guerre reparaît en 1813, au passage de la Bidassoa : il y obtient le grade de lieutenant au 4e hussards, et la croix, dont l'Empereur n'était pas prodigue. La rentrée des Bourbons interrompit brusquement une carrière si bien commencée. Le jeune officier de cavalerie se jette dans l'industrie des assurances maritimes; il y fait honorablement une grande fortune, qu'il dépense avec une générosité toute militaire, semant les bonnes actions sur sa route. Il a travaillé jusqu'à la mort : sa démission date d'un mois, et c'est hier jeudi que nous l'avons porté en terre, à l'âge de soixante-quinze ans.

« Il s'appelait Achille Guynemer. Sa famille est alliée aux Benoist d'Azy, aux Dupré de Saint-Maur, aux Cochin, aux de Songis, aux du Trémoul, aux Vasselin, qui ont laissé des souvenirs exemplaires dans le notariat de Paris. Son fils, qui pleurait hier comme un enfant devant la tombe d'un tel père, est le nouveau sous-préfet de Saverne, ce jeune et laborieux administrateur qui a gagné, dès le début, notre reconnaissance et notre amitié. »

L'évasion d'Espagne est encore un récit que la tradition de famille a recueilli. La jeune Espagnole avait fait passer au prisonnier une corde de soie dans un pâté. Un quatrième compagnon de captivité, trop gros pour franchir le soupirail de la prison, ne put s'évader, et les Anglais le fusillèrent. C'est le 31 août 1813 que le lieutenant Achille Guynemer fut, après le passage de la Bidassoa, décoré de la Légion d'honneur. Il avait vingt et un ans. Son arrière-petit-fils, qui ressemble à ses portraits (spécialement à un dessin de 1807), sinon de tous les traits, du moins dans le fier port de tête, devait gagner la Croix quelques mois plus tôt.

D'autres souvenirs d'épopée pouvaient éveiller la curiosité de Georges Guynemer enfant. On lui montrait le sabre et la tabatière du général comte de Songis, frère de sa grand'mère paternelle. La sabre d'honneur avait été donné au général, alors simple capitaine d'artillerie, par la Convention pour avoir

sauvé les pièces de la place de Valenciennes; il est vrai que pour le même fait, Dumouriez le voulait faire pendre. La tabatière venait de l'Empereur, pour avoir commandé le passage du Rhin pendant la campagne d'Ulm.

Achille Guynemer avait eu deux fils. L'aîné, Amédée, sorti de l'École polytechnique, mourut à trente ans sans postérité. Le second, Auguste, fut, sous le second Empire, sous-préfet de Saverne; après la guerre de 1870, retiré de l'administration, il devint vice-président de la société de protection des Alsaciens-Lorrains dont le président était le comte d'Haussonville. Il avait épousé une jeune fille d'Écosse, miss Lyon : à cette famille appartenaient les comtes de Straethmore, qui portent parmi leurs titres les noms de Glamis et Cawdor cités par Shakspeare dans *Macbeth*.

Des quatre fils du président de Mayence, un seul, le héros de la Bidassoa, avait laissé des descendans. Ce fils est M. Paul Guynemer, ancien officier et historien du *Cartulaire de Royallieu* et de la *Seigneurie d'Offémont*, dont l'aviateur était le fils unique. La race qui vient de si loin, qui se perd dans la *Chanson de Roland* et les Croisades, qui, fixée en Flandre, puis en Bretagne, est devenue, dès qu'elle a quitté la province pour la capitale, nomade, changeante au gré des garnisons de l'officier ou du fonctionnaire, semble s'effiler et s'affiner, condenser toute la puissance de son passé et toutes ses espérances dans un dernier rejeton.

Il est des plantes, comme l'aloès, qui ne peuvent porter qu'une fleur, et quelquefois seulement au bout de cent années. Elles rassemblent alors toute leur sève qui a si longtemps attendu. Il leur part du cœur une longue tige droite, semblable à un arbre et dont les branches régulières ont l'apparence du fer forgé. Au sommet de cette tige s'épanouit une fleur merveilleuse qui est humide et répand des pleurs sur les feuilles comme pour les inviter à la douleur à cause de la menace qui pèse sur elle. Quand la fleur s'est flétrie, le miracle ne se renouvelle pas.

Un Guynemer, c'est la fleur d'une vieille famille française. Il pouvait, comme tant d'autres héros, comme tant de paysans de la Grande Guerre qui furent le froment de la nation, prouver à lui seul sa noblesse. Mais la fée qui fut déléguée à sa naissance déposa dans son berceau quelques feuillets dorés de la

plus belle histoire du monde : Roland, les Croisades, la Bretagne et Duguesclin, l'Empire, l'Alsace. Songez donc, l'histoire de France...

II. — L'ENFANCE

Un de nos chefs les plus aimés de la troupe, le général de M..., causeur érudit et moraliste charmant, qui, dans sa conversation, a toujours l'air de se promener dans cette histoire de France comme un enchanteur dans une forêt pour y multiplier les sortilèges, me récitait un jour la courte prière qu'il avait composée afin d'obtenir la grâce de bien dresser dans la vie ses enfans :

« Monseigneur Saint Louis, Messire Duguesclin, Messire Bayard, faites que mes fils soient braves et ne mentent jamais. »

Comme on le voit, ce n'est pas un texte écrit pour les étrangers, car il ne s'adresse qu'à des patrons de chez nous. Un Georges Guynemer fut ainsi élevé dans le culte de la vérité. Tromper, c'est s'abaisser. Tout petit, il était déjà fier comme un grand personnage. Cependant, autour de ses jeunes ans, ce n'était que douceur et délicatesse. J'ai montré sa mère et ses deux sœurs penchées sur lui. Ses yeux noirs exerçaient une fascination. Que serait-il de cet enfant dont on ne pouvait déjà supporter le regard et dont on redoutait la fragilité, car la mort avait failli le prendre à quelques mois d'une entérite infantile? En hâte, ses parens avaient dû l'emmener en Suisse, puis à Hyères, et lui composer une atmosphère de serre chaude. Gâté, choyé, soigné par des femmes, comme Achille à Scyros parmi les filles de Lycomède, ne garderait-il pas toute sa vie l'empreinte d'une éducation trop amollissante? Le voici avec ses cheveux bouclés, une gentille petite robe de bonne coupe, trop joli, trop frêle, un air de princesse. Son père a la sensation qu'on fait avec lui fausse route, qu'il faut en hâte couper court à cet excès de tendresse. Il le prend sur ses genoux. Une scène de rien, une scène décisive va se passer :

— J'ai presque envie de t'emmener avec moi, là où je vais.

— Où allez-vous, papa?

— Là où je vais, il n'y a que des hommes.

— Je veux aller avec vous.

Le père semble hésiter et prendre un parti :

— Après tout, mieux vaut trop tôt que trop tard. Mets ton chapeau. Je t'emmène.

Il le conduit chez le coiffeur.

— Moi, je me fais couper les cheveux. Si le cœur t'en dit?

— Je veux faire comme les hommes.

On assoit l'enfant sur un tabouret. Dans le peignoir blanc, avec ses cheveux bouclés, il ressemble à quelque ange des primitifs italiens. Son père, un instant, se prend pour un barbare, et le coiffeur s'arrête, ciseaux en l'air, comme devant un forfait. Ils échangent un signe d'intelligence : le père s'est raidi, il a donné l'ordre. Et les belles boucles tombent.

Mais il faut rentrer au logis. La mère de Georges, le voyant, verse des larmes.

— Je suis un homme, déclare le petit péremptoirement.

Il sera un homme, mais il restera longtemps un gamin aussi. Longtemps? presque jusqu'à la fin, — à ses heures, jusqu'à la fin.

A six ou sept ans, il commence d'étudier sous la direction de l'institutrice de ses sœurs. Rassemblement commode, mais c'est une jupe de plus. La finesse de ses sentimens, cette crainte d'avoir blessé un camarade qui lui inspirera des gestes touchans, viendront de cette éducation féminine. Les promenades avec son père, déjà fort occupé de lui, provoqueront les réactions utiles. Compiègne enseigne l'histoire à chaque pas : des rois y furent sacrés, des rois y moururent. L'abbaye de Saint-Cornille y abrita peut-être le saint Suaire du Christ. Des traités y furent signés. Louis XIV, Louis XV, Napoléon Ier, Napoléon III y donnèrent des fêtes magnifiques. Et même, en 1901, l'enfant y put rencontrer le tsar Nicolas et la tsarine Alexandra qui y séjournèrent. Ainsi le palais, la forêt lui parlaient. Son père lui pouvait expliquer le passé. Et sur la place de l'Hôtel-de-Ville, il ne manqua pas d'être intrigué par cette jeune fille de bronze qui porte un étendard.

— Qui est-ce?

— Jeanne d'Arc.

Les parens de Georges Guynemer renoncèrent à l'institutrice et, pour le garder près d'eux, ils le placèrent comme externe au lycée de Compiègne. L'enfant travaillait peu. M. Paul Guynemer, ayant été élevé au collège Stanislas, y voulut faire élever son fils. Georges avait alors douze ans. « Sur une photographie

des élèves de cinquième verte, écrit un journaliste des *Débats* qui eut la curiosité de rechercher ses notes de collège, on remarque un petit garçon ébouriffé, plus mince et plus pâle que les autres, dont les yeux ronds et noirs brillent d'un feu sombre : ces yeux qui devaient huit ou dix ans plus tard chercher et pourchasser dans l'espace tant d'avions ennemis, sont passionnément volontaires. Le même tempérament apparaît sur une photographie instantanée de la même époque où l'on voit Georges jouant à la petite guerre. Les registres du collège pour cette année nous apprennent qu'il a l'intelligence claire, vive, juste, mais qu'il est léger, brouillon, désordonné, insouciant ; il ne travaille guère, il est indiscipliné mais sans rancune ; très orgueilleux, il a « l'ambition du premier rang : » indication précieuse pour comprendre le caractère de celui qui est devenu « l'as des as. » De fait, le petit Guynemer avait à la fin de l'année le premier prix de version latine, le premier prix d'arithmétique, et quatre accessits. »

Le rédacteur des *Débats*, qui est un érudit, rappelle le mot de Michelet : « Le Français est ce *méchant enfant* que caractérisait la bonne mère de Duguesclin : *celui qui bat toujours les autres...* » Le meilleur portrait de Guynemer enfant, je le trouve dans les notes inédites de l'abbé Chesnais, qui fut préfet de division au collège Stanislas pendant les quatre années qu'y passa Guynemer. L'abbé Chesnais l'avait pressenti, suivait avec une sympathie inquiète cette nature passionnée.

« Son caractère volontaire et batailleur, dit-il de son élève, se découvrait dans ses yeux. Il aimait peu les jeux tranquilles, mais s'adonnait à ceux qui demandaient de l'adresse, de l'agilité et de la violence. Il avait une prédilection marquée pour un jeu fort en honneur dans les basses classes. C'était *la petite guerre*. La classe était divisée en deux armées dont chacune était commandée par un général que les élèves choisissaient eux-mêmes. Le général avait sous ses ordres des officiers de tous grades. Chaque soldat portait au bras gauche un brassard mobile. Le but de la bataille était de prendre le drapeau que l'on faisait flotter sur un mur, un arbre, une colonne ou tout endroit dominant la cour. Le soldat privé de son brassard était un homme mort.

« Guynemer, un peu faible et chétif, demeura toujours simple soldat. Ses camarades, appréciant les qualités d'un chef d'ar-

mée à la force musculaire qu'il pouvait employer pour maintenir son autorité, n'ont jamais songé à le mettre à leur tête. Il fallait un biceps qui lui faisait défaut. Mais s'agissait-il de choisir les soldats, il comptait parmi les meilleurs et son nom sortait l'un des premiers. S'il ne possédait pas la force, il avait pour lui l'agilité, l'adresse, le coup d'œil, la prudence et la ruse. Son jeu était personnel. Il admettait très difficilement les observations de ses chefs et entendait agir à sa façon. La bataille engagée, il s'attaquait toujours aux plus forts et visait de préférence ceux de ses camarades qui occupaient les grades les plus élevés. Comme un chat, d'une souplesse merveilleuse, il se glissait le long des arbres, se jetait à terre, rampait le long des barrières, se faufilait à travers les jambes de ses adversaires et, bondissant, il emportait triomphant une quantité de brassards. C'était pour lui une grande joie de porter à son général les trophées de sa lutte. Les deux mains appuyées sur ses jambes, le visage radieux, il regardait d'un air narquois ses adversaires surpris de son adresse. Sa supériorité sur ses camarades se faisait surtout remarquer dans les batailles livrées dans les bois de Bellevue. Le champ était plus vaste, l'occasion de surprendre ses adversaires plus variée. Il se dissimulait sous les feuilles mortes, s'accrochait aux branches des arbres, rampait le long des ruisseaux et des ravins. C'est lui qui, bien souvent, était chargé d'indiquer l'emplacement des drapeaux. Mais il ne voulait jamais s'en constituer le gardien. Il ne craignait rien tant que l'immobilité et préférait se jeter dans les bois à la recherche de ses adversaires. Le trajet du collège aux bois de Bellevue se passait dans l'élaboration de plans divers; il discutait celui de ses camarades et voulait toujours avoir le dernier mot. Le retour était marqué par une critique acerbe qui dégénérait bien souvent en querelle. »

Portrait étonnant où transparaissent presque tous les traits du futur Guynemer, de Guynemer à la bataille. Il ne tient pas à commander, il aime trop à se battre, il est déjà le chevalier aux combats solitaires. *Son jeu est personnel.* Il entend n'agir qu'à sa façon. Il s'attaque aux plus forts : ni le nombre ni la taille ne l'arrêtent. Sa souplesse, son adresse sont sans égales. Ses muscles ne lui permettent pas d'être un bon gymnaste : aux barres parallèles, à la barre fine il désespère ses moniteurs; il y suppléera par quoi? par la volonté.

Tous les jeux physiques n'exigent pas la force physique : à l'escrime, à la carabine, il devient un excellent tireur. Enragé de faiblesse, il dépasse les forts. Comme un Diomède, comme un Ajax, il rit en rapportant ses trophées. Une cour de collège ne lui suffit pas : il lui faut les bois de Bellevue, en attendant qu'il ait à lui tout l'espace, tout le ciel. Ainsi l'enfance batailleuse d'un Guynemer rejoint-elle celle d'un Roland, d'un Duguesclin, d'un Bayard : cœurs ardens, énergies indomptables, âmes droites, bientôt formées, dont il faudra seulement régler la fougue.

L'adolescent ne sera pas différent de l'enfant. Élève de mathématiques spéciales, Georges Guynemer ne changera rien à ses habitudes combatives. « A la récréation, il pratiquait surtout le patinage à roulettes. C'était pour lui une source de disputes et de pugilats. Ayant horreur de ceux qui ne jouaient pas, il passait au milieu de leur groupe, les bousculait, les tirait par le bras et les faisait valser comme des girouettes. Il s'enfuyait alors à toute vitesse, poursuivi par ses victimes. Des coups étaient échangés, ce qui ne l'empêchait pas de recommencer quelques secondes après. A la fin d'une récréation, les cheveux en désordre, les vêtemens couverts de poussière, la figure et les mains maculées de boue, Guynemer était épuisé. Le plus robuste de ses camarades ne l'effrayait pas : il s'attaquait à lui de préférence. L'intervention des maîtres était souvent nécessaire pour séparer les combattans. Guynemer se dressait alors comme un coq, les yeux étincelans, sortant de leur orbite et, dans son impuissance, accablait son adversaire de paroles piquantes et parfois même blessantes, d'une voix sèche et railleuse (1)... » La parole, cependant, n'est pas son fait. Sa nervosité lui hache ses phrases. Son accent est frémissant, martelé, tranchant. Il a des affirmations sans réplique. Il a horreur de la discussion : il est déjà tout action.

Cette violence, cette frénésie d'action eût risqué de l'entraîner aux plus déraisonnables, aux plus dangereuses audaces si elle n'eût trouvé son contrepoids dans le sentiment de l'honneur. « Il était de ceux, écrit un de ses camarades, M. Jean Constantin, actuellement lieutenant d'artillerie, pour lesquels l'honneur est une chose sacrée, à laquelle on ne doit faillir sous

(1) Notes inédites de l'abbé Chesnais.

le prétexte le plus futile, et il apportait dans sa façon d'être, dans ses relations avec ses camarades une franchise, une loyauté qui n'avaient d'égale que sa bonté. Bien souvent, au milieu de nos jeux surgissait quelque discussion. Quels sont les amis qui ne se sont jamais disputés? Tous deux nous nous entêtions au point de nous battre parfois, mais après, il abandonnait le vain amour-propre d'avoir le dernier mot. Il n'aurait pu supporter de faire du tort à ses condisciples. Jamais il n'a hésité à s'accuser d'une faute commise; bien mieux, un jour que l'un de ses camarades, bon élève, avait par inadvertance fait une bêtise qui aurait pu nuire à ses notes, j'ai vu Georges aller s'accuser et subir une punition à sa place ; son camarade n'en a jamais rien su, car ces actes-là, il les accomplissait presque clandestinement, avec cette simplicité et cette modestie qui ont toujours fait le charme de son caractère. »

Ce sentiment de l'honneur, il l'avait sucé avec le lait maternel. Son père l'avait exalté en lui. Tout en lui respire la fierté : le port de la tête redressée, le regard des yeux noirs qui semble traverser les objets. Il aime cet uniforme de Stanislas que son père a porté, qu'ont porté Gouraud et Baratier dont la renommée, alors, grandit, et Rostand, alors dans toute la neuve gloire de *Cyrano* et de *l'Aiglon*. Il a un sens précis de sa dignité. S'il écoute avec attention le cours, jamais il ne consent à demander des renseignemens ou des conseils à ses condisciples. Il déteste la moquerie et entend qu'on le respecte. Jamais une pensée basse n'est entrée en lui. Un silence suffit parfois à le redresser s'il atteint son fond de noblesse native.

Physionomie mobile et à contrastes, il est tantôt l'espiègle qui secoue de rires toute la classe et l'entraîne dans un tourbillon de jeux et de tours, tantôt l'élève lointain, sérieux, réfléchi, que l'on trouve absorbé, que l'on déclare distant, qui ne se révèle plus à personne. Le farouche soldat de la *petite guerre* est aussi un joueur d'échecs d'une redoutable puissance de combinaison. Là, il devient patient, et ne déplace ses pièces qu'après mûre réflexion. Aucun élève ne peut lutter avec lui. Nul ne le peut surprendre. S'il est battu par un professeur, il n'a de cesse qu'il n'ait obtenu sa revanche. Il a une volonté au-dessus de son âge, et cette volonté a besoin de brusques détentes. Suivre une classe et même se placer à sa tête ne

serait rien pour une intelligence de sa vivacité, mais il est de santé délicate. Il apparaît avec des manteaux, des cache-nez, des foulards ou des imperméables, il disparaît à l'infirmerie. Cet enfant qui ne craint ni les coups, ni les bosses, ni les chutes, doit se garantir contre les courans d'air et suivre des régimes. Personne ne l'a jamais entendu se plaindre; nul ne l'entendra jamais. Souvent il doit interrompre son travail, parfois durant de longs mois. L'année de son baccalauréat, un retour de son entérite infantile l'arrête. — Trois mois de repos, ordonne le médecin à Noël. — Tu referas ta rhétorique l'an prochain, déclare son père qui vient le chercher. — Pas du tout : les camarades ne me passeront pas devant. — Boutade d'enfant à quoi l'on ne prend pas garde. Au bout de trois mois passés en repos et promenades à Compiègne, l'enfant réclame : — Les trois mois sont expirés, j'entends me présenter en juillet. — Tu n'as pas le temps. C'est impossible. — Il insiste. On découvre à Compiègne l'institution Pierre d'Ailly dans un immeuble qui a été, depuis, démoli par un obus. Puisque c'est son idée, il fréquentera ce cours, en externe, en amateur. Chez lui, à la maison, il continuera de se soigner. Et au mois de juillet, à quinze ans, il est reçu bachelier, avec mention.

Mais l'arc ne peut rester tendu. De là, ces divertissemens orageux, toujours sans méchanceté, car il lui répugnait invinciblement de causer de la peine à autrui. L'automne suivant, il rentre à Stanislas et y reprend la suite de ses exploits scolaires.

« Vexé de la place qui lui est réservée près du bureau du professeur, écrit encore l'abbé Chesnais, sous le prétexte, justifié d'ailleurs, de bavardage, il est résolu à causer malgré tout, comme bon lui semble. A l'aide d'épingles, de becs de plume, de fils et de boites, il a bientôt construit une installation téléphonique qui le met en communication avec le camarade qui occupe le bureau le plus éloigné. Il possède les outils nécessaires à l'exécution de ses tours. Son bureau est un véritable bazar : cahiers, livres, porte-plumes, papier se trouvent confondus pêle-mêle au milieu des objets les plus disparates : morceaux de lames de fleuret, produits chimiques, drogues pharmaceutiques, huile, graisse, goupilles, roues de patin gisent au milieu de tablettes de chocolat. Dans un coin, des tubes de verre soigneusement cachés attendent le moment favorable de

projeter au plafond une boulette de papier mâché à l'extrémité de laquelle se balance fébrilement une silhoutte découpée dans une couverture de cahier. Puis, lorsque la figurine grotesque a cessé ses oscillations, une boulette lancée avec adresse la remet de nouveau en mouvement à la grande satisfaction du jeune tireur. Des aéroplanes en papier y sont également remisés jusqu'au moment propice à leur lancement. Le bureau du professeur sert parfois de terrain d'atterrissage... On y trouve de tout, mais dans un désordre tel qu'il ne peut lui-même s'y retrouver. Qui ne l'a vu à la recherche d'un devoir égaré dans un cahier de brouillon? C'est l'heure de la classe; la tête enfouie dans son pupitre, il bouscule tout en grande hâte, au grand détriment des cahiers et des livres qu'une bouteille mal bouchée inonde d'encre. La voix du surveillant le rappelle à l'ordre et il s'enfuit bon dernier à toute vitesse.

« Ce n'est pas l'un de ces mauvais esprits dont la seule préoccupation est de troubler une classe et d'entraver le travail de ses camarades. Ce n'est point un meneur. Il agit pour son propre compte et pour sa satisfaction personnelle. Ses farces sont de courte durée et ne portent pas préjudice au travail des autres. D'une nature droite, franche, loyale, il sait revendiquer la paternité de ses actes lorsqu'un maître commettra l'erreur de les attribuer à d'autres. Il n'a jamais permis qu'un camarade fût puni à sa place. Il sait fort bien d'ailleurs se tirer des plus grandes difficultés. Sa franchise lui vaut souvent l'indulgence. S'il est puni par un maître timoré, il se compose un visage terrible et tente de l'effrayer. Lorsqu'au contraire, il trouve devant lui un homme énergique, il plaide des circonstances atténuantes, il est tenace, persévérant, jusqu'à obtenir la punition la plus douce. Il ne garde pas rancune d'une punition qui lui est infligée avec justice. Il souffre de celle qui lui est donnée en public. S'il prévoit qu'une mauvaise note lui sera infligée un jour de lecture de notes, il se réfugie à l'infirmerie pour ne pas en avoir la honte. L'honneur n'est pas un vain mot pour lui.

« Il est sensible aux reproches. Il aime ce qui est noble, ce qui est généreux. C'est un admirateur du courage, de l'audace. Qui ne se rappelle à Stanislas son attitude fière et arrogante lorsqu'un maître le vexe devant ses camarades, ou intervient pour suspendre une querelle où l'amour-propre est en jeu ? Tous ses nerfs se tendent. Son corps se raidit, il est droit

comme un morceau d'acier, les bras collés le long des jambes, les mains tendues, les doigts fortement serrés; la tête immobile, haute, comme décollée du tronc, le visage d'un jaune d'ivoire; le front sans rides, les lèvres pincées, creusant deux sillons autour de la bouche; les yeux comme deux boules noires semblent sortir de leur orbite, lancent des feux aveuglans d'une fixité absolue. Il semble qu'il va foudroyer son adversaire; il garde un sang-froid imperturbable. C'est une statue d'une froideur de marbre. On devine quel orage terrible gronde en lui (1)... »

Bachelier, il s'oriente vers les sciences, ambitionne l'École polytechnique, entre dans la classe de mathématiques spéciales. Il avait, tout petit, manifesté des aptitudes exceptionnelles pour la mécanique, un esprit d'invention qui, on l'a pu voir, servait à ses farces de collégien. A quatre ou cinq ans, n'avait-il pas construit un lit de papier qu'il faisait monter par le moyen de ficelles et de réglettes-poulies? — Il passait des heures entières, dit son camarade de Stanislas, le lieutenant Constantin, à chercher un problème de mathématiques ou à étudier une question qui l'avait séduit, sans se soucier de ce que l'on faisait autour de lui; s'il avait trouvé la solution de son problème ou appris quelque chose de nouveau, il était satisfait et redescendait alors dans le temps présent. Tout ce qui avait trait aux sciences l'intéressait particulièrement. Son grand plaisir était de se rendre aux manipulations de physique ou de chimie; là, il se livrait à toutes sortes d'expériences que lui suggérait son imagination. Un jour, il lui arriva de fabriquer un mélange détonant qui provoqua une explosion formidable, sans autre accident d'ailleurs que quelques vitres brisées...

Ses choix de lectures révèlent les mêmes tendances. Il n'aimait guère à lire, et ne recherchait que les livres d'aventures où sa nature belliqueuse et ses sentimens d'honneur et de loyauté pouvaient s'alimenter. Ses préférences allaient aux œuvres du commandant Driant. Même pendant son année de mathématiques, il les relut. Au retour d'une promenade, quelque jeudi soir, il vint frapper au bureau du préfet, quêtant un livre. C'est la *Guerre fatale*, la *Guerre de demain*, l'*Aviateur du Pacifique*, etc. « Mais vous l'avez déjà lu? — Ça ne fait rien. »

(1) Notes inédites de l'abbé Chesnais.

Relit-il réellement ? Il se laisse entraîner sur les mêmes voies. Il rêve, son regard va plus loin.

Quelqu'un, pourtant, va exercer sur cette nature impressionnable, mobile, presque trop ardente, une influence qui déterminera sa direction. Son père lui avait recommandé de choisir avec soin ses amis, de ne pas se livrer au premier venu. Ne pas se livrer au premier venu, il en était bien incapable et plutôt ne se serait-il livré à personne. Nos amis, les choisissons-nous au début de la vie ? Nous ne savons qu'ils sont nos amis que parce que nous les avons trouvés dans notre existence à l'heure voulue. Ils étaient là, sans quoi nous ne les eussions pas cherchés. Une parité de goûts, de sensibilité, d'ambitions nous rapproche d'eux et nous nous apercevons qu'ils ne sont pas simplement des camarades quand ils sont dès longtemps déjà nos amis. Ainsi Jean Krebs devint-il le compagnon habituel de Georges Guynemer. Le père de Jean Krebs est ce colonel Krebs dont le nom reste attaché aux premiers progrès de l'aérostation et de l'aviation. Il était alors directeur des usines Panhard ; ses deux fils faisaient leurs études au collège Stanislas. Jean, l'aîné, est camarade de classe de Georges Guynemer. C'est un silencieux, un concentré, un réfléchi : le visage calme, la parole posée, jamais un mot plus haut que l'autre, un éloignement de tout ce qui est bruyant et agité. Georges bouscule son isolement et s'y installe. L'autre le supporte, sourit, accepte, se lie. Celui des deux qui exerce sur l'autre une autorité, celui qui a le prestige, l'auréole, pour le moment, c'est Jean Krebs. Songez donc : il sait ce que c'est qu'un automobile. Il emmène un dimanche son ami Georges à Ivry et il lui apprend à tenir un volant. Il lui passe toutes ses connaissances techniques. Georges, cependant, se lance à toute allure dans cette voie nouvelle. Il connaît bientôt toutes les marques, tous les genres de moteurs. Pendant les promenades scolaires, si la colonne des élèves monte ou descend les Champs-Élysées, il désigne au passage les voitures : — Ça c'est une Lorraine. Voilà une Panhard. Celle-ci a tant de chevaux, etc. Malheur à qui le contredirait ! Il toise l'insolent et l'écrase d'un mot.

« Les visites d'usines organisées dans l'après-midi du jeudi par le collège le comblent de joie. A l'avance, il choisit ses compagnons auxquels il fait abandonner une partie de tennis. Krebs était de ce nombre. La visite à l'usine de Puteaux, celle

de Dion-Bouton, est pour lui un régal dont il parlera souvent. Il s'y rend, non en curieux, mais en connaisseur. Il ne peut demeurer auprès d'un ingénieur chargé de la conduite à travers tous les services. Il lui faut plus de liberté, plus de temps, car il aime se rendre compte de tout, voir et toucher. Le plus petit détail l'intéresse. Il questionne les ouvriers, leur demande l'utilisation d'un écrou, les presse de questions. Le temps passe trop vite à son avis. Ses camarades sont déjà sortis, le préfet de la division a fait l'appel pour s'assurer de son effectif ; un seul manque, c'est Guynemer qui, suivant son habitude de retardataire, est en extase devant le montage d'une machine.

« Les semaines d'ouverture du Salon d'automobile et d'aviation sont une période de tranquillité relative pour ses maîtres. Ce n'est plus l'agité, le nerveux, l'espiègle des jours précédens. Il tient à ses promenades, à ses sorties. Il est un de ceux qui tournent autour du préfet à l'heure du départ pour la promenade. Il est impatient de savoir quel en est le but : « Où « allons-nous ?... Vous nous conduirez au Grand-Palais ?... Vous « serez un chic type... » Ce n'est pas l'un des nombreux curieux qui circulent autour des stands, les deux mains dans les poches, sans en tirer d'autre bénéfice qu'une extrême fatigue, comme un cycliste tourne autour de sa piste. Son plan est étudié à l'avance. Il connaît l'emplacement du stand qu'il visitera. Il s'y rend directement. Son ardeur et son sans-gêne lui attirent bien quelques admonestations de la part du propriétaire. Il n'en a cure. Il continue à toucher à tout et à fournir des explications à ses compagnons. A son retour au collège, ses poches sont gonflées de prospectus, de catalogues, de brochures choisies qu'il entasse soigneusement à l'intérieur de son bureau (1). »

Jean Krebs a orienté la vocation de Georges Guynemer. Il a précisé et développé le goût de celui-ci pour la mécanique. Il l'a sorti des vagues abstractions pour le précipiter vers les réalisations matérielles, pour lui faire désirer l'élargissement de vie qu'elles procurent. Il méritait d'être cité dans une biographie de Guynemer. Avant de le quitter, ne convient-il pas de déplorer sa perte prématurée? Aviateur estimé au cours de la guerre, il trouva dans l'observation l'emploi de ses facultés

(1) Notes inédites de l'abbé Chesnais.

solides et sûres. La chasse ne l'attirait pas, mais il savait regarder. Il fut tué d'un accident d'atterrissage presque dans le même temps que disparaissait Guynemer. Un de ses compagnons d'escadrille le juge ainsi : — « D'une intelligence remarquable, d'un caractère toujours égal, il avait su s'imposer à ses chefs par son sang-froid, son coup d'œil, la connaissance exacte des services qu'il pouvait rendre. Toutes les fois qu'on lui confiait une mission, on était sûr qu'il revenait l'ayant remplie, quelles que fussent les conditions dans lesquelles il la fallait accomplir. Il avait eu souvent à tenir tête à des avions ennemis mieux armés que lui, et avait même été blessé au cours d'un vol par un éclat d'obus à la cuisse. Il n'en avait pas moins continué à voler et n'était rentré que longtemps après et seulement sa tâche terminée. Sa mort a fait un grand vide dans cette escadrille. Des hommes comme celui-là sont difficiles à remplacer... »

Ainsi le démesuré Guynemer a-t-il eu pour premier ami un camarade *qui connaissait exactement ses limites*. Il a pu délivrer Jean Krebs d'un excès de probité réaliste, lui verser l'enchantement de ses propres délires, mais Jean Krebs aux ailes figées de ses jeunes ambitions a fourni le moteur. Sans les leçons techniques de Jean Krebs, aurait-il plus tard pu se faire engager au champ d'aviation de Pau et passer avec tant d'aisance son brevet de pilote? Se serait-il intéressé de si près à l'outillage, aux perfectionnemens de son appareil? La guerre devait faire de tous deux des aviateurs. Tous deux sont tombés du ciel, l'un en pleine gloire, l'autre presque obscur. Dans leurs causeries à deux, en promenade ou le long des murs de Stanislas, avaient-ils entrevu ce destin? Jean Krebs, esprit positif, certainement non : il voyait devant lui l'École polytechnique et ne songeait qu'à s'y préparer. Mais Guynemer? Dans ses notes si précieuses, l'abbé Chesnais nous le montre construisant un petit aéroplane en étoffe dont le moteur était remplacé par un faisceau d'élastique : « A la prochaine récréation, il monte au dortoir, ouvre la fenêtre, lance son appareil et préside à ses évolutions au-dessus des têtes de ses camarades. » Mais ce ne sont là que jeux de collégien ingénieux. L'excellent prêtre qui fut préfet de division et l'observa en profond psychologue ne reçut jamais confidence de sa vocation. L'aviation, dont les timides essais ne datent que de 1906, pro-

gressait rapidement. Après Santos Dumont qui, le 22 novembre 1906, parcourait 220 mètres en vol plané, une pléiade d'inventeurs, les Blériot, les Delagrange, les Farman, les Wright perfectionnaient les moteurs légers. En 1909, Blériot traversait la Manche, Paulhan gagnait le record de la hauteur à 1 380 mètres et Farman celui de la distance avec un parcours de 232 kilomètres. Un visionnaire, le vicomte Melchior de Vogüé, entrevoyait déjà le prodigieux développement de la marche dans les airs. Toute la jeunesse du siècle désirait de s'envoler. Guynemer se portant vers l'invention nouvelle avec sa fougue coutumière, faisait-il autre chose que se livrer à l'engouement général? Ses camarades rêvaient, comme lui, de la construction et des pièces. Cependant le lieutenant Constantin en juge autrement : « Quand un avion venait à survoler le quartier, il le suivait des yeux et restait à contempler le ciel bien après sa disparition. Son bureau renfermait toute une collection de volumes, de photographies ayant trait à l'aviation. Sa résolution était prise de s'échapper un jour pour monter en avion ; et comme il était extrêmement volontaire, il essaya par tous les moyens. « Tu ne connais pas quelqu'un qui pourrait « m'emmener un dimanche? » A qui n'a-t-il pas posé cette question? Mais au collège ce n'était guère facile. Ce fut pendant ses vacances qu'il réussit à mettre ses projets à exécution. Je crois me rappeler que sa première ascension eut lieu à l'aérodrome de Compiègne. Dans ce temps-là on ne connaissait pas les carlingues confortables des appareils actuels; il dut s'installer tant bien que mal derrière le pilote et s'accrocher à lui, en lui nouant les bras autour du corps pour ne point tomber, mais aussi quelle joie en descendant!... »

Ce qu'il faut retirer de cette confidence, c'est tout simplement la première phrase : *Quand un avion venait à survoler le quartier, il le suivait des yeux et il restait à contempler le ciel bien après sa disparition.* Si Jean Krebs avait survécu, il pourrait peut-être nous renseigner mieux. Encore n'est-ce point certain. A cet ami raisonnable Georges Guynemer aurait-il révélé ce que lui-même ne démêlait que confusément? Jean Constantin n'a surpris qu'une rêverie : Guynemer a dû garder pour lui sa résolution. Un peu plus tard, guère plus tard, comme il doit interrompre une fois de plus ses études, — c'est l'année de sa préparation à Polytechnique, — son père, désireux

de lui voir prendre du repos, le laisse à Paris chez sa grand'-mère. Il suit des cours de sciences sociales. Il achève une éducation qui fut strictement française, dont aucun jour ne fut livré à un étranger. Puis il voyage avec sa mère et ses sœurs. Il mène la vie agréable d'un jeune homme fortuné qui a bien le temps de penser à l'avenir. Y pense-t-il ? Son père, vaguement inquiet de ce désœuvrement, le fait revenir, l'interroge sur la carrière qui le tente, redoutant une de ces réponses indécises comme en font tant de jeunes gens. Et Georges, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, comme s'il ne saurait être question de rien autre, réplique :

— Aviateur.

Le mot provoque la surprise. D'où peut venir cette détermination que l'on croit soudaine ?

— Ce n'est pas là une carrière, lui fait-on observer. L'aviation n'est encore qu'un sport. Tu courras les airs, comme un automobiliste les grandes routes. Et, après quelques années consacrées à ton plaisir, tu te mettras aux gages d'un constructeur. Non, mille fois non.

Alors il dit à son père ce qu'il n'a jamais dit à personne, ce que son camarade Constantin n'a pu que soupçonner :

— Je n'ai pas d'autre passion. Un matin, de la cour de Stanislas, j'ai vu un avion voler. Je ne sais pas ce qui s'est passé en moi. J'ai ressenti une émotion si profonde, une émotion presque religieuse ! Il faut me croire quand je vous demande de monter en avion.

— Tu ne sais pas ce que c'est. Tu n'as jamais vu d'avion que d'en bas.

— Vous vous trompez : j'y suis monté à Corbeaulieu.

Corbeaulieu était un aérodrome voisin de Compiègne. Et ces paroles s'échangeaient quelques mois à peine avant la guerre.

Bien des années avant que Georges Guynemer fût élève au collège Stanislas, un professeur, promis lui aussi à la gloire, y enseignait la rhétorique. Il s'appelait Frédéric Ozanam. Enfant précoce il avait, prématurément lui aussi, éprouvé sa vocation qui le portait irrésistiblement vers les lettres. A quinze ans, il avait composé en vers latins une épitaphe à la gloire de Gaston de Foix, mort à Ravenne. Cette épitaphe, si l'on change deux mots : *Hispanae* en *hostilis*, et le nom de Gaston en celui de

Georges, résume à merveille le court et admirable destin de Guynemer. Les palmes mêmes n'y sont pas omises :

Fortunate heros! moriendo in saecula vives.
Eia, agite, o socii, manibus profundite flores,
Lilia per tumulum, violamque rosamque recentem
Spargite; victrices armis superaddite lauros,
Et tumulo tales mucrone inscribite voces :
Hic jacet hostilis gentis timor et decus omne
Gallorum, Georgius, conditus ante diem :
Credidit hunc Lachesis juvenem dum cerneret annos,
Sed palmas numerans credidit esse senem (1).

C'est la paraphrase de la réponse des dieux au jeune Pallas dans Virgile.

Ce Frédéric Ozanam fut pris en pleine force, avant d'avoir atteint sa quarantième année, du mal qui le devait emporter. La vie semblait alors n'être pour lui que lumière et caresse ; il était dans ce moment où tout réussit : les années rudes s'oublient, le chemin montant semble un palier. Il avait à son foyer une compagne parfaite, une fille aimable. Sa réputation grandissait. Il serait un jour prochain de l'Académie ; il connaîtrait, il touchait déjà la fortune et la gloire. Et voici que la mort lui faisait signe. En vérité, elle choisissait mal son heure. Mais quand l'a-t-elle bien choisie au gré des mortels ? Ozanam tenta de l'attendrir. Dans son journal intime, il note son appel auquel il ne s'était point trompé. Et il demande à Dieu un répit. Comme pour fléchir sa pitié, il lui offre une part de sa vie, la plus brillante : il renoncera les honneurs, la gloire, la fortune, il consent à vivre dans l'humilité et l'oubli à la façon de ces pauvres pour qui il a fondé l'œuvre des Conférences de Saint-Vincent de Paul, et qu'il a si souvent visités dans leurs taudis ; mais du moins, qu'il demeure à son foyer, qu'il voie sa fille grandir et qu'il vieillisse quelques années encore auprès

(1) Héros fortuné ! Tu meurs, mais tu vivras dans les siècles. O vous, ses compagnons d'armes, couvrez son tombeau de fleurs ; répandez-y à pleines mains les lis, les violettes et la rose nouvelle. Élevez-lui un trophée où les lauriers de ses victoires soient entrelacés à ses armes, et sur sa tombe, avec la pointe de votre épée, gravez ces mots : « Ici repose un héros, la terreur de l'ennemi et l'honneur de la France, Georges, qu'une mort prématurée a enlevé à la terre. Si la Parque eût compté ses années, elle l'aurait trouvé presque enfant, mais en comptant ses lauriers, elle a cru frapper un vieillard. » (*Journal des Débats*, 1er novembre 1917.)

de la compagne de son choix. Enfin, sa foi l'emporte, il ne discute plus avec Dieu, il lui dit : « Prenez de moi ce qui vous conviendra, prenez tout, prenez-moi. Que votre volonté soit faite!... »

Rarement le drame de l'acceptation s'est dénoué plus librement. Or, dans le drame qui va emporter Guynemer jusqu'au sacrifice, ce n'est pas la vocation de l'aviateur qu'il faut voir, mais la volonté absolue de servir. L'abbé Chesnais l'a bien compris, qui n'attache pas à cette vocation une importance primordiale. Il rappelle à la fin de ses notes que Guynemer était un croyant qui accomplissait régulièrement ses exercices religieux sans ostentation, comme sans faiblesse : « Que de fois ne m'a-t-il pas arrêté le soir, écrit-il, lorsque je passais près de son lit! Il voulait avoir une conscience tranquille, sans reproche. Sa légèreté habituelle le quittait à la porte de la chapelle. Il croyait à la présence de Dieu dans ce lieu saint et la respectait.. Ses sentimens chrétiens seront une force, un soutien dans ses luttes aériennes. Il combattra avec d'autant plus d'ardeur qu'il jouira d'une conscience en paix avec son Dieu... »

Et l'abbé Chesnais ajoute ces mots qui expliquent la véritable vocation de Guynemer : « Les hasards de la guerre ont merveilleusement mis en relief les qualités contenues dans un corps si frêle. Pensait-il à devenir pilote au début ? Peut-être. Ce qu'il veut avant tout, c'est remplir son devoir de Français. Il veut être soldat. Il a honte de lui, dit-il dans les premiers jours de septembre 1914 : « Dussé-je me coucher au fond d'un « camion automobile, je veux aller au front. J'irai. »

Il ira. Ni le goût de la gloire, ni celui de l'aviation ne seront pour rien dans son départ. Ils ne seront pour rien dans sa fin.

III. — LE DÉPART

Au mois de juillet 1914, Georges Guynemer est avec sa famille à Biarritz, villa Delphine, au bord de la plage d'Anglet. Cette plage est toute blonde au soleil, mais la brise de l'Océan la rafraîchit. On y paresse délicieusement. Cette plage est en outre un excellent terrain d'atterrissage. Son sable accueille mollement les appareils. Georges Guynemer ne quitte guère la

plage d'Anglet. Chaque fois qu'un avion descend, il est là pour le recevoir. Il est le factionnaire de l'aviation. Mais les avions, à cette époque, sont rares. Il suit son idée. La ténacité est un de ses traits dominans. Il est déjà celui qui ne renonce jamais. Les baigneurs qui croisent cet éternel flâneur ne se doutent point qu'il caresse obstinément un unique projet et qu'il y suspend son avenir.

Cependant l'horizon de l'Europe s'obscurcit. Depuis l'assassinat de l'archiduc Ferdinand d'Autriche à Serajevo, l'électricité s'accumule dans l'air, l'orage est prêt à éclater. Le jeune homme se soucie bien de l'archiduc d'Autriche et de l'horizon de l'Europe! L'air de la mer est salubre et il cherche dans l'espace des aéroplanes invisibles. Les conversations autour de lui respirent l'inquiétude : il n'a pas le loisir de les écouter. Les regards des femmes sont chargés d'angoisse : il ne remarque pas le regard des femmes. Le 2 août, l'ordre de mobilisation est affiché. La guerre, c'est la guerre!

Alors, comme un irréel appareil, Guynemer chasse son rêve dans l'espace. Il a brusquement rompu avec ses projets d'avenir. Il est tout entier à une autre idée fixe qui fait étinceler ses yeux et barre son front. Il a bondi chez son père et, sans reprendre haleine, il déclare :

— Je m'engage.

— Tu as de la chance.

— Ah! bien, vous m'autorisez...

— Je t'envie.

Il avait craint de rencontrer un obstacle à cause de cette chétive santé qui l'a déjà si souvent contrecarré et qui l'écartait provisoirement de sa préparation à l'École polytechnique. Le voilà rasséréné. Le lendemain il est à Bayonne, se débrouillant parmi les formalités nécessaires. Il passe la visite médicale : il est ajourné. Les majors l'ont trouvé trop long, trop maigre : aucune tare physiologique, mais un corps d'enfant qui a besoin de se fortifier et s'élargir. En vain les a-t-il suppliés : ils se sont montrés impitoyables. Il rentre désolé, humilié, furieux. La villa Delphine va traverser des jours de malaise : on connaît son obstination, on commence de craindre pour lui. Et il revient à la charge, il insiste auprès de son père, comme si son père était tout-puissant et le pouvait à son gré embaucher pour la Patrie.

— Si vous m'aidiez, je ne serais pas ajourné.

— Et comment?

— Un ancien officier a des relations dans l'armée. Vous parleriez pour moi.

— Je veux bien.

M. Guynemer fait à son tour le voyage de Bayonne. Dès cette date, dès le premier jour de la guerre, il s'est promis de ne jamais contrarier le service militaire de son fils, de le favoriser même en toute occasion. Il tiendra parole, on verra dans la suite au prix de quels tourmens. Le commandant de recrutement entend sa requête. C'est l'heure des enthousiasmes rapides : il a subi bien des assauts, calmé bien des exaltations importunes ou impossibles : « Monsieur, répond-il, je prends, croyez-le, tous ceux qui peuvent servir. C'est à l'ancien officier que je m'adresse : en votre âme et conscience, estimez-vous votre fils capable de porter le sac et de faire un fantassin? — Je ne puis l'affirmer. — Ferait-il un cavalier? — Il ne supporte pas le cheval à cause de son ancienne entérite. — Alors, vous voyez bien : il convient de l'ajourner. Fortifiez-le : plus tard on le prendra, la guerre n'est pas finie. »

Pour la seconde fois, Georges se voit refusé, car il a assisté à l'entrevue. Il rentre avec son père à Biarritz, pâle, muet, douloureux, dans un tel état de colère et d'amertume que son visage en est décomposé. Rien ne le console, rien ne le distrait. Par ces magnifiques journées d'août, la mer est toute lumière et la plage invite à jouir des molles heures d'été : il ne va pas à la plage et méprise la mer. Ses parens inquiets se demandent si, pour sa santé même, il ne convient pas de désirer son dangereux départ. De toutes façons, il faut qu'ils soient déchirés.

Pas une seule fois, depuis le jour de la mobilisation, Georges Guynemer n'a eu d'autre pensée que celle-ci : servir. Servir n'importe où, n'importe comment, dans n'importe quelle arme, mais partir, aller au front, ne pas rester là comme ces étrangers qui n'ont pas quitté Biarritz, comme ces vieillards ou ces enfans inutilisables qui, maintenant, sont tout ce qui reste de la population mâle. « Dussé-je me coucher au fond d'un camion automobile, je veux aller au front : j'irai, » a-t-il écrit à son ancien préfet de Stanislas. On va voir ce que peut cette volonté tendue.

Les trains ont emporté les premières recrues. C'étaient des

trains fleuris et remplis de chansons. Des plus lointaines provinces les fils de France sont accourus. Un élan unanime les a précipités à la frontière assaillie. Et cet élan s'est canalisé dans un ordre parfait Les chants mêmes étaient graves et quasi sacrés. La nation a vécu l'une de ses plus grandes heures et s'en est rendu compte. Elle a refait d'un coup son unité, elle a retrouvé sa jeunesse. Cependant les nouvelles qui peu à peu sont venues ont répandu une angoisse sans nom, — l'angoisse et non le doute. Le gouvernement a quitté Paris pour s'installer à Bordeaux. La capitale est menacée. L'ennemi est entré dans Compiègne. Compiègne n'est plus à nous. La Jeanne d'Arc de la place de l'Hôtel-de-Ville a pour hommes d'armes des casques à pointe. Puis la victoire de la Marne a soulevé le poids qui oppressait toutes les poitrines. A la villa Delphine on a su que Compiègne était délivré. Cependant les trains de troupes vont renforcer les combattans. Et tous ces départs, Georges Guynemer les a vécus; il les a vécus jusqu'à la souffrance, jusqu'à la révolte, jusqu'à l'horreur de soi-même. Ses camarades, ses amis, sont partis ou demandent à partir. Ses deux cousins germains, les neveux de sa mère, Guy et René de Saint-Quentin, ont été, l'un tué à la bataille de la Marne comme sergent, l'autre, conseiller d'ambassade à Constantinople, revenu en hâte dès la déclaration de guerre pour réclamer ses galons de lieutenant de réserve, deux fois blessé dans la même victoire d'une balle à l'épaule et d'un éclat d'obus à la cuisse. Est-il possible qu'il reste là, seul, quand toute la France s'est levée?

Dans *la Chanson d'Aspremont*, qui est une de nos plus entraînantes chansons de geste, Charlemagne, partant pour l'Italie avec son armée, passe par Laon. Dans le donjon, cinq enfans, dont son neveu Roland, sont enfermés sous la garde de Turpin. L'Empereur, qui les connaît bien, les a mis sous clé de peur qu'ils ne rejoignent ses troupes. Mais quand ils entendent sonner les cors d'ivoire et les chevaux hennir, ils n'y tiennent plus et décident de s'échapper. Ils essaient d'enjôler le portier, mais le portier est insensible, — insensible et incorruptible. Ce fidèle serviteur est aussitôt roué de coups de bâton. On lui prend ses clés, on lui passe sur le corps et voilà nos cinq pages hors de prison. Leur aventure ne fait que commencer. Pour se procurer des chevaux, ils attaquent cinq Bre-

tons qu'ils désarçonnent. Pour se procurer des armes, même opération. Tant et si bien qu'ils rejoignent l'armée de l'Empereur avant qu'elle ait franchi les Alpes. Notre nouveau Roland va-t-il se laisser distancer par ces terribles enfans de jadis? Ce n'est pas l'armée avec ses cors d'ivoire qu'il a entendu partir, c'est toute la nation en marche qui se bat pour vivre et pour durer, et pour faire vivre et durer avec elle l'honneur, la justice et le droit.

Le voici à nouveau tout triste et déconfit, sur la plage d'Anglet. Un avion capote sur le sable. Il s'agit bien d'avion, ne sait-on pas que son ancienne passion est morte, et mort son rêve? Depuis le 2 août, il n'y a plus songé. Cependant il entre en conversation avec le pilote, qui est un sergent. Et, tout à coup, une idée s'empare de son esprit. L'ancienne passion refleurit sous une forme nouvelle, le rêve est ressuscité :

— Comment peut-on s'engager dans l'aviation?

— Arrangez-vous avec le capitaine : allez à Pau.

Georges, aussitôt, court à la villa Delphine. Ses parens ne reconnaissent plus son pas, son visage des jours précédens. Il a repris l'entrain d'autrefois. L'enfant est sauvé.

— Papa, je veux aller à Pau demain.

— Pourquoi ce voyage à Pau?

— Pour m'engager dans l'aviation. Avant la guerre, vous ne vouliez pas d'un aviateur, mais, en guerre, l'aviation n'est plus un sport.

— En guerre, c'est autre chose, en effet.

Le lendemain, il débarque à Pau. Le capitaine Bernard-Thierry commande le camp d'aviation. Il force la porte du capitaine Bernard-Thierry que les sous-ordres croient lui barrer. Il explique son cas, il plaide sa cause avec un tel feu dans les yeux que l'officier en est comme ébloui et fasciné. Au ton dont le capitaine Bernard-Thierry objecte les deux ajournemens successifs, Georges Guynemer le devine ébranlé. Comme à Stanislas, quand il voulait faire amoindrir une punition, mais avec combien plus de chaleur convaincante, car il joue son avenir, il presse, il multiplie les argumens. Un fluide d'envoûteur part de sa bouche et de son regard. Et puis, tout à coup, l'enfant reparaît, qui supplie, qui va pleurer.

— Mon capitaine, accordez-moi cette grâce. Mon capitaine, employez-moi. Employez-moi à n'importe quoi, tenez, à nettoyer

ces avions qui sont là. Vous êtes ma dernière ressource. Que par vous je fasse enfin quelque chose dans la guerre !

Le capitaine, gravement, réfléchit. Il a deviné la puissance qui habite ce corps si mince. Il ne rebutera pas un tel suppliant :

— Je peux vous prendre comme élève-mécanicien.

— C'est cela, c'est cela : je connais les automobiles.

Guynemer exulte : les leçons techniques de Jean Krebs se présentent déjà à sa mémoire et lui faciliteront sa tâche. L'officier lui a donné une lettre pour le bureau de recrutement de Bayonne. Il retourne à Bayonne pour la troisième fois. Cette fois il est inscrit, on le prend, il signe un engagement volontaire. C'est le 21 novembre 1914. Point n'est besoin qu'il raconte son voyage à son retour à la villa Delphine : il est rayonnant.

— Tu vas partir? lui disent sa mère et ses sœurs.

— Sans doute.

Le lendemain, il débute au camp d'aviation de Pau, comme élève-mécanicien. Il est entré dans l'armée par la porte basse, mais il y est entré. Le futur chevalier de l'air n'est que le dernier des écuyers. « Je ne vous demande pour lui aucune faveur, a écrit son père au capitaine : qu'il soit à même de rendre tous les services qu'il est capable de rendre, voilà ce que je réclame pour lui. » Il faut qu'il soit éprouvé, il faut qu'il mérite, il faut qu'il passe par tous les ordres mineurs avant de revêtir le casque sacré. L'enfant choyé de Compiègne et de la villa Delphine connaît l'apprentissage le plus rude. Il couche sur la planche, il est employé aux plus salissantes besognes, la corvée de quartier, le nettoyage des cylindres, le transport des bidons de pétrole. Dans le milieu où il est, il entend des paroles et des théories qui le font bondir et ne distingue pas encore la distance qui, si souvent, sépare du cœur les théories et les paroles. Le 26 novembre, il écrit à l'abbé Chesnais : « J'ai le plaisir de vous annoncer qu'après deux ajournemens et un vaine tentative d'engagement, j'ai enfin réussi. *Patience et longueur de temps...* Je vous écris de la chambrée entre deux camarades qui échafaudent des théories sociales. »

Comment supporterait-il cette vie d'ouvrier? Ses parens n'étaient pas sans inquiétude. Ils hésitaient à quitter Biarritz pour rentrer dans Compiègne et reprendre possession de leur

hôtel de la rue Saint-Lazare en bordure de la forêt. Mais, loin d'en être accablé, l'enfant se fortifiait dans les travaux manuels. L'esprit, chez lui, a toujours porté la matière, a toujours tiré d'elle ce qu'il a voulu, l'a contrainte, en quelque sorte, à lui obéir en toute occasion. Il poursuivait son but avec une énergie indomptable. Il décomposait l'avion avant d'y monter. Il apprenait à le connaître par le détail.

Sa préparation à l'École polytechnique lui assurait une supériorité éclatante dans son milieu. Il pouvait raisonner les lois de la mécanique, expliquer aux camarades ébahis ce que c'est que la résultante de plusieurs forces et l'équilibre des forces, leur donner des notions inattendues de cinématique et de dynamique. Mais il apprit à son tour à connaître par les expériences de construction ou de réparations les degrés de résistance des matériaux d'aviation : bois, aciers, fils d'acier, aluminium et ses composés, cuivre, alliages de cuivre, tissus. Il vit construire les ailes, ces fameuses ailes qui l'emporteraient un jour dans l'azur : longerons en frêne ou en hickory, nervures en bois léger, croisillonnage intérieur en corde à piano, entoilage, haubanage. Il vit assembler ces élémens à tenon et mortaise, fixer les fils tendeurs, emboîter l'extrémité des mâts, rattacher enfin toutes les parties de l'avion, ailes, gouvernails, moteur, châssis d'atterrissage au fuselage qui sera sa base de résistance. Comme un peintre broie ses couleurs avant de s'en servir, Georges Guynemer prélude à ses vols futurs en touchant de ses mains, — de ses longues mains fines et blanches d'étudiant riche, devenues hâlées et calleuses quand elles ne sont pas tout enduites de graisse ou de cambouis, devenues dignes d'être des mains ouvrières, — chaque pièce, chaque boulon, chaque écrou de ces appareils dont il attend la libération de sa volontaire servitude.

Un de ses futurs camarades, le sous-lieutenant Marcel Viallet (qui eut la gloire d'abattre un jour deux avions allemands en dix minutes, de sept balles) le représente ainsi à l'école de Pau : « J'avais déjà l'attention attirée par « cette fillette » habillée en tourlourou qu'on rencontrait dans le camp, les mains pleines d'huile de ricin, la figure maculée, les vêtemens déchirés. Je ne sais ce qu'il faisait à l'atelier, mais il ne devait pas y briller par sa présence. Tout le temps, nous le voyions tourner autour des zincs. Avec sa petite figure intéressée il nous

amusait. Et quand nous décollions, avec quel regard admiratif et plein d'envie nous observait-il! Il nous posait sans cesse des questions, nous demandait des renseignemens. Sans en avoir l'air, il s'instruisait. Pour une réponse sur l'art de voler, il aurait couru à l'autre bout du terrain nous chercher quelques gouttes d'essence pour notre briquet (1)... »

Il s'instruit et, quand il voit clair, il veut franchir l'étape. Le jour de l'an arrive : triste jour de l'an de la première année de guerre. Quelles étrennes va-t-il demander à son père? Une aide pour passer son brevet de pilote : « Ne connaissez-vous donc pas dans votre promotion de Saint-Cyr quelqu'un qui s'occupe de moi? » Son père est toujours associé à ses démarches vers l'avant. L'enfant n'a cure de créer des conflits entre l'amour paternel et le service du pays : il sait bien que son père ne lui donnera jamais que des conseils d'honneur, et sans pitié il lui impose l'obligation de lui faciliter les risques mortels. M. Guynemer connaissait en effet dans sa promotion de Saint-Cyr d'anciens camarades devenus généraux. L'intervention de l'un d'eux hâta pour l'élève mécanicien la nomination d'élève pilote (26 janvier 1915).

Le premier carnet de vol de Georges Guynemer, *soldat de 2e classe*, s'ouvre à cette date du 26 janvier 1915. Il porte à sa première page :

Mercredi 27 janvier : corvée de neige.
Jeudi 28 — id.
Vendredi 29 — conférence et corvée de neige.
Samedi 30 — corvée à l'aérodrome Blériot.
Dimanche 31 — id.
Lundi 1er février : sortie sur Blériot rouleur 10 minutes.

Au Blériot rouleur qui ne quitte pas la piste succède, le mercredi 17 février, un Blériot trois cylindres 25 HP, dit le Pingouin à cause de ses sauts, qui ne s'élève guère qu'à trente ou quarante mètres du sol. Ce sont les premiers bonds avant de s'élancer dans l'espace. Puis un Blériot six cylindres lignes droites. Les bonds se multiplient. Enfin, le mercredi 10 mars, le carnet porte deux sorties, de vingt minutes chacune, sur Blériot six cylindres 50 HP, l'une à 600 mètres d'altitude, l'autre à 800, avec virages et descentes en vol plané. L'enfant, cette

(1) *Petit Parisien* du 27 septembre 1917.

fois, est parti dans le ciel. Le véritable premier vol de Guynemer date donc du 10 mars 1915.

Ce carnet de cinquante feuillets se termine le 28 juillet 1916 par ce procès-verbal :

Vendredi 28 juillet. — Ronde front armé. Attaqué un groupe de quatre avions ennemis et forcé l'un d'eux à atterrir. Attaqué un deuxième groupe de quatre avions qui se disperse aussitôt. Pris l'un des avions en chasse et tiré 250 cartouches environ : le Boche pique fortement, paraissant atteint. Aux dernières cartouches tirées avec la Vickers, une pale de l'hélice est fauchée par les balles, le moteur déséquilibré imprime de violentes secousses à l'appareil en le détériorant gravement. Atterri en vol plané à l'aérodrome de Chippilly sans accident.

Une note en marge indique que l'appareil *paraissant atteint* a été abattu et que l'état-major anglais a confirmé sa chute. Cette victoire du 28 juillet 1916 sur la Somme est la onzième de Guynemer ; le total des heures de vol est alors de 348 heures 25 minutes. Ce carnet de cinquante pages permet de mesurer le chemin parcouru.

Jeunes gens passionnés qui, dans tous les domaines, guignez les trophées d'un Guynemer, n'oubliez pas que le chemin de gloire s'ouvre par la corvée de neige.

HENRY BORDEAUX.

(A suivre.)

L'AVENIR DES PETITS ÉTATS[1]

II

LA ROUMANIE

J'ai résidé à Bucarest, comme ministre de Belgique, pendant dix ans, de 1899 à 1909, dix années des meilleures de ma vie. Je garde de ce séjour un souvenir qui m'est cher. Une société foncièrement aimable, où les hommes sont pour la plupart très doués et très avertis, où des femmes qui pourraient se contenter d'être jolies et élégantes rivalisent avec eux de culture intellectuelle, fut pour moi un des grands attraits de cette ville hospitalière. La défiance, assez naturelle, qu'inspirent aux Roumains des étrangers, souvent enclins à la médisance ou prompts à la critique, fond, comme la neige au soleil d'avril de leur pays, lorsqu'ils rencontrent une sympathie sincère. Leur amitié, — j'en ai fait l'expérience, — une fois qu'elle s'est donnée, ne se reprend plus.

I

La Roumanie, ancienne colonie romaine, submergée au cours des siècles par des inondations gothiques, slaves, touraniennes et musulmanes, a su conserver son caractère ethnique au milieu de races étrangères et hostiles. Lorsque les Roumains, Valaques et Moldaves ne voulurent plus être qu'une seule nation, ils y furent aidés par leur grande sœur latine, la

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

France. Ils ne l'ont jamais oublié. La réunion des principautés danubiennes, favorisée par l'empereur des Français, s'est opérée malgré l'opposition de leurs ennemies naturelles, l'Autriche et la Turquie, intéressées toutes deux à leur séparation, après que la Conférence de Paris, en 1858, les eut autorisées à n'avoir qu'une commission gonvernementale et une Cour des Comptes communes, chacune des principautés devant garder son hospodar élu. Cette dernière condition fut, on le sait, élégamment éludée par l'élection simultanée à Bucarest et à Jassy d'un même hospodar, le Moldave Couza, lequel, d'ailleurs, se conduisit en despote et dégoûta les Roumains d'avoir pour maître un de leurs concitoyens.

L'influence de la France a persisté sous un prince allemand. Toutefois, de politique qu'elle était auparavant, elle s'est limitée aux idées, à la langue, à la formation intellectuelle, aux habitudes de la vie. La Roumanie a continué d'importer de Paris son luxe et sa littérature, en dépit des préférences germaniques affichées naturellement par la cour et imitées par quelques familles des plus influentes. Bucarest perd peu à peu sa couleur originale, pour s'enfermer dans le cadre ordinaire des grandes villes modernes, percées de boulevards rectilignes et alourdies de constructions monumentales. Mais on y respire toujours plus qu'ailleurs un parfum de civilisation et d'élégance, émané directement de la France.

Le fondateur de la jeune dynastie, un Hohenzollern de la branche méridionale et catholique, a été l'éducateur politique de son peuple et l'a introduit dans la communauté européenne. En même temps, il a cherché, avec la persévérance et la suite dans les desseins qui étaient une particularité de son caractère, à réagir contre l'attrait exercé par la France, à miner son influence et à séparer la Roumanie de ses sœurs latines. C'était en vue de rattacher cette fille incontestable de la Rome ancienne au monde et à la civilisation germaniques, dont son caractère national, ses traditions et ses tendances la tiennent éloignée, plus encore que sa situation géographique. Tentative malheureuse à tous égards, et qui a rencontré en Roumanie une résistance instinctive. Les historiens futurs, observateurs pénétrans de l'âme d'un peuple, feront un juste grief au roi Carol, malgré les grands services qu'il a rendus à sa patrie d'adoption, d'avoir méconnu l'âme roumaine, d'avoir voulu la dénaturer au

profit de l'Allemagne. Les nations de l'Entente ne peuvent voir en lui qu'un adversaire, ayant travaillé sourdement contre elles, avant de faire un suprême effort, lorsqu'il se sentait déjà touché par la mort, pour jeter son peuple dans les rangs de leurs ennemis. Qui sait même si la politique personnelle de son premier souverain parlant encore comme une voix d'outre-tombe à l'esprit hésitant des ministres roumains, n'a pas empêché la Roumanie de saisir le moment le plus favorable d'entrer dans la lutte à côté des Alliés ?

Bien pris dans sa taille moyenne, la barbe courte et grisonnante, les cheveux encore noirs et le teint coloré, le roi Carol, quand je l'ai connu, n'avait rien au premier abord de germanique, à part son accent, s'il s'exprimait en français, et surtout s'il parlait roumain. Avec ses ministres qui ne savaient pas l'allemand, c'est en français qu'il préférait s'entretenir. La reine Élisabeth, — Carmen Sylva en littérature, — était passionnée de poésie et de musique. Les hommes de lettres et les artistes étrangers, qu'elle aimait à recevoir, ont parlé avec une reconnaissance élogieuse de son affabilité, de son insatiable curiosité littéraire et de son talent d'écrivain. Avouerai-je qu'à mon avis ce qui séduisait le plus dans sa personne, c'étaient la bonté peinte sur sa figure et sa voix au timbre doux et musical, à rendre jalouse plus d'une diseuse de profession ?

Esprit réfléchi et avisé, le Roi a exercé une action dominante sur la politique intérieure de la Roumanie. Il l'a disciplinée, non pas à la prussienne, mais en s'inspirant au contraire du modèle britannique. Il s'est efforcé de lui imprimer une allure parlementaire. Autant que possible, il aurait voulu n'avoir affaire, comme son bon frère, le roi d'Angleterre, qu'aux deux partis classiques, le libéral et le conservateur, qui mettaient dans la conquête du pouvoir une ardeur et une âpreté, propres aux pays où les passions politiques n'ont pour aliment habituel que les questions intérieures. La constitution roumaine, modelée sur celle de la Belgique, est très libérale, mais elle a comme contrepoids un système électoral analogue au système réactionnaire prussien. Aussi tout gouvernement, en jouant avec maëstria de la pression administrative, était-il assuré d'obtenir dans les deux Chambres des majorités importantes, voire parfois de quasi-unanimités. Cela n'était pas sans danger. Un cabinet qui se serait éternisé au pouvoir, comme

le fit Jean Bratiano, le plus célèbre des hommes d'État roumains, aurait fini par provoquer des troubles et des émeutes, seules armes laissées à l'opposition. C'est le Roi qui décidait le plus souvent, avec un sens exact de la situation, du moment psychologique où le ministère devait moralement se retirer.

II

Pour se faire une idée complète du personnage utile que joue en Europe le royaume danubien, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur sa richesse économique, avant d'aborder le point principal, sa situation à l'entrée des États des Balkans, et de discuter l'orientation politique que son premier souverain avait cherché à lui donner.

La Roumanie doit sa prospérité à la fertilité de son sol. Malgré une culture souvent épuisante, il a pu jusqu'à présent se passer d'engrais industriels. Les plaines voisines du Danube, nourries des alluvions du fleuve, sont sous ce rapport les plus privilégiées. Blé et maïs, la culture se concentre de préférence sur ces deux céréales, auxquelles aussi est limitée l'exportation. La surface cultivée n'a pas cessé de s'étendre, jusqu'à atteindre 6 millions d'hectares, et la valeur de la production agricole s'est élevée à un milliard et demi de francs. En 1913, l'exportation des céréales a dépassé 4 millions de tonnes (1).

Le maïs sert de nourriture aux paysans et s'exporte néanmoins en grandes quantités. Le blé, d'une qualité exceptionnelle, surtout en Moldavie, atteint une production moyenne de 30 millions d'hectolitres. C'est le principal article d'exportation. Il prend le chemin du Danube, d'où les navires de mer le transportent en Occident, tandis que des bateaux de rivière le font pénétrer en amont jusqu'à Ratisbonne. Anvers avait accaparé la majeure partie du commerce des blés roumains, plus d'un million de tonnes. L'Autriche-Hongrie venait ensuite avec un chiffre moindre de moitié. Les mauvaises récoltes sont assez rares en Roumanie, malgré la menace toujours pendante de la sécheresse. Dans l'espace de dix ans, je n'ai vu qu'un été, celui de 1899, où le blé et le maïs ont

(1) Les chiffres que j'ai l'occasion de citer sont empruntés à l'intéressant ouvrage de M. Nicolas Xénopol, ancien ministre de l'Industrie et du Commerce de Roumanie : *La richesse de la Roumanie*. Bucarest, 1916.

manqué à la fois; mais alors ce fut un désastre. Les récoltes moyennes entretiennent la vie nationale et l'équilibre du budget. Les belles années versent un flot d'or sur le pays.

Le revers de la médaille est l'état arriéré de la culture, telle que la pratiquent les paysans, dont la manière de vivre est restée aussi misérable, aussi primitive que leur instruction est bornée. On peut se demander si les gouvernemens qui se sont succédé depuis cinquante ans ont assez fait en général pour l'éducation morale du paysan, s'ils n'auraient pas été mieux inspirés en créant plus d'écoles et moins de gymnases et de lycées, qui ont multiplié le nombre des fonctionnaires et augmenté celui des déclassés, s'ils n'auraient pas dû enfin s'efforcer d'arracher les villageois à l'inactivité pernicieuse des longs mois d'hiver. La persistance dans l'emploi des mauvais procédés agricoles se fait sentir dans le médiocre rendement de la terre. Un hectare en Roumanie ne produit en moyenne que 12 quintaux de blé, au lieu qu'il en donne 32 en Danemark et 25 en Belgique. L'exportation a pris un vigoureux essor après la construction d'un réseau de chemins de fer de 3 500 kilomètres qui appartient à l'État. Le railway court, comme l'épine dorsale du pays, de la frontière hongroise à la frontière russe, en suivant la direction des Carpathes. Des embranchemens conduisent de la ligne centrale aux ports du Danube, drainant sur leur chemin la production agricole. Mais ce n'est encore là que le squelette du système complet dont devrait être doté le royaume. Les lignes n'ont qu'une voie et, quand la récolte est abondante, les wagons nécessaires ne circulent pas assez vite, les grains s'entassent aux stations intermédiaires, avant d'être emmagasinés dans les docks de Braïla et de Galatz.

La Roumanie n'en est pas moins, avec la Russie, le Canada, les États-Unis et l'Argentine, un grenier précieux où puisent les pays qui ne produisent pas suffisamment de pain pour se nourrir. Par là apparaît la haute valeur économique qu'elle a acquise en Europe. Si un facteur aussi indispensable venait à cesser pendant quelques années ses envois périodiques, il en résulterait un renchérissement certain dans les conditions d'existence des nations industrielles, et nous ne pourrions pas envisager sans appréhension, pour les lendemains de la guerre, un arrêt persistant de la production roumaine.

Le danger des pays agricoles où une large surface du sol est aux mains d'un nombre restreint de propriétaires est le problème agraire. En Roumanie il se pose avec une acuité particulière. C'est de quoi il n'y a pas lieu d'être surpris, lorsqu'on sait que deux mille grands propriétaires détiennent 40 pour 100 des terres du pays, qu'il n'existe qu'un petit nombre de propriétés moyennes et que l'autre moitié de la propriété rurale appartient à un peu plus d'un million de paysans. Toutes les questions sociales et toutes les réformes politiques sont subordonnées au règlement préalable de la question agraire. Dès 1858, le Congrès de Paris s'était préoccupé de la situation des cultivateurs roumains; il avait imposé aux principautés l'obligation de reviser la loi qui réglait les rapports des propriétaires et de leurs tenanciers. Le prince Couza, qui affectait des allures de souverain démocrate, tout en faisant bon marché de la Constitution, chercha à se concilier contre les boïards la masse paysanne par un partage de terres. Il le mit à exécution en 1864 : 400 000 chefs de famille acquirent alors des droits de propriété. Mais on avait compté sans les qualités prolifiques d'une race, qui augmentait bon an mal an de plus de 100 000 âmes, lorsque je résidais en Roumanie. Encore ce chiffre aurait-il été fortement dépassé, n'eût été la mortalité infantile considérable, due à l'insuffisance de soins médicaux et d'habitations salubres. Au bout de deux générations, le lot de terre attribué à une famille s'était converti en parcelles. Ajoutez aux conséquences déplorables de cet émiettement les conditions de travail imposées aux paysans qui cultivent avec leurs bœufs et leurs instrumens, outre leur lopin personnel, beaucoup de grandes propriétés, prises à bail ou en métayage. Les propriétaires font rarement valoir eux-mêmes leurs terres, sauf en Moldavie où subsistent des habitudes plus sédentaires et plus patriarcales. Ils les louent à de grands fermiers ou entrepreneurs de culture, presque tous étrangers, grecs, austro-hongrois et israélites. C'est dans la poche de ces derniers que tombe le plus clair des profits, qui sont énormes, pour peu que la récolte ait été bonne.

Rien de surprenant à ce que les paysans, ces forces vives de la nation, pressurés par des intermédiaires peu scrupuleux, se soient révoltés à plusieurs reprises contre la dureté de leur sort. J'ai assisté au soulèvement agraire de 1907, bientôt dégénéré en révolte anarchique et en jacquerie, sous l'excitation

d'élémens suspects accourus du dehors, comme des fauves sortis de leurs tanières. Une trombe humaine, née en Moldavie, descendit en tourbillon vers le Danube et remonta jusqu'au cœur de la Valachie, avant d'être dispersée ou anéantie par la force armée. Tout fut nivelé sur son passage jusqu'au ras du sol. Après cette dure leçon, le parti libéral qui, en ces heures troubles, avait assumé le rétablissement de l'ordre, s'est attelé à la solution de la question agraire. Par la création d'une caisse rurale il a facilité aux associations paysannes l'achat et la location de grandes terres; il a vendu ou affermé aux paysans celles de l'État, le plus riche propriétaire du pays; il a mis fin par une loi aux trusts des fermiers étrangers qui accaparaient des milliers d'hectares. Mais ces remèdes sont d'une action lente et limitée. Pendant la guerre, en reconnaissance des sacrifices exigés de la classe paysanne, pépinière de braves soldats, le parlement, réfugié à Jassy, a voté une loi sur l'expropriation des terres de la classe riche et leur rachat par l'État. Il est néanmoins à craindre que la révolution russe n'ait, en dépit de ces mesures préventives, une répercussion agraire de l'autre côté du Pruth après l'occupation allemande et sous l'aiguillon de la misère qu'elle laissera derrière elle comme un ferment néfaste.

A la richesse agricole la nature généreuse envers le royaume danubien a ajouté des mines de sel et des forêts à exploiter, et surtout une richesse minérale susceptible d'un grand développement : elle lui a donné le pétrole. La découverte le long des Carpathes de gisemens pétrolifères, qui sont le prolongement de ceux de Galicie, a augmenté énormément la valeur des terrains entre la montagne et la plaine. Les débuts de la nouvelle industrie furent lents et pénibles. Le pétrole ne gisait pas en nappes souterraines, comme aux alentours de Bakou, mais en poches capricieusement situées. Bien des sondages infructueux furent tentés, qui déroutaient l'expérience des ingénieurs. Les capitaux étrangers continuèrent cependant d'affluer, encouragés par le rendement des puits favorisés. Aujourd'hui la production qui a atteint en 1913 1 885 000 tonnes, place la Roumanie au troisième rang, après les États-Unis et la Russie, parmi les fournisseurs de l'huile minérale, et sa situation géographique lui assure des débouchés immédiats dans le bassin méditerranéen. Pour l'exploitation de cette mine d'or les Allemands ont devancé, comme d'habitude, leurs concurrens;

ils règnent sur les entreprises pétrolifères roumaines, dont les plus importantes appartiennent à la *Deutsche Bank* et à la *Disconto Gesellschaft*. La guerre a ruiné bon nombre de puits, mais, dès la reprise de l'activité générale, le pétrole ne contribuera pas peu à ouvrir au pays, s'il sait mieux en profiter en prenant plus de part aux bénéfices, une nouvelle ère de prospérité.

Le sol roumain ne possède ni fer, ni charbon, rien que des mines de lignite. Aussi ses habitans doivent-ils renoncer, semble-t-il, à de vastes ambitions industrielles, quoiqu'ils aient fait des efforts appréciables pour l'installation d'une industrie textile. La grande métallurgie est jusqu'à présent pour eux un domaine interdit. Le fer ouvré leur arrive plus facilement de Silésie, grâce à la ressource des chemins de fer autrichiens, que d'Angleterre et de Belgique en empruntant la voie de mer. Celle-ci demeure du reste fermée, tant que dure l'hiver, par les glaces du Danube; la mer n'est accessible en cette saison que par le port insuffisant de Constantza. On peut tout de même s'étonner que le roi Carol, plein de sollicitude pour son armée, l'ait laissée, quant au matériel de guerre, à la discrétion des Empires centraux, où elle se fournissait de fusils et de canons. Il n'existait même pas dans le pays de fabrique de munitions. Rester tributaire de la complaisance ou de la politique de voisins défians, c'est s'exposer, en cas de danger national, à l'impuissance, à l'immobilité, quand ce n'est pas à la défaite.

M. Stourdza, étant président du Conseil, répétait volontiers : « La Roumanie doit se développer au moyen de l'argent étranger, mais par le travail roumain. » Cela revenait à dire : Confiez-nous vos capitaux, nous les ferons fructifier. Devant cette prétention, nos hommes d'affaires faisaient la grimace; ils entendaient être les maîtres dans les conseils d'administration, disposer de l'emploi des fonds et s'attribuer à eux-mêmes des places lucratives. Et cependant le vieux ministre, s'il s'exagérait les facultés de travail de ses compatriotes, voyait juste pour ce qui est du danger d'une trop large intrusion dans les entreprises roumaines de la finance étrangère. Un petit État, si pauvre qu'il soit, doit se garder de la laisser pénétrer trop complètement dans son développement industriel. C'est par les conseils d'administration qu'elle commence et par la domination économique qu'elle finit. Personne n'a mieux que les Allemands pratiqué cet envahissement méthodique des nations

qui avaient l'imprudence de les accueillir à bras ouverts. La Roumanie n'est pas la seule Puissance qui ferait bien de méditer le sens des paroles de M. Stourdza.

Le Roumain n'a pas le génie du commerce. Il abandonne paresseusement le négoce aux étrangers, principalement aux Juifs. C'est la revanche d'Israël. Le Congrès de Berlin avait prescrit au nouvel État, comme condition de sa reconnaissance par les grandes Puissances, d'accorder aux Juifs l'égalité politique. Le gouvernement roumain a éludé cette obligation. Le Juif continue d'être assimilé aux étrangers dans l'impossibilité où il est d'acquérir la propriété rurale, réservée par l'article 7 de la Constitution aux indigènes et aux naturalisés. Il n'exerce pas les droits du citoyen, mais il est soumis à l'impôt du sang, par-dessus les autres. Il combat pour la patrie qui refuse de le reconnaître comme un de ses enfans, même s'il est né sur son sol et s'est attaché à elle comme à une véritable mère. On répandrait inutilement beaucoup d'encre à réfuter les argumens dont se sont servis les Roumains des différens partis, d'accord entre eux pour maintenir cet ostracisme. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a là une injustice sociale, que tous les vrais amis de la Roumanie s'attendent à lui voir réparer. La promesse en a, d'ailleurs, été faite officiellement au cours de cette guerre.

III

Les services que la Roumanie rend à l'Europe ne consistent pas seulement à collaborer à sa subsistance. Si l'État roumain n'était pas riverain du bas Danube, s'il n'avait pas abrité dans un de ses ports, à Galatz, la commission européenne chargée de veiller à l'entretien du fleuve, qui sait si l'Autriche-Hongrie n'eût pas étendu la main sur cette artère internationale et si l'œuvre d'intérêt public, poursuivie avec succès depuis plus d'un demi-siècle, n'eût pas été compromise à son profit !

Le résultat des décisions du Congrès de Paris, décrétant la liberté de la navigation sur le Danube inférieur, et des cinquante années de travail de la commission, dont le mandat a été prolongé par les traités de Berlin et de Londres, est un bienfait d'ordre général : la voie admirable de trafic et de ravitaillement qu'est pour l'Europe ce grand fleuve a été rendue accessible aux

vapeurs de 4 000 tonnes jusqu'à Braïla, où ne s'aventuraient autrefois que des voiliers d'un faible tirant d'eau. La commission s'est signalée comme une des institutions les plus utiles et les plus originales que nous ait léguées le XIXe siècle. Mais aux Portes de Fer, et même avant qu'on soit sorti des eaux roumaines, apparaît l'esprit tracassier et intéressé des Hongrois dans l'imposition de taxes spéciales pour l'usage d'un chenal, qui a été creusé à grands frais par des ingénieurs moins expérimentés que ceux de la commission. Ces taxes et les règlemens fluviaux qui les édictent sont en contradiction avec le droit public européen et tout à l'avantage du commerce hongrois.

La Roumanie, puissance riveraine et souveraine, avait depuis le traité de Berlin son délégué parmi les autres commissaires. Elle s'est opposée obstinément à la régularisation de la navigation de Braïla aux Portes de Fer, stipulée par l'article 55 dudit traité, parce que les différens projets élaborés à ce sujet livraient à l'Autriche-Hongrie, non riveraine de cette partie du fleuve, le contrôle des ports et la police fluviale dans les eaux roumaines. Elle fit encore la sourde oreille en 1909, quand le baron d'Aehrenthal l'invita, comme grande amie de l'Autriche, à se prêter à une modification des traités relatifs au Danube, c'est-à-dire en réalité à une réorganisation, en dehors des autres Puissances, de son régime politique. Si le cabinet libéral, dirigé alors par M. Ionel Bratiano, qui faisait ses débuts comme Président du Conseil, avait cédé à l'appel de cette voix insidieuse, l'Empire dualiste aurait complété son succès diplomatique sur la Serbie en s'érigeant en maître dans les affaires danubiennes. Maintenir la liberté du commerce et de la navigation sur la voie fluviale qui fait communiquer le centre et l'orient européens s'imposera aux négociateurs de la paix générale. Mais une reconstitution de la commission du Danube ne semble possible qu'avec des garanties sérieuses contre les empiétemens de l'Autriche-Hongrie et de sa complice.

IV

Le domaine où l'influence de Carol Ier s'est le plus directement affirmée est la politique extérieure. C'était, si l'on peut dire, sa chasse réservée, les chefs des deux partis, aussi bien que les classes dirigeantes, s'en remettant pour la conduite des

relations avec les Puissances étrangères à l'expérience de l'homme qui avait délivré le pays des liens dégradans du passé.

Curieux de tout ce qui survenait au dehors, aimant à en discourir, bien renseigné par ses agens diplomatiques et ses correspondans étrangers, le Roi faisait plusieurs fois par an aux chefs de mission accrédités à sa cour l'honneur de leur accorder une audience particulière. On était habituellement reçu à cinq heures du soir dans le sévère cabinet lambrissé de chêne où il travaillait. L'entretien se prolongeait parfois pendant plusieurs heures, jusqu'au moment où l'officier de service venait l'avertir que la Reine l'attendait pour dîner. C'étaient d'ordinaire des questions très précises sur le pays du diplomate soumis à cet interrogatoire bienveillant. Le Roi aimait toujours à parler de la Roumanie, des progrès qu'elle avait faits sous son règne et de ceux qu'elle avait encore à accomplir. Il abordait aussi la politique étrangère, discutait les événemens récens et les personnages en vedette, qu'il jugeait avec une certaine perspicacité. A la Belgique, pour laquelle il professait une sympathie particulière, il ne ménageait pas ses conseils. Pourquoi n'adoptait-elle pas le service militaire général et obligatoire, la meilleure école de patriotisme pour la jeunesse d'une nation? Les Belges se trompaient gravement, s'ils s'imaginaient qu'ils resteraient encore une fois à l'abri d'une guerre éclatant entre leurs voisins. Le miracle de 1870 ne se renouvellerait plus. Le Roi n'approuvait pas l'annexion du Congo; il ne comprenait qu'une union personnelle sous le même souverain, sans quoi la colonie entraînerait la métropole, malgré sa neutralité perpétuelle, dans des complications européennes. Mais, à se faire ainsi le prophète de mauvais augure, il n'allait pas jusqu'à désigner les convoitises excitées en Allemagne par notre domaine colonial, comme une cause possible du conflit dont il nous menaçait.

On a reproché surtout au roi Carol et à certains de ses ministres la lourde faute qu'ils ont commise en voulant lier dès 1883, au moyen d'une convention militaire, les destinées de la Roumanie à la politique suspecte de l'empire des Habsbourg et, conséquence inévitable, à la politique, plus inquiétante encore, de l'empire des Hohenzollern : pacte qu'aggravait son caractère occulte, accord clandestin, soupçonné seulement dans le public, au point qu'on disputait couramment sur son exis-

tence dans le corps diplomatique de Bucarest. Les présidens du Conseil roumain ont contresigné l'engagement pris par leur souverain, chaque fois qu'il arrivait à expiration. Ils ne se sont donc pas montrés plus clairvoyans. Pourquoi orienter vers les Empires du centre, pourquoi pousser dans leur orbite et exposer ainsi à des aventures périlleuses un État, dont l'intérêt évident était de s'en tenir prudemment écarté et de limiter son rayon d'action à son voisinage géographique ! Les Roumains se défendaient, il est vrai, d'être une nation balkanique : un État danubien, à la bonne heure ! Sur la carte de l'Europe la Roumanie n'en couvrait pas moins les approches de la péninsule, où sommeillait toujours le brasier de la question d'Orient. Elle en était le vestibule ou, pour parler un langage militaire, le bastion avancé. Contenue et enfermée dans ses frontières, au Nord et à l'Ouest, par de grandes Puissances, ses affinités, comme son passé, la rattachaient à son hinterland balkanique. Plus riche et plus peuplée que les jeunes États qui grandissaient à ses côtés, elle devait surveiller leur croissance et maintenir entre eux un équilibre nécessaire à sa propre sécurité. En attendant qu'elle devînt l'âme de leur confédération future et qu'une alliance effective, souhaitée par quelques hommes politiques à longue vue, se formât entre ces nationalités encore hostiles pour arrêter la ruée vers l'Orient du germanisme ou du panslavisme, le rôle d'arbitre, voire de gendarme des Balkans, semblait naturellement réservé à la Roumanie, et non celui de satellite des Puissances germaniques.

Nous irions trop loin cependant en affirmant que les hommes d'État roumains, les yeux fixés sur l'Europe centrale, avaient perdu complètement de vue les intérêts qu'ils laissaient derrière eux dans la partie de la péninsule encore soumise à la Turquie. Ils ont cherché à entretenir chez les Koutzo-Valaques, tribus de pâtres et d'artisans, répandues en Macédoine, le souvenir de leur origine latine et l'usage de la langue roumaine. Ils ont obtenu pour eux de la Porte ottomane la faculté de prier en roumain, d'avoir des prêtres et des écoles payés par le gouvernement de Bucarest; d'où de nombreux conflits avec le patriarche grec de Constantinople et les Macédoniens bulgares. Cette sollicitude pour leurs frères ethniques leur conférait le droit d'intervenir en temps opportun dans les affaires de Macédoine. On s'étonne qu'ils n'en aient point usé, lorsque

l'heure en fut venue. Ils n'ont rien fait en 1912 pour pénétrer les projets de conquête de l'union balkanique, ni rien exigé d'elle en faveur des Koutzo-Valaques, autrement dit des intérêts roumains, sinon quand il était trop tard.

Les motifs qui ont entraîné le roi Carol à lier partie avec l'Autriche et avec l'Allemagne, il faut les chercher dans ses sentimens de race et de famille et dans les conjonctures où s'est trouvé son royaume au lendemain de sa libération définitive. Il était resté Allemand et Hohenzollern au fond du cœur. L'influence germanique ne se trahissait pas dans son langage, toujours très réservé et très prudent au sujet de l'Allemagne, mais dans les créations de son goût personnel. Le touriste qui visitait Sinaï, voyait avec étonnement se dresser dans le décor ensoleillé des Carpathes un « burg » aux pignons élevés, chargé à profusion des ornemens du style de la Renaissance allemande. C'était l'habitation préférée de ce fils de la brumeuse Germanie, qui avait grandi dans le site romantiqne de Sigmaringen. Il ne paraissait éprouver au demeurant qu'un penchant médiocre pour le souverain de son ancien pays. Autant il vantait l'empereur Frédéric, son ami et son camarade de jeunesse, autant il s'exprimait librement sur les initiatives tapageuses de Guillaume II. Je l'ai même entendu critiquer son intempérance oratoire, qu'il jugeait intempestive dans une bouche impériale.

L'attachement de Carol Ier à sa patrie d'origine avait failli lui coûter la couronne pendant la guerre franco-allemande. En 1871, blessé des manifestations de la population de Bucarest en faveur de la France qui ricochaient contre sa personne de prince allemand, se sentant mal soutenu par ses ministres libéraux et impopulaire auprès de ses sujets, il se disposait à abandonner la partie, lorsqu'un des principaux boïards, Lascar Catargi, vint le trouver et lui conseilla de rester, en faisant l'essai d'un ministère conservateur. C'étaient Jean Bratiano et les libéraux qui avaient offert la couronne princière à Charles de Hohenzollern, et celui-ci jusqu'alors avait gouverné avec eux. Les conservateurs ne lui gardaient pas rancune de l'éloignement où il les avait tenus ; ils appréciaient ses qualités morales. Autant le garder, pensaient-ils, et faire l'économie d'un changement de règne qui ne leur apporterait peut-être rien de bon. Le prince Charles suivit le conseil de Catargi et s'en trouva bien. Six ans plus tard, la guerre de l'Indépen-

dance, les lauriers cueillis à Plevna, le prestige militaire qui entoura le nouveau royaume au berceau, consolidèrent la situation du Roi et fondèrent sa popularité.

L'origine de l'alliance austro-roumaine fut sans aucun doute la conduite du gouvernement russe envers son jeune et brillant frère d'armes de la guerre de Turquie. La Russie, au moment où son armée, entrant en campagne, se préparait à traverser le territoire roumain, avait solennellement promis d'en respecter l'intégrité. Au congrès de Berlin, afin d'étendre sa frontière jusqu'aux bouches du Danube, elle obtint que la Roumanie fût dépouillée de la partie de la Bessarabie qui avait été rétrocédée en 1856 à la Moldavie par le Congrès de Paris. Elle lui fit abandonner en compensation par le sultan la Dobroudja, pays peu cultivé, peu peuplé, plus turc que bulgare, mais possédant une étendue de côtes et des ports naturels, dont les nouveaux propriétaires apprécièrent plus tard l'utilité. Les exigences du cabinet de Saint-Pétersbourg n'étaient ni adroites ni généreuses. Il ne s'en tint pas là. L'attitude de son ministre à Bucarest, M. Hitrowo, envenima la blessure que le résultat matériel de la guerre avait laissée au cœur des Roumains. Hitrowo traitait leur pays, comme si c'eût été une satrapie russe. « Chaque fois qu'il avait une audience privée du Roi, me disait plus tard la reine Élisabeth, je tremblais. Qu'allait-il se passer entre eux? » Ces procédés de maître à valet, on les vit employés à la même époque et avec le même insuccès à Sofia qu'à Bucarest.

En définitive, la guerre entreprise par la Russie pour l'émancipation des Slaves des Balkans lui avait fermé la route de Constantinople, en plaçant sur son chemin, derrière l'État roumain, un autre État, le bulgare, qui ne demandait qu'à vivre. Était-ce donc là tout le fruit qu'elle recueillerait de sa victoire? On eût dit, dans les années qui suivirent, que le gouvernement du Tsar s'efforçait de retenir ces nouveau-nés dans son giron, pour compenser le service qu'il leur avait rendu à l'encontre des visées traditionnelles de la politique russe. De cette pensée et de l'indignation de se voir encerclés malgré eux dans la sphère d'influence que s'arrogeait la Russie sont venues aux Roumains la crainte et l'horreur du panslavisme. Elles expliquent dans une certaine mesure l'acte de leur Roi. Leurs appréhensions, — l'avenir l'a bien prouvé, — étaient

très exagérées. Non moins fausse (malheureusement pour nous!) l'idée qu'on se faisait, dès cette époque, de la force militaire de l'Empire russe. N'avait-il pas eu besoin de la petite armée roumaine pour venir à bout de la Turquie? Le Tsar, eût-il voulu réellement briser les nouveaux obstacles qu'il avait lui-même édifiés, pour pénétrer encore une fois jusqu'au Bosphore, aurait eu à compter avec l'hostilité unanime des Grandes Puissances, comme il l'avait éprouvé au Congrès de Berlin, et il aurait battu en retraite. Le testament apocryphe de Pierre le Grand devait rester lettre morte pour ses héritiers. Les occasions favorables s'étaient envolées, et la guerre actuelle a eu beau s'étendre à tout l'Orient européen, elle n'a pas rapproché les Russes de Constantinople.

Le roi Carol, dominé par ses sentimens anti-slaves, ne vit pas qu'un autre compétiteur à l'héritage de l'Homme malade commençait sournoisement l'investissement pacifique du Bosphore, où son influence politique et économique allait peu à peu primer celle de ses rivaux. Il ne paraît pas non plus s'être inquiété des desseins de plus en plus menaçans du cabinet de Vienne sur les Balkans et qui crevaient les yeux, depuis que le baron d'Aehrenthal avait montré son jeu en malmenant la Serbie. Il ne devina pas qu'enserrée dans les mailles de l'alliance austro-hongroise, la Roumanie ne serait sortie de la vassalité ottomane que pour tomber dans la vassalité de l'Empire dualiste.

Une amitié personnelle, dont il parlait trop volontiers, s'était nouée entre lui et l'empereur François-Joseph. Des relations intimes s'étaient établies entre la Cour de Bucarest et celle de Vienne, entretenues pendant les séjours que le ménage royal roumain faisait dans la capitale autrichienne. Préférence suspecte témoignée par le descendant d'une antique dynastie au chef d'une dynastie nouvelle, par l'autocrate d'un grand État au souverain d'une petite monarchie constitutionnelle! N'est-il pas vraisemblable que la bonhomie paterne de François-Joseph a servi à maintenir le roi Carol dans son aveuglement ou dans ses illusions en ce qui concernait les projets de la maison de Habsbourg et les dangers qu'ils feraient courir à son pays?

Il nous paraît aujourd'hui d'une politique tellement antinationale qu'elle en est incompréhensible d'avoir choisi précisément pour amie et pour alliée de la Roumanie, la Puissance

qui tenait en servitude plusieurs millions de Roumains en Hongrie et en Bukovine. En échange d'un appui militaire, dont la nécessité était au moins problématique, l'alliance rivait à jamais les chaînes de ces frères de race, que le patriotisme de la *Romania irredenta* aspirait passionnément à briser. Elle n'a eu d'autre avantage que d'ouvrir à la Roumanie les marchés financiers de Vienne et de Berlin. Mais l'argent nécessaire à son organisation économique, l'État danubien l'aurait trouvé ailleurs, sans avoir besoin pour cela de conclure une conversion militaire et d'engager son avenir politique.

Au surplus, le Cabinet de Bucarest ne pouvait pas se méprendre, malgré le traité secret et l'amitié impériale qui en avait été la récompense, sur les sentimens des Autrichiens et en particulier sur ceux des Magyars, compresseurs impitoyables de l'élément roumain en Transylvanie. Dans le temps que le roi Carol croyait faussement mettre l'indépendance de son royaume sous la protection de l'aigle autrichienne, ses ministres étaient obligés d'entamer avec l'Empire dualiste une guerre douanière, que motivèrent les exigences des éleveurs hongrois et des fabricans autrichiens. Elle fut péniblement terminée au bout de sept ans, en 1893, par une convention de commerce, dont le renouvellement, en 1906, donna lieu aussi à de laborieuses négociations. Singulière situation que celle de ces deux voisins, appelés peut-être à mêler leur sang sur les champs de bataille, et qui pour l'instant n'arrivaient pas à vivre en bonne intelligence en pratiquant des échanges réguliers, parce que le plus fort prétendait tenir le plus faible sous sa dépendance économique et lui interdire de développer son agriculture et son industrie.

V

C'est l'Allemagne qui profita de l'intransigeance de l'Autriche-Hongrie envers le royaume danubien. Elle réussit à supplanter sa fidèle alliée dans la fourniture d'un grand nombre d'articles fabriqués et à occuper saus conteste le premier rang sur le marché roumain. Dans les deux années qui précédèrent la guerre, la valeur des produits allemands importés en Roumanie monta à 240 millions; celle des produits austro-hongrois à 138. Pendant la période 1903-1913 l'importation allemande

augmenta de 300 pour 100; celle de l'Autriche-Hongrie de 75 pour 100 seulement. Lors des commandes de matériel de chemin de fer, l'Allemagne se voyait adjuger les lots les plus importans. Lorsque les usines allemandes étaient en concurrence avec des usines belges, le ministre d'Allemagne cherchait à faire jouer tout le crédit de son gouvernement en faveur de ses compatriotes. Parce qu'il était Allemand, Krupp a toujours été le fournisseur attitré de l'artillerie roumaine. Le Roi n'aurait pas admis qu'il en fût autrement. Et cependant les canons, envoyés à l'essai par Saint-Chamond, convenaient mieux, de l'aveu d'officiers roumains, au sol gras et aux routes primitives de leur pays que les pièces plus lourdes d'Essen. Le temps était loin où Bismarck menaçait la principauté de Roumanie, qui discutait les conditions du rachat de la ligne de chemin de fer construite par l'Allemand Strussberg, de faire intervenir la Sublime-Porte en qualité de puissance suzeraine.

Il est vrai que la France, le banquier obligeant des États en mal de croissance, avait laissé l'Allemagne usurper ce rôle auprès de l'État roumain. La *Disconto Gesellschaft* de Berlin se chargeait d'émettre tous ses emprunts, qu'elle repassait aux banques françaises dans la proportion ordinaire de 25 pour 100. Le risque était nul, car le crédit de la Roumanie n'a jamais cessé d'être très solide, excepté en l'année 1899, où le manque absolu de récolte provoqua une crise, aggravée par des dépenses exagérées auxquelles le Trésor eut à faire face en même temps. Le général Mano, ministre des Finances, ne réussit pas alors à négocier sur la place de Paris une émission de bons du Trésor de 175 millions, indispensable au salut du crédit roumain. Il dut se mettre encore entre les mains des banquiers berlinois. L'année suivante, le gouvernement français, avant d'autoriser l'inscription de cet emprunt à la cote de la Bourse, posa une condition qui parut rigoureuse à l'amour-propre des Roumains. Il exigea qu'un procès, intenté à l'État danubien par M. Hallier, entrepreneur des travaux du port de Constantza, fût soumis à un tribunal arbitral spécial, au lieu d'être porté devant les tribunaux ordinaires de Bucarest. Se défiait-il donc de leur patriotisme et de leur impartialité? Il en résulta une petite agitation au sein de la jeunesse universitaire de la capitale.

La France a toujours senti, si absorbée qu'elle parût par des préoccupations intérieures ou internationales, qu'il y avait

à l'autre extrémité de l'Europe un foyer de culture et d'influence françaises, dont il importait d'entretenir jalousement la flamme. Le gouvernement italien, plus rapproché du Danube, semble avoir eu aussi une vue très nette de l'importance du royaume danubien dans la grande famille latine. Ses relations avec lui devinrent de plus en plus intimes, en même temps qu'augmentaient les échanges commerciaux entre les deux pays. Mais, à Bucarest, le représentant d'un gouvernement, affilié alors à la Triplice, ne pouvait pas travailler de concert avec le ministre de la République. Celui-ci avait les mains liées par l'accord franco-russe. Or, malgré les efforts intelligens des successeurs d'Hitrowo, la Russie restait toujours la grande suspecte aux yeux d'hommes d'État roumains, tels que M. Stourdza, le chef du parti libéral, et son beau-frère et adversaire politique, M. Carp, chef des conservateurs dissidens. Ce dernier ne mettait dans ses propos aucune sourdine à son aversion pour tout ce qui était russe et la colportait ouvertement dans les milieux diplomatiques.

VI

Quand la coalition balkanique se forma en dehors de la Roumanie, le roi Carol se laissa surprendre par la rapidité des événemens. Il n'avait pas prévu les victoires des Bulgares et des Serbes; il croyait à la supériorité de l'armée ottomane, pour avoir éprouvé sa valeur combative, lorsqu'il s'était mesuré avec elle; il n'avait donc pas pris la précaution de se faire payer sa neutralité par la promesse en due forme, au cas d'un succès des Bulgares, d'un renforcement de la frontière roumaine sur la rive droite du Danube où elle restait à découvert. A la conférence des ambassadeurs, réunie à Londres dans l'hiver de 1913, ses envoyés s'efforcèrent un peu tard d'obtenir des compensations territoriales à l'agrandissement de la Bulgarie en Thrace et en Macédoine, qui détruisait à son avantage l'équilibre balkanique. Ils demandèrent Silistrie et une rectification de la frontière en Dobroudja. Mais l'habileté persuasive de M. Take Jonesco n'eut pas de prise sur l'orgueil têtu de M. Danef; le Bulgare ne voulut rien entendre. Une des conséquences des victoires inattendues des coalisés fut que la popularité du Roi baissa rapidement à Bucarest, où on l'accusait d'impré-

voyance. La grande-duchesse Louise de Bade, chez qui j'avais l'honneur d'être reçu en ce temps-là, se lamentait devant moi de l'ingratitude du peuple roumain envers son vieux souverain. Je cherchai respectueusement, mais en vain, à lui expliquer que la mentalité populaire subit, comme un simple thermomètre, l'action de la température ambiante; elle s'échauffe ou se refroidit, indifférente aux questions de sentimens, sous la pression aveugle des événemens.

Cependant la Fortune ne pouvait se résigner à être infidèle à un prince qu'elle s'était plu à combler de ses faveurs. Elle lui réservait un dernier sourire. Ce fut l'attaque traîtresse des Bulgares contre les Serbes et les Grecs pour leur ravir toute la Macédoine. Le Roi, instruit par l'expérience des derniers mois, mobilisa immédiatement son armée et intervint contre l'agresseur, sans se laisser arrêter par les représentations du cabinet de Vienne, qui espérait l'écrasement de la Serbie. Le ministre d'Autriche le prévint inutilement qu'il allait tuer l'amitié qui le liait depuis trente ans à l'empereur François-Joseph. Le Roi n'écouta que l'intérêt national et passa outre.

Le traité de Bucarest consacra la défaite et l'humiliation de la Bulgarie. La Roumanie lui prenait, sur la rive droite du Danube, Silistrie et un quadrilatère entièrement peuplé de Bulgares. Que faisait-elle, en procédant à cette amputation dans les chairs vives de sa voisine, du principe des nationalités, invoqué par les patriotes roumains pour réclamer les terres irrédentistes de Transylvanie, de Bukovine et de Bessarabie? Le principe des nationalités est une arme dangereuse à manier : on ne peut pas impunément la rejeter, une fois qu'on s'en est servi, pour en prendre une autre plus commode, sous prétexte de sûreté nationale. Quoi qu'il en soit, la Roumanie parut devenir, dans l'été de 1913, ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : l'arbitre des Balkans. Mais l'heure de jouer ce rôle était passée; le traité de Bucarest ne fut écrit que sur du sable. La Bulgarie, en effet, n'était pas écrasée, et elle ne respirait que vengeance autant contre les Roumains que contre les Serbes. « La question de la Dobroudja est ouverte maintenant entre nos voisins et nous, » me disait M. Guéchof, le ministre bulgare à Berlin, avec un geste de menace à l'adresse des vainqueurs. Le roi Carol, pas plus qu'il n'avait deviné la débâcle de la Turquie, ne pressentit la tempête qui allait

fondre sur l'Europe. Il n'en fut averti ni par ses alliés de Vienne, qui lui gardaient rancune, ni par ses parens de Berlin; les uns et les autres se défiaient désormais des Roumains et faisaient mystérieusement des avances aux Bulgares, en leur promettant de déchirer avec eux le traité de Bucarest, qui ne serait, lui aussi, qu'un chiffon de papier.

VII

La santé du vieux monarque était chancelante depuis plusieurs années. La Grande Guerre lui porta un coup fatal. Il sentit d'abord se réveiller avec une ardeur sénile ses sentimens germaniques. Aveuglément fidèle au pacte conclu avec François-Joseph, il réunit un conseil de la couronne et lui demanda d'unir les armes roumaines à celles des Empires centraux contre la Russie. Elle marchait au secours des Serbes, comme il avait fait lui-même l'année précédente. Voilà à quelle contradiction l'entraînait sa funeste politique germanophile! Mais il ne trouva qu'un vieillard, aussi obstiné dans ses haines qu'intransigeant dans ses idées, Pierre Carp, pour affirmer la validité et la force obligatoire du traité secret. Tous les conseillers du Roi virent, — les uns plus clairement que les autres, — de quel côté étaient le droit, le salut de l'Europe et l'intérêt même de leur pays. La Roumanie resta donc neutre contre le gré de son souverain. Lui qui avait conseillé aux Belges d'augmenter leur armée, afin de mieux défendre leur indépendance et leur neutralité, il ne put se tenir de dire au représentant du roi Albert que c'était folie à la Belgique de n'avoir point livré passage aux Allemands. Nous ne nous attendions pas à entendre ce langage dans la bouche du champion de l'indépendance roumaine.

Son successeur, le roi Ferdinand, élevé comme lui à l'école de l'armée prussienne, a fait à la Roumanie le plus grand sacrifice qu'une patrie d'adoption puisse exiger du prince étranger qu'elle a mis à sa tête. Il a brisé tous les liens qui l'attachaient à son pays d'origine; il a repoussé l'attraction, plus puissante peut-être encore, du vieux foyer familial, pour n'être plus que Roumain, et il a tiré l'épée contre ses anciens frères d'armes. Inclinons-nous devant la vaillance de ce geste, en songeant à ce qu'il a dû coûter à l'homme qui en fut capable. Dans la seconde année de la guerre, la Roumanie

s'est rangée aux côtés de la Quadruple Entente. Elle y a été portée par le courant impétueux de l'opinion publique, qu'excitait sans relâche l'éloquence de ses hommes politiques, amis enthousiastes de la France et admirateurs de son héroïsme inflexible. Elle y a été poussée aussi par des espoirs nationaux qu'elle ne pouvait pas renoncer à réaliser : rendre à la liberté, réunir à la mère patrie des millions de Roumains qui, sur l'autre versant des Carpathes, attendaient anxieusement que l'aube de la délivrance vînt blanchir la crête de leurs montagnes. Et, d'autre part, plus la guerre s'étendait, plus la situation du royaume danubien, isolé comme un îlot au milieu d'une mer furieuse, devenait précaire. La neutralité n'était plus pour lui qu'une fiction difficile à prolonger, à maintenir intacte, entre les exigences croissantes des deux adversaires, dont l'un prétendait se ravitailler au moyen des récoltes roumaines, et l'autre l'en empêcher. Si les Empires centraux avaient fini par remporter la victoire, une victoire même fragmentaire, circonscrite au front oriental, à quelles représailles, à quels sacrifices ne devait-on pas s'attendre à Bucarest, pour avoir répudié l'engagement signé par le feu Roi? L'indépendance n'eût-elle pas été en péril? L'Autriche-Hongrie, maîtresse du Danube, aurait enveloppé la Roumanie dans la servitude, dont elle projetait d'étendre le filet sur la péninsule balkanique, et le dernier flambeau de la civilisation latine dans l'Orient européen se serait éteint sous le souffle du germanisme.

VIII

La lumière se fera complète, implacable, sur les déceptions de la malheureuse campagne de 1916, commencée avec l'entrain de la victoire. Nous sommes trop près de cette tragédie et trop loin en même temps de la scène où elle s'est accomplie pour en parler avec le sang-froid d'un historien. Mais l'armée roumaine, réorganisée, l'hiver suivant, par ses instructeurs français, et brûlant de se venger, était sur le chemin de la revanche, quand la défaillance volontaire de ses auxiliaires russes l'a réduite à la défensive et à l'immobilité.

En prenant les armes pour empêcher l'exécution du crime prémédité par les Puissances germaniques contre la Serbie, la Russie restait fidèle à une politique qui n'était pas sans noblesse.

Une nation sœur à sauver et un prestige séculaire à conserver aussi bien aux yeux de l'Europe qu'aux yeux du monde slave justifiaient la responsabilité qu'assuma le cabinet de Pétrograd, en présence du spectre inattendu de la guerre. Plus tard, de concert avec ses alliés, il a déterminé par des promesses d'agrandissemens territoriaux la Roumanie à se jeter à son tour dans la mêlée. Le rêve des patriotes roumains ne pouvait se réaliser qu'avec l'aide loyale et désintéressée de la puissance russe. Grouper tous les élémens ethniques répandus sur les deux versans des Carpathes en une patrie commune et faire d'une grande Roumanie une citadelle indestructible de la race latine aux bords du Danube inférieur, ce projet grandiose n'était exécutable qu'avec la coopération étroite des armées du Tsar. La première condition du succès était que ces armées eussent derrière elles un gouvernement résolu à tenir ses engagemens et à jouer franc jeu avec ses alliés comme avec ses adversaires.

Ce n'est pas le moment, je pense, d'accabler le tsarisme déchu, victime de la corruption invétérée de ses fonctionnaires et de sa résistance aveugle à d'indispensables réformes. L'impuissance et l'incohérence du gouvernement issu de la révolution, les folies et les fureurs des *soviets*, nous inclineraient plutôt à l'indulgence pour le dernier autocrate russe. Il a eu tout de même d'autres conseillers que Raspoutine. Ces ministres se rendaient compte sans doute du danger de lâcher la bride aux passions violentes et confuses qui agitaient l'immense corps social de la Russie, c'est pourquoi ils ont voulu résister à leur pression. Ils ont fait ainsi crouler l'édifice miné à sa base par la propagande occulte des révolutionnaires. L'avenir se chargera de les juger.

Dès aujourd'hui cependant, la publication des documens diplomatiques du Pont-aux-Chantres, par les soins trop obligeans du *soviet* de Pétrograd éclaire d'un jour singulier l'esprit des conseillers du Tsar en ce qui touche la politique étrangère. On dirait que la diplomatie russe n'avait rien oublié ni rien appris depuis le temps de Pierre le Grand et de Catherine II. Toujours la folie de la grandeur, comme si l'Empire n'eût pas été déjà trop vaste, toujours le besoin d'annexer de nouveaux territoires, sans se préoccuper de les amalgamer et de les civiliser, toujours l'obsession de Constantinople et des Lieux-Saints. Plus instructive encore pour les confians alliés du Tsar

est la révélation de la jalousie du cabinet de Pétrograd à l'endroit de la Roumanie. Il va jusqu'à se féliciter des revers de la campagne de 1916, parce que l'échec des grands projets roumains n'était pas défavorable aux intérêts politiques de la Russie. Quelle amertume a dû gonfler le cœur des patriotes roumains à la lecture de ces tristes dépêches! Quelle justification des défiances des Carp et des Stourdza à l'égard de la grande voisine slave! Mais ce n'était pas une raison suffisante pour se jeter dans les bras de l'Autriche, qui ne valait pas mieux que sa rivale.

La révolution russe a ouvert la porte non à la liberté, mais à l'anarchie. Le vent révolutionnaire a balayé du même coup le trône qui chancelait et l'esprit militaire qui n'avait jamais paru plus solide, à en juger par les prodiges de vaillance et d'abnégation qu'il avait accomplis sous les obus allemands. La disparition de la Russie du théâtre de la guerre était à prévoir au lendemain même du renversement du tsarisme, aussitôt que le *soviet* des ouvriers et des soldats de la garnison de Pétrograd se fut dressé en antagoniste de la *Douma* et du ministère provisoire, qui essayait d'organiser un semblant de gouvernement. Le refus de ces soldats d'aller au front impliquait, si le *soviet* était vainqueur, la suppression du front lui-même. L'armistice négocié par Lénine et Trotsky, accepté sans déplaisir par toutes les armées qu'avait énervées la propagande des maximalistes, est donc la suite inévitable du triomphe de ces derniers. Que l'armistice conduise plus ou moins lentement, après des résistances plus ou moins fières et des capitulations plus ou moins résignées, à une paix dictée par l'Allemagne, la Russie, dégoûtée de la lutte, n'en aura pas moins mis bas les armes volontairement devant l'ennemi.

Comme tout s'enchaîne dans les catastrophes que provoque une guerre, la défection des armées russes a réduit l'armée roumaine à l'impossibilité de continuer la lutte, après l'avoir réduite à l'immobilité. Cette brave armée aura été soutenue jusqu'au bout par la fermeté stoïque de son roi et par l'âme généreuse de sa belle et poétique souveraine. Le sort de la Roumanie, isolée et sans secours en face de la coalition germano-touranienne, remplissait d'angoisse tous les amis de ce noble pays. Jamais elle n'avait paru en si grand péril et jamais elle ne leur avait été aussi chère. Les Alliés, à qui la Roumanie a donné tant de preuves de son courage et de son dévouement

à leur cause, ne l'abandonneraient pas, même si elle était forcée de signer une paix temporaire avec ses ennemis. L'heure viendra du règlement de comptes définitif où les droits des nations seront restaurés, l'heure de la revision des accords provisoires qui seraient arrachés par l'Allemagne et ses complices à des adversaires vaillans et malheureux.

La paix générale pourra seule décider de l'avenir de la Roumanie et des autres États qui, au risque de leur existence, se sont levés à côté des Grandes Puissances pour la défense de l'indépendance de l'Europe. A la Conférence de la paix, les Grandes Puissances n'oublieront pas les petites, ni les infortunes imméritées qu'elles ont supportées dans l'intérêt commun. La péninsule balkanique et la région danubienne, foyers d'intrigues germaniques, feront certainement l'objet d'un règlement spécial. La politique allemande cherche à y installer l'hégémonie des Empires centraux et à en interdire l'accès aux Puissances occidentales. Que le Danube devienne un fleuve allemand, que les Balkans ne soient plus qu'une marche de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne, grevée à leur profit d'une servitude de passage pour atteindre Constantinople et Salonique, c'est là ce qu'on veut à Vienne et à Berlin.

La politique des Alliés, en présence de ces visées indéniables, ne sera-t-elle pas d'en prendre le contre-pied? Favoriser la formation d'un bloc balkanique où tous les États intéressés auraient la certitude, sous la protection des Puissances de l'Alliance, de vivre indépendans, de se développer sans contrainte à l'intérieur de frontières équitablement fixées; persuader à ces États d'enterrer profondément les rivalités et les haines qui les ont livrés à leurs ennemis étrangers, pour ne s'occuper qu'à panser les blessures faites par la guerre; les inciter à contracter des unions douanières, — premier stage de leur rapprochement et prélude d'unions plus intimes, — faciles à établir entre pays peu industrialisés et vivant de l'exportation des produits du sol. Dans ce cadre commun, qui embrasserait le bassin inférieur du Danube, la Roumanie occuperait une place considérable. Elle ne resterait pas exposée aux dangers que sa situation de sentinelle perdue de la race latine aux confins de l'Orient ne manquerait pas de lui attirer, tant que ne s'ouvrira pas l'ère pacifique, dont on nous promet la venue.

(A suivre.) BEYENS.

UNE THÉORIE
D'HIPPOLYTE TAINE
SUR
LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Les événemens de 1870 inspirèrent à Renan sa *Réforme intellectuelle et morale*, tandis que Taine entreprenait dans le même esprit ses *Origines de la France contemporaine*. La victoire, cette fois promise à notre bon droit, écartera-t-elle de notre esprit des préoccupations analogues, lorsque sera clos le tragique et glorieux chapitre de nos annales dont le mois d'août 1914 a marqué le début ? Nous ne le pensons pas pour notre part. Nous croyons que la France devra faire effort pour voir plus clair dans son passé de fraîche date, afin d'orienter d'une main désormais plus ferme son prochain avenir. Ces pages voudraient être un jalon posé sur le terrain de sa marche future, afin qu'avec une plus entière connaissance de cause elle puisse en fixer le sens et en déterminer le but. Aussi bien la récente révolution de Russie donnerait-elle au besoin à nos suggestions le mérite de l'actualité et le caractère d'un avertissement.

Taine a résumé lui-même l'inspiration de son grand travail d'âge mûr en ces termes, dans une lettre de 1881 : « La France a été démolie et rebâtie (à la fin du XVIIIe siècle) d'après un principe faux, dans un esprit étroit et superficiel qui est *l'esprit classique ;* et, depuis la première phrase jusqu'à la dernière de mon livre, cet esprit est mon unique objet en principal. »

Ainsi l'esprit jacobin, qui a continué si évidemment d'influer sur nos destinées nationales depuis plus d'un siècle, procéderait de l'esprit classique et ne serait même, à le bien prendre, que l'esprit classique parvenu à son aboutissement, à son terme logique. Cette formule de Taine, une des plus retentissantes et des plus influentes qui soient sorties de ce cerveau si puissamment synthétique, fera l'objet de notre examen critique. Nous lui opposerons une proposition presque directement antagoniste : à notre avis, la véritable source de l'esprit jacobin, qui affirma récemment sous nos yeux sa vitalité par de si patentes manifestations, c'est ce mysticisme chrétien émancipé de ses cadres rationnels et traditionnels que Rousseau a su traduire en paroles plus éloquentes, formuler en phrases plus persuasives qu'aucun de ses contemporains, et qui, depuis lors, sous les figures diverses du *romantisme*, a influencé la pensée européenne dans la plupart de ses décisions théoriques ou pratiques.

Si d'ailleurs nous nous engageons dans cette discussion de principe, ce n'est certes pas pour diminuer la haute figure morale d'Hippolyte Taine. Nul plus que nous ne conserve de respect à sa mémoire, attaché que nous lui fûmes par les liens de la parenté, de l'amitié et de la sympathie intellectuelle : nous imitons simplement en ceci sa scrupuleuse bonne foi dans la recherche du vrai. Son maître Vacherot avait remarqué, dès sa jeunesse, qu'il formulait trop vite, qu'il aimait les définitions au point de leur sacrifier parfois la réalité. Et, d'autre part, le progrès des sciences historiques ou psychologiques permet nécessairement des synthèses plus amples après un demi-siècle écoulé. C'est pourquoi nous sommes assuré qu'il aurait lui-même encouragé notre tentative, ce grand serviteur de la vérité qui réclamait avant tout de ses amis la critique et qui, au lendemain d'une déception académique, écrivait ces belles paroles : « Je donnerais toutes les satisfactions d'amour-propre pour avoir une idée de plus ou pour bien prouver une idée que j'ai ! »

I

Examinons donc sous quelles influences se forma dans l'esprit de Taine sa conception de l'esprit classique, et, avant tout, rappelons les difficultés de nature spéciale qu'il rencontra dans

la vie tout d'abord. Lorsqu'il aborda, peu après sa sortie de l'École Normale, le concours de l'agrégation philosophique dans lequel ses camarades s'apprêtaient à lui céder presque sans compétition la première place, il subit un échec total : une leçon publique sur la morale de Spinoza lui avait valu ce déboire. Exilé dans des postes inférieurs en raison de ses opinions supposées, le jeune professeur souffrit grandement de son isolement moral : il devait donner peu après, dans ses *Philosophes français*, une explication piquante de l'ostracisme qu'il sentait peser sur sa tête à cette heure de sa carrière : « Si vous avez une théorie métaphysique, écrit-il, c'est une arme et les passans s'en effarouchent vite. Cachez-la sous triple serrure, sinon vous êtes un homme dangereux, c'est-à-dire un homme en danger ! » On le lui fit bien voir. Averti, déplacé de Nevers à Poitiers, puis de Poitiers à Besançon, maintenu dans une situation de toutes manières inférieure à ses dons éminens, il se fait mettre en congé. L'agrégation avait été supprimée sur ces entrefaites : il se tourne vers le doctorat, et, sous l'empire de ses préoccupations dominantes, propose à la Faculté de Paris une thèse sur la sensation et la perception extérieure ; le sujet est jugé dangereux : il doit se rabattre sur La Fontaine, un thème qui ne saurait inquiéter ses juges, et il rédige alors sans plaisir, comme un pensum d'écolier, ce livre charmant qui sera son premier succès devant le public. C'est à peu près dans la même disposition d'esprit qu'il entreprend l'*Éloge de Tite-Live*, mis au concours par l'Académie française. Tite-Live est un auteur *qu'il n'aime pas*, écrit-il nettement à l'un de ses correspondans ; mais une récompense académique le ferait connaître, et il a cru devoir entrer dans la lice. Le prix lui est d'abord refusé ; il ne l'obtiendra qu'après une année d'attente, après avoir consenti quelques sacrifices aux timidités de ses juges.

Voilà une série de mécomptes très capables d'aigrir un débutant qui se sentait digne d'un tout différent accueil à son entrée dans la vie littéraire ! Notons ici qu'à l'Académie française, c'était Victor Cousin qui avait fait condamner son *Tite-Live* en première instance : « M. Cousin, écrit-il à ce propos, a pris la parole avec sa passion ordinaire et a demandé lecture... Le passage sur Montesquieu a fait pousser des cris, etc. » Aussi la victime de cette manifestation oratoire indiquait-elle

peu après à Guillaume Guizot que M. Cousin « ferait mieux de ne pas se poser en gendarme intellectuel; » puis, s'élevant presque aussitôt de cette question de personne à la question de principe, dénonçait avec une certaine amertume toutes les philosophies qui « s'érigent en gardiennes de l'ordre public! » De cet état d'âme naquit le livre qui lui donna décidément la célébrité : *Les Philosophes français.*

On y constate que la persécution a quelque peu troublé son clair regard, puisqu'il voit en ce temps tous les classiques grecs, latins ou français à peu près du même œil qu'il regarde Cousin, leur commentateur attitré. Il prête à ce dernier pour faculté dominante la *raison oratoire.* Dans le vaste champ de la philosophie, dit-il, Cousin laisse de côté tout ce qui est scientifique pour développer uniquement ce qui « prête aux effets de tribune; » s'il donne à l'art pour fonction d'exprimer la beauté morale, c'est afin de le mettre au service de l'éloquence. En un mot, dans l'éclectisme cousinien, *le besoin oratoire de prêcher la morale explique tout.* Or Tite-Live et bientôt Racine seront expliqués par lui au moyen de la même formule, et l'on objecterait volontiers qu'il est permis de croire à l'utilité de la morale traditionnelle et d'en appuyer les maximes indépendamment de toute préoccupation *oratoire.* Plus généralement, la théorie de Taine sur la « faculté dominante » est à nos yeux la théorie d'un artiste qui se sent assez sûr de ses dons pour faire accepter, grâce à un développement littéraire prestigieux, les formules les plus hasardées de son choix. C'est pour lui une question de clarté. « Supposons, a-t-il écrit, qu'un historien accepte cette idée générale : la raison oratoire est la faculté dominante du XVIIe siècle français, *ou toute autre*, et la développe... Il laissera dans l'esprit du lecteur une idée nette de notre XVIIe siècle. » Oui, nette, à coup sûr, répondrait-on, mais peut-être incomplète et, si le théoricien n'a pas été entièrement heureux dans son choix, fallacieuse. Aussi bien l'explication par la tendance *oratoire* de toute la conception rationnelle de la morale et de la vie humaine était-elle une gageure de jeunesse que l'auteur de *l'Idéal dans l'Art* devait laisser de côté par la suite. Mais, en modifiant quelque peu son vocabulaire, il continuera de suspecter la raison *classique;* il en voudra tirer la religion jacobine, et, trop longtemps attardé dans cette gageure nouvelle, il ne trouvera plus en lui la fraîcheur d'esprit nécessaire

pour apporter les corrections désirables à sa dernière tentative de synthèse.

Vers 1855, les patrons invoqués par Cousin, les écrivains de notre grand siècle, subissent en sa compagnie la mauvaise humeur du normalien de la veille. Vis-à-vis de son maître Hatzfeld, par exemple, il s'exprime en toute franchise sur les impressions de lecture que lui fournissent à ce moment nos classiques. Lorsqu'il prend en mains Corneille ou Racine, écrit-il, il ne lui arrive jamais d'oublier son livre et de croire qu'il a près de lui des hommes en danger, saisis de douleurs poignantes, agités de passions vraies; or, cela lui arrive à chaque instant tout au contraire, lorsque le volume porte les noms de Shakspeare, de Gœthe, de Byron, de Stendhal, de Balzac ou de Musset !...

Dans Corneille, insistera l'auteur de *La Fontaine et ses fables*, le personnage disparaît pour laisser place à une idée abstraite et morte, *sans âme ni figure d'homme!* « Tout le monde sait, reprendra-t-il à propos de Saint-Simon, que le défaut de nos poètes classiques est de mettre en scène non des hommes, mais des *idées générales*. Leurs personnages sont des passions abstraites qui marchent et qui dissertent. Vous diriez des vices et des vertus échappées de l'*Éthique* d'Aristote, habillés d'une robe grecque ou romaine et occupés à s'analyser ou à se réfuter! » — Enfin, dans *les Philosophes français*, on pourra lire en toutes lettres que si Corneille et Racine ont fait d'admirables discours, en revanche, ils n'ont *pas créé un seul personnage vivant!* Shakspeare, au contraire, n'a pas fait un seul discours éloquent, mais a doté toutes ses figures du relief de la vie réelle!

II

Un tel paradoxe, survivance du plus fanatique romantisme, ne pouvait être longtemps défendu par un esprit aussi droit, aussi parfaitement sincère avec lui-même. Fruit d'une sombre humeur amplement justifiée par les circonstances, il s'atténuera, puis s'évanouira en même temps que cette humeur. Dans l'essai sur *Saint-Simon* où nous venons d'en retrouver quelques échos, on rencontre une définition déjà bien autrement exacte de l'esprit classique français. « Sur le devant du théâtre, écrit le jeune commentateur des immortels *Mémoires*, Bossuet, Boileau,

Racine, tout le chœur des grands écrivains jouait la pièce officielle et majestueuse. L'illusion était parfaite : nous apercevions un monde sublime et pur; les choses basses ou excessives avaient disparu de la vie humaine. Les passions *étaient contenues sous la discipline du devoir.* Jusque dans ses momens extrêmes, la nature, désespérée, subissait *l'empire de la raison et des convenances!* » Puis, tout aussitôt, le critique nous rappelle que les coulisses du théâtre offraient un autre spectacle, que la nature humaine y trouvait sa revanche et que Saint-Simon est le peintre incomparable de ces coulisses! — Soit, mais l'inspiration essentielle de l'art et de la littérature classiques n'en était donc pas moins le culte de la discipline, du devoir, de l'empire sur soi-même, des convenances et de la raison, nous venons de l'entendre dire. Or, expliquer une telle inspiration par la tendance à l'*abstraction* ou par les dispositions *oratoires* du tempérament, c'est là, on en conviendra, une entreprise qu'il est difficile de mener à bon terme, le talent d'exposition le plus brillant y fût-il constamment employé.

Six mois encore, et Mme de La Fayette allait fournir à l'auteur des *Essais de critique et d'histoire* l'occasion de définir involontairement l'esprit classique par la conception *moralement aristocratique* de la vie et non plus seulement par les attitudes physiquement ou tout au plus intellectuellement aristocratiques des *habitués de salon,* comme il a si souvent tenté de le faire. Que nous montre-t-il en effet dans les romans de cette femme distinguée par l'esprit et par le cœur? Des princes et des princesses d'âme grande autant que de majestueuse contenance. L'amour, la jalousie atroce, les angoisses suprêmes du corps brisé par la maladie de l'âme, tout s'adoucit, tout s'estompe, dit-il, en cette atmosphère de paisible fiction. Mme de La Fayette ne *s'abandonne* pas comme une artiste ou comme une actrice aux flots orageux de l'affectivité déchaînée; elle se *contient* comme une grande dame et comme une femme du monde, — nous dirions comme une chrétienne avant tout. — Les personnages qu'elle crée entrevoient les tempêtes et les transports possibles de la passion qui les agite; mais, au même moment, ils en détournent les yeux parce qu'ils entendent *rester maîtres d'eux-mêmes!*

Considérons plutôt Mme de Clèves en particulier, poursui Taine; elle est sans cesse en garde contre les impulsions de son

tempérament émotif : elle se reproche comme un crime les impressions les plus fugitives et les moins volontaires. Impossible de rêver une probité plus haute, une plus scrupuleuse droiture! On sent une âme qui, élevée par les plus nobles conseils et les plus saints exemples, les yeux sans cesse attachés sur l'image divine de la vertu, a conçu pour cette image non seulement de la vénération, mais de la tendresse; une âme qui respecte l'honneur, non seulement comme une loi inviolable, mais comme la plus chère et la plus précieuse beauté de la vie humaine. C'est là ce que résume son admirable confidence à son époux : « Je vous demande mille pardons : si j'ai des sentimens qui vous déplaisent, du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions! » Remarquons que tel est aussi le langage de Pauline dans *Polyeucte* et concluons qu'en des âmes ainsi façonnées par une forte discipline morale préalable, l'image ne se transforme plus nécessairement en geste comme il arrive pour le primitif et pour l'enfant, comme Taine l'admire à cette époque de sa vie dans les personnages de Shakspeare ou dans ceux de Stendhal. Et voilà précisément ce qui, dans la littérature des siècles d'équilibre et de puissance raisonnée, — surtout depuis l'avènement du christianisme, — est éducateur ou *classique*, au sens vrai de ce dernier mot.

Pendant sa première jeunesse, Taine inclina quelque temps à penser que la psychologie classique était bonne en effet pour des écoliers, tandis que celle qui convient aux hommes mûrs se trouverait dans Shakspeare, Stendhal, Balzac et George Sand. En présence de Mme de Clèves, il consent d'admirer, comme on vient de le voir, mais à la condition qu'on ne demande pas à notre temps d'imiter : ce serait, dit-il, *impossible :* nous devons faire *autrement* que nos ancêtres, tout en estimant ce que nos ancêtres ont fait! — Aphorisme qui peut être accepté sur le terrain de l'art, mais qui doit nécessairement étonner les moralistes. Pourquoi faire *autrement* qu'une personne qui fait bien? Il faut faire *mieux* dans le même sens, si l'on peut : c'est le conseil de la sagesse sociale. On sait que Taine reviendra, sans trop de délai, à cette sagesse-là pour sa part.

Aussi bien l'amertume de ses premières expériences littéraires était-elle seule capable de le faire un instant si sévère à certains de nos classiques, en particulier à nos deux grands tragiques. Il sentait trop en artiste pour n'être pas racinien

dans le fond de son cœur : il vivait trop la règle stoïque pour ne pas se retrouver cornélien quelque jour. Déjà, dans le premier des articles critiques qui soient sortis de sa plume (un essai sur La Bruyère), il avait parlé du rôle *divin* de Monime et célébré l'émotion contenue, délicate, profonde, que ce rôle dégage comme une musique touchante qui ravit lorsqu'on l'écoute et qui, lorsqu'on ne l'entend plus, fait rêver. — Racine aurait-il donc créé parfois des hommes, non des abstractions ou des harangues? — Mais la réparation sera bien autrement complète dans les trois feuilletons consacrés en 1858 par le jeune collaborateur du *Journal des Débats* au créateur de Monime, feuilletons qui ont été recueillis dans ses *Nouveaux Essais*. Il y tient désormais la balance égale entre Racine et Shakspeare qu'il plaçait, peu de temps auparavant, si loin l'un de l'autre. Certes, concède-t-il alors, il est bon de connaître l'homme et c'est le lot du poète anglais, mais il est également beau de l'*embellir*, et c'est le mérite du dramaturge français. De ces deux voies ouvertes devant l'artiste, *l'une vaut l'autre*, car il y a tout autant de gloire à épurer qu'à créer. Si Shakspeare nous repose parfois de Racine, Racine ne nous repose pas moins de Shakspeare. Monime, Junie, Andromaque sont des êtres divins dont la perfection est d'un genre unique, car on trouve en elles non plus seulement des enfans frêles, tendres et touchans comme Imogène ou comme Ophélie, mais des femmes réfléchies, d'esprit cultivé, de ferme caractère. On les voit sans cesse maîtresses d'elles-mêmes, capables de discerner, à travers les obscurités de la mêlée sociale, l'utile et l'honnête, de l'atteindre malgré les tentations ou les erreurs, de résister aux autres et *à soi!* Compagnes vraiment égales de l'homme désormais, parce que leur vertu comme la sienne est fondée sur la raison ! « Si j'avais, écrit le correspondant de Hatzfeld après quatre ans de réflexion continuée sur le spectacle du monde, si j'avais le pouvoir de ranimer les êtres, ce n'est pas Desdémone que j'évoquerais, elle est trop petite fille : ni Hamlet, j'aurais mal aux nerfs. C'est Monime que je voudrais voir !... Nous ne devons pas juger un monde aristocratique et oratoire (il faudrait dire, selon nous, rationnel et chrétien) d'après nos cris de poètes lyriques et nos habitudes de plébéiens... Il y a là une nuance de beauté que nul peintre n'avait encore saisie, la délicatesse de l'honnêteté et le tact de la vertu. Cette beauté se

soutient devant l'humeur exaltée qu'a peinte Calderon et devant les effusions naïves qu'a représentées Shakspeare. Les femmes de Calderon sont des héros, celles de Shakspeare sont des enfans, celles de Racine sont des femmes ! » Sainte-Beuve avait marqué, vingt ans plus tôt, d'analogues repentirs après de moins sévères objections.

Puis, dans la *Philosophie de l'art*, viendra la réparation à Corneille qui se verra traiter de Michel-Ange français pour avoir exprimé, sur le mode le plus grandiose, la force morale et l'héroïsme du caractère. Il en trouvait autour de lui les modèles, ajoutera Taine, dans les vigoureuses passions, dans le fier sentiment de l'honneur et du devoir qui anime des âmes encore féodales. Et nous ajouterions chrétiennes, en constatant donc avec satisfaction que les *salons* seuls, que l'habitude « d'aller en visite dans l'après-midi et en soirée le soir » n'ont pas fait la clémence d'Auguste et la vertu de Pauline.

III

Dans sa monumentale *Histoire de la Littérature anglaise*, Taine rencontre de nouveau le classique, et, par malheur, le contemple en assez fâcheuse posture sous les derniers rois Stuarts. Après Shakspeare et après Milton, voici que les écrivains d'outre-Manche se mettent à l'école de nos grands hommes; ils prennent pour modèles Boileau, Molière, Racine, mais ne leur empruntent que la forme et laissent là l'esprit de leurs œuvres : ce que Taine n'a pas assez mis en relief, quoiqu'il l'ait certainement aperçu. Dans la littérature anglaise soumise à l'influence classique française, dit-il, on ne trouve plus ni création ni inspiration, mais de l'ordre et de la méthode, plus de sentiment des ensembles, mais la soigneuse observation des parties, la clarté, la commodité, l'agrément, un réseau de routes carrossables pour la pensée. Chez nos voisins britanniques, la conversation devient aussi la première affaire de la vie : on disserte et on dispute : on voit des gentilshommes assis sur des fauteuils dorés, diserts, élégans, curieux, en gants fins, en chapeaux emplumés, le jarret prêt à la révérence et le gosier fait au compliment.

Remarquons-le pourtant, sur le sol anglais ces emprunts n'engendrent qu'une littérature de patente *décadence*, si on la

mesure à l'art exquis de l'époque antérieure. Wycherley, Congreve, Farqhar font négliger Marlowe, Fletcher, Ben Johnson et Shakspeare. L'homme naturel, quand il se retrouve encore dans cette littérature n'est plus qu'un échappé d'écurie ou de chenil : l'homme cultivé, quand il s'y fait voir, a les traits d'un « roué » cynique et brutal. Recueillons plutôt cette appréciation de Taine sur le théâtre anglais de la Restauration. On y présente, écrit-il, le ménage comme une prison, le mariage comme une guerre, la femme comme une révoltée, l'adultère comme une issue, le désordre comme un droit et l'extravagance comme un plaisir. Or tout cela, remarquons-le, c'est exactement l'inspiration morale du romantisme français de 1830. Comment une certaine confusion ne serait-elle pas sortie, pour l'esprit du puissant évocateur, de ces patentes insuffisances du vocabulaire historique, hérité d'un temps moins clairvoyant que le nôtre? Par une nouvelle péripétie de sa destinée intellectuelle, Taine revint donc de sa géniale excursion outre-Manche avec quelques préventions rajeunies contre l'esprit classique!

Les derniers chapitres de son grand ouvrage de jeunesse l'ont pourtant mis en face de ce prestigieux Rousseau dont la prédication mystique a changé soudain la face de l'Europe morale, et voici comment il explique cette puissante influence. La vie mondaine et artificielle que Louis XIV avait mise à la mode commençait, dit-il, à excéder les classes cultivées. Un plébéien genevois parut à ce moment pour formuler tout haut le secret du public et l'on jugea, de façon unanime, qu'il avait découvert ou retrouvé la campagne, la conscience, la religion, les droits de l'homme et les sentimens naturels. On vit alors un nouveau personnage faire, sous les auspices de Jean-Jacques, ses premiers pas dans le monde : c'est l'homme *sensible*, qui, par son caractère sérieux et son goût pour la nature forme un parfait contraste avec l'homme de cour. Sans doute, ce personnage se sent des lieux qu'il a fréquentés : il est raffiné et fade : il s'attendrit à l'aspect des jeunes agneaux qui broutent l'herbe naissante et bénit les petits oiseaux qui célèbrent leur bonheur par des concerts. Il est emphatique et phraseur, compose des tirades sur le sentiment, invective contre le siècle, apostrophe la Vertu, la Raison, la Vérité et les autres divinités abstraites qu'on grave en taille-douce sur les frontispices. Tout cela parce qu'en dépit de lui-même, *il reste homme de salon et d'académie;* après

avoir dit des douceurs aux dames, il en dit à la Nature et déclame, en périodes limées, à propos de Dieu.

Il fallait citer cette première psychologie du mouvement rousseauiste sous la plume de Taine pour en faire toucher du doigt les lacunes. Est-ce donc par la fréquentation des salons qu'on est conduit à faire des agneaux ses frères, à restaurer la conscience et la religion, — si tant est que Rousseau ait efficacement travaillé à de telles restaurations? — François d'Assise fut-il donc un lauréat d'académies? Non, un ressort plus puissant mille fois dans l'âme humaine, l'appétit mystique au service de quelque volonté de puissance, se révèle au XVIIIe siècle comme au XIIIe à la source du Naturisme réveillé. Le dogme qui caractérise l'hérésie rousseauiste, l'affirmation de la *bonté naturelle* tend à proclamer de façon indirecte l'alliance de la Divinité avec l'homme du peuple sans culture. Or ce dogme-là, Taine n'hésite pas à l'expliquer également par l'influence des salons classiques, dans son *Histoire de la littérature anglaise :* « Cent cinquante ans de politesse et d'idées générales, écrit-il en propres termes, ont persuadé aux Français d'avoir confiance *dans la bonté naturelle!* » Mais les salons brillent-ils donc par la bonté, d'ordinaire? Célébrant ailleurs la perfection du dialogue, sous ces lambris dorés, Taine y entendait s'échanger de ces adjectifs « à deux tranchans qui égorgent un adversaire! » Il ajoute que les classiques n'ont jamais conçu l'espèce humaine que comme cultivée; c'est pourquoi l'enfant, l'artiste, le barbare, l'inspiré leur échappent. Peut-être, encore qu'à notre avis ils négligent plutôt ces catégories humaines comme peu dignes de leur intérêt parce qu'elles demeurent esclaves de leur affectivité débridée. Mais encore, les classiques, tout au moins les classiques chrétiens, savent-ils fort bien que la culture, et surtout la culture morale, ne fleurit pas aux origines : il a fallu des chrétiens hérétiques, qui n'avaient plus guère de classique que le masque, pour émettre et faire accepter du XVIIIe siècle cette idée de bonté ou même simplement de raison *naturelles.*

Avant de quitter l'*Histoire de la littérature anglaise*, empruntons-lui quelques-unes des affirmations décisives qui, plus de dix ans avant *les Origines de la France contemporaine*, annoncent l'inspiration dominante de cet ouvrage où nous les retrouverons à peu près sans retouches : réponse péremptoire d'ailleurs à ceux qui ont voulu faire naître uniquement des événemens

de 1871 les doctrines de la maturité de Taine. Au vrai, ces doctrines naquirent de son expérience vitale et de sa réflexion continuée sur le spectacle du monde moderne. — Comme il l'a fait lorsqu'il a maintenu au théâtre anglais de la Restauration le nom usurpé de classique, Taine apprécie l'œuvre de Rousseau par sa forme plutôt que par son contenu. Ses périodes ont été, dix-huit heures durant, tournées, polies, balancées dans sa tête, écrit-il : et quant aux notions si profondément novatrices que ces périodes revêtent, il faudrait en demander le secret à l'esprit de société qui conduit à la chasse aux idées et qui, de la pensée, mais surtout de la pensée rapide, fait une fête pour le penseur. Car l'élan de l'imagination cesse alors d'être contenu, rectifié par le sens pratique : on pense uniquement pour penser : on plane au-dessus de l'observation, dans la raison oratoire et dans la rhétorique. Par là s'expliquerait le succès de Rousseau.

Jugeant ainsi de l'inspiration du XVIIIe siècle, Taine est amené à voir en ce siècle le continuateur sans lacune et sans transition du XVIIe. On avait, dit-il, étudié d'abord l'homme *en soi :* on étudie maintenant l'homme *abstrait.* Les écrivains religieux et monarchiques sont, sur ce point, les devanciers des écrivains impies et révolutionnaires. Boileau conduit à Rousseau, comme Racine à Robespierre! La raison oratoire avait formé le théâtre régulier de Corneille, puis la prédication classique de Bossuet; la raison oratoire produit encore le *Contrat social* et la Déclaration des Droits. Dans l'un comme dans l'autre cas, on s'est fabriqué une certaine idée de l'homme, de ses penchans, de ses facultés, de ses devoirs : idée mutilée, mais d'autant plus nette qu'elle est plus réduite. Or cette idée, d'abord strictement aristocratique, va devenir rapidement populaire : au lieu d'être un *amusement*, elle sera désormais une *foi!* Mais, interrompons-nous ici, comment expliquer une si radicale métamorphose, si ce n'est par l'entrée en scène d'un mysticisme conquérant, émancipé des disciplines rationnelles dont l'encadra l'Église romaine? Taine se restreint à écrire que des mains délicates et *sceptiques* la psychologie classique, cette idée « mutilée » de l'homme, passe aux mains grossières et *enthousiastes* qui d'un lustre de salon vont faire une torche incendiaire. Et la métaphore a de l'éclat, mais elle n'est pourtant à nos yeux qu'une métaphore. Visant à traduire la réalité des faits, elle la défigure : elle donne l'accessoire pour l'essentiel dans ce grand mouvement

des esprits qui remplit le XVIIIe siècle, et qu'on peut assimiler à une deuxième réforme religieuse superposée à celle du XVIe siècle. La Révolution a été *une guerre de religion* comme la Ligue, remarquait vers ce temps Gustave Flaubert, préparant les matériaux historiques de son *Éducation sentimentale*.

IV

Sa monumentale construction théorique à propos de la littérature anglaise n'avait pu grandement éclairer Taine sur les véritables ressorts de la Révolution et sur les origines de la France contemporaine, car les témoins anglo-saxons de cette Révolution, fort clairvoyans sur son avenir, le sont peu sur ses sources. Ce qu'un Burke reproche à la France de 1793, c'est l'*athéisme* autant que l'anti-traditionalisme : il ne va donc jamais au fond des choses, il n'entrevoit pas que l'hérésie mystique de Rousseau sut fournir à l'impérialisme plébéien des alliés métaphysiques pour appuyer sa cause. Taine n'a pu trouver chez ces polémistes étroits le trait de lumière qui lui aurait montré sous un jour plus vrai les origines jacobines. — Voyons jusqu'à quel point le spectacle et la méditation des événemens de 1870-1871 ont éclairé sa philosophie de notre histoire nationale et préparé les retentissantes conclusions de son dernier ouvrage.

A la veille de la guerre franco-prussienne, il était sur le point d'entreprendre une histoire de la littérature allemande depuis l'*Aufklaerung :* au lendemain de nos désastres, il se décide, par sentiment de son devoir patriotique, à scruter plutôt *les Origines de la France contemporaine*. Mais il ne semble pas que l'esprit classique vienne tout aussitôt se présenter à sa pensée comme l'auteur responsable du système social des Jacobins. On dirait même qu'il cherche plutôt dans le domaine du mysticisme la raison d'être de cette grande convulsion morale. Le 19 décembre 1872, il écrit en effet au directeur du *Journal des Débats* que l'esprit révolutionnaire et l'esprit *clérical* ont des ressorts presque semblables, à savoir : le goût des principes admis d'avance, l'aversion pour l'expérience, l'ignorance de l'histoire, l'obéissance aux phrases toutes aites, l'instinct de la tyrannie et l'aptitude à l'esclavage : il en conclut qu'on ne peut combattre l'un par l'autre,

mais qu'il faut les combattre tous les deux. Il y a certainement là un commencement de clairvoyance sur la racine mystique de l'esprit jacobin, quoique les caractères présentés comme essentiels à cet esprit soient superficiellement choisis et, en réalité, secondaires : car le fond, comme celui de tout mysticisme, en est à notre avis dans un effort de conquête appuyé de quelque alliance métaphysique. Si d'ailleurs le cléricalisme, qui est la religion chrétienne réduite à l'état d'instrument politique, ne peut pas grand'chose en effet contre ce mysticisme façonné à l'exacte mesure des appétits démagogiques qui est la doctrine de Rousseau dans sa ramification sociale, il n'est pas exact, selon nous, que la morale chrétienne rationnelle soit sans efficacité contre cette maladie de l'esprit moderne. Elle en est certainement l'un des remèdes.

Six mois encore, et le 12 juillet 1873, l'historien des *Origines* renseignera Guizot, ce patriarche de la philosophie de l'histoire, sur les résultats préliminaires de la vaste enquête entamée par lui deux années auparavant. — L'idée qu'on s'est faite de l'homme et de la société au XVIIIe siècle, était, dit-il, d'une fausseté prodigieuse et, de plus, en parfait désaccord avec ce qu'enseignaient les premiers esprits de ce temps, un Voltaire, un Montesquieu, un Buffon. — Et certes, remarquerons-nous de notre côté, ces trois penseurs, restés suffisamment rationnels en leur conception de la vie, se sont peu écartés de la psychologie classique en un siècle qui lui a si rapidement tourné le dos dans sa seconde partie. Encore Buffon, venu le dernier des trois, a-t-il fait quelques concessions à la psychologie de son temps. Mais Taine ne mentionne pas ici Rousseau ! Or, la venue de ce prophète lui eût facilement expliqué le « désaccord » qu'il constate entre l'opinion moyenne et les grands esprits de l'époque; elle lui eût conseillé au surplus d'*opposer* entre eux, bien loin de les identifier, l'esprit classique quelque peu survivant dans les publicistes réfléchis qu'il vient de nommer et l'esprit jacobin issu de la prédication de Jean-Jacques. Avec le XIXe siècle presque tout entier, il a continué d'envisager Voltaire, Montesquieu et Rousseau comme ayant travaillé de concert aux événemens de la fin du XVIIIe siècle au lieu de montrer Rousseau travaillant à peu près directement contre les suggestions politiques de Montesquieu et de Voltaire.

Ce n'est pas que la vie ne l'ait fait de plus en plus clair

voyant à l'erreur fondamentale de la psychologie de Rousseau. Sauf au temps de ses débuts littéraires (dans ses *Jeunes gens de Platon*) il n'a jamais cru à la bonté naturelle de l'homme, et son *Graindorge* renferme une page bien frappante de psychologie « impérialiste » véridique; c'est l'exhortation de l'américain *self made man* à son jeune parent : « Mon enfant, tu as les joues roses et tu entres dans la vie comme dans une salle à manger pour te mettre à table, etc. » En 1873, il n'ignore pas qu'on l'accuse pourtant de continuer, par son déterminisme théorique, la philosophie du XVIIIe siècle, et il croit devoir protester contre une telle interprétation de sa pensée vis-à-vis de Guizot, l'un de ses plus anciens protecteurs et son patron désigné pour sa prochaine candidature à l'Académie française. Il va donner la main aux croyans du « péché originel, » en proclamant une fois de plus que la volonté de puissance est fondamentale en tout ce qui vit. « Le XVIIIe siècle, écrit-il, admet que l'homme en soi, l'homme abstrait, l'homme primitif et naturel est essentiellement bon et surtout raisonnable. En général, cette conclusion passe pour être une conséquence rigoureuse de la philosophie du XVIIIe siècle. Tout ce que je puis dire, c'est que la raison, même laïque, ne l'accepte pas. Du moins la science, dès qu'elle est précise et solide, cesse d'être révolutionnaire et même devient anti-révolutionnaire. La zoologie nous montre que l'homme a des canines : prenons garde d'éveiller en lui l'instinct carnassier et féroce. La psychologie nous montre que la raison dans l'homme a pour supports les mots et les images : prenons garde de provoquer en lui l'halluciné et le fou... L'histoire montre que les États, les gouvernemens, les religions, les églises, toutes les grandes institutions sont les seuls moyens par lesquels l'homme, animal et sauvage, acquiert sa petite part de raison et de justice. Bref, il me semble que la science laïque conduit à l'esprit de prudence et de conservation. »

Mais un an se passe, et le voilà de nouveau tourné vers l'esprit classique pour en faire le bouc émissaire des péchés jacobins, car le 31 juillet 1874, il expose à Boutmy son intention de revenir à la thèse jadis posée par lui dans sa *Littérature anglaise* : il montrera, dit-il, dans Boileau, Descartes, Sacy, Corneille, Racine ou Fléchier les ancêtres directs de Saint-Just et de Robespierre. Et Descartes seul, pour avoir concouru à l'idée de

raison *naturelle* nous paraît avoir sa place légitime dans cet arbre généalogique hasardeux.

V

A la fin de 1875 paraît le premier volume des *Origines*, celui qui est consacré à *l'Ancien régime*. On n'a pas oublié la vigoureuse allégorie par laquelle l'auteur cherche à traduire aux yeux du lecteur son impression sur la France révolutionnaire. Lorsque, dit-il, on voit un homme de constitution un peu faible, mais d'apparence saine et d'habitudes paisibles, boire avidement une liqueur nouvelle, puis, tout à coup, tomber à terre, l'écume à la bouche, délirer et se débattre dans des convulsions violentes, on devine aisément que le breuvage agréable contenait en solution quelque substance toxique. Or, tel est le spectacle qu'offre la France après s'être désaltérée à la coupe que lui tendit le XVIIIe siècle philosophique. Il y avait donc un poison dans cette philosophie et c'est la nature de ce poison qu'il s'agit de déceler.

Selon Taine, ce poison-là est d'une essence bien étrange. A l'analyse, il le trouve composé de deux ingrédiens qui, séparés, ont sur l'organisme social une action *salutaire*, tandis que combinés entre eux, ils se montrent délétères au point que nous venons de dire! Ce sont d'une part l'acquis scientifique déjà fort imposant du siècle : d'autre part l'esprit classique hérité par lui de son prédécesseur immédiat. — Pour nous, on le sait, notre solution est plus simple : elle a l'avantage de ne présenter rien « d'étrange » ni « de nouveau, » car le poison dont nous constatons les effets nous est dès longtemps connu par ses résultats psychiques et même physiologiques. Les prophètes camisards et les convulsionnaires jansénistes venaient d'en présenter aux yeux les symptômes : c'est le mysticisme dans ses formes extrêmes : en ce cas, un mysticisme chrétien hérétique dont Rousseau s'est révélé le plus persuasif interprète après l'avoir trouvé à peu près mûr déjà dans l'atmosphère morale de son temps.

Mais revenons au commentaire de Taine sur les deux composans qu'il y a cru discerner. Le premier, l'acquis scientifique, est selon lui excellent de tous points et bienfaisant par sa nature même : il constate en particulier le progrès du savoir sur un

terrain qui lui est particulièrement cher, celui de la psychologie théorique; il dit les mérites de Locke et de Condillac. Puis il emprunte à Voltaire, principalement à l'*Essai sur les mœurs*, une sociologie assez rationnelle et scientifique en effet. Mais il s'abstient, une fois de plus, de noter l'influence de Rousseau sur l'opinion en matière de psychologie et de sociologie : et, se retournant vers le XVIIe siècle, il expose que la religion chrétienne ayant alors fourni une théorie *achevée* du monde moral, on y décrivit l'homme d'après cette norme fixe (selon nous c'est la norme expérimentale et rationnelle tout simplement) et l'on s'efforça d'y accommoder toutes les observations du réel. Il ajoute que le XVIIIe siècle étant au contraire parti de l'homme *observable*, son étude aboutit à des résultats plus sérieux. Il conclut que la psychologie dominante a été fallacieuse en notre siècle classique, plus exacte déjà pendant le siècle suivant. Or nous pensons tout autrement de ces deux âges conduits l'un par Corneille et Bossuet, l'autre par Diderot et Rousseau (car la « philosophie » de Voltaire s'est de plus en plus réduite avec les années à un antichristianisme implacable : celle de Montesquieu et de Buffon a été ou écartée, ou largement modifiée dans le sens des suggestions de Jean-Jacques après 1760.) Et faire de Jean-Jacques un psychologue en progrès sur Bossuet est sans doute un paradoxe que nul ne s'aviserait aujourd'hui de soutenir!

Si pourtant l'appréciation de Taine était justifiée, si l'acquis scientifique avait procuré une psychologie plus légitime que jamais aux hommes du XVIIIe siècle finissant, d'où viendraient donc leurs redoutables erreurs et l'accès épileptiforme dont ils ont donné le spectacle? — Taine va nous l'expliquer au moyen d'une allégorie nouvelle. Les progrès réalisés par l'observation méthodique permettaient, dit-il, de contempler alors de plus haut le monde : mais il reste à examiner *l'état des yeux* de l'observateur : or cet état était mauvais parce que sur ces yeux s'étaient posés, comme une paire de fâcheuses besicles, les verres déformans de l'esprit classique. Et l'historien de reprendre la démonstration jadis esquissée dans sa *Littérature anglaise* : à dater du règne des Précieuses, les salons, la conversation polie forment chez nous le style *oratoire :* l'ordonnance parfaite, les transitions ménagées, l'art de démontrer, d'expliquer, de persuader deviennent les fruits de cette éducation en serre chaude : la langue française se fait de plus en plus l'organe d'une cer-

taine raison, la raison *oratoire* ou la raison *raisonnante*, — car c'est cette seconde épithète que Taine va désormais préférer le plus souvent à la première (1).

Qu'est-ce pourtant au juste qu'une raison raisonnante dont les solutions seront si peu raisonnables? C'est, précise son critique, celle qui veut penser avec le moins de préparation et le plus de commodité possible, celle qui se contente de son acquis sans songer à le renouveler. Par là, elle devient à la longue si peu capable d'enregistrer les détails fournis par l'expérience accrue de l'époque qu'elle se restreint à prendre pour matériaux de ses combinaisons favorites des *lieux communs* de plus en plus minces, de moins en moins colorés de nuances. Ainsi, dans un caractère vivant, on discerne deux sortes de traits; les premiers, communs à tous les hommes; les autres, particuliers à l'individu. Eh bien! l'art classique, né de la raison raisonnante, ne s'occupera que des premiers; de parti pris il effacera, négligera ou subordonnera les autres. Quant aux circonstances de temps et de lieu, il les indique à peine, parce qu'il trouve plus commode d'en *faire abstraction!*

Par là, si nous en croyons Taine, cet art se serait montré tout à fait impropre à figurer la chose vivante, l'individu réel tel qu'il existe effectivement dans la nature et dans l'histoire, c'est-à-dire comme un ensemble indéfini, comme un riche réseau de modalités diverses, comme un organisme complet. Le bel esprit du XVIIIe siècle admet que l'homme est partout le même parce qu'il ne veut voir dans cet homme que la raison raisonnante, la même en tous temps, la même en tous lieux. Il applaudit aux Incas de Marmontel, au Gonzalve de Florian, au Paria de Bernardin, aux Otaïtiens de Bougainville (tous écrivains pénétrés de l'influence de Rousseau, remarquons-le).

(1) Taine, qui dut beaucoup à Sainte-Beuve et qui lui en a rendu grâce en de belles pages éloquentes, avait pu lire dans les *Portraits contemporains* (1846) à propos de Daunou : « Je suis toujours tenté d'en vouloir, je l'avoue, à cette méthode logique, à celle de Condillac en particulier, qui faisait ainsi *appareil* et illusion à force de clarté devant des *yeux* si bien organisés d'ailleurs. On affectait d'abord de tout définir, de réduire le problème à ses termes les plus nets, les plus précis, identifiant les idées et leurs signes afin de raisonner au pied de la lettre; on simplifiait tout pour mieux résoudre, tandis que, dans la réalité, les choses vont se grossissant, se compliquant sans cesse par suite des passions, des intérêts... La conclusion, si nettement déduite, eût été triomphante si les hommes eussent formé une classe de logique ou de géométrie... non pas un peuple... Ce défaut tient à l'abus de la méthode dite d'*analyse*, etc. » Mais Sainte-Beuve n'a pas donné à cette remarque toute la portée qu'elle a prise dans le système de Taine.

Il pose en principe que, *naturellement*, tout esprit humain *pense et parle comme un livre!*

Le trait est joli. Il fut sans doute inspiré à Taine par le souvenir de Jefferson, jadis étudié dans un ouvrage de son ami de Witt. Cet homme d'État nord-américain disait en effet des Français dans les derniers jours de 1789 : « Ils sont versés dans la théorie et novices dans la pratique du gouvernement. Ils ne connaissent les hommes *que tels qu'on les voit dans les livres*, et non tels qu'ils sont dans le monde! » Sans doute, mais Jefferson sous-entendait ici : tels qu'on les voit dans les livres *de l'époque*, à savoir dans ceux de Rousseau et de son école! Tels en effet qu'on les voit dans les écrits de Thucydide, de Tacite, de Machiavel, de Hobbes, de La Rochefoucauld, ils seraient tels qu'on les doit voir pour les bien gouverner. Il n'y a donc rien de *classique*, quand on la regarde de près, dans l'opinion des Jacobins sur la nature humaine : c'est une opinion tirée de livres peut-être, mais de livres mystiques et déjà « romantiques, » non pas de livres rationnels.

Il est vrai que Taine continue de considérer les écrits de Rousseau comme des produits de l'inspiration *classique*. L'homme sensible, ce parangon de l'époque, est une fois de plus présenté par lui comme une *fantaisie de la mode*, issue d'une réaction contre la vie artificielle des salons. Rousseau prêche, dit-il, en *périodes travaillées*, le charme de la vie sauvage et dès lors les petits maîtres, entre deux madrigaux, rêvent au bonheur de coucher nus dans la forêt vierge. Aussi, quand viendra la Révolution, le *rétrécissement* psychologique, — nous dirions l'aberration psychologique imposée par le mysticisme de conquête, — sera parvenu à son comble : on se figurera la créature humaine comme un *automate* simple dont le mécanisme est connu ; — et nous dirions pour notre part, comme un inspiré du Dieu bon, un privilégié dont le geste ne saurait donc être que providentiel!

Mais Taine, après quinze ans écoulés, n'a pas renoncé à expliquer par les salons, par la conversation ou l'abstraction, la thèse de la bonté naturelle, cette assertion toute mystique qui est, au vrai, un cri conquérant de l'âme plébéienne, réclamant sa part de pouvoir social. Les écrivains du temps, explique l'historien, jugent l'homme ordinaire d'après eux-mêmes : pour eux l'esprit humain est leur esprit, l'esprit classique. Quand ils regardent autour d'eux, ils croient voir la raison régner partout dans le

monde : une forme d'esprit si universelle ne peut alors manquer de leur paraître *naturelle*. — Et ceci est jusqu'à un certain point acceptable. — Mais encore, à cette haute idée des facultés de l'homme s'ajoute une idée non moins haute de son *cœur* — et c'est ici que s'arrête, selon nous, la capacité d'explication de Taine, car l'illusion mystique peut seule nous faire comprendre la foi dans la bonté naturelle. — Rousseau *a déclaré qu'il se sentait bon*, écrit l'auteur de *l'Ancien régime*, et le beau monde s'est *jeté* sur cette croyance avec toutes les exagérations de la mode et toute la sentimentalité des salons (?). On reste convaincu que l'homme, *surtout l'homme du peuple*, est naturellement sensible et affectueux. — Tout cela, c'est constater, mais non pas expliquer la contagion sentimentale qui se répandit de bas en haut bien plutôt que de haut en bas vers cette époque ; c'est assurément offrir une interprétation des faits ingénieuse, séduisante, spécieuse même, mais non point persuasive pour quiconque a personnellement réfléchi, à la lumière des plus récentes conquêtes de la psychologie ou de l'histoire, sur les ressorts profonds de l'activité humaine ; c'est trop demander à la mode ou à l'engouement, trop peu aux intérêts avides, aux passions impulsives, à cette volonté de puissance imprescriptible dans l'être et qui peut bien être adoucie, rationalisée dans ses méthodes, — telle est l'œuvre de la civilisation et de la morale, — mais non pas effacée du livre de la vie. Aussi bien la mode elle-même ne fait-elle guère que traduire sous une forme futile quelque chose de ces intérêts ou de ces passions.

Il est vrai que Taine reviendra sur l'influence de Rousseau vers la fin de son *Ancien régime*, lorsqu'il commencera d'étudier les prodromes immédiats de la Révolution. Il présente alors cette influence comme la troisième étape de l'esprit *classique* en marche pour conquérir l'opinion française : la première de ces étapes étant marquée par Voltaire et Montesquieu qui vinrent abattre la religion chrétienne et le sentiment monarchique, ces défenses extérieures de l'ancien régime ; la seconde se résumant dans l'entreprise encyclopédique, conduite par des chefs, les uns sceptiques (d'Alembert, d'Holbach) et les autres panthéistes (Diderot, Raynal), — mais ces derniers déjà rousseauisés selon nous. — Alors et en troisième lieu, indique Taine, s'avance Rousseau suivi des *socialistes*, ses adeptes, qui déclarent l'Eldorado tout proche et son avènement imminent.

« Otez, clament ces guides de la dernière vague d'assaut, ôtez les digues élevées par la tyrannie ou par la routine : la nature délivrée reprendra son allure droite et saine. L'Eden nous appartient; nous y avons droit : la Nature et la Providence nous y appellent de concert! Seule une constitution arbitraire et néfaste nous en écarte encore et fait nos vices en même temps que nos malheurs! Avec quel élan, avec quelle colère allons-nous jeter bas cet obstacle! » — Tel est le ton véhément, le style amer, la sombre éloquence de la doctrine nouvelle. « La voix puissante qui s'élève alors perce au delà des salons jusqu'à la foule souffrante et grossière, écrit Taine, parce que Rousseau qui fait entendre cette voix est un homme du peuple! » Oui, voilà le secret de l'écho qu'elle éveille : l'esprit des salons et la raison classique n'ont qu'un rôle fort accessoire en tout ceci.

Au printemps de 1881, l'historien des *Origines* en arrive, dans son IIIe volume, à dessiner avec plus de soin la psychologie du Jacobin. Ce sont là des pages justement fameuses. Et toutefois le jacobin actuel put être, à notre avis, sincère lorsqu'il refusa d'y reconnaître ses précurseurs et lui-même, parce que le trait essentiel de sa physionomie, le trait *mystique* est absent de cette image, ou du moins n'y apparaît pas suffisamment dépouillé de son déguisement rationnel et de son masque néo-classique.

Le principe du Jacobin, selon Taine, est *un axiome de géométrie politique* qui porte en soi sa propre preuve, comme les axiomes de la géométrie euclidienne. Ce principe s'est formé par la combinaison de quelques idées simples et l'on admet que l'évidence s'en doit imposer du premier coup à tout esprit qui se remémore à la fois toutes les notions dont il est l'assemblage. L'homme en général, les droits de l'homme, le Contrat social, la liberté, l'égalité, la raison, la nature, le peuple, les tyrans, voilà ces notions élémentaires. — Qui n'y reconnaîtrait, interjetterons-nous ici, le vocabulaire d'un impérialisme plébéien appuyé sur un mysticisme tonique? — Dès qu'elles se sont assemblées dans un cerveau préparé à les combiner entre elles, poursuit cependant Taine, elles deviennent pour lui un axiome qu'il s'empresse de traduire en actes : les avenues d'un tel esprit sont désormais obstruées par le principe *abstrait* qui les envahit, occupant toute la place à lui seul : l'expérience n'y peut plus laisser de traces; quelque criante, quelque

saignante qu'elle s'impose à lui, il l'expulse! — Mais tout cela peut-il découler d'un *axiome*, objecterons-nous, et ne serait-ce pas plutôt l'effet d'une passion conquérante qui se déguise sous des sophismes adroits? — Le contrepoids des faits manquera donc désormais dans cet esprit pour y équilibrer le poids des formules : il n'y aura dans la tête du Jacobin, comme dans ses écrits, que des *généralités sans substance*, une scolastique de pédant, débitée avec une emphase d'énergumène! — Oui, mais, selon nous, c'est l'énergumène qui a fait ici le pédant, au moins dans la plupart des cas. — Par système, et pour simplifier, ils *appauvrissent*. — Nous dirions plutôt que, pour régner, ils se couronnent. — En cela, conclut l'historien, ils suivent le procédé du siècle et les *traces de Rousseau*, car leur cadre mental reste le moule *classique*, qui, déjà étroit chez les derniers philosophes (influencés par Rousseau), s'est encore étriqué chez eux, durci et raccorni à l'excès.

Ainsi Taine explique la psychologie du Jacobin et l'expliquera jusqu'à sa dernière heure, puisque le 19 avril 1890, au moment de laisser tomber la plume de sa main fatiguée par un surhumain labeur, il résumera une fois encore sa philosophie de l'histoire contemporaine dans une lettre à Delaire où il s'exprime à peu près en ces termes : « La Déclaration des Droits est là pour nous apprendre comment les Français de 1789 se figuraient la société humaine. Selon eux, rien n'était plus *simple :* avec l'idée de l'homme en général, avec la notion la plus écourtée, le plus mutilée, c'est-à-dire la plus inexacte de l'homme, ils construisaient leur édifice imaginaire. De là, leurs mécomptes. C'est l'esprit classique et simplificateur qui a fait la politique jacobine, la théorie de l'homme *abstrait* et du citoyen *en soi*, la conception anarchique et despotique à la fois du peuple souverain et de l'État omnipotent, le préjugé *égalitaire* et niveleur, les constitutions improvisées et rectilignes. » — Tel fut le dernier mot du grand penseur sur la psychologie du Jacobin.

Ajoutons que, lorsqu'il a traité de la reconstruction napoléonienne, il a jugé que notre Code civil (aujourd'hui vieilli sur plus d'un point), était *le chef-d'œuvre de l'esprit classique*; et, en ceci, il était beaucoup plus près de la vérité psychologique, à notre sentiment, parce que ce Code fut en effet la rationalisation, aussi entière que possible dans une atmosphère

encore saturée de phantasmes mystiques, des revendications rousseauistes de 1789 et de leurs premières traductions par la Loi : rationalisation accomplie tant bien que mal par des esprits déjà quelque peu façonnés à l'école des faits après dix ans de convulsions sociales, et sous l'impulsion de Bonaparte, le plus complètement soustrait à l'influence de Rousseau parmi ces gouvernans de fortune. — Malheureusement, l'esprit jacobin, qui demeura si vivant parmi nous, s'est consacré depuis un siècle à rousseauiser de nouveau le Code civil, surtout en sapant la famille juridique, cette solide institution *classique*, ce legs de l'antiquité latine à la civilisation chrétienne. C'est ce que constatent, proclament et déplorent vainement tous nos juristes de sang-froid.

VII

Est-ce à dire que le puissant esprit de Taine n'ait pas entrevu parfois le véritable ressort du grand mouvement des esprits sur lequel il concentra, vingt années durant, sa méditation théorique ? Cela serait impossible à concevoir et cela n'a pas été. A plus d'une reprise, il a pressenti, suggéré ou même esquissé de son côté la solution du problème par le mysticisme conquérant : c'est ce qu'il nous reste à mettre en évidence pour achever la tâche que nous nous sommes prescrite.

Dès sa jeunesse, étudiant à propos d'un livre de Guizot les acteurs de la Révolution d'Angleterre, il avait souligné leur mysticisme ou même leur messianisme foncier : par exemple, dans ce James Nayler qui fut mis en jugement par le Parlement de Cromwell à titre d'« extrémiste » ou de « maximaliste » et que ses dévots adoraient comme un nouveau Christ. Il retrouva des figures analogues dans l'entourage de Robespierre : celle de Catherine Théot par exemple, ou encore de cette Suzette Labrousse, dont il parlera dans sa correspondance ; et, dès 1856, il les avait appréciées en ces termes : « De tels accès sont les symptômes de la grave maladie mentale qui fit et perdit la Révolution d'Angleterre. » Comment n'en vint-il pas plus tard à discerner mieux la nature de l'épidémie jacobine ? Il se contentera de comparer souvent aux Puritains de Londres les Jacobins de Paris, mais sans chercher dans une commune inspiration mystique la raison profonde de leurs ressemblances.

Voyons-le du moins s'approcher çà et là comme à tâtons de cette solution du problème. A la fin de son *Ancien régime*, nous lisons qu'après la première génération du mouvement philosophique, celle des Voltaire et des Montesquieu dont l'esprit reste sain (en dépit de leur préjugé classique), il en surgit une seconde dans laquelle *l'équilibre mental n'est plus intact*, celle des Diderot et des Rousseau. Et c'est ici l'avènement du mysticisme naturiste et sentimental extrême au gouvernement de l'opinion qui se trouve constatée d'un trait malheureusement trop fugitif. Puis, après qu'il a rappelé la thèse de Rousseau sur la bonté naturelle, Taine ajoute qu'autour de cette idée centrale *se reforma la doctrine spiritualiste*. Mais pourquoi, interrogerons-nous encore une fois, sinon parce que cette idée continue la tradition mystique des hérésies chrétiennes et rallie les esprits de disposition principalement émotive?

Dans certaines notes rédigées par le patient travailleur de Menthon-Saint-Bernard en vue des *Origines* et plus tard imprimées par les siens, à la fin du deuxième volume de sa *Correspondance*, il constate que les Conventionnels se crurent toute autorité et tous droits pour modeler la vie de leurs concitoyens selon leur propre conception du bien absolu. Quelles sont, se demande-t-il alors, les racines psychologiques d'une telle infatuation? Il fallait répondre à notre avis par l'orgueil de la délégation divine supposée. Taine répond seulement à demi, par l'orgueil tout court, par l'amour-propre, le désir de s'admirer, de s'attribuer du génie, de se croire en possession de la vérité et, par là, supérieur aux autres hommes; mais il ajoute enfin à ces mobiles assez banals celui de se poser en *révélateur*, en *sauveur* du genre humain : et ce sont bien cette fois les mots qui conviennent pour caractériser les pontifes de la religion de Rousseau. « Aujourd'hui encore, dans son club ou dans sa mansarde, ajoute l'historien, tel faiseur de projets politiques est heureux de se croire en possession de la vérité suprême : la conviction d'apporter au monde quelque panacée sociale le revêt à ses propres yeux d'une importance de *prophète* ou d'une vocation de *Messie!* » Et voilà le vocabulaire qu'il faut choisir en effet pour traduire de semblables états d'âme!

Quelques pages plus loin, Taine discerne encore très nettement que la Déclaration des Droits a pris le caractère d'un document *religieux* au delà de nos frontières, qu'elle a été

attaquée et défendue avec *fanatisme*, comme une sorte de *dogme* théologique. Ce qui ne le détourne d'ailleurs nullement de revenir à sa thèse favorite pour affirmer qu'*à ce titre*, elle est un produit de l'esprit classique et de la raison oratoire, parce que toutes les grandes révolutions naissent d'une forme d'esprit excessive et même *maladive* : or l'esprit classique qui, dans son genre, est *analogue à la foi* des quatre premiers siècles chrétiens, anime ses adeptes d'une croyance irrésistible et systématique à un état psychologique nouveau, original et complet, croyance telle qu'on en trouvait une toute semblable chez les Puritains d'Angleterre (à savoir la rénovation de l'homme par la grâce gratuite). L'esprit classique se trouve donc identifié dans ces lignes avec deux mysticismes bien authentiques l'un et l'autre, celui de la primitive Église et celui de la Réforme anglaise : il n'est plus guère ici qu'un autre nom, fort arbitrairement choisi, du mysticisme prêché par Rousseau.

Les notes dont nous venons d'utiliser quelques traits n'ont point passé dans le texte des *Origines*. Cet ouvrage renferme cependant de très précises affirmations sur le caractère *religieux* de l'esprit jacobin, car nous y lisons que, de l'acquis scientifique commenté par l'esprit classique, naquit une doctrine qui parut une *révélation*, et que la philosophie du XVIIIe siècle ressemble à une religion, particulièrement au mahométisme du VIIe siècle ou au Puritanisme du XVIIe. Même élan de foi, d'espérance et d'enthousiasme de part et d'autre : même esprit de propagande et de *domination :* même intolérance : même ambition de refondre l'homme et de modifier toute la vie humaine d'après un type préconçu. La doctrine nouvelle n'a-t-elle pas eu ses docteurs, son *credo*, son catéchisme populaire, ses fanatiques, ses inquisiteurs et ses martyrs? — Cherchez donc là où il convient ses origines, répéterons-nous une fois de plus, car tout cela ne saurait être sorti de conversations de salons entre petits-maîtres, beaux-esprits et caillettes : il y faut une émotion puissante de tout l'être soulevé par la Volonté de puissance qui cherche dans l'au-delà son appui.

Taine croit pourtant constater une différence entre la doctrine des Jacobins et les mouvemens religieux auxquels il vient de la comparer. Cette différence consiste en ce que l'une prétend imposer au nom de la *raison* ce que les autres

appuyaient du nom de Dieu. Mais, répondrions-nous, le *nom* seul est ici changé de la Divinité dont on entend monopoliser l'alliance. La raison, telle que la conçoivent les fils spirituels de Rousseau, n'a pas en effet grand'chose de commun avec la faculté que les âges classiques désignent de ce nom respecté, avec l'expérience sociale accumulée et synthétisée de l'espèce; elle est devenue entre leurs mains un fétiche capable de patronner leurs revendications de pouvoir : elle n'est guère que leur affectivité sublimée et projetée dans les nuages après avoir été grimée tant bien que mal à la ressemblance de cette puissance psychique de bon renom qui est la Raison véritable.

De là, entre les ouragans mystiques du passé et celui de 1793, certaines divergences superficielles qui ont fait obstacle au regard, pourtant si pénétrant, de Taine, lorsqu'il a voulu scruter la mentalité jacobine. « En étudiant les Puritains de 1649, écrivait-il à Dumas fils le 21 mai 1878, j'ai pu voir l'aliénation mentale, mais accompagnée d'images et avec troubles de conscience. Ici (dans la France de 1793), la folie est sèche, abstraite, scolastique : on dirait de purs pédans infatués de théologie verbale... Ce sont les plus étonnans spécimens de *délire lucide et de manie raisonnante!* » Eh! Rousseau n'avait-il pas, objecterions-nous, ses *visions* chéries et la compagnie de « nos habitans, » ces fantômes fallacieux qui sans doute escortaient également ses disciples terroristes dans leurs promenades champêtres et dans leur rêve d'idylle sociale imminente? Ces mystiques étaient certes dégagés jusqu'à un certain point du cadre des représentations chrétiennes traditionnelles, et leurs visions n'évoquaient plus des prophètes ou des saints : ils étaient malgré tout bien autre chose que des classiques poussant à son dernier terme logique la pensée d'un Bossuet ou celle d'un Boileau!

Nous arrêterons ici cette discussion qui nous a paru nécessaire parce que la retentissante assertion de Taine, soutenue par tout l'art prestigieux de son exposition énergique et brillante, n'a pas laissé de créer quelque confusion dans les esprits de bonne volonté depuis quarante ans. Un certain anti-intellectualisme d'inspiration romantique a pu s'en servir de façon plus ou moins consciente, et Taine lui-même, si attaché aux conquêtes de l'intelligence humaine, aurait protesté contre l'abus qui a été

fait par là de sa pensée. Parvenu au terme de notre entreprise, nous concéderons pourtant que l'esprit classique a pu fournir une contribution à la théorie rousseauiste, — pour ne pas rappeler son rôle de costumier qui fut si grand durant la tragédie révolutionnaire et qui a été voulu par les acteurs afin de faire illusion sur la rationalité de leurs rôles. — Cette contribution, c'est un trait des primitifs mysticismes de l'humanité qui gardait quelque crédit dans l'antiquité gréco-romaine; c'est l'illusion de l'Age d'or. Hésiode, Platon, Théocrite, Virgile, Plutarque même, comme peintre utopique des origines sociales dans son *Lycurgue* ou dans son *Numa*, ont assurément aidé les mystiques chrétiens dévoyés de l'âge moderne, Fénelon en particulier, à préparer l'hérésie de Jean-Jacques et son incroyable fortune. Combiné avec l'âge d'or hébraïque, avec le Paradis terrestre et le Noachisme patriarchal qui suggèrent l'idée d'une révélation sociale primitive, ce pseudo-classicisme encouragea des chrétiens, dès lors peu sûrs, à rayer le péché originel des articles de leur profession de foi. Mais les grands classiques français du XVIIe siècle, ceux du moins qui sont restés foncièrement chrétiens, — et nous exceptons donc Descartes, La Fontaine, Molière et quelques autres, — n'eurent assurément qu'une bien faible part à l'élaboration du mysticisme nouveau. — Enfin si l'influence classique a persisté dans la littérature française depuis Ronsard jusqu'à Fontanes, comme Taine le rappelle souvent, il faut noter qu'à dater de Diderot et de Rousseau, ce ne sont plus des classiques qui mènent parmi nous l'opinion. Peut-on soutenir que Delille, Lebrun-Pindare, Picard ou Étienne aient jamais incarné l'esprit français, alors qu'à côté d'eux florissaient Bernardin, Chateaubriand, Mme de Staël?

Quand parut le premier volume des *Origines*, Albert Sorel, qui en rendit compte dans la *Revue historique* avec son habituelle autorité, fit remarquer que l'esprit classique, l'esprit de salon, de politesse raffinée, d'abstraction habituelle, régnait à la fin du XVIIIe siècle dans l'Europe entière et n'avait pourtant produit qu'en France une révolution d'aspect « écumant, » — pour revenir à la frappante comparaison de Taine sur les effets spasmodiques du mysticisme à la Rousseau dans ses formes extrêmes. Sorel n'insistait pas longuement sur cette critique au surplus : il laissait volontiers à son illustre ami le loisir de compléter l'expression de sa pensée, puisque son œuvre de

longue haleine en était alors à ses premiers chapitres ; mais il n'est jamais revenu depuis sur cette objection de principe, à notre connaissance. Brunetière éleva de son côté quelques doutes sur la formule de Taine, dès 1882, c'est-à-dire bien avant sa propre évolution vers le traditionalisme. Enfin, un plus récent érudit, qui put juger non seulement l'ensemble de l'ouvrage, mais son influence de plus de vingt ans, et qui prit la défense de Taine contre certaines critiques retentissantes, l'héroïque et très regretté Augustin Cochin, a écrit que l'auteur des *Origines* avait *échoué* dans son explication psychologique de la Révolution française, bien que son génie d'artiste et de poète lui eût permis de tracer un admirable tableau de cette période historique. Tel est aussi notre sentiment, mais nous avons essayé de le fonder sur un examen d'ensemble du point de vue de Taine, et nous avons indiqué en même temps, dans ses grandes lignes, la solution du problème que nous préférons à la sienne.

Nous concédons que l'esprit jacobin fut jusqu'à un certain point une *hérésie* de l'esprit classique rationnel, à la condition de maintenir qu'il est avant tout une hérésie du christianisme traditionnel. Adoptant de son mieux les apparences de l'une et parfois de l'autre doctrine, il a, par ambition conquérante, retourné pour ainsi dire de bout en bout leur enseignement psychologique essentiel. Il a proclamé l'homme raisonnable et même bon par nature, au lieu de le montrer, avec les classiques et avec les chrétiens, comme gouverné dès son origine par la volonté de puissance, et tout d'abord irrationnel en ses entreprises conquérantes, jusqu'à l'heure où une expérience sociale chèrement acquise aura lentement rationalisé son effort ininterrompu vers le pouvoir. Taine avait dès longtemps adhéré à cette psychologie clairvoyante. Aussi, bien qu'il ait été entraîné par les trop hâtives conclusions de sa jeunesse à surfaire le rôle de l'esprit classique dans les origines de la France contemporaine, a-t-il travaillé pour sa part à restaurer l'esprit classique par l'élimination, ou tout au moins par la plus large rationalisation du mysticisme de Rousseau qui continue de fournir leur religion à quelques démocraties contemporaines.

ERNEST SEILLIÈRE.

LA FRONTIÈRE MILITAIRE
DU NORD-EST

Entre toutes les conditions d'une paix de justice et de durée, s'il en est une qni apparaisse clairement et soit acceptée de tous les Alliés, c'est bien le retour de l'Alsace-Lorraine à la France. Certes, elle n'est qu'une des conditions de cette paix, si nécessaire à l'Europe et au monde. Et d'autres, aussi graves, aussi indispensables, devront être imposées. Mais celle-ci est à la base de toutes les autres, car elle est de droit absolu et imprescriptible. Il n'y a pas de doute non plus que c'est sur elle que l'Allemagne se montrera le plus réfractaire, le plus irréductible, et en cela elle marquera définitivement sa défaite. Toute l'œuvre bismarckienne, fondée sur la spoliation et sur le mensonge, tombera du coup, et ce n'est qu'à ce prix que l'équilibre de l'Europe pourra être rétabli.

Je ne viens donc pas aujourd'hui, après tant d'autres et après l'abbé Wetterlé récemment dans cette *Revue*, rappeler nos justes revendications sur l'Alsace-Lorraine. Nous savons tous que nous nous battons pour les deux provinces fidèles; nous savons que nos sacrifices, que nos deuils et nos ruines seront payés largement par leur rattachement à la mère-patrie. Des Français peuvent être incertains, divisés même d'opinion, et trop souvent ignorans, en ce qui concerne les conditions nécessaires et possibies de la paix générale; mais quel est celui, en France, qui oserait émettre un doute, non pas sur le principe même de nos droits, mais sur la réalisation de ces droits,

acquise au prix de tant de constance et de tant de douleurs? Le parti socialiste lui-même, si égaré soit-il parfois par ses utopies sociales, se déshonorerait et serait ruiné dans l'esprit national, s'il laissait discuter la question du retour intégral et sans conditions de l'Alsace-Lorraine.

Or, autour de cette Alsace-Lorraine indiscutable, un grave débat s'est ouvert avec la prolongation de la guerre et avec la certitude de vaincre qui nous pénètre de plus en plus malgré tant de tragiques et d'émouvantes fluctuations. L'Alsace et la Lorraine ont eu dans notre histoire un rôle tellement considérable que leur simple réintégration dans l'unité nationale devait soulever fatalement toute la grande question des frontières du Nord-Est, dont la solution a été l'objectif fondamental de la politique française depuis l'origine du royaume, Un nom résume la longue lutte soutenue pendant des siècles : le *Rhin!*

I. — LA QUESTION DU RHIN

C'est vers le Rhin, frontière naturelle indiquée par César, inscrite dès le xe siècle dans la tradition royale, affirmée en droit par les légistes du moyen âge, définie comme le but essentiel par Richelieu, atteinte par la République en 1795, contresignée alors par l'Europe au traité de Bâle, dépassée par Napoléon, en partie perdue en 1815, que s'est toujours porté le sentiment, vague ou précis, mais jamais aboli, de la nationalité française.

Il nous serait agréable, et cela serait sans doute intéressant pour nos lecteurs, de rappeler les phases de cette « dispute du Rhin, » qui, à travers les alternances des victoires et des revers, nous avait cependant faits riverains du Rhin le long de la magnifique Alsace, et de joindre notre voix à ceux qui réclament de la victoire prochaine plus que la réparation de l'iniquité commise en 1871, à ceux qui demandent, au nom de la tradition française et pour la sécurité du pays, le Rhin de Richelieu et de la République.

Car voilà bien le problème posé à l'heure actuelle dans l'opinion publique : Reviendrons-nous, faut-il revenir à la rive gauche du Rhin, c'est-à-dire au Rhin intégral, frontière de l'Allemagne, ou bien, nous en tenant à cette frontière modérée,

acquise par la monarchie avant la Révolution, et qui enfermait notre Alsace-Lorraine, nous bornerons-nous à la jalonner à nouveau avec les rectifications indispensables?

Notre intention n'est pas de prendre parti, pas plus que de

CARTE DES FRONTIÈRES DU NORD-EST

garder la neutralité, entre ces deux frontières. Aussi bien le gouvernement, tout en restant prudemment dans le concept, indiscutable, je le répète, de la réintégration de l'Alsace-Lorraine, a-t-il affirmé qu'elle comportait les *garanties indispensables* contre une reprise de l'agression allemande, telle

qu'elle a eu lieu en 1914. Et c'est précisément sur ces garanties indispensables que nous voudrions essayer de donner à nos lecteurs les indications que nous suggèrent la géographie et l'histoire.

Ces garanties sont évidemment et avant tout d'ordre militaire, et elles se résument dans ce qu'on a appelé *la bonne frontière militaire.*

Mais outre que les bonnes frontières militaires ne coïncident pas toujours avec les frontières, qualifiées naturelles ou politiques, la guerre actuelle a démontré, de la façon la plus meurtrière, que la valeur économique des zones frontières, c'est-à-dire leurs ressources minières et industrielles, ont une influence incalculable sur la défense d'un pays. Les considérations économiques doivent donc entrer pour une large part dans l'étude et la reconstitution d'une frontière défensive.

Nous ne sommes pas les premiers à traiter ce problème de notre future frontière militaire, et, par voie de conséquence, de celle de l'Allemagne vaincue. Cependant nous espérons, sans dépasser nos droits de polémique, apporter une contribution supplémentaire et acceptable à l'œuvre qui se prépare, moins dans les secrets des chancelleries que dans l'opinion publique, régulatrice de plus en plus éclairée des gouvernemens.

On a souvent dit que la guerre actuelle était en germe dans le traité de Francfort, et ce n'était que trop vrai. Mais peut-être a-t-on attribué trop exclusivement au caractère politique de l'annexion de l'Alsace-Lorraine le danger qui a menacé pendant quarante-quatre ans la paix européenne et qui a fini par mettre la France et l'Allemagne de nouveau aux prises, et avec elles l'Europe et le monde. Après tout, cette guerre effroyable a commencé, au moins dans ses prétextes immédiats, par le côté tout à fait opposé. La question d'Orient paraît avoir déchaîné le conflit plus que la question d'Alsace-Lorraine que la France n'avait pas soulevée, qu'elle écartait même autant que possible, avec une patience que d'aucuns estimaient faiblesse en face des vexations et des injures réitérées de l'Allemagne à propos du Maroc. Certes, la France n'oubliait pas; elle en a témoigné par l'enthousiasme qui a emporté le pays et l'armée quand la guerre a été inévitable. C'est bien au cri : « Nous allons reprendre notre Alsace-Lorraine! » que tout le peuple a couru

aux armes d'un cœur unanime. Cependant la France n'aurait pas provoqué la guerre pour recouvrer les provinces si injustement arrachées. Et l'Allemagne aurait pu continuer, l'arme au pied, son œuvre d'impérialisme, si elle n'avait pas trouvé dans la possession même de l'Alsace-Lorraine toutes les possibilités et les facilités de l'agression qu'elle méditait et qui devait lui assurer l'hégémonie du monde.

Regardons la carte, et qu'on juge si l'annexion de l'Alsace-Lorraine, avec Metz et Strasbourg, n'a pas eu un caractère encore plus militaire que politique.

II. — LA FRONTIÈRE DU TRAITÉ DE FRANCFORT

Le tracé imposé par l'état-major allemand, en 1871, avançait notre frontière de 1870 pour ainsi dire parallèlement aux deux branches de l'équerre qu'elle formait à angle droit, sur une distance moyenne de 40 à 60 kilomètres. Les crêtes des Vosges remplaçaient le Rhin face à l'Ouest, et une ligne, en apparence aussi conventionnelle que l'ancienne, coupait la Lorraine, face au Sud, entre les sources de la Sarre et la Moselle moyenne. Le gain territorial total était de 140 000 kilomètres carrés, avec une population de 1 600 000 âmes; mais, en plus de la valeur politique et économique de la conquête, l'avantage militaire était tel qu'on peut s'étonner que l'Allemagne n'ait pas exigé davantage, et que, profitant de l'épuisement de la France et de la surprise et de l'inertie des États européens, elle n'ait pas porté la frontière jusqu'à la Meurthe, peut-être même jusqu'à la Moselle, avec Nancy et Belfort.

On sait combien M. Thiers dut lutter pour conserver Belfort, il dut sacrifier en échange certains districts voisins du Luxembourg, auxquels les Allemands semblaient n'attacher qu'une valeur de troc, et dont on méconnaissait, au moins en France, l'avenir minier. C'est tout juste si l'on put préserver les mines de Villerupt. Les Allemands savaient déjà ce qu'ils pouvaient attendre pour leur industrie des minerais de fer lorrains de la région de Thionville; ils tenaient également à avoir la maîtrise des chemins de fer luxembourgeois (1).

(1) Douze villages français furent ainsi sacrifiés, quoiqu'ils fussent compris dans la zone française, réservée par les préliminaires, en particulier Audun-le-Riche, Aumetz, Fontoy, Tiercelet, Hayange, etc.

Par le nouveau traité, englobant Metz et Strasbourg, de Moltke conservait la tenaille stratégique, mais avec quelle supériorité sur celle qu'il avait dû faire franchir à ses armées en août 1870. Tout le cours du Rhin appartenait désormais à l'Allemagne, les armées allemandes le franchissaient librement; leur concentration, réduite en 1870 à la place d'armes du Palatinat, allait pouvoir s'étaler largement en Alsace et en Lorraine.

Les difficultés de l'invasion disparaissaient d'autant plus que toute l'organisation défensive créée par Vauban, toutes les célèbres places fortes de Metz, Strasbourg, Thionville, Sarrelouis, Bitche, Wissembourg, Phalsbourg, Huninghe, etc., passaient aux mains des Allemands. Les Vosges n'étaient plus un obstacle, et les chemins de Lorraine se prolongeaient en rase campagne.

On a prétendu que Bismarck se serait contenté de l'Alsace et de la ligne de la Sarre. Il semble pourtant que la fameuse carte au liséré vert, qui était connue en Allemagne tout au moins dès le début de la guerre, enfermait Metz et Thionville. Et l'état-major, prévoyant non point tant un retour offensif de la France que la continuation du plan d'opération et de conquête, ne pouvait ni accepter que Metz restât à la France, ni sacrifier l'avantage qu'on attachait alors à la forme classique de la tenaille stratégique.

Il manifesta immédiatement son sentiment en organisant militairement les territoires annexés; avant toute germanisation, il y vit d'abord la concentration des armées allemandes et la préparation des futures offensives contre la France.

Pendant plusieurs années, ce fut un travail continu qui amena les voies ferrées du Rhin en Lorraine et en Alsace, les disposant avec un art remarquable pour transporter les corps d'armée dans le plus bref délai possible et les débarquer au plus près de la frontière. On comptait en 1900 au moins douze lignes, presque toutes à double voie, et une centaine de quais de débarquement, variant de 1000 à 400 mètres de longueur, la plus grande partie groupés en Lorraine entre Saverne, Metz et la Sarre. De 1900 à 1913, toute cette organisation fut encore renforcée.

Nous estimions à l'École de guerre que toute l'armée allemande, qui comptait en 1905 23 corps d'armée, pouvait être concentrée et prête à marcher entre le dixième et le douzième jour de la mobilisation. Or, de la zone de concentration à la

frontière, il n'y avait guère plus d'une étape. Les avant-gardes étaient aux bornes-frontières.

L'Alsace-Lorraine devenait ainsi une grande place d'armes offensive sur laquelle le commandement allemand non seulement préparait la concentration de la presque totalité de ses armées dans un espace très restreint, mais plaçait dès le temps de paix une très forte armée, dite de couverture, qui formait en réalité une puissante avant-garde campée à la frontière même.

Et c'est devant cette frontière ouverte, derrière laquelle grondait le flot allemand sans cesse accru, que la France vaincue allait être obligée de monter la garde toujours inquiète, pendant qu'elle essayerait de réparer le désastre et de reprendre son rang en Europe et dans le monde... si l'Allemagne le lui permettait. Car même en ces jours tragiques où nous voyons aujourd'hui les conséquences de la mutilation de 1871 et où nous pouvons avoir la certitude, au prix de sacrifices qu'on ne prévoyait certes pas, de faire payer à l'ennemi quarante-trois années de tourment et d'outrage, il faut se rappeler avec quelles difficultés et avec quelle admirable énergie la France se releva de la défaite de 1870, et cela, sous cette menace qui pesait sur elle. Tandis qu'elle poursuivait le magnifique travail de restauration et de redressement qui a été l'honneur de la troisième République, entre 1872 et 1890, les épreuves ne lui ont pas manqué. A plusieurs reprises, l'Allemagne, de plus en plus militarisée, a voulu se mettre en travers d'une reconstitution dont la rapidité la surprenait et la préoccupait. Dès 1875, quatre ans après le traité de Francfort, peu s'en fallut qu'elle ne se jetât sur notre armée à peine réorganisée et sur les travaux de défense déjà commencés à notre frontière. L'Europe s'émut alors, et un signe de la Russie et de l'Angleterre suffit à arrêter l'agression, signe tardif qui, fait en 1870, eût peut-être préservé l'Europe des malheurs actuels. Plus tard, en 1887, avec l'incident Schnœbelé, la patience de la France subit encore une dure épreuve. Et de 1905 à 1913, nous avons su ce que voulait dire le mot « querelles d'Allemand! » Mais toutes ces menaces, toutes ces injures, toute cette intimidation auraient-elles pu avoir lieu, si l'Allemagne ne s'était pas sentie dans la situation la plus favorable pour une action militaire? Et ce n'était pas seulement sur la force de son armée qu'elle comptait, mais certainement sur la position acquise, d'où elle pouvait s'élancer à son gré et à son heure

contre cette France, à la fois abhorrée et redoutée, dont elle sentait malgré tout l'irréductible honneur.

Et nous-mêmes, hommes politiques, soldats surtout, et toute la nation dans le secret de son âme, n'avons-nous pas été pour ainsi dire suggestionnés par cette hantise de l'armée allemande à nos portes, par le danger que recélait l'Alsace-Lorraine transformée en camp retranché, encore plus que par le désir de reprendre les deux provinces volées? Au point que notre état-major, concentrant toute son attention et tout son effort sur la frontière du Nord-Est, n'attachait pas l'importance qu'il aurait fallu à l'évolution qui, avec le temps et les circonstances, se produisit dans les conceptions militaires et politiques de l'Allemagne. Évolution sur laquelle notre propre organisation militaire devait exercer pourtant une influence capitale, — comme nous allons le voir.

En effet, en même temps qu'elle reconstituait la force nationale et réorganisait l'armée, la République regardait avec clairvoyance cette frontière d'Alsace-Lorraine et comprenait qu'elle ne pouvait vivre et travailler en sécurité si elle n'opposait à l'invasion menaçante la barrière indispensable. La frontière militaire qui avait survécu à 1815 était détruite. Le traité de Francfort, a-t-on dit, était un chef-d'œuvre de destruction, qui complétait le traité de 1815. Pouvait-on refaire une nouvelle frontière militaire? La question se posa dès que le territoire fut libéré de l'occupation allemande. Thiers avait délivré le pays en payant l'indemnité plus tôt que ne le pensaient Bismarck et de Moltke, il avait présidé aux premières lois de réorganisation de l'armée. Le maréchal de Mac-Mahon, en prenant la présidence de la République, comprit ses responsabilités militaires et chargea le conseil supérieur de défense, dont le maréchal Canrobert était président, de procéder sans retard à l'organisation défensive de nos frontières.

Le général Séré de Rivière était alors directeur du génie, c'est à lui qu'incomba cette organisation. Son nom n'est pas oublié. On l'a rappelé avec juste raison au cours de cette guerre Car le système qu'il édifia a fait ses preuves. Verdun, Toul, Belfort sont toujours là, « pierres angulaires » contre lesquelles s'est brisée tout de même la ruée allemande! Je voudrais qu'au lendemain de la guerre on élevât dans la citadelle de Verdun la statue de Séré de Rivière. Le pays lui doit une reconnais-

sance infinie, comme à Thiers, comme à Gambetta, comme à Mac-Mahon.

Nul n'ignore chez nous les noms des grandes places que je viens de citer. On savait aussi que Maubeuge, Lille furent de grandes places, et on s'est étonné que Maubeuge ait succombé rapidement et que Lille n'ait pas été défendue. Une description sommaire de cette frontière militaire reconstituée importe donc à l'objet que nous poursuivons ici : la recherche de la vraie et bonne frontière militaire de la France comme conclusion de cette guerre.

III. — L'ORGANISATION DÉFENSIVE DE NOTRE FRONTIÈRE NORD-EST ET DU NORD DE 1872 A 1914

Le traité de Francfort ne nous laissait de nos anciennes places de l'Est que Montmédy, Verdun, Toul et Belfort. De la frontière à la Meuse et à la Saône, le parcours était libre. Mais la Meuse elle-même formait une première barrière naturelle. Et la carte montrait qu'elle se prolongeait par le cours supérieur de la Moselle. La Meuse paraît, en effet, la continuation de la vallée de la Moselle. L'isthme collinaire de Toul a séparé les deux rivières et les a obligées à diverger, l'une vers le Nord-Ouest, l'autre vers le Nord-Est, laissant entre elles le plateau de la Woëvre et plus au Nord les Ardennes.

Cette ligne Meuse-Moselle, du Ballon d'Alsace à Mézières, présentait donc un barrage sur lequel pouvait s'appuyer l'organisation défensive. Déjà les grandes routes, qui le franchissaient en venant de l'Est, avaient été interceptées par la fortification aux passages historiques de Verdun et de Toul. Verdun, Toul, Metz, les trois évêchés, les trois grandes places de Lorraine, formant le célèbre triangle qui coupait les voies militaires et commerciales du Rhin vers Paris, rappelaient les guerres pour l'unité française, la dispute impériale des pays d'Austrasie et du Rhin. Verdun, Toul, en face de Metz perdu, devaient être les points essentiels de la nouvelle frontière militaire.

Mais le terrain lui-même se prêtait à cette organisation. Sur la rive droite de la Meuse, s'érigeaient les hauteurs connues sous le nom de *Côtes lorraines*, de Toul à Verdun, se prolongeant au Nord jusqu'à la côte Saint-Germain, près de Dun,

passage fameux aussi, au Sud jusqu'au delà de Neufchâteau, qui fut jadis une ville fortifiée. Ce rempart naturel, dont la largeur variait de 15 kilomètres au saillant d'Hattonchatel, à 8 kilomètres devant Verdun et à 3 ou 4 kilomètres aux extrémités Sud et Nord, descend par des pentes boisées assez douces vers la Meuse, mais il tombe à pic à l'Est sur la Woëvre qu'il domine d'une centaine de mètres. L'intérieur des côtes est très boisé et coupé de nombreux ravins. Les revers orientaux sont abrupts et tapissés de vignobles. L'ensemble constituait donc des positions excellentes pour arrêter une armée allemande débouchant de Metz.

A partir de Toul, on remonte le cours de la Moselle assez encaissée, entourée de hauteurs qui se commandent réciproquement d'une rive à l'autre. Cependant le plateau de Haye domine nettement Nancy et forme l'avancée de Toul. Les hauteurs se relèvent en arrivant à Épinal. On entre dans les Vosges. Mais, le long de la rive gauche, les contreforts des Faucilles se terminent par des collines qui portent le nom de Hauts de Moselle et font face aux Vosges.

Le barrage fluvial Meuse et Moselle trouvait donc un renfort dans le relief de ses rives. Et il est triste de constater qu'en 1870 notre état-major semblait ignorer la valeur stratégique et tactique de ces positions. Aucune résistance ne fut organisée après les échecs de Forbach et de Frœschwiller. Ni les Vosges, ni le Grand Couronné de Nancy, ni les hauteurs de la Moselle, ni les Côtes lorraines ne servirent de repli à nos armées en retraite. L'armée d'Alsace s'en alla en déroute d'une traite au camp de Châlons où l'attirait le souvenir des manœuvres annuelles, tandis que l'armée de Lorraine se laissait enfermer et bloquer à Metz... L'armée de Châlons dériva vers le gouffre de Sedan.

Le général de Rivière n'eut garde de négliger les avantages que lui offrait le terrain. Entre Verdun et Toul, places principales transformées en puissans camps retranchés, il garnit les Côtes lorraines de forts d'arrêt surveillant à la fois la vallée de la Meuse et les routes d'accès de la Woëvre; il formait ainsi ce qu'il appela une *région fortifiée*, interdisant de ce côté toute action offensive à l'ennemi tant que la région tiendrait. La route de Metz-Châlons-Paris était ainsi fermée.

Une deuxième région fortifiée fut organisée entre les camps

retranchés d'Épinal et Belfort, sur les Hauts de Moselle. Elle barrait les routes des Vosges et la trouée de Belfort. Moins importante peut-être que celle de Verdun-Toul, elle assurait du moins à nos armées le débouché éventuel dans la haute Lorraine et en Alsace.

Le général de Rivière ne tomba pas dans l'excès de son système. Il n'eut jamais l'intention de construire une muraille de Chine, ni une ceinture de fer continue. Outre que la dépense eût été hors de proportion avec les ressources du pays et avec l'intérêt même de la défense, il imposait à l'offensive allemande, par la disposition de ces deux régions fortifiées, l'obligation de passer entre les deux, ou de chercher le franchissement de la Meuse au Nord de Verdun. Elle était coupée en deux directions divergentes et séparées, cherchant les passages libres. C'est ce qu'on appela plus tard, à tort selon nous, les trouées de Charmes et de Stenay. Ce furent tout simplement des zones ouvertes aux batailles, mais suffisamment restreintes en étendue et assez fortement étayées aux ailes pour que nos armées pussent y attendre ou y chercher le choc des armées allemandes dans des conditions avantageuses.

Mais en arrière de ces zones ouvertes, et à bonne distance, d'autres régions fortifiées étaient organisées pour servir de repli aux armées en retraite et leur permettre de se réorganiser et de reprendre l'offensive. C'est ainsi que Langres, Dijon défendaient les routes de la Seine et de la Marne, et que Reims, Laon, La Fère barraient les routes de l'Oise et de l'Aisne.

Le général de Rivière ne s'était pas borné à cette organisation du Nord-Est. Il avait prévu que, si la barrière qu'il organisait à l'Est tenait bon, l'état-major allemand chercherait à la tourner t à s'ouvrir autre part les routes de Paris. Pour cela il fallait qu'il passât par la Belgique ou par la Suisse. Par la Belgique, il abordait notre frontière du Nord pour atteindre les routes de l'Oise et de la Somme. L'histoire donnait la preuve que la dispute entre France et Allemagne s'était déroulée souvent en Belgique, dans les Flandres et dans l'Artois. Rivière jugea avec raison que la frontière militaire ne serait inviolable que si elle s'étendait jusqu'à la Manche. Il utilisa les vieilles places du Nord avec leur système d'inondations et y créa également des régions fortifiées. Nous verrons plus loin ce qu'il advint de cette organisation du Nord. La frontière du Jura eut aussi sa part d'attention.

En résumé, la frontière militaire du Nord-Est était fixée à une distance plus ou moins grande de la frontière politique franco-allemande. Il ne pouvait en être autrement, et par le tracé même de la nouvelle frontière et par le relief du sol. Nancy, à quelques kilomètres à l'Est de Toul, ne fut pas fortifié, bien que l'admirable ceinture de hauteurs qui l'entoure se prêtât à l'organisation d'un camp retranché. Certes, ce ne fut pas faute d'y penser et d'en avoir fait le projet... Mais l'état-major allemand, fort de sa position en Lorraine, fit un *casus belli* de la fortification de Nancy. Et nous dûmes dévorer l'affront !

Entre le tracé de la frontière et les régions fortifiées, il y avait donc un espace libre qui pouvait être couvert par l'invasion. La conséquence du recul de notre frontière militaire était que la concentration de nos armées devait s'opérer en arrière et à l'abri de la défense fixe. Les forteresses de la Meuse et de la Moselle n'avaient pas seulement pour but d'enrayer l'invasion, mais elles couvraient le rassemblement de nos armées et favorisaient leur offensive éventuelle. Elles ne suffisaient pas cependant, puisqu'il y avait des zones ouvertes, et il importait en outre de ne pas laisser l'ennemi s'emparer immédiatement de Nancy, de la Woëvre et des Vosges et s'avancer impunément vers notre concentration.

Aussi, de même que les Allemands accumulaient troupes et matériel en Alsace-Lorraine comme couverture de leur concentration, nous dûmes constituer dans la région lorraine de fortes et solides garnisons qui remplirent exactement le même rôle de couverture que de l'autre côté de la frontière. Ce furent d'abord le 6e corps et le 7e corps, dont les chefs-lieux étaient à Châlons et Besançon, appointés plus tard du 20e corps à Nancy. Ces corps à effectifs renforcés, commandés par les meilleurs chefs de l'armée qui tenaient à honneur d'y être nommés, très entraînés, ont eu la garde sacrée de la frontière pendant plus de quarante ans. Nous dirons plus loin comment cette couverture parut à un moment insuffisante et les mesures qui la renforcèrent à la veille même de la guerre.

Comme on le voit, la situation militaire créée par la frontière du traité de Francfort avait amené la France à organiser une frontière militaire très solide sur la Meuse et la Moselle, derrière laquelle elle abritait et protégeait sa concentration. Mais la carte le montre bien. La concentration de la totalité de

l'armée allemande étant prévue, elle aussi, en Alsace-Lorraine, en avant du Rhin, frontière militaire de l'Allemagne, tout contre la frontière politique, l'armée française au contraire était obligée de se concentrer à trois ou quatre marches de la frontière. L'état-major allemand avait donc l'avantage stratégique de l'offensive et de la bataille au delà de la frontière, sur le sol français.

Il n'y a pas de doute que, jusqu'à ces dernières années, les deux adversaires envisageaient bien les premières batailles entre la frontière et la ligne Meuse-Moselle. Nous allons voir comment la stratégie allemande se modifia et tourna son plan vers la Belgique, mais aussi comment elle ne put tenter une telle manœuvre que parce qu'elle était maîtresse de l'Alsace-Lorraine et de tous les débouchés sur la rive gauche du Rhin.

*
* *

L'organisation de la frontière militaire du général de Rivière ne fut pas sans gêner les projets de l'état-major allemand. N'ayant pu, ni en 1875, ni en 1887, donner suite à ses mauvaises intentions, il dut en 1889 regarder bien en face la valeur du système défensif en même temps que la force de l'armée française reconstituée. L'armée française évoluait avec le service de trois ans, qui devait, en égalisant mieux le service, renforcer sa valeur combative. L'organisation de la frontière était achevée, elle entrait même en voie d'amélioration.

En effet, on avait reconnu que la puissance des nouveaux explosifs et la portée agrandie de l'artillerie rendaient insuffisantes les fortifications créées depuis 1873; il fallait remanier et abaisser les profils, remplacer la terre par le béton, abriter mieux les batteries en les dispersant autour des forts. Travail considérable et fort coûteux qui devait fatalement réveiller les anciennes controverses contre la fortification en même temps que solliciter l'attention des pouvoirs publics responsables des budgets nationaux. Le système de Séré de Rivière fut donc violemment pris à partie dans l'enseignement militaire et dans le Parlement. Fallait-il maintenir, en la mettant à hauteur des progrès techniques, toute cette immense ligne de camps retranchés, de régions fortifiées, de forts d'arrêt, qui s'étendait de Belfort à Dunkerque? Était-elle nécessaire, au moins dans

toutes ses parties ? Et puis enfin, cette fortification qui avait eu sa raison d'être après la défaite pour couvrir la reconstitution du pays, n'était-elle pas superflue ou excessive, dans les conditions où se trouvaient alors le pays et son armée, surtout quand les expériences prouvaient qu'elle ne pourrait résister aux forces nouvelles de destruction ?

Le vieux cri que nos Saint-Cyriens proféraient plaisamment en passant les fossés des fortifications de Paris devenait le mot d'ordre : *Conspuez la Barbette!*

Une réaction acharnée se fit contre la fortification, même à l'École de guerre. On prit l'abus pour le principe. C'était l'époque où les études militaires s'orientaient à nouveau vers le concept napoléonien de la bataille de manœuvre et de mouvement. Les Allemands l'avaient appliqué en 1870, à nos dépens. Nous étions revenus alors aux doctrines néfastes de la guerre de positions et de siège du XVIIIe siècle, à la défensive inerte et passive. La rançon de cette erreur avait été la défaite. Et voici qu'on allait encore tenir nos armées derrière des murailles de Chine, y attendre le choc de nos ennemis, émasculer à l'avance toute cette énergie de la race qui s'exaltait dans nos soldats de cinq ans et de trois ans ! Les Allemands se flattaient eux-mêmes de détruire rapidement ces magnifiques forteresses par des attaques brusquées, et par les obus de gros calibre. Et on n'avait pas à cette époque de 305 et de 420 ! Ils ne se fortifiaient pas en Alsace-Lorraine, sûrs de ne pas être attaqués; ils ne faisaient fonds que sur leur esprit d'offensive.

J'ai été témoin, comme élève de l'École de guerre en 1889-1891, et plus tard comme professeur, de ces époques fiévreuses, où les stratèges, les tacticiens et les sapeurs se jetaient à la tête les argumens et presque les injures. Quand nous parcourions la frontière et que nous visitions les grands forts, — ce Douaumont, par exemple, carapace de béton qui a résisté aux 305! — on était cependant impressionné, mais on regardait les champs de bataille.

Tous nos généraux et tous nos officiers d'état-major avaient fréquenté les terrains de l'Est. Chaque année, les officiers de l'École supérieure de guerre passaient plusieurs semaines à parcourir et à visiter les régions fortifiées et les champs de bataille. Le haut commandement y dirigeait de

préférence les grands exercices de cadres et les études d'état-major. Chaque commandant d'armée y venait en mission spéciale reconnaître sa zone d'action.

Combien de fois, pour ma part, ai-je conduit des groupes d'officiers fervens sur ces hauteurs d'Hattonchatel, de la côte Saint-Germain, de Briey, de Mousson, d'Amance, du Pain de Sucre, de Léomont, d'Hablainville, sur les sommets des Vosges, d'où l'on s'imaginait entendre les grondemens de la bataille, trop tardifs à notre gré, d'où l'on contemplait à l'horizon le panorama du doux pays en souffrance, fuyant comme un mirage, mais que rapprochaient nos espoirs immanens!

Avec la confiance dans la force de notre armée renaissait l'esprit d'offensive, et peu à peu il pénétrait profondément nos règlemens d'instruction. Nous ne pouvons dans cet exposé rappeler ni commenter cette évolution de la doctrine et des idées militaires qui coïncida avec les lois de 1889, avec l'alliance franco-russe, et avec le long ministère Méline (1).

Nous ne voulons en retenir que les deux points qui intéressent cette étude : la déconsidération qui frappa alors le système défensif de Séré de Rivière, et l'attention exclusive que notre état-major apporta au théâtre d'opérations de l'Est.

Il en résulta qu'en 1899 le ministre de la guerre présentait aux Chambres un projet de loi sur le classement des places fortes et des ouvrages de fortification, inspiré, disait l'exposé des motifs, de la pensée de réduire les frais d'entretien et de remaniement en concentrant les dépenses sur les fortifications les plus importantes.

Le ministre, nanti de l'approbation du Conseil supérieur de la guerre, proposait le classement en trois catégories : 1° places et ouvrages qui, à raison du rôle important qu'ils jouent dans la défense du pays, doivent être munis de toutes les ressources en matériel et en hommes nécessaires à une résistance de longue durée ; — 2° places et ouvrages qui, n'ayant à remplir qu'un rôle de point d'appui pour les forces actives opérant dans leur voisinage, ne seraient entretenus, armés et approvisionnés que dans des limites à déterminer par des décisions ministérielles ; — 3° enfin les places et ouvrages qui, n'ayant qu'une importance secondaire, ne seraient ni armés ni entrete-

(1) M. Fernand Engerand, député du Calvados, a publié dans *le Correspondant* plusieurs études à ce sujet.

nus, c'est-à-dire qui seraient déclassés. Le projet était accompagné d'un tableau de classement conforme à ces catégories ; il était très suggestif.

Dans la première classe, on maintenait les grands camps retranchés de l'Est : Verdun, Toul, Épinal, Belfort, les forts de Frouard, Pont-Saint-Vincent, Manonviller, le Cognelot. Paris et Lyon trouvaient aussi grâce devant le projet. A la deuxième classe passaient tous les forts des Côtes lorraines et des Hauts de Moselle qui constituaient les régions fortifiées de Séré de Rivière, et Maubeuge, Montmédy, Besançon. Tout le reste était condamné au déclassement, c'est-à-dire Lille, La Fère, Laon, Reims, Langres, Dijon, etc. Toute la frontière du Nord succombait sans combat, sauf Maubeuge reléguée au second plan. Et, de Lille comme des forts de l'Escaut et de Longwy, un rapport supplémentaire du 9 mai 1899 disait que ces places n'avaient plus de valeur réelle au point de vue de la défense du territoire. Le rapporteur du projet de loi à la Chambre se faisait l'interprète de la doctrine militaire officielle : « Nous consacrons ainsi le principe de la défense active de nos frontières, et nous comptons avant tout sur la valeur de nos armées. »

Le projet parut si excessif et si malencontreux, même aux partisans des économies à outrance, que le Parlement n'osa le discuter. D'ailleurs une ardente campagne s'ouvrit aussitôt, de la part d'officiers soucieux du péril que faisait courir un tel projet à la défense du pays, et de la part des villes elles-mêmes découronnées de leur enceinte guerrière. Le projet fut retiré par le général de Gallifet, quand il prit le ministère de la guerre. Malheureusement, il resta dans les bureaux, et la commission des places fortes s'en inspira dans la répartition des crédits ; elle était d'ailleurs suggestionnée par l'état-major qui s'engageait de plus en plus dans la voie de l'offensive stratégique et tactique et de la guerre de mouvement.

« La frontière du Nord fut condamnée en 1900 et depuis lors inlassablement détruite. Hirson fut déclassé et c'était la trouée de l'Oise libre ; déclassés de même les forts de Condé, du Quesnoy, de Curgies, de Maulde, de Flines, qui, tenant sous leurs canons toutes les voies d'accès et les écluses de la Rhonelle, de l'Escaut et de la Scarpe, non seulement interdisaient à l'ennemi l'accès de notre frontière entre Sambre et Scarpe, mais encore protégeaient de flanc l'armée établie dans ce secteur

pour tomber sur le flanc de l'armée d'invasion engagée dans la trouée de l'Oise. Lille et Maubeuge restaient les deux musoirs de la digue qu'on avait laissé tomber; telles quelles, ces deux places fortes constituaient une redoutable menace, de nature à impressionner l'ennemi, mais à cette condition de se soutenir l'une par l'autre, car, l'une tombant, l'autre défaillait, et Lille fut déclassée et ouverte! Pourtant le bons sens et le seul instinct dénonçaient le péril. En 1904, un Père jésuite, qui n'était certes pas stratège, le signalait avec force : « Relever avec luxe, disait-il, la frontière de l'Est et laisser tomber la frontière du Nord est une invitation à se faire attaquer de ce côté (1). »

La frontière de l'Est échappa en partie à cet ostracisme de notre système défensif. Les grands camps retranchés furent améliorés et renforcés. D'ailleurs, les députés de l'Est veillaient, mais les forts des Côtes lorraines et des Hauts de Moselle furent simplement entretenus et armés, sans plus.

Cependant on peut dire que jusqu'en 1905 cette ruine de l'organisation défensive parut compensée par la valeur croissante de notre armée. La France était arrivée en 1898 à un état militaire remarquablement fort. Il importe de le rappeler. La loi de 1889 qui avait réduit le service actif à trois ans, avait eu son plein effet et nous avait donné une armée admirable, homogène, disciplinée, fortement encadrée. Elle revisait et complétait la restauration de nos forces accomplie par les lois de 1872-1873 et 1875. Le souvenir de l'épreuve de 1870 mordait toujours les cœurs des officiers et des vieux soldats qui l'avaient soufferte, et des jeunes hommes qui, enfans, avaient senti passer la défaite et avaient été élevés dans l'âpre espoir de la réparation. A la tête de l'armée étaient des chefs éprouvés, aussi soucieux de leurs responsabilités militaires que de leur devoir civique. La génération à laquelle je suis fier d'appartenir fournissait aux différentes armes ces cadres magnifiques d'où sont sortis les grands chefs d'aujourd'hui, les victorieux de demain.

De plus, cette belle armée venait d'être dotée d'un canon sans rival : le « 75, » qui, après vingt ans d'expérience, reste le maître du champ de bataille.

Je me rappelle comme si c'était hier le regretté général Langlois, celui à qui nous devons le canon à tir rapide, nous

(1) F. Engerand, *Correspondant*, déjà cité.

dire en 1899 à l'École de guerre dont il était directeur : « Avec notre 75 et notre belle infanterie, nous vaincrons les Allemands quand nous voudrons. » Il ne demandait qu'une chose : « Donnez-nous des obus tant qu'il en faudra! des munitions, encore des munitions et toujours des munitions. »

Donc, en 1898, la France était prête! J'en appelle au témoignage de mes camarades qui survivent. Ne sentions-nous pas alors le frémissement sacré, avant-coureur des exaltations suprêmes, chaque fois que nous entraînions nos soldats sur les terrains de manœuvre, quand nos drapeaux flottaient dans les défilés populaires ou se déployaient pour les répétitions des assauts triomphans? Il nous semblait nous rapprocher de plus en plus de la Terre Promise, et tous les regards des garnisons les plus éloignées se tournaient volontairement vers l'Est! L'alliance russe nous affermissait dans la conviction de notre supériorité.

L'état-major allemand se rendit bien compte des progrès de notre instruction et de notre esprit d'offensive; il ne méconnaissait pas la valeur de notre canon de 75. Il commença alors par prendre de sérieuses précautions en Alsace-Lorraine. Tout en augmentant ses garnisons et se tenant toujours prêt à garder l'initiative de l'attaque que lui donnait, que lui imposait même sa situation militaire, il organisait défensivement la zone de concentration et créait à son tour des régions fortifiées, en reliant Thionville au camp retranché de Metz, en Lorraine, et Molsheim à Strasbourg, en Alsace. De nouveaux et puissans forts étaient construits autour de Metz, tout contre la frontière, et il préparait de longue main cette organisation dissimulée du terrain, entre Metz et Strasbourg, à laquelle nous nous sommes heurtés en août 1914.

Mais surtout il ne perdait pas de vue ni l'évolution de notre politique intérieure et de nos lois militaires, ni le démantèlement progressif de notre frontière du Nord. Il ne pouvait pas d'ailleurs ne pas être frappé de la contradiction singulière qui se produisait dès 1900, et qui allait s'aggraver, entre cet esprit d'offensive, entre la doctrine de la bataille de manœuvre, de plus en plus affirmée dans nos règlemens et dans notre enseignement militaire, et l'affaiblissement de la valeur combative de l'armée par l'intrusion déplorable de la politique dans ses rangs et par la loi réduisant le service actif à deux ans.

Je ne veux pas rappeler ici le souvenir, encore poignant chez certains, d'une époque déjà lointaine. Ces douloureux incidens de notre politique intérieure eurent pourtant une répercussion profonde sur notre politique extérieure et sur les plans de l'Allemagne. Il n'y a pas de doute que l'Allemagne, avec sa perfidie habituelle, sut attiser les passions et les discordes civiles, qui faillirent nous mettre alors à sa merci en changeant si rapidement cette situation de supériorité et les conditions extraordinairement favorables dans lesquelles la France s'était trouvée quelques années auparavant.

La loi de deux ans fut la conséquence de cette période de troubles intérieurs. Elle était fondée sur un juste principe démocratique, l'égalisation des charges militaires, tout en les réduisant dans la mesure convenable. Elle fut vivement combattue par les chefs militaires, même par le général André. En réalité, l'objection fondamentale était qu'elle entraînait une réduction notable des effectifs de l'armée active du temps de paix. En effet, par suite de la faiblesse de notre natalité, nos contingens annuels ne dépassaient pas 200 000 hommes et tendaient à diminuer.

La bonne constitution de notre armée mobilisée exigeait un minimum de 575 000 hommes (lois des cadres de 1873-75) pour former le noyau solide autour duquel venaient se grouper les réserves. Avec le service de deux ans, ce minimum ne pouvait plus être atteint qu'à condition d'obtenir des rengagemens en nombre suffisant, assurant à la fois l'effectif et l'encadrement. Le correctif de la loi, en plus du rengagement, aurait été une meilleure organisation et une plus forte instruction des réserves. A la diminution du service actif aurait dû correspondre une augmentation des périodes d'instruction et d'entraînement des classes de réserve destinées à entrer dans les unités de première ligne. C'est le contraire qui eut lieu. Le Parlement réduisit les deux périodes de 28 jours à 23 et à 17. Alors se forma dans l'armée un antagonisme déplorable entre les soldats de l'active et les hommes de la réserve, antagonisme qui se manifesta surtout dans le corps d'officiers par une mésestime de plus en plus marquée pour les officiers de complément. Ce fut le résultat d'une fausse politique et d'une méconnaissance étonnante de la nation armée.

La nation armée, c'est toute la force virile de la nation

dressée pour la sauvegarde du pays et son indépendance. Mais ce n'est pas la levée en masse improvisée à l'heure du danger. Le service obligatoire et personnel appelait toute la jeunesse valide, sans exception, sous les drapeaux pendant le temps relativement court de l'instruction nécessaire pour faire un soldat, et prolongeait l'obligation militaire en cas de guerre jusqu'aux limites des forces physiques. Les millions d'hommes ainsi mis à la disposition du commandement étaient forcément partagés en plusieurs échelons pour le combat, d'après leur âge. Mais du moment qu'ils étaient destinés à faire campagne et à entrer peut-être tous, tôt ou tard, dans la mêlée tragique, il tombait sous le sens que leur entraînement militaire, fondé sur une première et solide instruction, devait être continué et entretenu dans le cours de leurs obligations militaires, avec les tempéramens convenables à l'âge et à la formation de mobilisation à laquelle ils appartenaient. Si l'on pouvait réduire les périodes d'exercice de l'armée territoriale, il fallait multiplier les périodes des réservistes qui fatalement devaient compléter l'armée de première ligne.

C'est ce qu'avait bien entrevu Jaurès quand il affirmait que la force guerrière de l'armée était dans les réserves nationales encadrées et bien entraînées. Son système était malheureusement vicié par l'utopie socialiste et par ses illusions sur les garanties de paix qui résulteraient de l'armée nouvelle telle qu'il la concevait. Il pensait à la paix française fondée sur la Justice et sur le Droit, il ne voulait pas croire à la paix allemande fondée sur la Force et sur le Mensonge.

Cette guerre a bien prouvé que la vraie force de la nation armée résidait dans les réserves organisées et instruites. Mais qui pouvait penser, il y a quelques années, que ces réservistes et ces territoriaux, dont on médisait, que ces hommes d'âge embarrassés des mille liens familiaux et sociaux, qui montraient eux-mêmes une répugnance de plus en plus marquée à se soumettre aux charges militaires, combattraient avec la même ténacité et la même endurance que les jeunes gens du service actif et que les professionnels, et qu'ils deviendraient à leur tour des gens de guerre incomparables?

Le même fait s'est passé en Allemagne, et, on doit le reconnaître, dans tous les pays belligérans. Mais nous avons pu croire avant la guerre que l'état-major allemand n'accordait pas

à ses réserves plus d'attention que chez nous. C'était bien les réserves allemandes qui avaient permis à l'armée de 1870 de réaliser le premier plan d'hégémonie prussienne. L'organisation de l'armée impériale était restée conforme au système de la nation armée. Cependant, dans les années qui précédèrent cette guerre, il apparut que les doctrines militaires d'outre-Rhin tendaient vers une formule de guerre où les réserves passaient pour ainsi dire à l'arrière de l'armée de première ligne.

Les théoriciens militaires répétaient à l'envi que la force de l'armée est dans l'armée active mobilisée, c'est-à-dire dans l'armée composée des plus jeunes hommes, réalisant toute la force offensive dans ce terme expressif : armée de choc. Toutes les lois militaires qui, depuis 1905, ont augmenté progressivement les effectifs de paix de l'armée allemande, semblaient être l'application de cette formule qui confirmait la conception d'une offensive foudroyante sous forme d'attaque brusquée, presque sans déclaration de guerre, avec les corps d'armée actifs appointés de 200 000 ou 300 000 réservistes, soldats libérés depuis deux ans à peine. Et naturellement, cette armée de choc, très rapidement rassemblée, s'élançait de la place d'armes d'Alsace-Lorraine.

Il n'y a pas de doute que la crainte de cette attaque brusquée, dont la légende fut habilement entretenue par l'état-major impérial, a obsédé nos esprits, et elle fut certainement une des raisons qui déterminèrent le retour au service de trois ans.

En effet, la loi de deux ans, en diminuant les effectifs de paix, avait une répercussion sur nos troupes de couverture. A moins de réduire à l'état squelettique nos compagnies de l'intérieur, il fallut restreindre ou plutôt ne pas augmenter nos corps de couverture, comme il eût été nécessaire en prévision de cette attaque brusquée. L'alarme fut sonnée pendant ces années émouvantes où se déroulèrent les incidens successifs de la querelle allemande au Maroc. A mesure que s'accroissaient les effectifs allemands jusqu'à atteindre, en 1913, 800000 hommes, chiffre qui pouvait être porté à 1 million en 1915, — simple affaire de budget, car les classes allemandes et les rengagemens de sous-officiers le permettaient, — le danger montait à la frontière menacée. Notre couverture insuffisante pouvait être crevée sous la pression formidable de l'armée de choc allemande, nos forteresses assaillies et détruites avant d'avoir été mises en

complet état de défense, toute notre concentration obligée de reculer dans le désordre de la surprise!

On s'est demandé comment l'Allemagne n'a pas engagé la guerre, sinon en 1905, du moins entre 1909 et 1912, puisque l'état-major de Berlin avait quelques raisons de croire à l'affaiblissement de notre armée. Il faut penser, ou qu'il n'était pas si certain de la victoire, ou que l'évolution belliqueuse du Kaiser n'était pas encore accomplie. D'ailleurs, avant 1911, les doctrines d'offensive, en apparences identiques dans les deux armées, se fondaient toujours sur la guerre de mouvement et de manœuvre. Les guerres du Transvaal et de Mandchourie avaient bien montré la valeur défensive des positions organisées et les effets meurtriers du feu, en particulier du tir de l'artillerie. Mais toutes les forces incomparables de destruction qui sont entrées en ligne quelques années plus tard et qui donnent à cette guerre un caractère si imprévu, sans précédent dans l'histoire, étaient encore dans les laboratoires et sur les champs d'expérience.

C'est en 1908 que Wilbur Wright exécutait les premiers vols d'avion au camp d'Auvours. L'aviation ne prenait réellement son essor que vers 1911, et son importance militaire n'était nettement affirmée qu'à la veille de la guerre.

L'Allemagne n'a mis à l'usine Krupp son programme d'artillerie lourde qu'en 1911, et encore la question de son emploi en campagne était-elle controversée outre-Rhin comme chez nous. La traction automobile des poids lourds était en pleine expérience, c'est elle pourtant qui devait donner la solution du problème de l'artillerie lourde et des ravitaillemens. La télégraphie sans fil venait d'apparaître. Et les sous-marins semblaient encore relégués à la défense rapprochée des côtes.

Or, en 1913, l'armée allemande révélait soudain sa puissance grandissante en effectifs et en matériel, prête à appuyer une politique très menaçante, qui cherchait à profiter des faiblesses apparentes de ses adversaires pour réaliser l'hégémonie politique et économique de l'Allemagne.

Faut-il rappeler l'histoire des dix années qui se sont écoulées depuis 1905, pendant lesquelles le plan de l'Allemagne se dévoila progressivement? Ce qu'il y a de plus extraordinaire, ce n'est pas qu'il ait abouti à l'effroyable cataclysme que nous traversons, mais c'est que les puissances attaquées, et le monde

entier, aient pu se laisser surprendre et risquer l'asservissement. Vraiment, on se demande aujourd'hui comment on a pu se méprendre sur les dispositions agressives de l'Allemagne, quand l'accroissement formidable de sa puissance militaire était inscrit chaque année dans son budget, dans ses effectifs, dans ses usines, dans toute son organisation méthodique en vue de la domination mondiale. Ce n'est qu'en 1913, lorsque toute l'Allemagne se souleva dans un enthousiasme délirant pour célébrer le centenaire de la guerre d'Indépendance de 1813 et pour fêter un peu plus tard le vingt-cinquième anniversaire de l'avènement de Guillaume II, que la Russie et la France virent clairement le péril. Elles s'associèrent plus étroitement pour y faire face et éloigner l'échéance du conflit certain jusqu'au moment où elles auraient réalisé un programme commun de renforcement. L'Allemagne ne leur en laissa pas le temps. Elle crut ses adversaires plus faibles qu'ils n'étaient.

En effet, chez nous le sentiment national avait été mis en alerte par les incidens du Maroc et d'Alsace-Lorraine. Et sous la pression de l'opinion publique, le Parlement, malgré une opposition inouïe, votait la loi de trois ans. Ce fut une loi de préservation et de sauvegarde, qui aurait pu n'avoir qu'un caractère provisoire, mais qui n'apportait malheureusement aucune modification essentielle à l'organisation de nos réserves. Et c'est sur ce point que Jaurès insista avec autant de raison que de violence. Mais la loi de trois ans apportait du moins le remède au mal causé par la loi de deux ans à notre armée de couverture. En augmentant de plus de 200 000 hommes notre effectif de paix, elle nous permit de renforcer notre couverture du Nord-Est. Et ce fut le salut du pays.

En effet, ce renforcement de la couverture, en même temps que le Parlement se montrait disposé à voter les crédits nécessaires à la réfection et à l'amélioration de notre matériel et de notre organisation défensive, allait modifier du tout au tout le plan allemand, en précipitant son exécution, et en l'élargissant bien au delà du champ clos du Nord-Est.

On ne peut douter que l'état-major impérial avait préparé deux plans d'attaque. Il avait certainement cru possible une offensive rapide, avec la masse de son armée active mobilisée, sur les lignes de la Meuse et de la Moselle insuffisamment protégées par notre couverture affaiblie. C'était le coup droit contre

notre armée surprise en pleine concentration. Notre commandement l'avait prévu, presque trop, et s'y était préparé. Sous l'empire de la loi de deux ans, le recul de notre concentration fut même étudié.

Déjà ce plan, si audacieux fût-il, avait ses risques. S'il ne prévoyait que le débouché des armées allemandes de la frontière d'Alsace-Lorraine, entre Longwy et Belfort, sans violer aucune des neutralités qui enserraient l'Alsace-Lorraine, il donnait sans doute à l'offensive des chances d'arriver jusqu'à la Meuse et à la Moselle. Mais il était à supposer que les régions fortifiées, Verdun-Toul, Épinal-Belfort, résisteraient un certain temps, et forceraient les grands courans offensifs à diverger, soit au Sud de Toul, soit au Nord de Verdun. Il se produisait ainsi une crise de manœuvre, à la fois pour déboucher à la frontière et pour franchir la Meuse et la Moselle, et les armées françaises, concentrées en bonne place, pouvaient prendre d'heureuses contre-offensives. Dans tous les cas, le théâtre d'opération était limité, et même dans l'hypothèse du forcement des lignes de Meuse et de Moselle, la bataille se développait bien sur un vaste front, mais sans surprise stratégique ; elle pouvait s'immobiliser, rester indécise, loin de Paris. Et l'état-major allemand devait alors songer à l'autre adversaire, la Russie.

N'ayant pu lancer plus tôt cette attaque brusquée et comprenant que le vote de la loi de trois ans augmentait tout au moins la force défensive de la France, l'état-major de Berlin devait fatalement en revenir au grand plan préparé depuis longtemps, et qui, si aventureux fût-il, comportait, s'il réussissait, des conséquences si fécondes et si décisives qu'il valait bien la peine de le tenter (1). Nous sommes convaincus que le plan d'attaque par la Belgique était étudié et prêt depuis plusieurs années. De Moltke l'avait certainement indiqué ; on en parlait couramment dans les milieux militaires allemands. Déjà Séré de Rivière l'avait pressenti en organisant la frontière du Nord. De nombreux écrivains militaires français et même belges en avaient signalé les probabilités, presque les certitudes (2).

(1) Nous prions nos lecteurs de se reporter aux articles de l'éminent historien, M. Hanotaux, parus dans cette *Revue*.

(2) J'ai dénoncé moi-même, dans mon enseignement à l'École de guerre et à l'École des sciences politiques, l'attaque allemande par la Belgique. Et je l'ai signalée dans plusieurs articles du *Petit Journal*, de 1909 à 1914, sous la signature de colonel X...

Je ne veux pas reprendre une discussion rétrospective sur les raisons qui ont conduit le haut commandement à écarter l'hypothèse d'une violation de la Belgique et à concentrer toute son attention vers la frontière du Nord-Est. On peut pourtant s'expliquer qu'il n'ait pas cru à une stratégie aussi aventureuse que celle qui mettrait l'Allemagne, envahissant la Belgique, en face d'une intervention certaine de l'Angleterre, — qui ferait perdre à l'Allemagne tout le bénéfice de la place d'armes organisée en Alsace-Lorraine, et qui dépasserait aussi par l'ampleur du front de déploiement les effectifs dont elle disposait. Tout au plus l'état-major français admettait-il que l'aile droite allemande serait amenée à passer par le Luxembourg et à emprunter les routes des Ardennes belges, violation réduite à laquelle la Belgique ne pourrait peut-être pas s'opposer. Notre dispositif de concentration tenait compte d'ailleurs de cette éventualité, puisque notre armée d'aile gauche était concentrée entre Mézières et Stenay. Mais l'erreur principale fut d'avoir persévéré dans la foi en cette légende que l'armée allemande se porterait à l'offensive avec ses corps d'armée actifs et qu'elle en était encore à la formule de l'armée de choc.

Or, c'est en cela que l'état-major impérial nous trompa complètement. Il avait bien compris que, pour exécuter cette stratégie colossale qui devait s'étendre jusqu'à la Belgique, il fallait avoir la supériorité du nombre et du matériel. Et ce ne furent pas les vingt-cinq corps d'armée actifs renforcés de quelques divisions de réserve qui s'avancèrent entre Bruxelles et les Vosges, mais une énorme masse dans laquelle les corps d'armée de réserve avaient leur place en première ligne à côté des corps d'armée actifs, tous équivalens comme organisation, encadrement, armement et exaltation morale. Ce fait de l'organisation des formations de réserve et de leur utilisation immédiate au combat ne nous avait pas échappé. Nous-mêmes nous avions accolé à nos armées des groupes de divisions de réserve, mais nos préventions contre la valeur de ces réserves, préventions justifiées dans une certaine mesure par ce que nous avons dit plus haut, ne nous permettaient pas de croire que les Allemands puissent en tirer un meilleur parti.

On sait ce qui s'est passé. Mais cette stratégie qui a failli nous surprendre et nous détruire, et qui a chuté par son excès même, eût-elle été possible si l'Allemagne n'avait pas eu, de

par l'occupation de l'Alsace-Lorraine, toutes les facilités de la préparer et de l'accomplir? Maîtresse absolue des débouchés du Rhin, solidement campée en Alsace-Lorraine, nous tenant sous la menace constante d'une attaque qui ne trouvait devant elle, sur la frontière même, d'autre obstacle que nos troupes de couverture, pouvant masquer ses projets dans les pays rhénans devant la frontière belge (1), disposant par conséquent d'un pivot de manœuvre incomparable et inébranlable avec Metz et Strasbourg, l'Allemagne pouvait envisager l'invasion rapide d'une Belgique mal organisée et mal défendue militairement, déjà travaillée par les fourriers du pangermanisme, de nos provinces du Nord dépourvues de leurs forteresses déclassées, et régler le destin de la France avant que l'Angleterre ait pu intervenir.

Qu'au contraire nous ayons gardé notre Alsace-Lorraine et notre frontière même de 1870, qui ne voit que tout le plan allemand, réduit aux conceptions de 1870, était à la merci de l'attaque française débouchant dans les pays rhénans.

IV. — LA FRONTIÈRE MILITAIRE ET ÉCONOMIQUE NÉCESSAIRE

Mais ceci n'est que le point de vue militaire. La place d'armes offensive constituée par l'Allemagne en Alsace-Lorraine comportait d'autres avantages dont nous aurions pu mesurer l'importance avant la guerre, et qui se sont dévoilés avec la forme nouvelle qu'a prise la lutte. Ce n'est point sans raison et sans prévoyance de l'avenir que l'état-major allemand avait exigé en 1871 une délimitation enfermant au delà de la Moselle toute la région minière de Thionville. Il ignorait à cette époque que les gisemens de fer lorrain déjà reconnus sur la rive gauche de la Moselle se prolongeaient à l'Ouest dans la région de Briey; il n'eût pas abandonné à la France ces districts si voisins. On avait d'ailleurs alors des doutes sur le rendement métallurgique de la minette phosphoreuse lorraine. Ce n'est qu'après que le procédé Thomas eut permis de traiter ces minerais que la région Briey-Thionville prit de l'importance.

Expulsée de Lorraine après le traité de Francfort, notre métallurgie de l'Est avait reflué dans le Centre. La découverte

(1) Victor Cambon avait signalé dans son livre : *Les Derniers progrès de l'Allemagne*, en 1914, l'aménagement des voies ferrées allemandes entre le Rhin et la Belgique.

des gisemens de Briey, dont l'exploitation commença vers 1896, la ramena vers la matière première, et nous vîmes alors se développer une floraison magnifique d'usines et de hauts fourneaux le long de la frontière. Pour ne citer qu'un seul chiffre, Briey donnait 19 millions de tonnes de fer en 1914 à notre industrie. La région annexée se développait également, fournissant plus de 20 millions de tonnes à la métallurgie allemande, et il se produisait fatalement entre les métallurgies rivales des rapports et des accords favorables aux deux parties. Mais déjà au moment de la guerre, on ne pouvait douter que l'Allemagne ne fît de très grands efforts pour s'assurer en France une sorte de mainmise sur toutes les mines de fer disponibles, et, en particulier, sur celles de Briey et de Normandie.

On ne doit pas s'étonner que, dès le début de la guerre, elle ait profité de sa situation militaire pour s'emparer des exploitations de Briey. Aucune disposition n'avait été prise d'ailleurs pour les préserver. Il est prouvé aujourd'hui que non seulement notre haut commandement n'a pas été suffisamment informé de la nécessité impérieuse de protéger ces régions, mais que son attention n'a pas été depuis l'invasion attirée comme il l'aurait fallu sur le rôle qu'elle joue dans l'usine de guerre allemande. Une ardente polémique a été soulevée au cours de la guerre à ce sujet, j'y ai pris part, elle n'est pas terminée, je me borne à enregistrer l'aveu même des Allemands que sans la possession du bassin de Briey et de Thionville, ils n'auraient pas pu continuer la guerre. L'usine de guerre allemande, qui a fait ses preuves et contre laquelle la nôtre, inexistante en 1914, improvisée depuis la Marne avec une admirable énergie, a eu tant de peine à combattre, tire les trois quarts de son acier des deux Lorraines et du Luxembourg (1).

Sans insister davantage, il est hors de doute que pour garantir l'avenir, nous devons enlever à l'Allemagne ces régions, qui sont nôtres d'ailleurs. Et nous devons aller plus loin. Au fer lorrain nous devons ajouter les charbons de la Sarre, tels

(1) L'invasion allemande nous a fait perdre d'un seul coup plus des trois quarts de nos minerais de fer, de nos hauts fourneaux et de nos usines métallurgiques (Nord et Est). Comprend-on avec quelles ressources l'Allemagne mène la guerre de matériel et quelle était notre situation en septembre 1914, après la Marne! Lire l'article de M. de Launay dans la *Revue* : *Le problème franco-allemand du fer*, 15 juillet 1916; — F. Engerand, *Ce que l'Allemagne voulait, ce que la France aura*, 1916; Ténin-Sirey.

que nous les avait donnés en partie la frontière de 1789. N'oublions pas que dans la métallurgie et l'industrie, en attendant que nous sachions utiliser nos forces hydrauliques, houille verte et houille blanche, la véritable matière première est le charbon.

Nous étions avant la guerre en déficit de plus de 20 millions de tonnes de charbon sur les quantités nécessaires à notre consommation; nous importions 6 millions de tonnes d'Allemagne, 11 millions d'Angleterre, 4 à 5 millions de Belgique. Notre extraction nationale ne dépassait pas 42 millions de tonnes. Or la réintégration de l'Alsace et de la Lorraine augmentera ce déficit de toutes les quantités nécessaires aux populations et aux industries de ces deux provinces et au traitement du fer lorrain. Le déficit passerait certainement à plus de 40 millions de tonnes. C'est bien d'ailleurs ce qu'avait fait remarquer un rapport du Comité des Forges, au sujet de la reprise économique après la guerre. L'adjonction du minerai lorrain aux ressources actuelles de la France aggraverait la situation métallurgique par l'accroissement du déficit en charbon. On ne pourrait exploiter les richesses ferrifères de la Lorraine qu'avec le charbon allemand, car ni l'Angleterre, ni la Belgique ne peuvent guère augmenter leur exportation. Mais heureusement qu'à côté même des minerais de fer lorrains, en pleine Lorraine, contrairement à ce qui se passe ordinairement dans la nature, se trouve le charbon de la Sarre. A tous les titres il est nôtre. Sans doute le charbon du bassin de la Sarre ne suffirait pas, dans les conditions actuelles de l'exploitation, à combler notre déficit. Mais il est certain que le gouvernement allemand en avait réduit l'extraction au profit des mines fiscales rhénanes et des charbonnages de Westphalie. Les conditions de paix devront prévoir un privilège de la France sur les achats de charbon en pays rhénan. Cependant le bassin de la Sarre, soumis à une exploitation rationnelle, reste le complément indispensable de la Lorraine minière (1).

Pour nous résumer, si l'on reprend les tracés successifs de la frontière orientale de la France, l'on constate que la frontière de 1789 nous laissait le minerai et le charbon, peu connus d'ailleurs à cette époque, que le traité de 1814 avait confirmé cette frontière, que le traité de 1815 n'enlevait que la moitié

(1) *L'après-guerre. Le fer et le charbon lorrains*, de Maurice Alfassa, préface du général Malleterre et de M. André Lebon; Belin.

du charbon, tandis que celui de Francfort nous dépossédait de tout le charbon de la Sarre et de tout le minerai de fer reconnu à cette date. Si l'Allemagne pouvait faire un nouveau traité à son gré, l'occupation de Briey deviendrait définitive, ce serait la consécration de l'industrie métallurgique allemande, génératrice de guerres.

*
* *

Nous pourrions nous arrêter à ces argumens d'ordre militaire et économique; ils sont suffisans pour imposer la rectification de la frontière de 1871. Mais le traité de Francfort a eu des conséquences qui ont dépassé une délimitation de frontière, et qui ont troublé l'ordre européen. Le congrès qui réglera la paix, s'il veut établir une paix juste et durable, devra tenir compte des leçons du passé et regarder soigneusement une carte d'Europe et du monde. On peut y lire, si on a de bons yeux et un sens averti de l'histoire, les conditions géographiques qui doivent toujours intervenir quand il s'agit de comprendre et de déterminer les nationalités, les limites qui doivent les séparer, et les libertés communes et inviolables qui permettent leurs ententes politiques et économiques, telles que la liberté des mers, du commerce, de la circulation.

L'histoire du monde montre que l'Europe, de par sa situation et sa contexture géographiques, est devenue, depuis plusieurs siècles, le centre du monde civilisé, en même temps que le champ de bataille des peuples et des idées. Mais, au cours du XIXe siècle, les Amériques, filles de l'Europe, sont entrées dans le monde européen. Il en est résulté que l'océan Atlantique est le grand carrefour commercial du globe. C'est par l'Atlantique que passent, c'est à l'Atlantique qu'aboutissent toutes les voies maritimes vers les autres continens. Les Puissances qui le bordent exercent donc une influence prépondérante, influence qui a été disputée, au cours des siècles, entre l'Espagne, la Hollande, la France et l'Angleterre. Les Amériques y jouent actuellement leur rôle.

Si l'on regarde l'Europe, on voit que cette petite Europe, qui n'est que le promontoire occidental de l'énorme Asie, mère des races, est divisée naturellement selon les méridiens en trois parties distinctes.

L'Europe orientale, qui forme à elle seule la Russie, se

rattache largement à l'Asie. L'Empire russe s'est étalé à la longue sur la plaine indéfinie, il touche l'Extrême-Orient aux rivages de l'océan Pacifique. Ses débouchés vers l'océan Atlantique sont des plus précaires. Son commerce ne peut passer les détroits danois et turcs que sous le contrôle des Puissances qui les détiennent et les surveillent.

L'Europe centrale, moins massive que l'Europe orientale, mais encore compacte, s'étend entre l'isthme slave, de l'embouchure de la Vistule à l'embouchure du Danube, et l'isthme latin, formé par le Rhin et les Alpes, de la mer du Nord à la mer Adriatique. Ses débouchés vers l'océan Atlantique doivent passer par le Pas de Calais, par les mers anglaises, par Gibraltar, sous le contrôle et la surveillance des Puissances occidentales.

L'Europe occidentale est essentiellement formée par la France, l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie, bien séparées les unes des autres. L'Italie n'a d'accès dans l'Atlantique que par Gibraltar. La France a double façade sur l'océan Atlantique et sur la Méditerranée. Sa situation entre les deux mers en fait à la fois le pont par lequel passent les routes les plus courtes de la Méditerranée à l'Atlantique, et le carrefour où aboutissent toutes les routes de terre venant de l'Europe orientale et centrale. C'est ce qui a fait dans l'histoire sa force et sa faiblesse. Elle a dû se défendre contre les invasions, contre les conquêtes, contre toutes les convoitises, en même temps qu'elle fortifiait son unité et qu'elle devenait le flambeau du monde. L'Angleterre, isolée par ses rivages difficilement attaquables, prenait la prépondérance maritime.

Du jour où l'Europe centrale était dominée par une puissance animée de l'esprit de force et de conquête, elle devait fatalement chercher à s'ouvrir et à dominer les routes de l'Atlantique qui conduisent aux Amériques et aux marchés mondiaux. Toute la guerre actuelle est la conséquence de cette situation géographique de l'Allemagne. Et l'on comprend que pour s'y opposer, pour empêcher désormais une telle entreprise, tout en réservant les droits absolus des peuples à vivre et à travailler, il est essentiel que, d'une part, les puissances riveraines de l'océan Atlantique et en particulier la France, l'Angleterre et les États-Unis, soient étroitement unies et alliées, mais il est aussi essentiel que la France, qui est la plus menacée, ait des frontières continentales garanties contre les

agressions. Sûre de l'amitié de l'Italie qui garde la partie montagneuse de l'isthme latin, la France doit être séparée de l'Allemagne par la plus forte limite que comporte le sol. Et la carte montre que cette limite est au Rhin.

Ces considérations, qui vaudraient d'être développées, et que nous nous excusons de présenter sous forme d'aphorismes, doivent être connues, dès maintenant, de l'opinion publique. La véritable victoire sera moins dans les nouvelles délimitations de frontières et dans la juste part faite aux nationalités par la libération de tout ce qui a été opprimé par la force brutale, que dans les conditions économiques de l'après-guerre. Et l'Allemagne, qui sent bien qu'elle marche, malgré tant de succès militaires, vers la défaite et la capitulation, songe surtout à réserver ses frontières économiques. Elle a fait la guerre pour conquérir les marchés du monde, et on a pu dire avec raison qu'elle aurait pu les conquérir sans faire la guerre. Elle prépare déjà, au milieu de la bataille, la reprise de son activité économique (1), et c'est par là qu'elle doit être atteinte le plus sûrement et le plus gravement par les Alliés victorieux, c'est par là qu'elle peut surtout payer la rançon de son crime. Je souhaite que les gouvernemens alliés, le nôtre surtout, en soient bien convaincus et ne se laissent pas duper une fois de plus par les surprises du tapis vert!

*
* *

Nos lecteurs auront tiré eux-mêmes les conclusions des considérations militaires, géographiques et économiques que nous venons d'exposer bien sommairement.

La frontière du Nord-Est doit être reportée aux limites normales de la Lorraine et fixée sur les positions essentielles qui en

(1) Le vice-chancelier Helfferich préside lui-même une Commission siégeant à Berlin, chargée de cette préparation, et on peut faire crédit à ce point de vue à l'esprit d'organisation disciplinée de l'Allemagne. Cette Commission a une succursale, à Berne, en Suisse, composée de plus de 600 industriels et commerçans qui ont pour tâche, indépendamment des relations personnelles et étroites d'amitié et d'affaires qu'ils doivent avoir avec la Suisse, de rechercher tous moyens directs ou détournés, — personnes interposées, sociétés allemandes camouflées d'étiquettes suisses, etc., — par lesquels les relations d'affaires pourron être reprises *dès l'armistice*, avec les puissances de l'Entente et les neutres. L'Allemagne compte sur ses stocks industriels et sur la désorganisation des industries alliées pour reprendre rapidement sa clientèle et l'augmenter. Ainsi se préparera-t-elle à de nouvelles luttes!

assureront la bonne garde. Sans la définir borne par borne, il est facile de la tracer entre la Moselle et le Rhin. Mais, comme en toute délimitation, il y a le plus et le moins.

Le moins, c'est la ligne qui, partant de la Moselle, au Nord de Sierk, comme en 1789, va droit à l'Est, coupe la Sarre vers Merzig, laisse au Nord Birkenfeld, englobe Tholey, Saint-Vendel, près des sources de la Nahe, redescend au Sud par Hombourg, Deux-Ponts, pour retrouver l'ancienne limite de 1799 et 1814, avec Landau, et aboutit au Rhin, à Gemersheim. Ainsi serait reconstituée la frontière de la monarchie, sur des noms réellement français, avec des villes longtemps occupées par la France et qui, en 1790, acclamèrent la Révolution. On pourrait aller plus loin sans violer le principe des non-annexions. On pourrait rappeler qne les princes de Birkenfeld ont été des soldats de la France, qu'ils ont commandé des régimens qui se glorifiaient de s'appeler les Allemands-Français. On pourrait étendre les limites géographiques de la Lorraine jusqu'à Kaiserslautern, les portes impériales du Palatinat. Il importerait sans doute de tenir les routes de la Nahe, de la Lauter et de la Queich.

Mais comme il est certain que les garanties du traité de paix exigeront l'occupation prolongée des pays rhénans et des villes du Rhin, il n'y aura aucun désavantage à se maintenir sur la frontière que nous avons tracée largement. Tout au plus faudra-t-il dans le bornage assurer la possession de certaines positions et en particulier tenir sur la rive droite du Rhin pendant un certain temps les têtes de pont de Gemersheim et de Kehl dans un rayon à déterminer. L'essentiel est que toute nouvelle agression allemande soit enrayée, dès sa menace. Et comme il faut prévoir que l'occupation temporaire des pays rhénans cessera à une certaine époque, après paiement des indemnités réparatrices, le traité de paix devra contenir la clause essentielle, irréfragable, de la neutralisation *militaire* des pays de la rive gauche du Rhin. Elle est bien affirmée aujourd'hui dans l'opinion publique par cette formule, que nous avons été un des premiers à répandre : *Plus un soldat allemand sur la rive gauche du Rhin!*

Nous n'avons pas à discuter ici le régime politique et économique qui pourra convenir à ces pays, en particulier la libre navigation du Rhin jusqu'à son embouchure. Nous ne

nous plaçons qu'au point de vue de la frontière militaire. L'avenir dira si entre les deux frontières militaires, celle de Lorraine et d'Alsace que d'aucuns trouveront sans doute trop modérée, et celle de l'Allemagne, le Rhin, de Spire à Wesel, les populations resteront fidèles à leurs attaches germaniques ou se rapprocheront de la France et de la Belgique avec lesquelles elles ont été et sont en constans rapports d'intérêts. N'oublions pas que la Prusse n'est venue au delà de la rive gauche du Rhin que par usurpation, et qu'elle fut appelée en 1815, presque contre son gré, à devenir le garde-chiourme de la coalition contre la France vaincue, à l'instigation des ministres anglais. Je ne vois pas d'ailleurs en quoi les peuples allemands, s'ils arrivent à se démocratiser sincèrement et à reprendre leurs anciennes libertés, pourront souffrir de cet état de choses en tant que leurs relations économiques avec le monde seront sauvegardées! Certes, nous ne perdons pas la mémoire de ces temps glorieux, où le rêve de la Révolution avait été réalisé par la première République, où le traité de Bâle nous donnait, du consentement de l'Autriche, de la Prusse et de l'Angleterre, la rive gauche du Rhin. Mais nous ne sommes plus en 1795! A cette époque, les armées de la République occupaient la Belgique et la Hollande. Les Pays-Bas sortaient de la vassalité impériale et se laissaient facilement absorber par la France révolutionnaire.

Aujourd'hui, ce sont deux États indépendans, et la Belgique a prouvé quel prix elle attachait à son indépendance. Elle aura droit, elle aussi, à des rectifications de frontières, peu importantes territorialement, mais les sorties de l'Escaut, par exemple, ne lui reviennent-elles pas pour rendre la liberté à Anvers? La question du Luxembourg devra être réglée aussi. Il tombe sous le sens qu'avec l'éloignement de l'Allemagne, le Luxembourg doit être mis sous la tutelle de la France et de la Belgique et englobé dans les frontières militaires. Un referendum pourra décider ou de son autonomie ou de son rattachement aux deux pays protecteurs.

On voit donc que l'annexion à la France des pays rhénans, en plus de son caractère politique discutable, créerait au Nord de notre pays un saillant aigu vers le Nord, tout à fait en désaccord avec la contexture géographique de la France, et ne présentant que des inconvéniens au point de vue militaire.

Le retour à la frontière de 1789, avec ses rectifications indis-

pensables, remet au contraire l'harmonie dans cette forme admirable du sol français qu'avait mutilée le traité de Francfort. Elle assure l'équilibre dans la mesure, qui est la marque du génie français.

Nous devons ajouter que l'organisation défensive des frontières ne comportera plus ces grandes places fortes, ces camps retranchés, ces forts d'arrêt, qui ont subi l'expérience décisive de cette guerre. Nous nous imaginons la future défense des frontières sous forme de lignes parallèles de tranchées, creusées à l'avance le long de la frontière, avec des réduits et ouvrages bétonnés. Elles seront dissimulées en temps de paix sous les terres cultivées, comme les Allemands l'avaient fait en Lorraine annexée en 1914. Les réseaux de fils de fer barbelés et les chevaux de frise seront disposés à proximité dans des hangars, ou préparés sous les tranchées mêmes. En quelques heures, ils seront placés en avant des tranchées. Il en sera de même des batteries à longue portée. Plusieurs voies ferrées de ceinture seront aménagées tout le long de la frontière pour la mise en place rapide du matériel. Des centres d'aviation seront disposés également à proximité de la frontière. C'est aux appareils perfectionnés de reconnaissance et de bombardement qu'il appartiendra de remplir les missions de couverture et d'avant-garde, en attendant que se massent les troupes d'opérations. Il est plus que probable que les opérations seront immédiatement limitées à la zone intermédiaire entre les frontières.

D'ailleurs, n'est-il pas permis d'espérer que de cette terrible guerre, après la sanction des crimes germaniques et le rétablissement d'un juste équilibre mondial, il sortira, sinon la paix éternelle, qui n'est pas de ce monde, ni même cette Société des Nations, dont on se fait, croyons-nous, un idéal prématuré, mais une aspiration universelle à régler les conflits par voie d'arbitrage? On peut du moins le souhaiter après tant de sang versé. En tout cas, les bonnes frontières militaires et politiques y aideront.

Général MALLETERRE.

LA MISSION
DE
M. JONNART EN GRÈCE

II[1]

LE RETOUR DE M. VENIZELOS

Le roi Constantin a quitté la Grèce avec la reine Sophie et le Diadoque. Conformément au désir des Puissances protectrices, c'est son second fils, le prince Alexandre, qui l'a remplacé sur le trône. L'ordre n'a pas été un seul instant troublé. Pas une goutte de sang n'a été versée. Il s'agit maintenant d'assurer dans les conditions les plus rapides le retour au pouvoir de M. Venizelos. C'est la seconde partie de l'œuvre dont s'est chargé M. Jonnart.

Le Roi et la famille royale partis, il apparaît indispensable d'éloigner au plus tôt un certain nombre de personnages politiques et militaires qui ont ouvertement et en toute occasion manifesté leur hostilité irréductible à l'Entente. Le calme ne pourra pas être rétabli, des désordres sont toujours à craindre, tant que cette poignée de meneurs germanophiles restera dans la capitale.

M. Jonnart, fidèle à sa règle de conduite qui consiste à s'immiscer le moins possible dans les affaires intérieures du pays, fait procéder à cette épuration en collaboration avec M. Zaïmis et d'accord avec lui. Cet accord s'établit au cours d'un long

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1917.

entretien entre les deux hommes d'État à bord de la *Justice*, le 16 juin. Il est assez pénible pour le président du Conseil d'expulser certains de ses concitoyens ayant occupé des situations éminentes et qu'il a fréquentés presque quotidiennement. Cependant il n'hésite pas à prendre cette mesure dans l'intérêt supérieur du pays, et à donner ainsi au Haut-Commissaire le meilleur gage de sa bonne volonté.

Le 17 juin, celui-ci lui remet deux listes de personnages qui se sont particulièrement signalés par leurs menées germanophiles. Les premiers, au nombre d'une trentaine, devront se présenter au général Regnault, commandant les forces de débarquement, le 20 juin au plus tard. Ils seront embarqués sur le paquebot *Basileus-Constantinos*, qui quittera le jour même le Pirée pour Marseille. Le gouvernement français fixera l'endroit de leur déportation. C'est Ajaccio, en Corse, qui fut choisi.

Quinze d'entre eux, les plus notoires, sont exacts au rendez-vous. Ce sont : MM. Gounaris, ex-président du Conseil; Pesmazoglou, député; Mercouris Spiro, ex-maire d'Athènes, et Mercouris Georges, député, fils du précédent; Général Dousmanis, ex-chef de l'état-major général; Colonel Jean Metaxas, ex-sous-chef de l'état-major général; Dragoumis Jean, publiciste; Blum, professeur à l'École allemande; Hoesslin, chef de la propagande allemande, successeur de Schenk; Douphas et Ramos, chefs de bandes; Jean Saghias, président général de la ligue des réservistes; Gaetlich, Koppler, Mme Bertha Woertz, sujets allemands.

Les quinze qui ne se présentent pas sont, pour la plupart, des gens de moindre importance n'habitant pas l'Attique et n'ayant pas pu rejoindre au délai fixé le port d'embarquement. Huit d'entre eux viennent, dès la semaine suivante, se remettre entre les mains des autorités françaises. Un agitateur des plus dangereux, le chef des épistrates, Livieratos, ancien procureur du Roi, réussit à s'enfuir et à gagner le Péloponèse. M. Jonnart le fait poursuivre; il donne l'ordre que ses immeubles de Céphalonie soient occupés par les troupes françaises ou les réfugiés grecs.

La seconde liste comprend cent trente personnes qui doivent être mises en surveillance : deux anciens présidens du Conseil, MM. Spiridon Lambros, et Stephane Skouloudis; six anciens ministres, un général, un amiral, des colonels, com-

mandans et officiers subalternes, des avocats, des publicistes, des sujets allemands, tous ennemis avérés de la France et dont l'action constitue pour nous un danger incontestable.

Lors des événemens des 1er et 2 décembre 1916, certains individus, appartenant à la lie de la population, pour la plupart des repris de justice, avaient participé au massacre de nos marins. Leur culpabilité avait été nettement reconnue par notre service de renseignemens. M. Jonnart les fait aussitôt rechercher : ils seront arrêtés et déférés aux tribunaux. M. Jean Dragoumis ayant, malgré l'appel au calme, fait paraître, le 18 juin, un article violent contre les Alliés, est inscrit sur la liste d'expulsion et embarqué pour Marseille.

Un certain Sakellariou s'avisa d'écrire, dans le journal le *Péloponèse*, un article injurieux pour la France. Son journal fut suspendu le jour même et il fut invité à se présenter au général Regnault.

Ces mesures énergiques produisent le plus salutaire effet. M. Jonnart lève le blocus, fait des distributions de farine et de pain. Mais cette bonté n'est pas de la faiblesse : le Haut-Commissaire marque nettement par des actes qu'aucune excitation, aucune injure contre l'Entente ne sera plus désormais tolérée.

Si d'ailleurs il écarte ou frappe les agens de l'Allemagne, il est pareillement résolu à empêcher toutes représailles des Venizelistes contre leurs adversaires. Ici encore quelques décisions opportunes prouvent que sa résolution est fermement arrêtée et contribuent beaucoup à tranquilliser les esprits.

Dans les heures qui suivirent l'abdication de Constantin, le nouveau roi Alexandre avait adressé une proclamation à son peuple où se trouvaient ces mots : « Je marcherai sur les traces glorieuses de mon père. » Cette phrase malencontreuse produisit à Paris et à Londres, et aussi à Salonique chez les Venizelistes, un déplorable effet. On l'interpréta comme un défi du nouveau souverain à l'Entente, comme une affirmation du principe du *droit divin* dont s'était constamment réclamé Constantin. Or, l'intervention des Puissances s'était faite en Grèce pour rétablir le *droit constitutionnel*. A quoi bon changer le monarque, si les idées dont s'inspirait la monarchie devaient rester identiques? Est-ce que l'Entente n'allait pas se laisser duper une fois de plus? M. Zaïmis ne pratiquait-il pas une double politique et

ne cherchait-il pas à reprendre par des voies détournées ce que la nécessité l'avait contraint de céder ?

Ces craintes, qui trouvèrent leur écho dans certains journaux français et anglais ainsi que dans la presse venizeliste, étaient dans leur ensemble très exagérées. En réalité, la proclamation avait été rédigée dans des heures de trouble et d'émoi, alors que la foule menaçante entourait le palais royal, s'opposait au départ de Constantin, maltraitait le métropolite venu pour faire prêter serment au nouveau roi. Le document avait été confectionné en toute hâte par M. Negris, ministre de l'Intérieur. Il s'agissait avant tout de mettre le peuple d'Athènes en présence du fait accompli, de lui montrer que le départ du Roi était irrévocable.

Toutefois, afin de calmer ces appréhensions, le Haut-Commissaire pria M. Zaïmis de faire signer au Roi la lettre suivante, affirmant son désir de respecter la Constitution et de collaborer avec l'Entente :

Athènes, 7/20 juin 1917.

« Monsieur le Président,

« Je suis avec un vif intérêt les efforts du gouvernement en vue de rétablir l'unité de la Grèce.

« En ce qui me concerne, demeurant le fidèle gardien de la Charte constitutionnelle et confiant dans les dispositions bienveillantes des Puissances garantes, je suis prêt à collaborer avec elles, pour l'apaisement des esprits et la réconciliation du pays.

« Alexandre, Roi. »

Cet incident réglé, voici qu'il en surgit un autre. M. Zaïmis, dans un télégramme adressé aux représentans diplomatiques de la Grèce à l'étranger, pour leur notifier l'abdication du Roi, parle de « la douleur indescriptible du peuple hellénique. » Ce télégramme fait très mauvaise impression. M. Jonnart n'hésite pas à le dire à M. Zaïmis.

M. Zaïmis s'excuse en invoquant les sentimens de réelle affection qu'il a toujours éprouvés pour la famille royale. Il assure une fois de plus le Haut-Commissaire qu'il est prêt à collaborer avec lui de la façon la plus loyale, afin de resserrer l'amitié qui unit la Grèce aux Alliés : les services qu'il a pu

rendre à cet égard durant ces journées si critiques garantissent la sincérité de ses intentions.

M. Jonnart en effet, — il est juste de le reconnaître, — n'a eu qu'à se louer de ses bons offices. Il a trouvé auprès de lui un concours très précieux. Si tout s'est passé sans incident, si nos troupes n'ont pas eu à intervenir, c'est en partie à son utile entremise qu'on le doit.

L'idée dominante dont s'inspire la politique de M. Jonnart est celle-ci : Constantin parti, il fallait tout d'abord assainir, nettoyer Athènes, débarrasser la capitale d'un certain nombre de personnes qui, sous l'influence allemande, avaient entraîné la couronne et le pays hors des voies de l'Entente. Cela est fait. Pour préparer le retour de M. Venizelos, il est indispensable de fixer les bases de la réconciliation nationale, les conditions dans lesquelles l'unité de la Grèce serait rétablie.

Le Haut-Commissaire entendait être un conseiller, un arbitre au besoin, mais il ne voulait pas improviser lui-même les solutions et se substituer ainsi aux chefs reconnus du peuple hellénique. C'était à eux à prendre les initiatives et les responsabilités. Il déclara donc à M. Zaïmis et à M. Venizelos : que les Puissances garantes voulaient une Grèce unie, mais libre et indépendante; qu'elles respectaient trop la volonté nationale pour imposer et préciser elles-mêmes les principes directeurs qui devaient présider au rapprochement des deux pouvoirs, celui du gouvernement royal et celui du gouvernement provisoire, à la fusion des deux Grèces si malheureusement séparées. Les chefs des deux gouvernemens, MM. Zaïmis et Venizelos, devaient entrer en relations et, dans des conversations directes ou par des délégués les représentant, régler toutes les questions relatives à la réunion des deux gouvernemens, des deux administrations, des deux armées.

M. Venizelos et M. Zaïmis acceptent avec empressement les suggestions de M. Jonnart. Ils désignent chacun deux commissaires qui vont se mettre en rapport et entamer les négociations. M. Jonnart fait plus. Pour diriger ces négociations, le mieux serait que M. Venizelos vînt lui-même à Salamine, à bord d'un de nos cuirassés où il recevrait l'hospitalité du gouvernement français. Les pourparlers en seraient considérablement facilités. Il adresse à M. Venizelos une invitation à cet effet : celui-ci l'accepte, annonce son arrivée pour le 21 juin, au matin.

La première réunion des délégués a lieu le 22 à bord du *Jurien de la Gravière* : MM. Repoulis et Michalacopoulos pour M. Venizelos s'abouchent avec MM. Rhallys et Evghenidis pour M. Zaïmis. Les quatre hommes d'État se connaissent depuis longtemps : leur discussion est très cordiale, bien que, sur des points essentiels, il y ait entre eux de sérieuses divergences. De son côté, M. Venizelos avec un de ses commissaires déjeune chez M. Jonnart à bord de la *Justice*. Il est dans d'excellentes dispositions, la mine souriante, le visage rayonnant. Une polémique locale ayant éclaté entre un journaliste français et certains organes venizelistes, il promet de modérer l'ardeur de ses partisans. Un peu avant le déjeuner, une dame très élégante et fort agitée fait irruption à bord du cuirassé : c'est Mme Schliemann, dont le mari est le fils du fameux archéologue allemand. Quelques jours auparavant, au moment de l'embarquement de la famille royale à Oropos, la ferveur bouillonnante de son loyalisme s'était donné libre cours. Apostrophant notre attaché naval : « Voilà, lui cria-t-elle, comment vous osez traiter notre Roi ! » Aujourd'hui, c'est le sort de son mari qui la préoccupe. Celui-ci, député de Larissa, a cru devoir se rendre au milieu de ses électeurs, lors de l'arrivée des troupes françaises. Sans doute, a-t-il pris une attitude répréhensible, car il a été arrêté et conduit à Salonique. Mme Schliemann redoute que les venizelistes, féroces et buveurs de sang, comme on sait, ne l'aient déjà fusillé. M. Robert David, qui la reçoit, la rassure. Il lui promet qu'on va télégraphier à ce sujet au général Sarrail.

Les Puissances protectrices sont intervenues en Grèce pour y rétablir la vérité constitutionnelle violée de la façon la plus flagrante par le roi Constantin. Celui-ci a tenté de substituer sa volonté propre à la volonté de la nation, telle qu'elle s'était exprimée au cours d'une élection récente. Il commet un véritable coup d'État, un attentat contre la Constitution lorsque, en septembre 1915, il écarte du pouvoir M. Venizelos et renvoie la Chambre élue trois mois auparavant, le 31 mai 1915.

Constantin prétend à cette occasion qu'il a le droit de dissoudre la Chambre autant de fois qu'il le veut. Cette prétention est la négation pure et simple du régime constitutionnel. Si le souverain peut dissoudre à sa guise et autant de fois qu'il lui plaît le Parlement, expression de la volonté du peuple, le régime

parlementaire n'existe plus. Il est remplacé en fait par le régime du *pouvoir absolu.*

En Grèce, pays constitutionnel, l'exercice du droit de dissolution est soumis à des règles, à des traditions très précises. Le roi Othon avait été exilé parce qu'il avait cru pouvoir se servir de ce droit comme bon lui semblait, dans le dessein de régler la politique de l'État d'après sa propre volonté. Le roi Georges, son successeur, se trouva au début de son règne aux prises avec de très grosses difficultés. Pour en sortir, il essaya de dissoudre la Chambre, ce qui souleva l'opinion publique. M. Charilaos Tricoupis se fit l'interprète de ce mécontentement dans un article intitulé : « A qui la faute ? » Le Roi le fit poursuivre devant les tribunaux; mais quelque temps après, c'est à lui qu'il confiait la mission de former le nouveau ministère. Le discours royal prononcé lors de l'ouverture du nouveau Parlement marquait très nettement la limite des prérogatives de la Couronne en ce qui concerne le droit de dissolution. Il est comme une charte entre la couronne et le peuple. Le Roi ne peut dissoudre la Chambre que lorsque celle-ci, de toute évidence, ne représente plus la volonté du pays, lorsque, élue longtemps auparavant et les circonstances ayant entièrement changé, elle se trouve en présence d'une situation toute nouvelle.

Depuis cette époque, durant son très long règne, le roi Georges ne recourut qu'une fois au droit de dissolution, au commencement de 1892. La Chambre avait été nommée il y avait deux ans. Une grave crise financière s'étant produite, l'opinion publique s'était prononcée avec beaucoup de force contre le cabinet Delyannis qui, quoiqu'il disposât de la majorité à la Chambre, ne représentait plus la majorité du pays. La preuve en fut d'ailleurs faite aux élections suivantes, où la plupart de ses partisans furent battus. La dissolution de la Chambre était donc conforme au désir de l'opinion publique.

La situation était bien différente, on peut même dire opposée, en 1915, au moment où Constantin accomplit son coup d'État. La Chambre renvoyée par lui, au mépris de tous les droits, de toutes les règles, n'avait que trois mois d'existence. M. Gounaris, alors président du Conseil, docile exécuteur des volontés royales, avait essayé par tous les moyens de peser sur les électeurs, pour les amener à voter contre M. Venizelos. Le Roi

n'avait pas craint d'intervenir directement dans la campagne électorale. Ses agens avaient répété au peuple que voter pour Venizelos, c'était voter contre le Roi, c'était rendre inévitable la guerre et par conséquent la ruine de la Grèce, etc. En dépit de cette furieuse propagande, M. Venizelos avait obtenu la majorité. Trois mois plus tard, le Roi le chassait du pouvoir et renvoyait la Chambre parce que *tel était son bon plaisir*.

Une telle dissolution, arbitraire, anticonstitutionnelle, les Puissances protectrices avaient le droit et le devoir de la tenir pour inexistante, d'exiger en conséquence la convocation de cette Chambre de 1915, dissoute illégalement.

C'est cette demande que le Haut-Commissaire, d'accord avec M. Venizelos, allait présenter à M. Zaïmis. M. Venizelos demandait en outre la revision de la Constitution dans un sens plus démocratique, afin de rendre impossible le retour de pareils attentats; la suspension de l'inamovibilité de la magistrature, pour être en mesure de punir tous les abus de pouvoir qui avaient été commis.

M. Zaïmis, — et M. Jonnart ne l'ignorait point, — n'était pas disposé à souscrire à toutes ces demandes. Il comptait offrir sa démission. Fallait-il l'accepter maintenant ou bien le prier de garder le pouvoir quelque temps encore? Le moment était-il venu pour M. Venizelos de rentrer dans la capitale? Telles étaient les questions qui exigeaient de M. Jonnart une décision immédiate.

Le calme et la tranquillité avaient été rétablis dans Athènes beaucoup plus vite qu'on n'aurait pu le supposer. Toutes les fois que le Haut-Commissaire se rend dans la capitale, il y reçoit l'accueil le plus respectueux et le plus sympathique. Des délégations de commerçans et d'étudians, des corporations ouvrières viennent l'acclamer au Pirée en criant : « Vive la France! Vive la liberté! » De tous les points de la Grèce lui parviennent des adresses qui témoignent des mêmes sentimens. Il reste un point noir : le Péloponèse, où s'est concentrée l'armée royaliste, où les partisans de M. Venizelos n'ont pas pu contrecarrer suffisamment la propagande constantinienne. Mais M. Venizelos, mieux renseigné que personne, est en mesure de tranquilliser M. Jonnart à ce sujet. Il l'assure qu'aucun désordre ne se produira dans la péninsule : l'événement devait lui donner pleinement raison.

Dans ces conditions, il apparaît à M. Jonnart qu'il n'y a que des avantages à brusquer le retour de M. Venizelos. Plus tôt un gouvernement régulier, définitif, sera installé en Grèce et mieux cela vaudra. C'est lui qui se chargera d'assurer l'ordre. Les troupes françaises débarquées au Pirée et à Corinthe pourront alors retourner sur le front de Macédoine.

Le dimanche 24 juin, M. Jonnart a deux entretiens d'une grande importance, l'un à dix heures et demie avec M. Zaïmis, l'autre à midi avec le roi Alexandre. La question du changement de ministère est discutée et réglée. Le Roi se déclare prêt à confier le pouvoir à M. Venizelos; il demande qu'on lui soumette le plus tôt possible la liste des nouveaux ministres. M. Venizelos, informé aussitôt, répond qu'un délai de deux jours lui est nécessaire pour appeler auprès de lui ses collaborateurs restés à Salonique. Le ministère pourra être constitué le 25 juin au soir et prêter serment le 27.

Le Roi, au cours de cet entretien, témoigne au Haut-Commissaire des sentimens de confiance et de sympathie à la sincérité desquels il est impossible de se méprendre. Il sera heureux, lui dit-il, de solliciter ses conseils et de profiter de son expérience. Il fera de son mieux pour seconder le désir des Puissances protectrices en ce qui concerne l'œuvre de réconciliation nationale, le respect de la Constitution et de la souveraineté du peuple. Il espère que le retour de M. Venizelos ne provoquera aucun désordre dans la capitale, mais il a quelques appréhensions touchant le Péloponèse.

« Il ne tient qu'à Votre Majesté, lui répond M. Jonnart, de faire entendre un langage énergique aux fonctionnaires de cette province, de les prévenir que tout désordre entraînerait pour eux de graves conséquences. »

Entrevue des plus cordiales. Ce jeune souverain de vingt-quatre ans, placé d'une manière si rapide et si imprévue sur un trône auquel il n'était pas destiné, n'a pas eu l'occasion de faire l'apprentissage du métier. Les questions constitutionnelles, qu'il a beaucoup moins pratiquées que l'automobile et le tennis lui apparaissent singulièrement compliquées et ardues. Sentant le besoin d'un guide, il se tourne tout naturellement vers M. Jonnart dont il a, dès le début, vivement apprécié l'attitude toute de netteté et de franchise.

Au cours de l'après-midi, on règle tous les détails du

changement de ministère. Une manifestation parcourt la rue du Stade, acclamant le Roi qui est au théâtre. Au Pirée, quelques manifestations venizelistes, mais sans que l'ordre soit troublé.

Cependant la nouvelle que M. Venizelos va reprendre le pouvoir se répand rapidement dans le public. Le départ de Constantin est beaucoup trop récent pour que l'atmosphère puisse être déjà complètement éclaircie. Il se trouve que le yacht *Sphacterie*, qui a conduit en Italie le monarque déchu, est justement revenu ce jour-là. Dans la soirée, des marins de l'équipage en armes, des étudians, des épistrates parcourent les rues, promenant un portrait de Constantin et menant grand tapage. Quelques cris de : « Vive Constantin ! » se font entendre, et aussi, assure-t-on, quelques cris de : « Vive l'Allemagne ! »

Bien que des incidens de cette sorte n'aient pas grande importance, mieux vaut toutefois en prévenir le retour. Le général Regnault, commandant nos forces de débarquement, prend immédiatement ses mesures en conséquence. Ces mesures avaient été soigneusement étudiées; le général s'était préparé à toute éventualité : il n'a plus qu'à lancer les ordres d'exécution. En quelques heures, à l'aube du jour suivant, les troupes françaises, avec leur artillerie, occupent toutes les hauteurs environnant la capitale : l'Observatoire, le Pnyx, la colline du Stade, l'Acropole, le Lycabète. Voici nos « poilus » très heureux et très fiers de fouler cette terre illustre et toute chargée de légendes. Ils reçoivent partout le meilleur accueil ; ils fraternisent avec les populations. Ils resteront là jusqu'au moment où M. Venizelos, ayant repris le pouvoir, décidera lui-même que leur séjour n'est plus indispensable. Tout fait prévoir que ce sera très prochainement. M. Venizelos déjeune ce jour-là à bord de la *Justice*. Les dernières dispositions sont prises pour son entrée dans la capitale.

L'ex-Roi a demandé que la pension d'un demi-million de francs qui lui a été garantie par les Puissances lui soit payée par la Grèce. M. Venizelos préfère, lui aussi, cette solution, et il y donne volontiers son consentement. Le prince Nicolas, frère de Constantin, au cours d'un entretien avec M. Robert David, tient à se justifier des sentimens germanophiles qu'on lui a prêtés. Il dément notamment des propos violens contre l'Entente qu'il aurait tenus au ministre de Russie à Stockholm. Son éloignement de la Grèce paraît cependant préférable dans

les circonstances présentes. Il partira prochainement pour la Suisse, ainsi que ses frères, le prince André et le prince Christophore.

Le 24 juin, M. Jonnart remet à M. Zaïmis la note officielle demandant la convocation de la Chambre du 31 mai 1915. « Sa dissolution, dit la note, n'est conforme ni à l'esprit de la Constitution, ni aux principes fondamentaux du régime parlementaire, en vigueur depuis l'établissement de la dynastie régnante. Les événemens qui ont précédé et déterminé le vote de la Constitution de 1864, ainsi que l'application de cette Constitution durant de longues années, excluent toute interprétation qui tendrait implicitement à accorder à la Couronne le droit de disposer à son gré des destinées du peuple. » Le Haut-Commissaire réclame en conséquence la réunion de cette Chambre, qui « seule est considérée par les Puissances garantes comme régulièrement élue. »

En réponse à cette note, M. Zaïmis fait savoir à M. Jonnart qu'il est prêt à remettre au roi Alexandre la démission du cabinet. Le Haut-Commissaire lui adresse une lettre pour le remercier « de son loyal concours, du patriotisme éclairé dont il s'est inspiré dans des circonstances difficiles. » M. Zaïmis approuve toutes les dispositions prises par le commandement français, d'accord avec M. Venizelos, pour garantir l'ordre dans la capitale, le jour où le nouveau ministère entrera en fonctions. Quelques contingens français, aidés de quatre cents gendarmes crétois arrivés de Salonique, seront chargés de ce soin.

Le 26 juin, au soir, M. Venizelos réunit autour de lui ses collaborateurs et constitue ainsi son cabinet : M. Venizelos, président du Conseil, ministre de la Guerre; M. Politis, ministre des Affaires étrangères; M. Repoulis, ministre de l'Intérieur; M. Dingas, ministre des Cultes et de l'Instruction publique; M. Michalacopoulos, ministre des Finances; M. Spyridis, ministre de l'Économie nationale; M. Papanastasiou, ministre des Communications; M. Tsirimokos, ministre de la Justice; M. Coundouriotis, ministre de la Marine; M. Negropontis, ministre de l'Agriculture et du Domaine; M. Simos, ministre de l'Assistance; M. Empiricos, ministre du Ravitaillement.

A huit heures du soir, M. Robert David se rend au palais et donne cette liste au comte Mercati, maréchal de la cour, qui la

soumet au Roi. Ce dernier ne fait aucune objection, sauf en ce qui concerne la création de deux ministères nouveaux. Il est décidé que les ministres prêteront serment le lendemain matin, à onze heures, et, sur leur demande, en redingote, beaucoup d'entre eux, par suite de leur départ précipité de Salonique, n'ayant pas apporté leur habit. Le métropolite, qui a prononcé l'anathème contre M. Venizelos, ne peut pas décemment présider la cérémonie de prestation du serment. C'est le directeur du séminaire qui le remplacera.

Ce soir-là, M. Jonnart offre, au restaurant du Phalère, un dîner aux membres de la légation, aux officiers généraux et aux états-majors français des troupes de terre et de mer. La musique d'un de nos régimens joue la *Marseillaise* et l'hymne grec, aux applaudissemens d'une foule très nombreuse.

Tout le monde se prépare pour la grande journée du lendemain.

*
* *

De très bonne heure, le mercredi 27 juin, des bataillons français occupent les points principaux de la ville : les places, les jardins du Zappeïon, les abords du Palais Royal et de l'hôtel de la Grande-Bretagne où doit descendre M. Venizelos. Ces troupes sont renforcées par les quatre cents gendarmes crétois. A onze heures, les automobiles amenant les nouveaux ministres débouchent de l'avenue du Phalère près de l'Arc d'Hadrien. Elles se rendent au Palais où la prestation de serment a lieu.

Quand M. Venizelos sort, il est acclamé par la foule. Pas un cri discordant. Du balcon de l'hôtel qui donne sur la place royale, il prononce quelques paroles. Nombre d'amis viennent le saluer et le féliciter dans ses appartemens où, le long des corridors, les gendarmes crétois, gardes du corps fidèles, exercent une surveillance attentive. Quelques lettres de menaces ont été envoyées au nouveau président du Conseil : mieux vaut prendre toutes les précautions.

Vers la fin de la journée, une grande manifestation se déroule sur la place. La foule réclame M. Venizelos. Celui-ci paraît sur le balcon d'où il prononce un éloquent discours :

« Il y a aujourd'hui dix mois, dit-il, que les Bulgares ont pénétré en Macédoine (*Cris de la foule :* A bas les Bulgares !) et que le quatrième corps d'armée grec a été fait prisonnier.

C'est à cette époque que j'ai communiqué avec la population d'Athènes, lors du *meeting* qui avait été tenu devant ma maison. Ce discours constituait le dernier avertissement que j'adressai à l'ex-Roi.

« Si cet avertissement semble avoir produit une certaine impression sur le souverain, cette impression n'a été que momentanée et on a bientôt constaté qu'on ne pouvait espérer aucun changement dans la voie où il s'était engagé. Je me suis rendu compte, alors, que le temps des hésitations était passé. Il fallait être aveugle pour ne pas s'apercevoir que la Grèce s'était déshonorée en ne tenant pas ses engagemens avec la Serbie. (*Cris de la foule :* Vive la Serbie!) Il ne restait plus qu'un seul espoir, c'est que la partie encore saine de la nation se soulevât pour sauver la patrie.

« Je n'ai pas eu une minute d'hésitation. Avec le glorieux amiral Coundouriotis et le général Danglis, nous n'hésitâmes pas à quitter Athènes et à créer une Nouvelle Grèce fidèle à ses Alliés et à ses amis, qui se rangerait à leurs côtés contre les ennemis héréditaires.

« Une grande partie de la nation a répondu à notre appel. Dans l'espace de quinze jours, tout l'hellénisme de l'étranger et une grande partie du pays s'étaient déclarés pour le nouveau gouvernement. Si l'autorité du gouvernement de Salonique ne s'est pas propagée davantage dans le pays, cela est dû à l'intervention des grandes Puissances qui ont fixé une zone neutre. »

M. Venizelos rappelle que son gouvernement s'est consacré avec un plein succès à l'organisation de la défense nationale. Des légions ont surgi de la Nouvelle Grèce, prêtes à laver le déshonneur que l'absolutisme de Constantin avait jeté sur la nation. L'armée du gouvernement provisoire a rapidement atteint soixante mille hommes; avec la mobilisation de la Thessalie et des îles Ioniennes, elle allait parvenir au chiffre de cent mille hommes.

« Les Puissances protectrices, ajoute-t-il, nous ont donné tout leur concours. Garantes du régime constitutionnel, elles se sont décidées à exiger le rétablissement de l'union nationale et de la vérité constitutionnelle qui se trouvait abolie depuis que l'ex-Roi avait formulé la prétention monstrueuse de n'être responsable que devant Dieu, sans tenir compte de la volonté du peuple. La Chambre élue le 31 mai 1915 sera prochainement

convoquée, mais ce ne sera là qu'une solution provisoire. En temps voulu, une Assemblée constituante sera élue pour reviser la Charte constitutionnelle, pour garantir la souveraineté nationale et le caractère démocratique du régime royaliste. Nous allons suspendre l'inamovibilité des magistrats, afin de pouvoir épurer les services judiciaires. Cette épuration est nécessaire pour ramener la confiance publique dans le fonctionnement de la justice, confiance qui a été fortement ébranlée au cours des événemens de décembre dernier.

« Inutile d'expliquer à nouveau quelle sera notre politique dans la lutte mondiale d'où dépend le sort des contrées helléniques. La place de la Grèce est aux côtés des Puissances démocratiques, qui luttent contre les Empires centraux dont nos ennemis héréditaires sont les alliés.

« Malheureusement, la politique démente de l'ancien régime a singulièrement affaibli l'organisatiou de la nation. L'armée est presque décomposée. Il faut la reconstituer matériellement et moralement. Nous allons convoquer, pour les exercer, les classes 1916 et 1917. Nous remplirons nos dépôts de matériel et nous travaillerons à la réconciliation des deux tronçons de l'armée et à leur collaboration future. Nous nous occuperons également du ravitaillement et du développement graduel de la vie économique du pays. »

M. Venizelos, en terminant, déclare qu'il a une foi absolue dans l'avenir. Il remercie tous ceux qui n'ont jamais cessé de partager son idéal et ses espérances, et il ajoute : « Je ne désire pas qu'il y ait de représailles contre qui que ce soit. Ceux qui se sont rendus coupables des crimes accomplis en répondront devant la justice. Les autres, ceux qui se sont laissé entraîner, ne sont que de malheureuses victimes dignes de notre pardon. »

La foule très nombreuse fait à l'orateur une ovation enthousiaste.

Le nouveau ministère s'installe. Le président du Conseil, M. Politis, ministre des Affaires étrangères, et plusieurs de leurs collègues logent à l'hôtel de la Grande-Bretagne.

Un des premiers actes du gouvernement est la rupture des relations diplomatiques avec les Empires centraux. Au cours d'un entretien avec M. Jonnart, dans l'après-midi du 28 juin, M. Politis lui fait part de cette importante décision. Par l'inter-

médiaire du chargé d'affaires de Grèce à Berne, il invite les représentans de la Grèce dans les capitales ennemies, Berlin, Vienne, Sofia, Constantinople, à demander immédiatement leurs passeports. Le télégramme est ainsi conçu :

« Par suite de l'unité qui vient heureusement de se rétablir entre les deux parties de la Grèce, jusqu'ici séparées, le gouvernement royal estime, du moment que plusieurs régimens grecs participent aux hostilités sur le front balkanique, qu'il ne lui est plus possible de continuer d'entretenir des rapports officiels avec le gouvernement auprès duquel vous êtes accrédité. Vous voudrez donc, dès réception de ce télégramme, demander vos passeports et rentrer en Grèce avec tout le personnel diplomatique et consulaire sous vos ordres. Vous prendrez les mesures nécessaires pour la conservation des archives de la légation et des consulats et vous vous adresserez à votre collègue des Pays-Bas, qui entre temps aura reçu à cet effet les instructions de son gouvernement pour le prier d'assumer la protection des intérêts helléniques. Je vous prie de m'informer de l'exécution des instructions qui précèdent »

M. Ribot, président du Conseil, fait parvenir par télégramme au Haut-Commissaire les félicitations officielles du gouvernement.

Le 29 juin, à la suite d'une visite que rend le Haut-Commissaire à M. Venizelos, il est informé que le Roi désire le voir le jour même au palais. Le jeune souverain, dans les termes les plus amicaux, fait part à M. Jonnart de certains scrupules que lui causent quelques-unes des mesures réclamées par M. Venizelos. « Je voudrais bien savoir, lui dit-il, si vous êtes sur ces divers points tout à fait d'accord avec lui. On a reproché à mon père d'avoir violé la Constitution. Or, les premiers actes qu'on me conseille, notamment la suspension de l'inamovibilité des magistrats par un simple décret, me paraissent contraires à la Constitution. » Mais M. Jonnart n'a pas beaucoup de peine à calmer les inquiétudes du Roi. Il lui explique que l'Assemblée constituante, dont la réunion est prochaine, sanctionnera et légitimera toutes ces mesures. Il lui fait à ce sujet, en termes clairs et simples, un petit cours familier de droit constitutionnel. « D'ici peu, lui dit-il, Votre Majesté en saura là-dessus tout autant que n'importe lequel de ses ministres. »

Le Roi ayant remarqué que certaines critiques lui étaient

adressées des deux côtés opposés, et par les Venizelistes aussi bien que par leurs adversaires :

— Ce n'est pas chose nouvelle, lui répond en riant M. Jonnart. Que Votre Majesté se souvienne de La Fontaine et de la fable célèbre : *Le Meunier, son Fils et l'Ane.*

— J'ai *La Fontaine* dans ma bibliothèque, répond Alexandre, et je vais relire cette fable.

Pour terminer, M. Jonnart promet au Roi de se rendre immédiatement à son appel toutes les fois que le jeune souverain éprouvera le besoin d'être renseigné ou conseillé.

Une mesure essentielle est la rupture des relations avec les Empires du Centre ; elle cause au Roi une vive émotion : M. Politis en fait part à M. Jonnart. Cette rupture va entraîner la guerre que le Roi désirerait épargner à son peuple. Mais sur ce point M. Venizelos n'admet aucun compromis, aucune défaillance. Son arrivée aux affaires ne pouvait signifier autre chose qu'une déclaration de guerre à l'Allemagne et à ses alliés. Le Roi ne l'ignorait pas. Ayant accepté le principe, il doit accepter les conséquences. La guerre est voulue par le parti venizeliste qui représente la majorité du pays. Par conséquent, la guerre se fera. Afin qu'aucune équivoque ne subsiste, M. Venizelos expose nettement ses vues sur ce grave sujet, au cours d'un entretien qu'il a deux jours plus tard avec le souverain.

Le dimanche 1er juillet ont lieu deux très belles cérémonies. Les troupes prêtent serment au Roi sur le Champ de Mars. Le défilé est excellent. Une foule nombreuse reconduit M. Venizelos jusqu'à son hôtel. Après le défilé, un *Te Deum* est célébré à la cathédrale, en mémoire des soldats grecs tombés en Macédoine : M. Venizelos et le général Regnault, commandant notre corps de débarquement, prononcent de très éloquens discours. L'enthousiasme est des plus vifs.

Voilà un mois exactement que M. Jonnart et sa mission ont quitté Paris. Les brillans résultats qu'ils ont obtenus en si peu de temps sont de nature à les satisfaire pleinement. L'opinion publique en France et en Angleterre est unanime à se féliciter de l'heureuse tournure prise par les événemens. A Athènes, la tranquillité est complète. Le Haut-Commissaire fait, par l'intermédiaire du ministre de la guerre, féliciter le général Regnault pour la façon très heureuse dont il s'est acquitté de sa mission.

Dans tout le pays, l'ordre n'a pas été un seul instant troublé. M. Venizelos s'est empressé de convoquer les généraux commandant les corps d'armée et les divisions. Tous ont répondu à son appel, à l'exception du général Papoulas commandant le Ve corps (Péloponèse) qui, se déclarant malade, s'est fait représenter par son chef d'état-major. Ce général, dont on pouvait redouter l'influence, a demandé sa mise en disponibilité. Il a adressé un ordre du jour à ses troupes les invitant à rester fraternellement unies dans leur dévouement au Roi et à la patrie. Parmi les officiers, l'état d'esprit s'améliore rapidement. On pouvait craindre le mécontentement de certains d'entre eux personnellement dévoués à Constantin. Mais la voix du patriotisme, le souci des intérêts nationaux font taire leurs sentimens individuels.

Il n'est pas jusqu'à une question très délicate, l'occupation de l'Épire par les Italiens, qui ne s'achemine elle aussi vers une heureuse solution. La conférence de Londres à la fin du mois de mai ayant prévu l'entrée des troupes françaises en Thessalie, pour assurer le contrôle des récoltes, le gouvernement italien avait de son côté décidé d'occuper l'Épire. Cette occupation s'était effectuée dans les premiers jours de juin. Elle avait beaucoup ému l'opinion hellénique. Les venizelistes surtout s'étaient montrés très irrités. « Il n'y avait aucun rapport, disaient-ils, entre l'intervention des troupes françaises uniquement destinée à sauvegarder les libertés constitutionnelles, à restaurer l'unité nationale, et celle des Italiens qui avaient l'air de poursuivre un but particulier et intéressé. » Des incidens pouvaient aisément se produire dont l'éventualité n'avait pas cessé pendant toute la durée de sa mission de préoccuper vivement M. Jonnart. Il s'était employé de son mieux à calmer les venizelistes. Pour prévenir tout incident, une zone neutre avait même été créée autour des territoires momentanément occupés par l'Italie.

La Grèce ayant rompu avec les Puissances centrales et devenant ainsi l'alliée de l'Entente, des négociations pouvaient être entamées avec les Italiens en vue de l'évacuation de l'Épire. C'est ce que fit sans tarder M. Venizelos. Il déclara que les troupes françaises quitteraient le territoire de la Vieille Grèce et retourneraient d'ici peu sur le front de Macédoine. Il demandait en conséquence aux Italiens d'effectuer un retrait analogue. Cette demande reçut un accueil très favorable. Le 3 juillet,

le comte Bosdari, ministre d'Italie à Athènes, informait M. Politis que son gouvernement était décidé à évacuer l'Épire sans même attendre l'évacuation de la Thessalie et de l'Attique par les troupes alliées.

Le 4 juillet, le général Sarrail, commandant en chef l'armée d'Orient, arrive à Athènes. Une réception très brillante a été préparée en son honneur. Un déjeuner lui est offert par le Haut-Commissaire, un dîner par le président du Conseil. Des discours sont échangés de la note la plus cordiale.

*
* *

Le lendemain se déroule une cérémonie des plus émouvantes. Le Haut-Commissaire a décidé de déposer une couronne sur la tombe des marins français assassinés le 1er décembre 1916. C'est à cinq heures après-midi, au cimetière du Pirée. M. Jonnart, accompagné de M. Robert David, de M. Clausse, du lieutenant-colonel Georges, s'y rencontre avec le général Regnault, l'amiral de Guesdon, qui apporte une couronne au nom de la marine française. Les tombes de nos marins ont été réunies dans une enceinte réservée qu'entoure un soubassement de marbre blanc. Chacune d'elles est recouverte d'une dalle de marbre sur laquelle est inscrit le nom de la victime avec cette mention : « Mort pour la France! »

Mgr Petit, archevêque catholique d'Athènes, accompagné de ses deux vicaires généraux, est venu saluer M. Jonnart. Il a été témoin du crime; il explique comment il a été possible d'assurer à nos marins une sépulture digne d'eux.

Les assistans, tête nue, se groupent autour du Haut-Commissaire, qui prononce l'allocution suivante :

« Nous venons très simplement déposer quelques fleurs sur la tombe de ceux de nos vaillans marins qui ont été lâchement assassinés dans la journée du 1er décembre 1916. C'est avec une profonde émotion que nous apportons l'hommage attendri de la patrie aux victimes de cet odieux guet-apens. Qu'ils dorment en paix!

« L'insulte faite au drapeau français a été vengée. Après avoir exigé les réparations et les garanties nécessaires, la noble nation française s'est généreusement préoccupée de libérer la Grèce, de rétablir son unité et de lui préparer de nouvelles et glorieuses destinées.

« C'est ainsi que se vengent les grands pays comme le nôtre, en ajoutant un bienfait à tous ceux que, dans la longue suite des siècles, la France a rendus à l'humanité.

« Oui, dormez en paix, mes amis ! La Patrie française vous a pleurés, elle vous a bénis, et avec votre sang elle a écrit une nouvelle et magnifique page de l'histoire nationale. »

Une vive émotion étreint tous les cœurs. Mgr Petit récite le *De Profundis*. L'amiral de Guesdon remercie M. Jonnart au nom de la marine française.

*
* *

Désormais, c'est vers la réorganisation morale et matérielle de l'armée que M. Venizelos tourne ses principaux efforts. Il estime en effet que le premier devoir de la Grèce, débarrassée d'un souverain qui la trahissait, est de se mettre rapidement en état de combattre, de jouer son rôle aux côtés des Alliés, sur le front de Macédoine.

Son intention est d'appeler très prochainement les classes 1916-1917. L'armée venizeliste, constituée par le gouvernement provisoire de Salonique, comporte actuellement un effectif de 60 000 mobilisés répartis en trois divisions et en élémens de dépôt. Les deux classes de recrues, qui seront convoquées vers le 10 août, donneront 45 000 hommes environ. Vers le commencement d'octobre, M. Venizelos compte mobiliser les réservistes nécessaires pour porter de quatre à dix le nombre total des divisions. Ces dix divisions correspondront à un effectif global de 150 000 à 160 000 hommes.

Enfin, trois mois après, c'est-à-dire en janvier 1918, cinq nouvelles divisions seraient formées.

L'armée grecque comprendrait alors quinze divisions représentant un effectif total de 200 000 hommes.

C'est là une aide fort appréciable. Le concours, sur le front de Macédoine, de 150 000 à 200 000 hommes de troupes fraîches, peut nous être d'un très grand secours. Qu'on ne dise pas que la qualité de ces troupes sera des plus médiocres, attendu que les Grecs, dans leur ensemble, désirent vivement ne pas se battre. Rien ne permet de porter contre eux une pareille accusation. Les divisions venizelistes qui ont été engagées sur le front de Salonique se sont conduites de la façon la plus honorable. Elles ont mérité les éloges des plus difficiles. Là-dessus, tous les

témoignages concordent. Pourquoi les divisions nouvellement constituées ne donneraient-elles pas des résultats équivalens?

Et le concours de la Grèce va se traduire par d'autres avantages, très importans, eux aussi.

Les chemins de fer et les routes, dont le roi Constantin nous avait toujours refusé l'usage, sont désormais à la disposition de l'armée d'Orient.. Leur utilisation réduira considérablement la durée et les risques des transports par mer. Le chemin de fer du Pirée à Salonique par Larissa nous sera particulièrement précieux à cet égard. On va dès maintenant s'occuper activement d'améliorer cette ligne et d'en accroître le rendement.

La Grèce, bien que n'étant pas un pays industriel, possède cependant un certain nombre d'usines qui pourront être utilisées pour les besoins de notre corps expéditionnaire.

Mais pour que la Grèce soit en état de nous rendre ces services, l'aide financière et économique des Alliés lui est absolument indispensable. Le nouveau gouvernement grec compte adresser prochainement aux Alliés une demande en ce sens. Il s'agit tout d'abord d'assurer au peuple son pain de tous les jours. La question des vivres domine toutes les autres. Elle n'est pas facile à résoudre par suite de la crise du tonnage. Le peuple s'imaginait volontiers que le retour de M. Venizelos, la levée du blocus, allaient se traduire aussitôt par l'abondance des denrées. C'eût été un véritable miracle, et ce miracle ne s'est pas produit. Les Alliés, au temps de Constantin, avaient mis la main sur un certain nombre de bateaux grecs. M. Venizelos demande qu'ils soient rendus le plus tôt possible à leurs propriétaires. Cette réclamation paraît des plus justifiées. Il désire en outre qu'on aide de toute manière la Grèce au point de vue des finances, du matériel des chemins de fer, des armes et des objets d'équipement pour les troupes.

La tranquillité est rétablie; M. Venizelos est installé solidement au pouvoir; l'unité nationale est restaurée; nos troupes pourront prochainement regagner le front de Salonique; la Grèce s'est déclarée notre Alliée; elle reconstitue activement son armée pour s'acquitter sur les champs de bataille des devoirs qu'impose cette alliance. Tels sont les résultats acquis. M. Jonnart estime justement que l'objet de sa mission est rempli. Il quitte Salamine le 7 juillet et rentre à Paris le 11.

Cinq semaines lui ont suffi pour obtenir ces résultats si importans.

L'éclatant succès de cette mission peut et doit inspirer un certain nombre de réflexions.

Il a été beaucoup question, ces temps derniers, d'un problème dont la solution est difficile, en raison même de son importance : celui de l'unité de commandement. Or, cette unité s'est trouvée réalisée dans l'opération confiée à M. Jonnart, et c'est la principale raison pour laquelle elle a si bien réussi. Les hommes d'État français et britanniques se sont mis courageusement en face de l'obstacle, au lieu d'hésiter et de biaiser comme ils avaient fait jusqu'alors. S'étant accordés sur le principe de l'entreprise, ils ont choisi pour l'exécution un chef unique investi de pleins pouvoirs, et leur choix s'est trouvé excellent. Ce chef n'a pas fui les responsabilités. Au lieu de songer à lui, à ses intérêts particuliers, il n'a pensé qu'aux grands intérêts nationaux dont il assumait la charge. Il a été, dans toute la force du terme, un *chef*. Il a su, quand il le fallait, courir des risques : toute opération diplomatique ou militaire en comporte forcément. Ces risques-là, par de judicieuses précautions, grâce à un plan soigneusement étudié, il s'est arrangé d'ailleurs pour les réduire au minimum. Les précautions prises, il est allé hardiment, résolument, de l'avant, — et il a gagné la partie.

RAYMOND RECOULY.

CARL SPITTELER

I

LA PÉRIODE PESSIMISTE

Nous n'aurons jamais trop d'égards pour nos amis de l'étranger. En Suisse alémanique, nous avons eu pour nous, dès le début de la guerre, des artistes très fêtés en Allemagne, peu connus chez nous : le peintre Hodler, le poète Spitteler. Le 24 avril 1915, l'Académie française envoyait en reconnaissance « au grand poète Charles Spitteler, dont les compatriotes fêtent aujourd'hui le soixante-dixième anniversaire, son salut confraternel. » Au banquet organisé en l'honneur du poète par la revue genevoise *Pages d'Art*, les télégrammes de sympathie ont afflué de France, signés des plus illustres noms. Des journaux, des revues ont consacré à Spitteler quelques lignes ou quelques pages. Des traductions ont commencé à répandre dans le public les œuvres en prose de Spitteler, les plus accessibles aux traducteurs comme aux lecteurs.

Il reste à présenter au public l'œuvre de Spitteler dans son ensemble, et principalement ses grands poèmes symboliques, *Prométhée et Épiméthée*, le *Printemps olympien*.

Avant la guerre même, et sans que Spitteler s'en soit douté (1), ces ouvrages ont eu chez nous des lecteurs peu nombreux, mais fervens. Il est de simple justice qu'aujourd'hui nous éle-

(1) En décembre 1914, Spitteler prononçait publiquement ces paroles : « Mes amis français, je puis les compter sur mes doigts; la main gauche y suffit, et même je n'ai pas besoin du pouce ni du petit doigt. Je peux même plier les trois autres doigts. En France, je voyage solitaire, inconnu, entouré d'étrangers défians et méfians. » (*Notre point de vue suisse*, Zurich, 1915.)

vions la voix en l'honneur du maître, nous qui, depuis longtemps, aimions son art robuste et le jeu éblouissant de son imagination, et faisions confiance à son clair bon sens de montagnard indépendant et critique.

*
* *

Carl Spitteler avait largement dépassé la cinquantaine quand la notoriété, puis la célébrité, lui sont venues (1). Il s'est mûri dans la solitude et dans l'exil : solitaire dans sa patrie suisse, au cours d'études juridiques, puis théologiques, qui l'ont conduit aux solutions les plus négatives; solitaire dans ses années de préceptorats lointains, en Russie et en Finlande, plus seul encore au retour lorsque, pareil au héros de son roman d'*Imago*, il a plus cruellement ressenti les ridicules et les mesquineries de son milieu bourgeois et de sa petite ville. Cette solitude s'est aggravée d'amertume et de dépit quand la première œuvre, celle où vivaient enfermées toute sa jeunesse méditative et toute son orgueilleuse ambition, a sombré dans l'indifférence d'un public et d'une critique gagnés à de tout autres tendances. De là sont venus au poète et ont germé dans son âme un courage combatif, une violence contenue, une totale indépendance d'esprit qui donnent à Spitteler son originalité vigoureuse parmi les écrivains de ce temps. La tendance polémique, et trop souvent didactique, de son œuvre tient par de profondes racines à son tempérament et à sa destinée. Mais, à vingt ans, il est tout entier formé, ce caractère inflexible, impitoyable aux autres et à lui-même, cet esprit exigeant et perspicace : en vain des amis l'engagont à faire imprimer ses premiers essais poétiques, il refuse et se condamne par là, il le sait, « à rester toute sa vie un aristocrate en littérature : publier une œuvre imparfaite lui eût semblé une honte éternelle, pire qu'un vol (2). »

(1) Carl Spitteler, né en 1845, à Liesthal (canton de Bâle-Campagne), a publié les volumes suivans : *Prometheus und Epimetheus* (1881), *Extramundana* (1883), *Schmetterlinge* (1889), *Friedli der Kolderi* (1891), *Gustav* (1892), *Literarische Gleichnisse* (1892), *Balladen* (1893), *Der Gothardt* (1897), *Conrad der Leutnant* (1898), *Lachende Wahrheiten* (1898; 2e édition augmentée, 1905), *Die Maedchenfeinde* (1903), *Imago* (1906), *Glockenlieder* (1906), *Meine Beziehungen zu Nietzsche* (1908), *Olympischer Frühling* (1900-1905; 2e édition remaniée, 1909), *Meine frühesten Erlebnisse* (1914), *Unser Schweizer Standpunkt* (1915).

(2) Les détails biographiques qui suivent sont empruntés à deux brochures de Carl Meissner (Iéna, 1912) et de Robert Faesi (Zurich, 1915) sur Carl Spitteler.

***

Par ses origines, Spitteler appartient à la petite bourgeoisie aisée, mi-campagnarde, mi-citadine, du canton de Bâle. Son enfance s'est écoulée à Liesthal et à Bâle, mais surtout à Liesthal où son père, fonctionnaire cantonal, possédait une maison. Ses souvenirs de tout petit enfant, heureux de vivre au soleil, de jouer avec les cailloux et les herbes, de se faire caresser par sa grand'mère et ses tantes, sont demeurés en lui intacts et vivans jusqu'à ce jour et forment, nous dit-il, « sa plus belle collection d'images et son livre poétique favori. » Le recueil de ses *Premiers souvenirs*, tout illuminé de soleil et de tendresse, se distingue d'autres volumes analogues par la préoccupation constante de rattacher le rêve à la réalité, la vision poétique à l'impression reçue : comment se forment les premiers rêves, comment les impressions de la journée, transfigurées ou prolongées dans l'espace et dans le temps, donnent naissance aux rêves, premier germe des visions poétiques ultérieures, à quel point la personnalité, l'âme est déjà formée dans l'enfant, tels sont les problèmes qui ont intéressé Spitteler, lorsqu'il a ressuscité ses quatre premières années d'enfance. De ces souvenirs on peut conclure qu'il a été de bonne heure un visuel et un imaginatif; il note comme les grands événemens de son enfance la première fois où il a vu couler un fleuve, le jour où il a pénétré dans une forêt, la première fois qu'il a reçu une averse en plein air. Enfant vigoureux, sain, voire turbulent, il a été aussi le petit rêveur précoce qui se plaignait qu'on vît dans les champs « trop de corbeaux et trop peu de cigognes, » et qui passait de longs après-midi d'automne à la fenêtre, à espérer les défilés de soldats en armes et de bêtes fauves que lui suggérait son imagination. La vérité l'oblige à reconnaître qu'il est une fois passé un chameau dans la rue de Liesthal, mais, hélas! pas le moindre rhinocéros, pas le plus petit éléphant à sa suite!

Adolescent, il a longtemps cherché sa voie. L'essentiel lui paraît être d'exprimer ces images, ces visions de l'enfance si vivantes en lui, et l'émoi de l'adolescence, le rêve, la méditation de l'âge viril. A dix-sept ans, il s'est cru peintre, ou peut-être musicien. Puis il a choisi d'être poète. La poésie lui a semblé la forme d'expression la plus satisfaisante, celle qui

peut seule suppléer à la peinture et à la musique, celle dont on peut le mieux se rendre maître par le travail. Car il ne croit pas précisément à l'inspiration, ou du moins, il pense qu'on peut la solliciter par le travail. « Le travail, dit-il, tend des rets où les visions, un beau matin, viennent se prendre. »

Dans ce tâtonnement préalable où des maîtres tels que Wackernagel et J. Burckhardt ont pu le guider, même à son insu, une lueur jaillit soudain : à vingt-deux ans, la lecture du *Roland furieux* révèle à « l'ex-apprenti-peintre » une poésie toute proche de la grande peinture à fresque, poésie d'action, de gestes et de batailles où « toutes choses sont transmuées en *devenir* vivant (1). » Dès lors, il s'habitue à projeter au dehors en tableaux symboliques, en hautes figures allégoriques, en visions mouvantes et chatoyantes, tout ce qui vit en lui de pensée et de rêve. Il veut être poète épique. Entreprise que condamne la critique officielle. Ne sait-on pas que l'épopée est un genre mort depuis des siècles ? N'est-elle pas l'apanage des époques primitives et des peuples-enfans ? Fort de son admiration pour Dante, pour l'Arioste et pour la Renaissance italienne, Spitteler revendique « le droit à l'épopée, » à l'épopée savante, héroïque ou mythologique, qui ne saurait à aucun moment se confondre avec le roman : le romancier, dit-il, ressemble au poète épique comme un escargot ressemble à un hussard ; tous deux se meuvent sur le chemin, et peut-être dans le même sens, mais tandis que l'un rampe sur le ventre dans l'ornière, l'autre s'avance au galop de son cheval.

Pour lui, son choix est fait d'avance. Il sent en lui frémir « ce courage débordant, ce goût de l'aventure, cet amour du coloris brillant de l'existence » qui sont les marques du génie épique. Une « allégresse matinale » l'emplit, un désir « qui s'élance dans l'univers sur les ailes de l'imagination, avide de tout ce que Dame Aventure lui enverra au travers du chemin... (2). C'était au temps de sa jeunesse, la santé colorait son sang, de jour en jour croissait sa force... » (3).

Comment expliquer qu'avec un tempérament de cette exubérance, Spitteler soit arrivé jusqu'à l'âge de trente-cinq ans sans

(1) J. Burckhardt, cité par Meissner, p. 7.

(2) Voir dans les *Vérités souriantes (Lachende Wahrheiten)* les chapitres sur "*Épopée défendue*, le *Critérium du don épique* (pp. 44-46, 216-218).

(3) Début de *Prométhée et Épiméthée*.

rien publier? Sans doute, les circonstances étaient contraires; de graves scrupules théologiques fermaient à Spitteler la carrière pastorale à laquelle il s'était préparé; il fallait compter avec la nécessité d'un travail mercenaire, loin de tout centre littéraire et intellectuel, loin de toute école et de tout cénacle qui auraient pu fournir le stimulant nécessaire. Mais la vraie raison est plus profonde et Spitteler l'a maintes fois précisée : elle tient à une fausse méthode de travail; le poète croit, à cette période, que la forme naît spontanément de la pensée, par germination intérieure, sans que la raison ou la volonté ait à intervenir. D'où un foisonnement désordonné d'images, une multitude de plans ébauchés, abandonnés et repris et qui « dégénèrent par la profusion des variantes. » Ni le *Prêtre Jean,* ni l'*Atlantis,* ni les *Noces de Thésée,* ni cet *Héraklès* tant aimé n'ont pu être achevés. Et lorsque, dans une nuit mémorable, celle de l'arrivée à Heidelberg (14-15 octobre 1867) a surgi du chaos une vision plus nette et plus obsédante, celle de Prométhée quittant la vallée natale sous la malédiction de l'Ange irrité, il a fallu, non pas huit jours, comme le pensait le jeune poète, mais treize années de labeur acharné pour que l'œuvre prît forme et vînt au jour.

Spitteler n'aime guère les confidences. Mais s'il décrit en termes pathétiques, dans une conférence sur la *Personnalité du poète* (1) ces orages de l'adolescence, ces premières révoltes de l'individualité juvénile, ces crises d'orgueil et de désespoir qui peuvent mener au bord du suicide, soyons sûrs qu'il les connaît d'expérience directe. Il sait que toute sagesse et toute virtuosité ne s'achètent « qu'à prix de sang. » Au travail de son *Prométhée,* poursuivi d'abord en Suisse, puis en Russie, il a donné le meilleur de sa force et toute sa jeunesse. Il ne parle de cette période qu'avec une sorte d'horreur sacrée, comme d'un « travail de Sisyphe, » d'une « Passion qui a duré dix ans, » mais au cours de laquelle il a « entrepris et mené à bien des tâches poétiques si ardues que tout autre travail lui a paru aisé par la suite. » Mais, ajoute-t-il, « comme, dans ce cruel labeur, les années s'évanouissaient une à une, emmenant avec elles ma jeunesse, sans espoir de retour, un pathétique puissant se développa naturellement dans mon âme. De ce pathétique est né le

(1) *Vérités souriantes,* p. 154-177.

récit profondément symbolique de Prométhée égorgeant ses petits chiens. Les petits chiens sont les espérances terrestres que l'homme sacrifie aux exigences de son génie intérieur. Mais malheur à lui, si le sacrifice de sa jeunesse a été vain! » L'histoire de cette jeunesse et de ce sacrifice, c'est dans *Prométhée et Épiméthée* qu'il faut la lire, sous le tissu brillant ou vaporeux des symboles. Parvenu au terme de son travail, de retour en Suisse et plein d'assurance, Spitteler comptait que ses peines ne resteraient pas sans compensation. *Heureux enfin,* il signe cette première œuvre d'un pseudonyme qui est un soupir de soulagement et un cri d'allégresse : *Carl Felix Tandem.*

***

Prométhée et Épiméthée. Symbole (1). Dans une prose rythmée, sur une mélopée un peu monotone et psalmodiante, sous forme de mythes assez transparens, c'est toute la foi morale, philosophique et poétique de l'auteur qui s'exprime. Produit d'une longue méditation silencieuse, le livre en décrit, en style métaphorique, les périodes et les crises.

C'est l'évangile du solitaire, de l'individu orgueilleux et anarchique qui veut vivre en dehors des lois, non pour assouvir des passions brutales, mais pour écouter, dans le silence, « le chuchotement léger de son âme, » les suggestions du génie tyrannique qu'il porte en lui. A l'aube de leur jeunesse vigoureuse, Prométhée et Épiméthée décident « de devenir différens des hommes innombrables qui grouillent dans la tourbe commune, » ils se bâtissent chacun une maison à l'écart « et n'acceptent ni loi ni coutume, car leur unique règle était la voix chuchotante de leur âme, lorsqu'ils se promenaient pensifs par les forêts et les bocages et sur les pentes fleuries et embaumées de la montagne. » Riant début de la cruelle initiation! Bientôt les soupçons naissent autour des deux frères. Sans doute, l'Ange puissant qui gouverne les hommes prend plaisir à leur fière jeunesse et à « cette singulière richesse intérieure » qui distingue Prométhée entre tous les hommes. Mais pour réussir, pour conquérir la puissance, il faudrait ployer sous la loi commune, adopter la foi commune, la croyance correcte du troupeau, et Prométhée s'y refuse avec hauteur. La scène de

(1) *Prometheus und Epimetheus. Ein Gleichnis.*

l'entrevue avec l'Ange est d'une extrême beauté et mérite d'être citée tout au long :

C'était au septième jour, un samedi, et Prométhée se promenait rêveur dans le jardin de sa maison, et son regard paisible cherchait à percer les brouillards, tandis que sous ses pas bruissaient les feuilles sèches.

Et déjà dépouillée par un long automne, la splendeur du jardin s'était appauvrie, et quelques feuilles d'or pendaient encore aux arbres et aux buissons, et quelques fleurs d'un rouge foncé émergeaient encore de la mer des brumes, mais un silence riche et lourd de pressentimens pesait sur le tout; et ce silence était sanctifié par le trille léger d'un merle qui sautillait dans le bosquet désert, rêvant aux plaisirs et aux bonheurs de l'été disparu ; et toute vie semblait éteinte alentour, et nul mouvement n'en rompait la torpeur, sauf un unique rayon de soleil qui se jouait sur l'herbe verte, tournoyait et courait comme un enfant mutin, disparaissait, revenait, se glissait sous la barrière, se balançait sur une feuille, puis se fixait sur le sol.

Et tandis qu'il se promenait en paix, et que son visage calme et beau semblait refléter la sérénité de son cœur, et que son regard pensif suivait le rayon de soleil, et que ses pensées s'égaraient au loin, l'Ange de Dieu s'approcha soudain de Prométhée et lui dit d'un ton sévère ces graves paroles :

« Prométhée, audacieux étranger du Pays des Hommes, depuis longtemps je t'observe, et certes, j'ai remarqué la vigueur de ton esprit et ta singulière richesse intérieure ! Cependant tu seras rejeté, au jour de la gloire, à cause de ton Ame qui ne connaît ni Dieu ni loi, car rien n'est sacré à son orgueil, ni dans le ciel, ni sur la terre.

« C'est pourquoi, écoute mon conseil et sépare-toi d'elle. Et je te donnerai en échange une Conscience qui t'enseignera les mots en « isme » et en « tion, » et qui te guidera sur des voies sûres et droites. »

Et Prométhée répondit et dit d'un cœur résolu :

« Maître suprême, qui distribues la gloire et la honte au peuple des hommes, selon tes décrets arbitraires, en vérité, je te rends grâces ! Car bienveillant est le sens de ton discours, et je vois l'intention amicale qui se cache sous tes paroles !

« Toutefois, qui suis-je pour juger mon Ame? Car voici, elle est ma souveraine et ma déesse dans la joie et dans la peine, et tout ce que je suis, je le tiens d'elle. C'est pourquoi je veux partager ma gloire avec elle ; et s'il le faut, je me passerai de gloire plutôt. »

Et à ces paroles, le visage de l'Ange s'assombrit, et il ouvrit la

bouche, le tança et lui dit, — et son regard en disait plus long que ses paroles :

« Prométhée, trop d'insolence est dans ton cœur, et trop promptes sont tes lèvres à contredire ! Cependant je suis venu traiter avec toi de choses graves, et le destin de ta longue vie est tout entier sous ta langue. Écoute donc, une fois encore, mon conseil : si tu n'es pas capable de t'affranchir de cette Ame injuste, voici, tu y perdras le prix immense de tes longues années, et la joie de ton cœur, et tous les fruits de ton esprit ingénieux. »

Et de nouveau Prométhée insista et dit d'un ton ferme :

« Maître suprême, qui gardes sous clef dans ton trésor les joies terrestres, si bien que, hors de ta grâce, nul bonheur ne dure au cœur de l'homme ! Peut-être connais-tu cette légende du Pays des Hommes : Un homme avait des amis qui vinrent le trouver, pleins d'anxiété, et lui dirent : Voici, tu as une mauvaise femme qui te conduira à la mort et au crime. — Et l'homme sourit doucement et dit : A la mort ? au crime ? qu'importe ? — Il en est de même de moi, et ni dans la joie, ni dans la peine, je ne saurais me passer de son murmure adoré. »

Et à cette réponse, l'Ange se détourna, salua et partit. Et lentement il traversa la vallée étroite, pas à pas et comme hésitant. Et parvenu à la clôture intérieure du vallon, il s'arrêta, immobile et dans l'attente, tel celui qui croit être rappelé et espère chez son ami un tardif et dernier repentir.

Seul dans sa montagne sauvage, Prométhée connaîtra désormais l'exil, et plus tard la servitude ; il laissera dépérir, faute d'emploi ou d'occasion, et la vigueur et la tendresse dont sa jeunesse était si riche. Sur l'ordre de sa divinité mystérieuse, il lui faudra massacrer tous les innocens compagnons de sa solitude, les petits du Lion et ceux du Chien, tout son orgueil, toutes ses humbles joies, toutes ses légitimes espérances. *Être soi*, ne jamais accepter d'acheter au marché « les bons principes » qu'on y débite à vil prix ; se faire à soi-même sa loi et la choisir dure et belle, et ardue au delà de toute expression, renoncer même aux « bonnes actions » courantes et à la satisfaction naïve qu'elles procurent ; accepter de vivre seul et bourrelé ; choisir, en un mot, la solitude, la misère, les privations, le doute intérieur et le tourment perpétuel d'un cœur inassouvi et d'une énergie sans emploi : tel est le choix prométhéen. A ce prix, on devient un homme. A ce prix, on mérite l'approbation et le sourire de la déesse aux yeux changeans qui n'admet pas de partage.

Mais cet individualisme intégral ne va pas sans crime : « Je suis une divinité du crime, murmure l'Ame à son adorateur, et je te détournerai vers des sentiers non frayés. Et l'on te frustrera de la gloire de ton nom et du bonheur de ta vie à cause de moi... Et tu ne connaîtras ni bonheur ni joie sur la terre, mais bien tout ce qu'on appelle *crève-cœur* au pays des hommes. Car voici ce que tu auras à foison : les privations, l'opprobre et le désir inextinguible, et les sanglots qui serrent la gorge dans le silence des nuits. » Et dans cette mystique nouvelle où l'individu s'offre en sacrifice volontaire à sa destinée, Prométhée répond : « O ma déesse, lumière de ma vie, seule félicité, délice de mon cœur ! Béni soit le jour où j'ai pour la première fois plongé mon regard dans les ténèbres de tes prunelles ! Béni soit le lieu où s'est révélé à moi le chant harmonieux de ta voix ! Et chaque jour j'irai baiser, baiser ce sol sacré ! » S'il a dû renoncer « aux humbles bonheurs et au bien-être vulgaire, » il y a gagné en échange « un bonheur de choix et des douleurs pleines d'âme... »

Epiméthée, au contraire, accepte, pour devenir roi, de troquer son âme contre une conscience, chien de garde un peu épais qui juge de façon grossière, mais toujours catégorique, du bien et du mal, parce qu'il ignore les séductions fines du sentiment et de la beauté. Longtemps, certes, il pourra vivre heureux, régner sur la plaine grasse au beau fleuve paresseux, pays des hommes obtus, facilement satisfaits s'ils ont en abondance la nourriture et le vêtement et la bourgeoise existence familiale. Mais sa conscience bien dressée ne le préservera pas des pires bévues et ne l'avertira pas des plus grossières embûches : couronne en tête, et suivi de son peuple endimanché, il ira fraterniser par-dessus la frontière avec les mauvais voisins d'en face, la race de Béhémoth. Bien plus, il livrera aux mains de l'ennemi les enfans divins qui sont confiés aux hommes : la religion, l'art et l'avenir meilleur. Et par sa faute seront massacrés Mythos, le premier-né qui n'était que sourire et soleil, et Hiéro, le divin rêveur dont les chants faisaient surgir du réel un paradis de songe. Pour sauver le dernier-né, le Messie, l'espoir de l'avenir, Dieu même et son ange ne sauraient faire appel qu'au réprouvé, à Prométhée qu'ils ont maudit autrefois. L'occasion héroïque s'offre enfin au solitaire, celle qui mettra un terme, selon sa prière, « à cette période infernale d'éternelle

et d'oisive passivité. » Il se peut qu'il aille au-devant de la mort, lui seul contre deux peuples, mais qu'importe? « Voici, lui dit son Ame, il arrivera que, s'ils te massacrent, je baiserai tes lèvres pâles et je t'aimerai pour l'éternité. »

L'entreprise réussit, l'Enfant divin est sauvé, les hommes sont réconciliés avec la divinité courroucée. Prométhée acceptera-t-il maintenant d'être leur roi? Il n'est plus temps, une justice trop tardive n'est plus efficace et rien ne peut rendre la jeunesse et la force à une grande âme meurtrie par l'âge et par le malheur : « C'est pourquoi, puisqu'une erreur fatale a détruit mon corps et ma vie, et que le Lion est mort en moi, ainsi que le Chien, il est trop tard, et mon cœur ne désire plus que la solitude et mes yeux ne cherchent plus que la terre. »

Un puissant réconfort demeure : l'instant d'ivresse où Prométhée, seul dans sa forêt, comprend tout à coup qu'il a pleinement réalisé son être et que son Ame est contente de lui : « O mon Ame, s'écrie-t-il, déesse pleine de grâces! En vérité, tu m'as récompensé richement et tu m'as amplement payé de toute ma souffrance et de toutes mes blessures! Car voici, tu m'as fait gravir la cime de mon existence, et à cause de cet instant toutes les générations à venir me porteront envie, malgré le labeur inquiet de mes longues années... Mais à présent, adieu, époque divine, heure d'orgueil et de fière souffrance, où chaque pierre m'était un présage de victoire, où les bois et les sources partageaient mon espoir! » Puisque la lutte est finie et la victoire acquise, il suffit désormais d'attendre la mort, patiemment, et d'espérer parfois une visite de l'amie divine qui ressuscite un souvenir des premières ivresses. Si on demande, pourtant, à Prométhée qui est sa déesse, il répondra qu'il n'en sait rien : « Je ne lui ai demandé ni sa profession, ni son nom, ni exigé d'elle le moindre papier. Mais un après-midi d'été, je l'ai rencontrée au bord du ruisseau, parmi l'éclat des fleurs, et aussitôt j'ai cru en elle, à cause de sa souveraine beauté. » Peut-être n'est-elle qu'un mirage ou qu'une chimère. Peut-être n'a-t-elle pas plus de réalité que la chenille brune qui tombe de l'arbre et rampe dans l'allée. Qu'importe? « Que nous importent le ciel et la terre, et que nous fait le jugement de Dieu ou des hommes? Ce sont des étrangers, impuissans à donner la béatitude ou l'enfer à notre patrie intérieure. »

Livre étrange et beau que le *Prométhée*. Livre à la fois très

mûr et très jeune : mûr par la résignation haute et méprisante, jeune par l'outrance même du pessimisme et par ce fanatisme logique qui pousse toujours ses déductions à l'extrême. Livre obscur aussi, à moins d'admettre, ce que le texte ne dit pas, que Prométhée est l'artiste, prêt à tous les ascétismes pour réaliser une beauté rêvée, ardemment poursuivie à travers d'infinis déboires. Alors seulement nous comprenons son sacrifice et le risque terrible qu'il court. Mais sans doute y a-t-il une beauté dans ce sacrifice, même inutile, dans cette destinée royale brisée en son germe et si grande encore dans la ruine totale.

L'atmosphère du *Prométhée* est tragique et triste. L'univers y est dépeint comme un monde manqué, né de l'union adultère de l'Esprit créateur avec la matière brute, Physis, qui a supplanté la fiancée de Dieu, Ousia, l'Essence immortelle. Et maintenant, le remords de son œuvre imparfaite hante le Créateur sénile et malade, tandis qu'il erre, rongé de chagrin, sur la prairie solitaire. « C'est un empereur fou qui gouverne ce monde, et, quel qu'il soit, je le déclare injuste, et honteuses ses mœurs, et aveugle son jugement... Car voici, dans ce monde mauvais, tout bonheur et tout succès ne peuvent venir que de la brutalité ou de la ruse. »

Entre ciel et terre, cependant, circulent sans cesse des envoyées divines : Pandore l'Espérance, ou Maïa l'Illusion, ou Doxa la Croyance. Mais les présens qu'elles font aux hommes sont généralement méprisés; et toujours ils sont impuissans à guérir le mal de la Création. Une profonde « mélancolie cosmique » plane sur le *Prométhée*, comme un nuage chargé d'inexorables destins et d'absurdes hasards qui se déchaînent en tempêtes sur les têtes les plus fières ou les plus innocentes. Les *Extramundana* qui succèdent au *Prométhée* permettent d'apprécier la profondeur métaphysique de ce désespoir chez Spitteler. Ils permettent aussi une conjecture : les critiques suisses et allemands sont d'accord pour affirmer que toute la mythologie dont Spitteler a revêtu son pessimisme est née spontanément de sa souffrance même et de son vouloir tempétueux, et du contraste pathétique entre le monde qu'il rêve et celui qu'il voit réalisé. Il est évident au contraire qu'on peut relever dans ces mythes et ces symboles, si transformés soient-ils, des souvenirs précis qui ne sont pas inattendus chez un

ex-théologien : souvenirs de mythes platoniciens et néo-platoniciens sur la création du monde, souvenirs des doctrines essentielles de la gnose chrétienne primitive sur les origines du mal, la chute, la rédemption. Aux trois univers des Gnostiques correspondent ici trois régions géographiques : le royaume de Béhémoth, la plaine des hommes et la montagne de Prométhée, c'est-à-dire trois zones de la vie morale où prévalent aussi trois lois morales différentes : matérialisme grossier, croyance grégaire, initiative libre du génie (1). Au-dessus des hommes, un Créateur, démiurge maladroit et coupable, analogue à celui des gnostiques; auprès de lui, son ministre, l'Ange semblable à l'*Archôn* des Gnostiques. Des mythes comme celui de Logos et de Sophia, de l'Ange et de Doxa, d'Adam et d'Atlas attestent une connaissance exacte de tout ce mysticisme hérétique, mi-chrétien, mi-platonicien, mêlé de doctrines orientales, mouture trouble et puissante d'où s'est dégagée peu à peu la théologie chrétienne orthodoxe. On peut aller plus loin et dire que le procédé favori de Spitteler, celui de *Prométhée* et du *Printemps olympien*, est une manière de gnose moderne : prendre ainsi à toutes les religions et à toutes les mythologies des figures ou des mythes que l'on combine dans des ensembles nouveaux, auxquels on prête un sens qui parfois est le contraire même de leur sens primitif, donner pour fille au Dieu hébreu, la déesse Pandore, amie et bienfaitrice des hommes; mettre aux prises Prométhée et un ange, Épiméthée et Béhémoth; transformer la mystérieuse Màyà des Brahmanes en une fillette gracieuse et diligente qui, du matin au soir, remplit la maison de chansons : ce mélange d'extrême liberté et de profond mysticisme est commun aux théologiens alexandrins et à Spitteler. Il est favorable, pense notre poète, à la poésie mythique et symbolique : à l'époque de transition où se décomposent les croyances, il appartient aux poètes de retenir une dernière fois les brillantes figures divines qui s'effacent; leurs noms, qui n'éveillent plus l'adoration, exercent encore une magie sur les cœurs; un parfum vague, une tonalité d'émotion affaiblie, un rayon pâli flottent encore autour des dieux morts; et leurs traits légendaires et familiers sont plus capables que tout autre symbole d'exprimer les pensées et

(1) *Monde hylique, monde psychique* et *monde pneumatique* de la Gnose.

les vérités nouvelles (1). Le *Prométhée* est un essai timide encore, le *Printemps olympien* sera le triomphe de ce procédé.

Dans cet univers imparfait et cruel, il reste pourtant à l'individu d'élite quelque possibilité de vivre une vie noble, dédaigneuse de toute vulgarité. C'est la consolation aristocratique entre toutes. Il reste les divines intuitions du génie, la voix enfantine et pure de la poésie qui transforme en un paradis l'humble vallée où elle a retenti pour la première fois, conseillant à tous la bonté et le bonheur et le mépris souriant de l'injure (2). Il reste enfin, répandue à profusion, de la beauté dans l'univers; et cela suffit. Les hommes ne savent pas toujours la reconnaître. Ils la persécutent et la bafouent, parce qu'ils lui préfèrent des biens plus tangibles et des conventions plus hypocrites. Mais aux cœurs solitaires la beauté de la nature parle un ineffable langage : de là, dans le *Prométhée*, cette vie continuelle du paysage, jurassien, alpestre et méditerranéen, avec ses lointains vaporeux, ses perspectives éthérées, ses ciels voilés ou radieux, ses mille senteurs d'aubépine, de sapin et de bruyère, les animaux de ses forêts, les aigles de ses hautes cimes, ses alouettes, ses papillons, ses abeilles. On pardonne aisément à Spitteler l'abus parfois indiscret de ses symboles, l'intention didactique souvent trop accusée du récit, en faveur de tel entretien de Prométhée avec son Ame, d'une si parfaite et mystique suavité, en faveur de tant de paysages d'un impressionnisme raffiné et lumineux, en faveur de telle immortelle image : promenade du dieu Logos convalescent, appuyé sur sa sœur Sophia, hautes et souples silhouettes qui se profilent en pleine lumière au bord de la mer.

Les saisons intermédiaires, automne et printemps, les heures où la lumière change, début de soirée ou lever du jour, sont celles que Spitteler note avec le plus de délicatesse. Il sait sur quel rythme, d'abord inégal, puis pressé et régulier, tombe l'averse d'été, et comment descend sur la montagne la première neige de l'hiver. Il a longuement suivi des yeux le vol de l'aigle royal en plein ciel, parmi les avenues et les colonnades des

(1) Voir le passage de Spitteler cité par Meissner, p. 87 : « Les personnages épiques qui proviennent de mythes oubliés et volatilisés vivent plus longtemps et brillent d'un éclat plus vif que tous les autres... L'épopée homérique ou germanique tire ses héros de la mythologie, mais à l'heure où les mythes sont déjà en décomposition..., etc. »

(2) Voir tout l'épisode de Pandore.

nuages. Il note le ruissellement cristallin de la lumière, à travers les grottes azurées de l'éther, et l'heure crépusculaire où « l'ombre et la lumière se sont évanouies, en remontant vers le ciel pâle et translucide, tandis que sur le fond opaque de la terre les couleurs lourdes pèsent encore sur les choses. »

La montagne suisse, ses forêts et ses pâturages, les mille ruisseaux qui bondissent dans ses *cluses* rocheuses, Spitteler les peint d'un coloris vif et pur, dans la lumière changeante des heures et des saisons. Et quand il évoque la mer, une mer glauque et dorée d'où surgissent à l'horizon les Iles Bienheureuses, on croit discerner un souvenir de paysages italiens, ceux du lac Majeur ou du lac de Côme (1). Sa couleur tâche à s'éclaircir encore, à n'être plus que lumière, sans ombre goudronnée, sans délayage affadissant — pareille, par la transparence rayonnante, aux plus vibrans paysages d'un Signac ou d'un Claude Monet. « Et point n'étaient ces couleurs semblables à celles qui couvrent à flots la surface du monde, engrisaillées par l'atmosphère opaque, maculées par les communs usages, avec des airs d'avoir traîné par les chemins, le regard hébété et le visage flétri : celles-ci, extraites des rayons les plus purs du soleil, posées par touches éclatantes, brillantes comme d'un feu intérieur, juxtaposaient hardiment les lumières aux lumières et bravaient en riant les jugemens timorés. »

La nature est pour Spitteler autre chose encore qu'une magie musicale et colorée : elle est un symbole continu de la vie de l'âme, elle est peut-être elle-même pénétrée d'âme : les montagnes, à l'horizon, se dressent « pareilles à des pensées, pareilles aux intuitions d'une âme noble qui médite devant l'univers; » la forêt, parmi la vie jeune et gaie de l'été, semble « un homme mûr et grave, que le malheur n'a point courbé; » le nuage parle à la vallée qu'il survole, le tilleul et le chêne murmurent au voyageur de confuses paroles, le ruisseau raconte d'interminables histoires; « au flanc des montagnes, les forêts vivantes changent de visage, et du haut des nombreux sommets les rocs croulent et s'effritent comme du sable dans les profondeurs houleuses de la mer. » Les phénomènes atmosphériques eux-mêmes se concrétisent en vagues formes animales : les nuages orageux traînent sur les prairies du ciel leurs corps mons-

(1) Dans son petit *Guide du Gothard*, Spitteler désigne la région comprise entre Côme et Bellinzona comme étant « le Paradis. »

trueux aux mamelles pendantes, aux flancs féconds; un rayon de soleil dans la forêt, c'est l'écureuil roux qui bondit de branche en branche, se balance au bout d'un rameau, puis saute à terre d'où il fixe sur le promeneur un regard vif et étonné. Ailleurs les mythes sont plus humoristiques : la sottise est le crapaud immonde qu'on sent tout à coup sous son pied, « et voici, c'était une véritable sottise, verte et jaune, et couverte de pustules et de bave, et oncques ne vis sottise aussi épanouie. » Tout ce qui a trait au « Pays des Hommes, » aux mœurs patriarcales des sujets d'Épiméthée, aux vertus « de leurs pères nobles, de leurs femmes blanches et de leurs enfans purs, » à leurs réjouissances patriotiques et champêtres et à leur éloquence de fête nationale, est d'un burlesque véhément et gai qui tranche sur la solennité générale du style.

Ainsi, grâce à l'orgueil prométhéen qui ne transige jamais, grâce aux belles images et grâce à l'humour, le poète échappe trois fois au pessimisme ; et son livre, dont la portée est abstraite et l'affabulation générale austère, arrive à être plein de soleil et de chants d'oiseaux, plein de parfums alpestres, de fleurs et de rayons, plein de mythes gracieux ou sévères, mélancoliques ou burlesques (1), plein d'admirables visions symboliques qui préfigurent déjà le monde héroïque et divin du *Printemps olympien*.

Ce livre si neuf, et par sa hardiesse morale et par son art du paysage et par sa surprenante richesse d'images et de symboles, ce livre si fort, si lourd de pensée, passa totalement inaperçu. Nietzsche l'a-t-il lu? C'est probable. Mais son *Zarathustra*, qui vit au désert entre l'Aigle et le Serpent, doit-il quelque chose au *Prométhée*, autre anachorète que suivent le Lion et le Chien? N'y a-t-il pas, surtout, une parenté générale d'atmosphère et de tendances entre les deux livres, si différentes qu'en soient par ailleurs la doctrine, la musique et les ressources imagées? Le jour où Spitteler a cru bon de donner quelques explications sur les rapports d'ailleurs passagers qu'il a eus avec Nietzsche, il a déclaré la question sans intérêt à ses yeux. De toute manière, le *Prométhée* étant antérieur de deux ans au

(1) Mythes de Maïa, de Doxa, de Pandore, de Laïla, d'Adam et d'Atlas, de Logos et de Sophia, mythes de la Vallée Morte, de la Conscience, de la Baleine invisible, des Jours Royaux, du Char du Soleil, etc.

Zarathustra, le problème relève du biographe de Nietzsche plutôt que de celui de Spitteler (1).

Pour le moment, c'était le silence. Çà et là, quelque lecteur solitaire découvrait le poème, en était touché. Th. Vischer en écrivait à Keller, Keller à Storm ou à C. F. Meyer. L'ami de Spitteler, Widmann, s'évertuait à chercher une revue allemande qui acceptât un compte rendu. Mais en vain. Le public demeura sourd et la critique muette.

Il fallut reprendre une laborieuse existence de professeur de langues vivantes, à Berne d'abord, puis au collège de Neuveville, gagner sa vie « tant bien que mal, et plus mal que bien, et de mal en pis durant dix années. » Les vingt ans qui séparent le *Prométhée* du *Printemps Olympien* n'offrent plus une seule grande œuvre, mais uniquement le recueil fragmentaire des *Extramundana*, des nouvelles, de petits recueils de vers ou d'articles en prose. Ce n'est pas que Spitteler ait renoncé à suivre la voie qu'il a choisie et que lui prescrit une irrésistible vocation. Pas plus que Prométhée il n'a « maudit son âme » ou accepté de la travestir au goût public. Mais trente heures de classe par semaine laissent peu de loisir pour rédiger des œuvres de longue haleine. Spitteler a dit, dans *la Personnalité du poète*, comment l'insuccès d'une première œuvre trempe et tonifie les âmes fortes, mais ajoute à leur inspiration de l'amertume, de l'âpreté. Cette amertume et cette âpreté sont sensibles dans le pessimisme des *Extramundana*, dans la virulence des *Paraboles littéraires*, et jusque dans le sarcasme d'*Imago*. Mais pareilles à ces fleurs des Alpes qui égayent de leur vif coloris les plus sombres éboulis de roches, les mêmes années voient s'épanouir toute une guirlande d'idylles enfantines ou rustiques, les *Ballades* héroïques, et les ravissans recueils des *Papillons* et des *Chants de Cloches*.

***

Les *Extramundana* (1883) sont un témoignage du découragement qui a saisi l'auteur après l'échec de son *Prométhée*. Sept poèmes « cosmiques » composent le recueil, sept fragmens seuls sauvés du naufrage parmi la soixantaine de plans ébauchés. Dans ces poèmes qui ont pour sujet la création du monde

(1) Spitteler, *Meine Beziehungen zu Nietzsche*. Munich 1908.

et l'origine du mal, Spitteler revient à ce problème central de la gnose et de la philosophie alexandrine, qui exerce sur lui une telle fascination. Une seconde série, symétrique de la première, devait traiter le second problème, corrélatif du premier : la fin du monde, l'abolition de l'existence individuelle et finie, de la souffrance et de la mort. Après le *Paradis Perdu*, le *Paradis reconquis;* mais ce n'est pas dans un esprit de puritanisme miltonien que Spitteler traite ces hauts problèmes spéculatifs. L'univers, pour lui, n'est point l'œuvre de Dieu, mais celle de Satan peut-être (1), ou d'un ouvrier maladroit qui n'a rien su comprendre aux intentions divines (2). C'est une combinaison de chiffres maléfiques d'où ne peut sortir que de la douleur, du mal et du sang (3). C'est l'exil cruel où vivent les âmes nobles, dans la basse promiscuité des meurtriers et des larrons (4). C'est le « tombeau de sable » où gémit la vie supérieure captive, loin de cette céleste patrie qu'elle a quittée en un jour d'illusion et dont elle garde, par le rêve, par l'amour, par les intuitions de l'art et de la poésie, un souvenir confus (5). Çà et là subsistent des îlots de douceur et de joie, des lueurs de beauté ou d'héroïsme, les réminiscences d'un âge d'or perdu et qu'un miracle seul saurait restituer. Le mythe des *Algébristes*, celui de *Kosmoxera* et celui des *Plans de l'Univers* ne laissent entrevoir aucune rédemption possible, si ce n'est le retour au néant primitif. Les autres mythes, plus optimistes, font espérer le miracle qui mettrait fin au règne de la matière brute et instaurerait enfin la royauté de l'âme, l'harmonie intégrale entre la matière, pénétrée d'esprit, et l'esprit, nourri de réalité substantielle, grâce au médium de l'art qui emprunte ses formes à la matière, son rythme à l'esprit (6).

Tel est ce livre, assez schopenhauérien d'inspiration, le plus sombre que Spitteler ait écrit, et le plus abstrus, malgré quantité de charmans détails, d'inventions gracieuses, pittoresques ou poétiques. Poèmes tout métaphysiques, « extramondiaux, » dont l'action nous transporte volontiers hors du temps et de l'espace, dans de vagues paysages allégoriques, sur les remparts de la Jérusalem céleste où se promène Adonaï, le Seigneur, suivi de sa chienne blanche Amouna, ou dans l'aréopage

(1) *Le Globe terrestre.* — (2) *Les Plans de l'Univers.* — (3) *Les Algébristes.* — (4) *Lucilia.* — (5) *Le Fils Prodigue.* — (6) *Le Fils Prodigue, Lucilia, Le Globe terrestre, Le Prophète et la Sibylle.*

céleste convoqué par l'architecte de l'Univers afin de choisir le plan qu'il adoptera pour sa création.

Si variés qu'en soient les thèmes imagés, si précis le détail descriptif, il reste que l'intention trop didactique de ces poèmes, le procédé allégorique trop uniforme nuisent à l'impression poétique. « Vos figures, disait Gottfried Keller à Spitteler, sont de pures marionnettes, des poupées de Nuremberg. » Et Spitteler, peu après, se rendait compte de ce que son effort pour créer des mythes avait de factice et, somme toute, de malheureux. Il avait cru écrire « des poèmes qui ont la vie pour sujet ; » il avait tenté de procéder par mythes platoniciens, d'une vérité assez générale et d'une beauté plastique assez grande pour toucher d'émotion tout lecteur un peu méditatif, pour stimuler en lui la sensibilité, l'imagination, le rêve, et la réflexion même. Mais il avait beau s'autoriser de l'exemple des Anciens qui écrivaient tout naturellement en vers une *Théogonie* ou un poème *De la Nature*, il lui restait à apprendre que la vie terrestre, telle qu'elle nous est faite, dégage à elle seule plus d'émotion et de poésie que n'en peuvent exprimer les plus sublimes allégories. Il lui restait, comme le lui écrivait C. F. Meyer, à suivre le conseil de Merck à Gœthe : « Ne pas vouloir concrétiser la poésie, mais poétiser la réalité. » Les *Extramundana*, quelques années plus tard, semblaient à Spitteler « le modèle de ce qu'on ne doit pas écrire. » Il leur doit d'avoir connu « la nécessité de nourrir son talent de réalité et de vie, d'attacher à ses semelles un peu plus de limon terrestre » et de soumettre son talent « extramondial » à une « cure de suralimentation réaliste » qui lui a profité par la suite (1).

***

Les six années qui suivent les *Extramundana*, « dernier effort d'un oiseau blessé pour se maintenir en plein vol, » sont des années de travail obscur et de désespoir : le *Johannes*, six fois repris, est six fois abandonné ; drames, nouvelles, épopées, ouvrages de science et d'esthétique s'amoncellent en vain dans les cartons d'où ils ne sortiront pas ; rien n'aboutit, rien ne perce ; un peu de journalisme ajoute au budget familial (car

(1) Voir ces diverses citations dans Faesi, p. 50-51, et Meissner, p. 45.

Spitteler s'est marié en 1883) de maigres ressources. Il faut gagner sa vie, coûte que coûte, et pour cela « retomber au rang des chats, des chiens et des choucas. » En attendant le jour où il pourra « rentrer dans sa patrie » qui est la poésie épique, Spitteler se résigne et s'astreint à diverses écoles dont les recueils de cette époque portent le témoignage : école de la rime dans les *Papillons*, école du rythme dans les *Ballades*, école de la prose familière dans *Friedli*, *Gustav*, *Conrad* : « Toutes les œuvres nées entre 1880 et 1889 ont une valeur d'échantillon et d'étude. Sans doute, je ne les ai pas écrites pour le seul but de m'exercer, ce sont bien réellement des œuvres nées d'un besoin spontané. Mais toutes cachent sous leur visière un regard qui tend vers un but supérieur à venir. »

Les *Paraboles littéraires* et les *Ballades* (1) servent une double fin : venger l'auteur de l'injuste oubli où tombent ses œuvres, évoquer en images radieuses l'humanité d'élite qui console des laideurs présentes. Des épigrammes cinglantes châtient tous les aigrefins du monde littéraire : mandrilles et babouins qui prétendent transformer en lion l'un des leurs, butors qui veulent apprendre à danser à l'aigle des cimes, mandarins obtus qui préparent à grands frais une réception au miraculeux ibis bleu, mais ne le reconnaissent pas et lui jettent des pierres quand il se pose tout simplement sur leur toit. Tous les règnes de la nature, toutes les histoires et les légendes servent à ridiculiser les envieux, les imbéciles, les matamores, les pirates et les profiteurs qui composent, selon Spitteler, les coteries littéraires triomphantes. En face, et par manière de réconfort, se dressent les héros : héros clémens, héros généreux qu'on reconnaît à leur geste chevaleresque, héros audacieux qui saisissent au vol tous les bonheurs et consentent d'avance à les payer de leur vie ou de leur salut éternel ; héros souffrans, en butte à la mesquinerie humaine ou à l'inimitié des dieux. Ce qui est grand, ce n'est pas de réussir, c'est d'ignorer les prudences vulgaires et de tout risquer dans quelque haute aventure ; c'est de dominer, du front, la tourbe ricanante et grossière ; c'est de mourir, comme Parysatis, plutôt que de consentir un seul faux pas, un seul geste disgracieux.

Les *Ballades* prolongent et amplifient cette galerie d'images

(1) *Literarische Gleichnisse*, 1892. *Balladen*, 1898.

héroïques. Sans doute, le pessimisme demeure ; l'univers n'est qu'un machinisme cruel, un « bureau de poste fantôme » où télégraphes et téléphones, timbres et sonneries, bourdonnent et halettent sans répit ; si parfois un appel résonne, mystérieux : « Le maître va venir, » toutes les machines font halte; mais au douzième coup de minuit, une voix stridente gouaille : « Le maître ? à quoi bon l'appeler ? Le maître est malade ! » Et tout reprend sa marche monotone que ne traverse jamais un éclair de raison ou de bonté humaine.

Mais dans ce monde triste surgissent les consolations de la beauté : héroïsme actif de l'homme, beauté voluptueuse de la femme, splendeur multiple de la nature. Il existe de bienveillans hasards, des heures fortunées qui prodiguent d'un coup « les félicités tenues en réserve depuis les siècles des siècles. » Surtout il y a, au fond de nous-mêmes, le courage, l'énergie, la grâce et l'amour. De là ces visions fascinantes de l'humanité noble qui sait vivre et qui sait mourir, qui sait se donner ou se reprendre souverainement, sans compter. L'âme inflexible de Prométhée revit dans tous ces héros : Thésée, au jour de ses noces, quitte sa jeune épouse pour aller au secours du fils d'Héraklès opprimé ; Cyrus, vaincu, prisonnier, mais dissimulé dans un groupe de seigneurs perses, se trahit au geste de clémence que lui seul est capable de faire en faveur d'un captif qui l'a insulté ; car « jamais un Roi ne saurait passer pour un sujet : on nous reconnaît, nous autres, au geste clément qui fait grâce. » Qu'ils soient puissans ou qu'ils soient humbles, dieux, rois, héros, chevaliers, ou pages, ou pauvres bateliers, ou lansquenets ambitieux, ils ont en commun la flamme intérieure, le goût du risque, la volonté de conquérir leur rêve ou de mourir en prodiguant une grande âme. Leur énergie est allègre et n'est point solennelle (1), elle est conforme toujours à la définition que donne Spitteler de la « grandeur européenne : » « L'intelligence qui plaisante et la grandeur qui sourit (2). »

Toutes les ballades, dont les couleurs sont empruntées à la légende héroïque et divine de bien des pays : Grèce, Judée, Perse, Arabie, Espagne, Serbie, Suisse, Allemagne, sont ainsi

(1) *Ein feierlicher Kerl ist niemals gross* (Un gaillard solennel n'est jamais grand).

(2) *Verstand, der scherzt, und Grœsse, welche laechelt.*

faites, de gestes héroïques et d'aventures d'amour, de catastrophes où la destinée humaine se brise contre la force des éléments ou de la société, mais se brise orgueilleusement, en beauté. L'âme s'exalte dans la fragilité de la chair, la volonté fête, jusque dans le désastre, de graves et mélancoliques triomphes.

*
* *

Sur une mélodie très différente, les *Papillons* (1889) et les *Chants de Cloches* (1906), ne cherchent plus à noter, du drame de l'existence, que les brillans reflets, pareils aux ailes des papillons, que les sonorités profondes, émouvantes comme un son de cloche. La poésie de Spitteler, qui a un moment touché terre, remonte dans son élément favori : l'air, l'éther. « Toute mon âme s'envole dans mon regard; mon guide est la lumière; la source de mes chants, c'est l'Ether haut et clair (1). » Mais cette fois, au lieu de poursuivre ses visions « extramondiales, » le poète n'est plus séduit que par les vibrations lumineuses ou sonores qui flottent, impalpables et réelles, dans l'atmosphère des jours d'été. Les *Papillons* n'ont d'autre ambition que d'être « du lyrisme visuel (*Augenlyrik*), un hymne de joie à la lumière et aux couleurs (2). » Telle de ces pièces est toute légère, capricieuse comme un vol de lucioles, comme l'essaim de phalènes pourpre qui environnent la bien-aimée d'un nimbe vivant, comme les beaux papillons dorés posés sur les calices blancs du prunier dont ils semblent la palpitation heureuse. Les papillons indigènes, que Spitteler nomme et décrit exactement, se mêlent à la vie humaine et y ajoutent leur vive touche colorée et le mystère délicat de leur frêle existence. Tous les gestes de l'enfance, toutes les heures de l'amour empruntent à cette présence ailée une grâce nouvelle, une nuance d'émotion plus fine. Voltigeant autour du clocher, le *vulcain*, vêtu de velours violet, coupé d'un ruban bleu en sautoir, semble unir d'un fil lumineux toutes les beautés éparses d'un jour d'été. Posé sur la fenêtre à l'instant du premier baiser, le *paon de jour* rappelle aux amoureux que « le bonheur et l'amour humains sont vifs, mais durent peu. »

Et plus profondément encore, la vie des papillons est elle-

(1) Paroles d'Apollon (*Olympischer Frühling*) que Spitteler s'applique à lui-même dans ses *Souvenirs* (p. 136).

(2) Préface des *Schmetterlinge*.

même pleine d'idylle et de drame, d'héroïsme et de douleur. Le carrousel brillant des *sorcières* chaussées de velours est amusant, vu du dehors, « mais au fond, c'est un drame triste; tous ces fous en habits d'arlequin dansent pour une miette de bonheur. » Tous les périls à la fois menacent le papillon : la pluie, le vent, l'orage, l'araignée, l'ichneumon féroce, et le chasseur qui crucifie ses victimes. « La douleur nous est donnée avec la vie; c'est toute la faveur du Créateur. La nature bienveillante martyrise ses créatures. Mais la pitié, la compassion ne fleurissent que dans le cœur de l'homme. »

La leçon que donne la destinée du papillon est de douleur et de pitié, mais c'est aussi une leçon de vaillance. Rien n'est courageux comme la petite *proserpine*, la fée des abîmes, qui chevauche l'orage. Rien d'indomptable comme la *vanesse* rose qui monte droit vers le soleil. Peu importe qu'elles soient perfides, l'une et l'autre, qu'elles entraînent leurs prétendans vers la tempête et vers la mort, lorsque se déroule la tragédie du vol nuptial : toute la passion idéaliste de *Prométhée*, tout l'héroïsme chevaleresque des *Ballades* se réfléchissent dans ce miroir minuscule qu'est une âme de papillon : « Vanesse, reine cruelle, séductrice perfide et charmante, ô belle Dame, béni soit ton nom! Et que vers ton corps merveilleux, ô femme incomparable, montent dès maintenant et à jamais, et l'honneur et l'adoration! »

Reconnaître dans la vie humaine, comme dans celle des papillons, « une malédiction universelle sur laquelle pleure une bénédiction divine, » rassembler son courage pour « bénir ce qui fleurit, ce qui aime, ce qui crée, » c'est à cette affirmation de l'existence, à cette acceptation de la douleur en rançon de la beauté qu'aboutit le pessimisme viril d'un Spitteler. Dans une même émotion, les *Chants de cloches* célèbrent « la douleur humaine embellie par l'esprit. » Une mélodie de cloche accompagne et transfigure toutes les heures du jour et de la vie. Les sons de cloche, comme des écoliers, se bousculent et se poursuivent le long du chemin, jusqu'à l'instant où le génie du clocher les rappelle tous, d'une voix grondeuse. D'autres nouent autour du clocher une ronde aérienne, une souple guirlande de jeunes filles. Et quand vient midi, le Roi de Midi et le duc des Cloches tournent à cheval dans les airs, gravement, sur un tapis sonore déployé en leur honneur.

De plus en plus, la teinte de la poésie de Spitteler s'éclaircit et s'avive. De plus en plus, il s'accoutume à noter de préférence les instans lumineux, les joies ingénues. Il a dépassé la solitude tragique de *Prométhée* et l'amertume des *Ballades*. Il est vraiment ce poète dont il parle, et qui possède « deux mondes d'amour en trop » qu'il répand en sonorités de cloches sur tous les cœurs meurtris et solitaires. S'il connaît encore le doute et le découragement, il en sait aussi le remède. « Que fait le feu dans la détresse? Il flamboie. Que fait l'arbre qu'on oublie? Il fleurit... Lave tes yeux, tais-toi, reste bon. » La bonté, l'affection humaine, telle est la consolation nouvelle que Spitteler, aux jours de sa vieillesse, ajoute à la beauté qu'il a tant célébrée : « La vérité me crie à tue-tête qu'il y a de la tendresse dans l'univers, que l'humble paradis de la femme est riche en miracles, et que l'amour, contre toute attente, fleurit et vient à nous du fond des plus lointains jardins. »

*
* *

L'œuvre en prose des mêmes années, si l'on en excepte *Imago*, vaut par des qualités analogues, très différentes de celles du *Prométhée*. Récits enfantins, contes symboliques, nouvelles villageoises, sont autant de fragmens d'un vaste cycle de récits que Spitteler a projeté et pour une large part rédigé (1). La plupart de ces nouvelles sont condamnées à ne jamais voir le jour, un petit nombre ont été publiées en volumes, trois ou quatre dans des revues ou des journaux obscurs. Inutile de se lamenter sur leur perte, dit Spitteler, songeant au désastre de son *Prométhée :* « Quand on a perdu ses enfans, on ne pleure pas ses petits lapins. » Les quelques nouvelles qui nous restent sont d'une extrême variété; variété voulue : Spitteler déclare avoir tenté « d'échantillonner les principaux genres du récit en prose, » afin de donner une preuve élégante de cette idée favorite que les meilleurs écrivains réalistes sont les poètes idéalistes, alors que les purs réalistes sont impuissans dans le domaine de la haute poésie (2). *Gustav* est une idylle villageoise toute printanière, tout ingénue, d'une si lumineuse atmosphère que tous les motifs mélancoliques y sont fondus et réconciliés dans le

(1) Il l'aurait intitulé *Heimlinger Geschichten* (Récits du terroir.)

(2) Spitteler cite comme exemples Flaubert qui écrit *Madame Bovary*, Schiller qui écrit *Cabale und Liebe*.

triomphe final de la jeunesse, de la musique et de l'amour. Le *Lieutenant Conrad* (1) est le résumé bref d'une destinée tragique : petit drame naturaliste, brutal et violent, qui met aux prises, dans une rixe de cabaret, de rudes natures de paysans, et amène en quelques heures la catastrophe. Les autres nouvelles : *Friedli l'Entêté* et *les Ennemis des petites filles* (2) ont pour héros des enfans, — de vrais enfans, turbulens, joyeux, égoïstes, étourdis et parfois rêveurs, — ou des paysans de sens droit et de tête chaude, avec les délicatesses instinctives et l'orgueilleuse susceptibilité des montagnards. Un peu de la bonhomie cordiale de Gottfried Keller a passé dans certains de ces récits, avec son art du paysage et de la lumière (3). Spitteler prononce, à propos de *Friedli*, le mot de « réalisme russe. » Et sans doute, les histoires villageoises de Tolstoï, de Gogol ou de Dostoïevski, ont pu influer sur son talent. Mais si estimables, si charmantes que soient plusieurs de ces œuvrettes, elles ne sont dans l'œuvre de Spitteler qu'un épisode et ne lui assureraient qu'une place honorable parmi les conteurs provinciaux de son pays. L'essentiel est ailleurs, dans le *Prométhée*, dans les *Ballades*, dans le *Printemps olympien*. Spitteler ajouterait : dans l'*Héraklès* qui eût réalisé la grande « idylle héroïque » esquissée par Schiller (4). Cet Héraklès, qui est un Prométhée transfiguré, nous le verrons apparaître à la fin du *Printemps olympien*. Avant toutefois d'en venir à cette œuvre capitale, il faut dire un mot du roman d'*Imago* où Spitteler a tant mis de lui-même, *Imago* qui relie par d'audacieuses variations enharmoniques, le *Prométhée* amer et tragique au radieux *Printemps olympien*.

G. Bianquis.

(A suivre.)

(1) *Gustav. Ein Idyll*, 1892. *Conrad der Leutnant*, 1898.
(2) *Friedli der Kolderi*, 1891. *Die Maedchenfeinde*, 1903.
(3) Le village de *Gustav;* le voyage des *Maedchenfeinde*.
(4) « Quand je tâche de me représenter ma personnalité de poète, je ne me considère pas en première ligne comme l'auteur de *Prométhée* ou du *Printemps olympien*, mais bien comme l'auteur d'*Héraklès*. » (Spitteler, cité par Meissner.)

REVUE SCIENTIFIQUE

LES TANKS

Une dépêche venue de la Hollande nous annonçait, il ya quelques jours, que les contrebandiers de ce pays se servaient de « tanks » pour passer la nuit, à travers la frontière, des produits prohibés, tels que le caoutchouc, que les Allemands leur paient fort cher. Bien que le pays des tulipes soit de ceux où les correspondans de journaux sont le moins sujets aux hallucinations d'une imagination débordante, je pense qu'il y a quelque exagération dans ces nouvelles, car étant donné leur faible vitesse, les tanks, signalés par le bruit énorme de leur marche, seraient facilement cueillis au passage par la main incorruptible des douaniers. J'imagine plutôt que cette contrebande batavo-germanique doit être faite par le moyen d'automobiles blindés marchant vite et que leur blindage met à l'abri des coups de feu des surveillans. Mais comme, ainsi que nous allons voir, le « tank » n'est finalement qu'une sorte d'auto blindé à faible vitesse, il y a moins de fantaisie qu'on ne croirait dans son application supposée à la contrebande, et, si j'ai cité cette dépêche, c'est seulement pour montrer que cet engin, naguère inconnu, est déjà tellement entré dans les habitudes humaines, qu'on lui attribue plus de fonctions qu'il n'en peut remplir.

Pour aujourd'hui, c'est spécialement la fonction guerrière des tanks que je voudrais examiner, leur histoire, leur rôle, les diverses modalités présentes et peut-être futures de leur emploi tactique. On peut maintenant le faire sans inconvénient, car il est arrivé déjà que quelqu'un de ces engins tombe aux mains de l'ennemi qui n'ignore plus rien à leur sujet.

D'ailleurs, à la suite précisément de ces faits, la censure anglaise qui est intelligente et libérale, et la nôtre, qui l'est devenue beaucoup depuis qu'elle est morte, — en quoi elle diffère précisément de la jument de Roland, — ont laissé publier déjà de nombreuses photographies et descriptions authentiques de ces engins. J'aurai soin, pour ma part, de ne pas m'écarter de ce qui a été ainsi déjà connu, et de m'interdire tout renseignement technique qui ne doit pas être divulgué. Aussi bien les détails n'importent-ils guère ici, et ce que je veux montrer par quelques vues générales, c'est comment la force impérieuse des choses a amené la naissance de ces machines et comment la physionomie des batailles s'en trouve modifiée.

***

Lorsque, il y a un peu plus d'un an, les premiers tanks firent leur apparition sur le front anglais de la Somme, l'imagination des chroniqueurs de guerre multipliée par celle du public et déchaînée par le secret qui alors s'imposait, en fit d'abord des machines fabuleuses. Un vrai prurit de réminiscences mythologiques et apocalyptiques fut provoqué dans certains encriers ; et l'on réveilla pour les apparenter au nouvel engin le cheval de Troie, la Tarasque, le diplodocus, tous les monstres de l'Apocalypse et des *Mille et une nuits*. J'ai sous les yeux quelques-unes de ces descriptions faites alors dans la pénombre amplificatrice du mystère ; malgré leur lyrisme et les horribles détails dont elles sont émaillées, elles feraient bien rire mes lecteurs si on les remettait sous leurs yeux, aujourd'hui qu'ils ont pu voir dans la cour des Invalides, le monstre en chair et os... si j'ose dire, servant de pacifique réceptacle aux souscriptions du dernier emprunt

La vérité, c'est que les tanks n'avaient guère de commun avec les fabuleux ancêtres qu'on évoquait à leur sujet : *ce sont simplement des automobiles blindés et armés munis d'un mode de propulsion spécial.*

***

De tout temps, dans l'histoire, on a employé dans les guerres des véhicules plus ou moins armés et protégés. Les divers chars de guerre et surtout les chars à faux des anciens peuples de l'Orient sont bien connus. L'emploi des éléphans de guerre dans l'antiquité procédait d'un besoin analogue. L'éléphant jouait le rôle à la fois d'un véhicule *armé* (à cause des guerriers qu'il portait et de l'effet d'écrasement et d'enfoncement qu'il produisait lui-même) et d'un véhicule *blindé* (à cause de sa peau épaisse et presque invulnérable aux lances et aux

flèches). Les Romains avaient appris d'Alexandre à se servir des éléphans de guerre et ils en firent ensuite un large emploi. C'est ainsi que pour la première fois en Gaule, plus de cent ans avant notre ère, le proconsul Domitius Ahenobarbus les employa. Si je rappelle incidemment ce fait, c'est qu'il m'est venu à l'idée que les ossemens d'éléphans qu'on trouve dans nos régions et dont les géologues tirent maintes déductions, savantes, mais hasardeuses, pourraient bien provenir de là. Il est si difficile de savoir la vérité, même sur les faits d'aujourd'hui, qu'il est vraiment permis d'exercer sa censure personnelle sur les nouvelles empruntées à quelques ossemens, qu'on nous mande d'il y a plusieurs millénaires.

Dès le XVIe siècle, le grand Mogol employa dans ses guerres des éléphans porteurs de canon avec leurs servans, et, dans le passé, ceci est vraiment le souvenir qui me semble le mieux évoqué par les tanks, blindés et lents comme ces éléphans et porteurs comme eux d'artilleurs avec leur pièces. Mais là ne s'arrête pas l'analogie : si les éléphans ont été jadis tant employés dans les guerres, si même dans les temps modernes l'armée anglaise des Indes en a fait un si large usage, c'est non seulement parce qu'ils constituent des véhicules blindés et armés, c'est pour deux autres raisons encore.

La première est que la masse puissante de l'éléphant lui permet de renverser aisément les obstacles moyens, par exemple les lianes et buissons dans la jungle, de même que la masse du tank lui permet de renverser les réseaux de fils barbelés. La seconde est que le pied très large de l'éléphant lui permet de franchir les terrains les plus mous et les plus marécageux, de même que le tank, grâce, comme je l'expliquerai, à sa large surface portante, peut déplacer sa masse énorme dans les terrains bouleversés du front.

Je crois donc être fondé à dire que l'éléphant de combat est le seul ancêtre dont puisse légitimement se réclamer le tank.

*
* *

Il devait être tout indiqué, dans la présente guerre, d'utiliser tactiquement les automobiles blindés et armés. Au début de la guerre, sur notre front, plus tard en Galicie, au Caucase (où les auto-canons belges et anglais firent d'excellente besogne), puis sur le front italien, on a vu les autos blindés faire des randonnées foudroyantes, exercer d'assez grands ravages avec leurs petits canons en tourelles et leurs mitraillenses, tandis qu'eux-mêmes étaient à peu près à l'abri des balles par leurs blindages, et des obus par leur vitesse.

La vitesse, — c'est une idée que j'ai souvent développée ici même et sur laquelle on ne saurait trop insister, — la vitesse d'un objectif, qui interdit sur lui les tirs réglés, précis, répétés, est, en effet, une sécurité bien supérieure à celle des blindages et des abris les mieux faits. N'être pas repéré vaut mieux que d'être abrité; or, un objectif qui se déplace très vite est comme s'il n'était pas ou était mal repéré.

Les conditions d'emploi des autos blindés se sont trouvées fort limitées lorsque la guerre de mouvement s'est stabilisée. De tels autos ne peuvent, en effet, guère circuler en dehors des routes et surtout dans les terrains, bouleversés et amollis par les obus, des fronts stables, car leurs roues s'y enlizeraient.

C'est pour ces motifs que l'usage courant en vue d'attaques terrestres des autos blindés a à peu près disparu sur notre front. Cela ne veut pas dire d'ailleurs que, pour certains autres usages spéciaux, les autos armés ne rendent pas de grands services; en particulier on emploie beaucoup les auto-canons dans le tir contre aéronefs (ballons ou avions), dans le « tir anti-aérien, » comme on dit maintenant en un déplorable langage, qui eût fait frémir Vaugelas. C'est que les batteries qui tirent contre avions sont facilement repérées par les avions mêmes qu'elles bombardent, et sujettes à voir à leur tour un tir réglé sur elles par l'intermédiaire même de l'avion objectif. C'est pourquoi il a paru utile de rendre mobiles ces batteries spéciales. C'est ce que les auto-canons réalisent fort bien.

Quant à l'emploi, contre le front même, des autos armés, il n'est plus guère possible que dans les lieux et les époques où réapparaît la guerre de mouvement. Alors il reprend toute sa valeur comme l'ont montré des exemples récens : en particulier lors de la dernière retraite italienne, ce sont des sections d'automobiles blindés de nos alliés qui avaient la lourde charge de défendre les ponts du Tagliamento et de la Piave jusqu'à ce que les arrière-gardes de cavalerie les eussent passés, puis de les brûler derrière elles. Elles se sont fort bien acquittées de cette mission avec des pertes relativement minimes.

***

Au point où nous en sommes arrivé de cet exposé, on pourrait croire que les tanks sont nés de la nécessité d'avoir, sur le front stabilisé, des engins remplissant le rôle des autos blindés dans la guerre de mouvement. Or il n'en est rien, et la preuve c'est que la

principale qualité tactique de celles-ci est, comme nous avons vu, leur vitesse, tandis que la vitesse des tanks est infime. Il en résulte que si tel avait été le problème posé, il eût été bien mal résolu. Mais c'est en réalité un besoin très différent, la solution d'une difficulté tout autre qui a donné naissance au tank.

***

Dans une de ses anticipations les plus saisissantes, Wells a, plusieurs années avant la guerre, imaginé des « cuirassés de terre » qui devaient à son avis jouer un rôle considérable dans les combats. Il les a décrits avec cette précision imaginative qui caractérise son esprit de poète versé dans les choses de la science. Il nous a dépeint l'« insolite engin » pareil à « un insecte de la taille d'un croiseur cuirassé » envoyant « des bordées par les sabords de sa caparace » et « sa carcasse où les balles crépitaient avec un acharnement et un vacarme pires que ceux de la grêle sur un toit de zinc. »

Il nous a décrit « le réseau ajouré des tranchées et *de leurs défenses accessoires* (1) à travers lesquelles ces énormes tortues de fer avançaient à la vitesse d'un cheval au trot, *réduisant et brisant méthodiquement toutes les résistances partielles qui subsistaient encore* (1).

C'est de cela précisément, c'est de la nécessité de renverser et détruire les défenses accessoires qu'est né en réalité le tank. Les grandes attaques brillantes, mais coûteuses, qui nous ont valu tant de sacrifices dans les premiers temps de la guerre stabilisée, ne se sont en réalité brisées d'abord que contre un seul obstacle, le fil de fer. Le tank est né de là, je n'irai pas jusqu'à dire que le tank est le fils du fil de fer barbelé, car l'image serait peut-être un peu hardie. Mais il est vrai qu'il est, pour employer des termes chers aux pastoriens, l'antigène ou l'anticorps du fil de fer barbelé.

De divers rapports faits à la Chambre des Communes, il y a quelques mois et analysés par l'*Engineering*, il semble résulter qu'en Angleterre, c'est sur la suggestion de M. Winston Churchill, alors premier lord de l'Amirauté, que les recherches ont été faites en vue d'établir un engin très protégé et armé, et capable de franchir les terrains bouleversés entre les tranchées en écrasant les défenses accessoires,

Les plans de l'engin finalement adopté par nos alliés ont été établis par M. Tennyson d'Eyncourt, directeur des constructions

(1) C'est moi qui souligne. — C. N.

navales britanniques. C'est dans l'été de 1915, d'après ces renseignemens, que le premier tank fut commandé pour être construit suivant les plans ainsi établis. Et on sait que l'apparition des tanks britanniques sur le champ de bataille de la Somme date du milieu de septembre 1916. — Les tanks français ne devaient apparaître que quelques semaines plus tard, mais cela ne veut nullement dire qu'ils eussent été conçus et commandés postérieurement à ceux de nos alliés britanniques. Cela veut dire seulement que nos alliés employèrent, dès qu'ils furent construits, leurs quelques premiers exemplaires, tandis que nous préférâmes ne sortir les nôtres que lorsque nous en eûmes prêts un nombre beaucoup plus grand et suffisant pour produire un effet de masse.

On peut à ce propos déplorer une fois de plus l'absence, sur notre front, de l'unité de commandement qui eût empêché cette dislocation d'efforts. Si cette unité eût existé, si nos alliés avaient attendu, pour mettre en lignes leurs quelques dizaines de tanks, que le très grand nombre que nous avions en construction fût prêt; si les uns et les autres avaient été déclenchés synchroniquement, la mise en ligne, imprévue pour l'ennemi, de plusieurs centaines de ces chars d'assaut eût permis peut-être de produire un effet de surprise irrésistible et de porter à l'Allemand un coup qui eût pu percer avec certitude son front au jour et à l'heure choisis. — Au lieu de cela, l'ennemi, averti et mis en garde par le premier « lâcher » de tanks, a pu étudier des moyens de défense qui ont rendu plus difficile et neutralisé en partie la besogne de ceux qui ont agi ensuite et supprimé, pour une part, l'effet de surprise.

Tout ceci n'est point dit pour récriminer, mais au contraire en vue de l'avenir, et parce que la meilleure manière d'éviter la perpétuation des erreurs est de les signaler.

Quoi qu'il en soit, du fait que les premiers tanks britanniques se sont montrés sur les champs de bataille avant les nôtres, il ne faut point déduire que les études qu'on a faites chez nous aient été postérieures. En fait, les recherches dans ce domaine ont été poursuivies simultanément et en parfait accord chez nos alliés et chez nous-mêmes, et il n'est pas très facile à l'heure actuelle d'établir exactement les priorités, qui d'ailleurs importent peu, car ce sont les résultats seuls qui comptent, et c'est sur eux que je voudrais maintenant jeter un coup d'œil.

*
* *

Il était de toute nécessité que les nouveaux engins marchant en terrain découvert fussent à l'épreuve des balles de fusil et de mitrailleuses, sinon leurs occupans eussent été immédiatement mis hors de combat et leurs moteurs hors de service. Or, il faut pratiquement une épaisseur d'acier environ 8 millimètres pour résister à la balle moderne à toute distance. On conçoit immédiatement quel surcroît de poids considérable allait être amené fatalement par le seul blindage protecteur enveloppant l'engin, et qui s'ajoutait au poids des moteurs et de leur combustible, de l'armement, de l'équipage, de la carrosserie. En fait le tank anglais pèse une trentaine de tonnes. Comment déplacer des véhicules aussi lourds dans le terrain chaotique, effondré, bouleversé par les explosions, des premières lignes et surtout de cette zone qui s'étend entre les tranchées et que les Anglais appellent pittoresquement le « No man's land? »

La solution à laquelle on s'est arrêté est fort ingénieuse... mais ce n'est pas celle de Wells : Le cuirassé de terre de cet auteur était porté par « une rangée de pieds, — des pieds trapus, épais — de larges masses plates, rappelant les pieds des éléphans ou les pattes ventouses de la chenille... et ces pieds étaient agrafés, pour ainsi dire, à la jante des roues. »

Deux choses qu'on n'a, je crois, pas assez remarquées sont curieuses dans ce texte de l'ingénieux et scientifique romancier : tout d'abord la comparaison avec la chenille, alors que, étrange coïncidence, le mode de propulsion des tanks porte précisément, et à tort comme nous allons voir, le nom de « chenille. » Ensuite l'évocation des pieds de l'éléphant prouve que Wells a admirablement compris le problème à résoudre et qui se posait ainsi :

Les conditions de propulsion sur un sol mou ou irrégulier d'un véhicule quelconque dépendent surtout de la *surface de contact* avec le sol des supports du véhicule. Plus cette surface est grande, moins celui-ci s'enfonce, parce que le poids total, la pression totale par centimètre carré sur le sol sont forcément d'autant plus petits que le nombre de ces centimètres carrés est plus grand. Or il est évident qu'un véhicule doit être porté par le sol, sans y enfoncer d'une quantité qui rende impossible son déplacement par le moyen de l'énergie dont il dispose. C'est pourquoi nous ne pouvons circuler sur une couche épaisse de neige fraîche ou de boue sans nous y enlizer, alors

que l'homme muni de *skis* ou de raquettes s'y aventure sans risque et n'enfonce pas.

C'est pourquoi encore les roues des grosses pièces d'artillerie, — ceux qui n'ont point vu cela au front le peuvent voir au cinéma, — sont munies, tout autour, de palettes articulées plates dont chacune, pendant la marche ou le recul de la pièce, vient successivement, comme un large pied, poser tout entière sur le sol. La roue ordinaire est en effet un très mauvais organe d'avancement dans un terrain meuble. C'est ce qui fait que les autos ordinaires n'y peuvent avancer facilement, car le poids total du véhicule, repose sur la très petite fraction de la surface des roues qui touche le sol — simple point de tangence.

C'est pourquoi le large pied de l'éléphant est déjà une bonne solution, car l'éléphant peut avancer dans des terrains où la légère gazelle aux pieds fins s'enlizerait. Mais il y avait encore une meilleure solution, c'est celle du *caterpilar* (chenille, en anglais) que l'agriculture nous a fournie.

On sait qu'en Amérique d'abord, et, depuis, un peu partout, on a remplacé de plus en plus les chevaux par des automobiles pour la traction des charrues et des autres instrumens agricoles. Or, la nécessité de déplacer ces machines dans la terre molle des labours a amené les Américains, plusieurs années avant la guerre, à créer des tracteurs, dits *caterpilars*, où les roues sont remplacées par une sorte de trottoir roulant sans fin, analogue à celui qui, dans les grands magasins, transporte les voyageurs ou les paquets. Le *caterpilar* est fait d'une série de palettes ou de sabots plats, larges et articulés, formant un ruban ininterrompu qui tourne avec les roues dentées sur lesquelle il est tendu, et que meut le moteur comme la chaîne d'une bicyclette est mue par ses pignons.

Il y a encore d'autres modes de transmission du mouvement du moteur au *caterpilar*, mais ces détails techniques n'importent guère ici.

Il est clair qu'un tel mode de propulsion permet à des masses considérables d'avancer en terrain mou, car elles sont réparties sur une large surface de ruban en contact avec le sol, et c'est ainsi qu'un véhicule monté sur *caterpilars* pourra être des centaines de fois plus lourd que s'il est sur roues, sans enfoncer davantage. C'est d'ailleurs bien à tort qu'on a appelé *chenille* ce mode de propulsion, car la chenille ne progresse nullement d'une manière analogue, mais en s'aggrippant au sol de l'avant de son corps pour s'allonger après, en prenant point d'appui de l'arrière, et ainsi de suite.

Les tanks ne sont que des autos blindés et armés portés sur des « caterpilars. »

Dans les tanks anglais, la chaîne sans fin des sabots articulés du *caterpilar* et qui forme chemin de roulement pour les galets supportant l'ensemble du véhicule, fait entièrement le tour de celui-ci en épousant sa forme extérieure. Cette forme est spécialement étudiée pour faciliter le passage des obstacles, et la partie avant est relevée, de manière à aborder les obstacles sur lesquels les sabots des chaînes prennent directement contact.

Dans les tanks français, au contraire, la chaîne sans fin du *caterpilar* revient sur elle-même au bas de l'appareil qui est tout entier placé sur le support qu'elle forme avec ses chariots de roulemens. — Dans les deux espèces de tanks, on fait tourner l'appareil et on le dirige, en soustrayant à l'action des moteurs, en débrayant à volonté plus ou moins la chenille de droite ou de gauche, autour de laquelle l'appareil tourne alors sous l'impulsion de l'autre chenille.

Les moteurs, l'armement en mitrailleuses et canons, l'approvisionnement en munitions l'inspection périscopique de l'extérieur, l'aménagement des tourelles et de l'intérieur où la température, à cause des moteurs, est toujours élevée, tout cela a donné lieu à mille dispositifs ingénieux et délicats qui n'offrent d'ailleurs rien de particulier... ou du moins rien de particulier qui puisse être dit ici.

La vitesse atteinte et largement suffisante, — Napoléon ne fit pas plus vite ses randonnées à travers l'Europe, — est celle d'un homme au pas. Il n'est fils de fer, si épais soient-ils, qui ne soient écrasés comme fétus par ces engins. Il n'est guère d'obstacles et de tranchées, que, bien conduits, ils ne puissent franchir.

Contre eux les fusils et mitrailleuses sont impuissans; pareillement les obus de l'artillerie tirant de loin, ou même des obusiers tirant de près, à cause de la faible vitesse restante des obus. L'action de l'artillerie à distance n'est d'ailleurs guère à redouter, car, étant donné le terrain d'action des tanks, elle risquerait souvent d'atteindre sa propre infanterie. Les tanks ne sont réellement vulnérables qu'à l'action de canons tirant, de plein fouet et de près, des obus à grande vitesse initiale. Aussi les Allemands ont-ils spécialement installé contre eux des batteries de petits canons de 37 placés en première ligne, dont le maniement n'est d'ailleurs guère commode dans ces conditions.

Mais ceci nous amène à considérer les conditions d'emploi tactique et stratégique des tanks, et ce n'est pas le moins intéressant des points de vue qui nous soient offerts. Car si l'embryologie, si ensuite l'ana-

tomie d'un engin de guerre sont passionnantes, combien ne doit pas l'être davantage sa physiologie, son étude dans l'action, dans la vie.., je devrais dire ici dans la mort!

***

Il y a peu de jours, dans le *Berliner Tageblatt*, le général allemand von Ardenne a déclaré que, dans la récente attaque britannique sur Cambrai, on avait dénombré deux cents tanks anglais. C'est bien possible. En tout cas, cette offensive subite par tanks paraît avoir quelque peu déconcerté les idées tactiques de l'ennemi, et, si elle a été suivie, depuis, d'un nouveau retour offensif de celui-ci, c'est pour des raisons complètement étrangères à l'emploi de ces engins et qui laissent intacte la démonstration nouvelle apportée par eux.

En fait, dans l'attaque anglaise du Cambrésis, on a vu pour la première fois, — et ce fait restera, quelles que soient les péripéties futures de la lutte dans ce secteur, — se réaliser en un point formidablement fortifié, et *sans préparation d'artillerie*, la fameuse percée si souvent déclarée impossible. Et cette percée, elle a eu lieu en plein dans la redoutable « ligne Hindenburg, » où tous les derniers raffinemens de la fortification de campagne sont accumulés. Si cette percée n'a pas été plus étendue, si elle n'a pas été utilisée stratégiquement plus à fond, c'est pour des raisons de commandement et de répartition des réserves générales qui n'entrent pas dans ma démonstration, mais qui touchent à la question, hélas! toujours pendante de l'unité de commandement.

Pourquoi donc cette percée a-t-elle été réalisée dans des conditions si imprévues? C'est qu'au lieu de mettre en action, comme on avait eu le tort de le faire antérieurement, les tanks *après* une longue préparation d'artillerie qui avertissait l'ennemi, lui faisait garnir les points menacés et y préparer l'arrêt et la riposte, on a, au contraire, supprimé cette préparation indiscrète; on a manœuvré les tanks non plus après l'artillerie, mais à la place de celle-ci. Aussi bien qu'elle, ils écrasent les fils de fer, mais ils le font silencieusement, ce qui permet la surprise de l'attaque.

Lorsqu'on employait les tanks comme complément à la préparation par le canon, on les avait voués à l'inutilité, sinon à la destruction; les substituer à elle a conduit au succès. N'est-ce pas une preuve que cette guerre n'est pas seulement, comme on l'a dit, une accumulation de matériel, une concurrence effrénée dans la production

multipliée d'engins? Un engin n'est rien si on l'emploie mal; mille engins mal manœuvrés seront écrasés par un seul d'entre eux si un œil clair, devant un cerveau juste, le guide. Henri Poincaré a dit qu'une accumulation de faits n'est pas plus la science qu'un tas de pierres n'est une maison. Parallèlement on peut affirmer que l'art de la guerre n'est pas plus une accumulation de machines qu'un tas de pierres n'est une maison. Cette guerre est industrielle, certes, mais elle est surtout, comme toutes les guerres, cérébrale, spirituelle, si j'ose dire. La fermeté des âmes, l'éclat des pensées directrices y comptent plus encore que celles de l'acier. Vérités trop oubliées peut-être.

L'attaque foudroyante des tanks anglais sur le Cambrésis nous montre dans quelle voie il faudra dorénavant diriger l'emploi de ces engins. Ce qu'il convient de dire ici, c'est que cette conception que viennent, après combien de résistances, d'employer nos alliés britanniques, elle est née chez nous. C'est un technicien français dont les efforts tenaces abordaient dès 1914 la question des chars d'assaut et ne devaient plus la lâcher jusqu'à l'heureuse solution, c'est M. J.-L. Breton qui, il y a déjà un an, a démontré que les conditions favorables à la préparation d'artillerie sont précisément celles qui sont défavorables à l'emploi des chars d'assaut. Il en a déduit que, par conséquent, ceux-ci doivent être employés sans celle-là en profitant (comme l'ont fait les Anglais) d'un temps de brume ou de brouillard pour augmenter l'effet de surprise.

Cela ne veut pas dire qu'il ne faille point employer simultanément la préparation d'artillerie, mais celle-ci doit avoir lieu ailleurs. Il me semble que des attaques synchrones, habilement alternées, se produisant en divers points d'un vaste front et précédées, les unes de préparation au canon, les autres de chars d'assaut, par temps propice, seraient d'un effet formidable avec une répartition convenable des uns et des autres, une utilisation stratégique bien prévue des résultats obtenues. Mais il faudrait pour cela, d'abord que les conceptions si justes et si brillantes de M. J.-L. Breton sur l'emploi des tanks ne trouvassent pas moins leur chemin dans leur pays d'origine que chez nos alliés.

Il faudrait enfin et surtout, — ceci est une tarte à la crème, un *leitmotiv*, mais, hélas! nécessaire, — que tous les fils directeurs du mécanisme tactique fussent concentrés dans une main unique.

Il ne faudrait point croire d'ailleurs que le rôle tactique du tank, tel que je viens de le définir, soit limité seulement à l'écrasement des réseaux de fils de fer et à l'écrasement des tranchées. Bien manœuvré,

cet engin fournit en outre une heureuse solution (je ne dis pas la seule..., et je reviendrai quelque jour sur ce sujet) d'un des problèmes les plus angoissans et les plus graves que la forme nouvelle de la guerre ait posés au tacticien : le problème du canon d'accompagnement. Lorsqu'en effet, dans les attaques, l'infanterie s'est emparée d'une première ligne de tranchée elle trouve plus loin des centres de résistance, nids de mitrailleuses, blokhaus, etc., non encore ou insuffisamment détruits par notre artillerie, et sur lesquels il est pratiquement impossible d'attirer et de régler le feu lointain de celle-ci, car il risquerait d'être aussi dangereux, à cause de la distance de tir, pour nos fantassins que pour les ouvrages à battre. C'est ainsi que s'est imposée la nécessité, encore pendante, d'une artillerie spéciale accompagnant l'infanterie dans chacun de ses bonds en avant et capable, immédiatement, de réduire les terribles nids de mitrailleuses qui se révèlent au passage et qui, si souvent, ont brisé l'exploitation d'une attaque heureuse.

Si cette question du canon d'accompagnement n'a pas jusqu'ici reçu de solution admise sans conteste, c'est surtout parce qu'il est difficile d'amener des pièces dans les terrains bouleversés des attaques où le seul déplacement du fantassin est déjà un problème gymnastique; c'est aussi et surtout, d'une part, que les servans de ces canons du fantassin ne pourraient pas, sans être pris sous le feu des mitrailleuses ennemies, servir leurs pièces et en régler le tir; d'autre part, que le transport en avant, et en quantité suffisante, des lourdes munitions nécessaires à ces pièces, est pratiquement très difficile.

Or, le tank, à qui ses moteurs donnent une grande capacité de transport, peut, lui, transporter munitions et canons du même coup; il en abrite les servans contre les balles, et les nids de mitrailleuses qui résistent à ses projectiles succombent sous l'écrasement de sa masse.

En tout cas, les tanks, — et c'est ce qu'il faut retenir surtout de ceci, — ont montré que la percée d'un front formidablement fortifié est possible sans grandes pertes et par un effet de surprise. Cela nous ouvre quelques perspectives éventuelles dont on pourrait imaginer la matérialisation, sinon demain, du moins le jour où toutes les étoiles du drapeau américain seront venues, par myriades, peupler notre ciel sombre. On a toujours bien le droit de rêver.

CHARLES NORDMANN.

REVUE MUSICALE

Concerts de M. Édouard Risler. — Théatre de l'Opéra-Comique: *Béatrice*, légende lyrique en quatre actes; paroles de M. Robert de Flers et de Caillavet, d'après Charles Nodier, musique de M. André Messager. — M. Battistini dans *Henry VIII*. — Pour le centenaire de Gounod.

En écoutant pour la première fois après plus de trois années, et lesquelles! un opéra, la *Béatrice* de M. Messager, nous posions tout bas à la musique, à la musique de théâtre, la vieille question : « Que me veux-tu? Qu'y a-t-il présentement de commun entre toi et nous? » Depuis si longtemps, nous vivions séparé, comme exilé de cette musique-là, qu'une reprise de contact avec elle ne pouvait manquer de nous causer un certain trouble, une sorte de vague malaise. L'autre musique, la musique de concert ou de chambre, celle qu'on a si bien nommée la musique pure, répond mieux, par sa pureté même, par ce qu'elle a de plus serein, de plus auguste et de plus libre, aux pensées, aux sentimens qui sont les nôtres aujourd'hui. Loin de les offenser jamais, ou seulement de les détourner, de les contraindre, elle les respecte et les seconde. J'en atteste les concerts donnés par M. Édouard Risler, seul d'abord, ensuite avec M. Lucien Capet, cet autre grand interprète des maîtres, leur interprète fidèle, pur, et je dirais volontiers religieux. Ils ont témoigné magnifiquement, ces concerts, de l'accord mystérieux, éternel, — où le regretté Charles Lévêque voyait la nature et l'essence même de la musique, — entre « les belles formes des sons et les belles forces de l'âme. » Plus haute et plus profonde que jamais, comme si la douleur, le deuil public, et le sien même, l'avait encore ennoblie et spiritualisée, l'exécution, par M. Risler, de certaines œuvres sublimes,

a été digne de ce que ces œuvres sont, digne aussi des jours où nous sommes, qui les font plus sublimes encore. Oui, « les forces de l'âme, » l'incomparable artiste a su les exprimer par « les forces des sons, » mais également, et d'une façon plus rare peut-être, par leur tranquille et sûre plénitude, par leur calme et leur majesté. Sur nous, en nous, la splendeur pacifique d'un *adagio* de Mozart, de Beethoven ou de Chopin, grâce à M. Risler, a rayonné. « Pacifique, » fût-ce aujourd'hui, ne craignons pas d'écrire le mot, à condition de le bien entendre. *Pacem summa tenent*, a dit un ancien. Mais la paix dont il parle et qu'il envie, celle qu'au milieu même de la guerre, le grand art seul nous donne et la seule qu'il nous soit permis de goûter, cette paix ne trône que sur les cimes, ce n'est que là qu'il la faut chercher.

Ne la demandons pas, en ce moment, à la musique de théâtre. Musique « appliquée, » ainsi qu'on l'appelle quelquefois, nous souffrons mal aujourd'hui qu'elle nous « applique, » nous attache nous-mêmes avec elle à de vaines apparences, à des fictions, à des mensonges enfin, alors que la réalité, plus que sérieuse, terrible, nous presse de toutes parts et tout entiers nous possède. Voilà sans doute la première, sinon la seule des raisons qui nous firent prendre un plaisir moins vif à *Béatrice* qu'aux précédentes comédies lyriques, opéras-comiques, et même opérettes, d'un compositeur aimable entre tous ceux de notre pays. Aussi bien cela n'empêche pas que, s'il y avait pour la musique, comme pour les paroles, une Académie française, elle eût bien fait, avant *Béatrice*, et même après, d'accorder un prix, un prix de français, à M. André Messager, pour l'ensemble de son œuvre. Il a, le musicien d'*Isoline* et de *la Basoche*, de *Mme Chrysanthème* et de *Fortunio*, voire de *Véronique* et des *P'tites Michu*, il a, comme le Daniel Eyssettes d'Alphonse Daudet, « une si jolie manière de dire les choses! » Non pas toutes, il est vrai, mais les choses délicates, légères, spirituelles, poétiques parfois, qui sont, elles aussi, choses de France. Entre l'opéra-comique et l'opérette, *Isoline* forme une espèce de compromis ou de passage, et délicieux. Le style en est aussi loin de la fadeur que de la trivialité, de la tension et de la prétention que du relâchement. Tout y est facile et rien n'y est banal. A chaque instant, la plus simple des mélodies, le rythme le plus familier, s'avise d'un tour ou d'un détour heureux, s'avive d'un accent, parfois d'un éclat, qui le relève et semble le renouveler.

La musique de *la Basoche*, celle du premier acte surtout, chante et sourit encore, d'un peu loin déjà, dans notre mémoire. Maître

Clément Marot et Colette sa femme faisaient là-bas le plus gentil, le plus mélodieux ménage, que venait troubler, un moment, une aventure à demi plaisante et mélancolique à demi. Les circonstances amenaient entre les deux époux une scène de reniement obligatoire et réciproque, analogue, en petit et dans l'ordre conjugal, à la rencontre, maternelle et filiale, de Fidès et de Jean, au quatrième acte du *Prophète*. C'est en petit également, et, bien entendu, sans l'ombre de réminiscence, d'imitation, encore moins de parodie, que M. Messager avait traité cette réduction, transposée, d'un grand sujet. Mais il y avait mis infiniment de goût, de mesure et de grâce, avec une sensibilité furtive et discrète, qui ne laissait pas d'attendrir. Il en avait soigné jusqu'aux détails, aux alentours, donnant une saveur d'archaïsme à deux chansons de Marot, (sur des vers du poète), et surtout, à certain chœur de femmes à la fontaine, un charme de langueur et de rêverie nonchalante, que le Bizet de *Carmen* et du chœur des Cigarières n'aurait pas désavoué. Ainsi, même au cadre d'un aimable tableau de genre, ni le pittoresque ne manquait, ni la poésie.

Il n'est pas jusqu'à la poésie de Musset, dont la musique de M. Messager n'ait, un jour, approché. Dans *Fortunio*, la musique est, beaucoup plus que les paroles, d'après l'auteur du *Chandelier* ou selon lui. Elle exprime en notes fines et légères, souvent spirituelles, quelquefois profondes, le caractère de Jacqueline et celui de Fortunio : de celle-là, tantôt la coquetterie perverse, tantôt les grâces amoureuses, savoureuses, et le sensuel abandon ; de celui-ci, la juvénile, inquiète et frémissante ardeur. Nous l'avons dit naguère, et nous ne saurions nous en dédire, deux actes de *Fortunio*, sur quatre, les deux premiers, ne sont pas loin de faire la moitié d'un petit chef-d'œuvre. La fameuse chanson n'est pas fort inégale à celle, que nulle autre n'égalera tout à fait, d'Offenbach. Pleines de malice, les dernières pages nous donnent comme une paraphrase, mais brève, pimpante, ironique à souhait, de la réplique : « *Chantez donc, monsieur Clavaroche!* » par où finit la comédie littéraire. Et le mérite n'est pas mince, pour la comédie musicale, de compter maint passage où Musset, le plus musicien de nos grands poètes, se serait reconnu et qu'il eût aimé.

Un de nos poètes encore, un moderne, avait pu trouver çà et là dans une précédente partition de M. Messager, non seulement une image sonore et fidèle de visions qui lui sont chères, mais quelques traits, ou quelques échos de ses pensées et de son âme elle-

même. Plus qu'ingénieuses et plaisantes, deux scènes au moins de *Mme Chrysanthème* sont d'une véritable, d'une émouvante beauté. La première est le dialogue, par où commence l'ouvrage, entre Pierre et son « frère Yves, » sur la passerelle du navire qui les emporte au loin. Ce lointain mystérieux, attirant, Pierre se le figure sous plus d'un aspect tour à tour. Tantôt, insouciant, il s'en amuse d'avance; tantôt il y rêve, pensif et vaguement charmé. Mais en lui, soudain, voici qu'un souvenir surgit et, plus fort que son rêve, en dissipe le charme. Ce n'est plus le Japon, qu'il imagine et qu'il désire, c'est la Bretagne qu'il se rappelle, qu'il regrette, et qui le reprend. La reprise est soudaine, plus que mélancolique, tout près d'être poignante. Ce prologue d'une œuvre exotique reste étroitement lié pour nous, ou plutôt, dans l'ordre et par les formes de la musique, il correspond à la définition profonde qu'un jour, et justement, croyons-nous, à propos de Loti, Jules Lemaître donna de l'exotisme : « Tandis que nous imaginons de nouveaux aspects de l'univers, il arrive qu'une fois bien entrés dans ces visions, nous y sommes mal à l'aise et vaguement angoissés; nous y sentons le regret nostalgique des visions connues, familières, et que l'accoutumance nous a rendues rassurantes. » Voilà précisément ce qui donne ici à la musique de M. Messager, comme souvent à la prose, — ou à la poésie, — de Pierre Loti, quelque chose de délicieux et de douloureux à la fois.

N'allez pas croire pour cela que la musique de *Mme Chrysanthème* fasse le moins du monde, par un trop facile artifice, l'exotique et la japonaise. Sans emprunter à l'Extrême-Orient un mode, une cadence, une harmonie, elle fait bien davantage. Plus soucieuse du dedans que du dehors, c'est à l'expression plutôt qu'à la description qu'elle vise. Il arrive pourtant qu'elle les rencontre ensemble, dans certain air très beau, — ce n'est qu'un « air, » en vérité, — très libre aussi, très souple, sans reprises ni redites, qu'une symphonie, qui l'égale, accompagne et renforce. Il est chanté, cet air, ou cet hymne, par le jeune officier de marine revoyant le pays étrange et la petite maison témoin de ses nippones amours. Là encore les deux sentimens analysés tout à l'heure se partagent l'inspiration du musicien, la plus chaude peut-être dont ait jamais battu son cœur. Là encore, aux délices dont l'exotisme nous enivre, l'inquiétude et presque la douleur dont il nous tourmente se mêle. Pleine de désirs et de volupté, la musique l'est aussi de regrets, de mélancolie, presque de larmes. Alors elle nous divise, elle n'est pas loin de nous déchirer. Tandis qu'une moitié de nous-même s'abandonne, l'autre se refuse ou se

ressaisit. Ici le paysage musical n'est pas, comme tant d'autres, un état d'âme seulement. Il en est deux, et leur rencontre, ou leur conflit, fait sa beauté. Encore une fois, quand un musicien tel que celui de *Fortunio* et de *Mme Chrysanthème* n'aurait que surpris au passage un peu de l'âme d'un Alfred de Musset et de celle d'un Pierre Loti, c'est peut-être assez pour qu'il ait bien mérité non seulement de la musique française, mais du génie même de la France.

Et maintenant, nous pouvons parler de *Béatrice*. Nous la jugerons sans trop de rigueur : elle a de si bons antécédens !

La légende lyrique, — et plus mélodramatique encore, — de M. Robert de Flers et de Caillavet, d'après Charles Nodier et M. Maurice Maeterlinck, est l'histoire d'un intérim ou d'un *extrà* dont se chargea la Sainte-Vierge dans un couvent de religieuses et dans les circonstances que voici. Nous les rapporterons de notre mieux, dans la mesure, malheureusement imparfaite, où l'obscure diction de mesdames et de messieurs les artistes chantans nous a permis de les connaître.

Le lieu de l'action a été transporté du Jura d'abord, puis de Flandre, en Sicile. C'est plus brillant, plus chaud, et les passions y sont plus vives. Premier acte : le cloître. Cantiques, processions, prières à la Madone protectrice, dont la statue domine un reposoir fleuri. Visite pastorale de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Palerme, célébration par lui de l'office, auquel une des moniales, sœur Béatrice, pour je ne sais quelle peccadille, est privée d'assister. Demeuré seul avec la petite pénitente, Monseigneur l'interroge, et bientôt il en apprend, d'elle et sur elle, un peu plus que la Supérieure et les autres n'en peuvent savoir. Béatrice aima jadis un sien cousin, Lorenzo, dont le souvenir l'occupe et la trouble encore. « Voyons, mon enfant, tâchez de n'y plus penser, et allez en paix. » Hélas ! elle ne tâche pas du tout, la pauvrette, elle ne tâche même pas de tâcher. Or, le bon prélat à peine parti, survient, toujours fidèle aussi, l'amoureux, l'entreprenant Lorenzo. Béatrice lui résiste, mais il a prévu sa résistance et, par deux hommes à lui, il fait ravir la rebelle. Alors, voyant ce rapt, en prévoyant les suites et les pardonnant d'avance, la Madone s'anime, descend de sa niche, et, par un miracle de miséricorde anticipée, elle prend, avec les voiles gisans de Béatrice, sa figure et sa place au couvent.

Second acte. La grande vie, la vie mondaine, ou demi-mondaine. Chez Béatrice et Lorenzo, dans leur somptueuse villa près de Palerme, orgie nocturne, selon l'appareil ordinaire des orgies de théâtre :

autour de la table, trois ou quatre couples; sur la table, deux candélabres, quelques flacons dorés et deux compotiers de fruits. Entrain factice, fausse gaieté, *brindisi* de rigueur. Profitant d'une absence momentanée de la maîtresse de maison, l'une des invitées se jette au cou du maître, et Béatrice, revenue à l'improviste, folle de colère et de douleur, de se venger aussitôt avec un des convives.

Troisième acte. La déchéance. Après le palais, un bouge, où Béatrice, tombée à l'état de fille de Bohême, chante et danse devant des pêcheurs avinés et brutaux. Lorenzo l'y retrouve et, repentant, s'efforce en vain de la reconquérir. Pour elle, deux de ses beaux galans en viennent aux mains et même aux couteaux. L'un tombe, frappé à mort, et les autres prennent la fuite. Cela, c'est la péripétie décisive. La vue de la mort et du sang a, comme on dit, « retourné » Béatrice. Le spectacle du manquement atroce au cinquième commandement éveille en son âme l'horreur et la honte d'avoir elle-même enfreint le sixième et, fondant en larmes de repentir, elle reprend le chemin du couvent.

Elle y rentre furtive (dernier acte) et d'abord elle s'y tient cachée. Cérémonies, cantiques, oraisons, tout comme au premier tableau. La fausse Béatrice, la remplaçante divine, y prend part. Abusées, mais plus édifiées encore par sa ferveur nouvelle, ses compagnes n'espèrent désormais que de son intercession le retour de l'image, mystérieusement disparue, de la Vierge tutélaire. Et leur espérance ne sera pas trompée. Entre la pécheresse et la rédemptrice, demeurées seules, tout s'explique et s'arrange promptement. Elles reprennent leur ancienne place, l'une au pied de l'autel et l'autre au sommet. La pieuse supercherie est consommée. Et sans doute il est bon que les bruits du théâtre, fût-ce du théâtre de l'Opéra-Comique, s'arrêtent au seuil des couvens. L'histoire de *Béatrice* risquerait d'inspirer à quelque jeune moniale, encore mal assurée de sa vocation, avec une dangereuse confiance en des grâces exceptionnelles, le goût d'une aventure analogue et qui pourrait moins bien finir.

Quelqu'un a dit de la partition de *Béatrice* qu'elle est une erreur laborieuse. Il y a du vrai, pourvu qu'il demeure bien entendu que dans l'œuvre total de M. Messager cette erreur ne fait pas compte. Elle nous paraît tenir au choix d'un sujet, non pas trop grand, mais trop gros, et trop mêlé de mélodrame. Religieuse et prostituée, palais et mauvais lieu, seigneurs et bandits, personnages, décor, tout ici, jusqu'au style parfois, sent la vieille antithèse, les vulgaires contrastes et la défroque usée du romantisme, quelque chose comme l'« idéal »,

ou le poncif, Meurice et Vacquerie. Tout ici, matière à certaine musique peut-être, ne l'était pas à la musique de ce musicien. Au contact et sous l'influence du sujet, elle s'est empâtée, alourdie. Infidèle à ses vertus natives, nationales, nous ne reconnaissons plus, en ce gros ouvrage, la fine ouvrière d'autrefois. Dans cet orchestre si vivant naguère et, quand il le fallait, si nourri, mais si léger pourtant, si modéré de ton, si français, pourquoi, trop souvent, cette emphase et cette pesanteur, cette tension, et, çà et là, ces à-coups, ces poussées presque brutales, à l'allemande ? D'où viennent à M. Messager des pratiques dont il s'était gardé jusqu'ici : le tout à l'orchestre, l'orchestre avant tout et toujours? Les deux actes conventuels, les plus tempérés, les moins contraires à la nature du musicien, devaient être et sont en effet de beaucoup les meilleurs. Leur unique défaut est de se trop ressembler. Aussi bien, et comme eux, le compositeur ne fait-il guère autre chose ici que se ressembler à lui-même, et de trop loin encore. On a du moins plaisir à retrouver quelques traits, fussent-ils atténués, pâlis, de son ancienne, et charmante, et véritable physionomie. Tenez : il me souvient, — c'est au premier tableau, — de deux innocens octosyllabes, que chante Béatrice :

Mon avenir, c'est la prière,
Mon avenir, c'est d'aimer Dieu.

Certes, le musicien ne les a pas pris au tragique, à peine au sérieux. Il les a notés sur le mode aimable, enjoué, sur un *tempo* de valse, avec un petit accompagnement de rien. Et dans tout *Béatrice* il n'y a rien non plus de si gentil. On aura beau dire que cela ne va pas trop bien, d'avance, avec la suite, plutôt grave, de l'histoire, tant pis. C'est la suite de l'histoire qui a tort et qui ne va pas, qui ne pouvait pas aller, mais pas du tout, avec le talent habituel, et naturel, de M. Messager. Peu de chose encore (premier acte également), une sérénade italienne, et dans la coulisse, comme nous en avons entendu plus de vingt, plus de cent, et qui se mêle, ou répond à de pieux cantiques. Et cependant, tandis qu'ils priaient et qu'elle semblait rire, nous nous rappelions une phrase éloquente, inspirée jadis à notre confrère M. Robert de la Sizeranne, par l'œuvre de Segantini, le peintre italien de la nature alpestre : « Quand on se trouve le soir, en voiture, dans la montagne, une des impressions les plus subtilement évocatrices qu'on puisse recueillir, est d'entendre l'*Angelus* tintant d'un clocher lointain et égrenant ses sons graves à travers le

bruit des grelots des chevaux. Celui qui passe distraitement entend rire les grelots. Celui qui prête l'oreille entend pleurer la cloche. Et c'est toute la peinture de ce maître, et c'est toute la musique de la vie. » La *canzone* et les cantiques de M. Messager n'ont sûrement pas d'ambitions si hautes. Ni les mélodies elles-mêmes, ni leur alternative, ne sont quelque chose de bien rare. Mais c'est quelque chose de facile, d'agréable, et l'unique endroit de l'ouvrage où peu, très peu de musique, nous ait induit en des pensées, en des rêveries, que beaucoup de musique, partout ailleurs, ne nous suggéra point.

L'exécution musicale (orchestre et chant, orchestre surtout) de *Béatrice* ne fut pas mauvaise. Quant à l'exécution qu'on peut appeler verbale, parce qu'elle consiste dans la prononciation des paroles, elle se distingua par une presque universelle inintelligibilité. Nous n'excepterons de ce commun reproche que deux personnages, et secondaires, le brave jardinier du couvent et Mgr l'archevêque. Les autres, tous les autres, chantèrent pour ne rien dire, car on n'entendit rien de ce qu'ils chantaient. Aussi bien, c'est une manière de chanter fort répandue à présent. Un jour viendra, qui n'est pas loin, où les spectateurs ne pourront plus comprendre que par les gestes, avec le secours du programme et du livret, le sujet d'une action musicale. Qu'est-ce pourtant que chanter ? C'est parler en musique, et, pour n'être pas cela seulement, c'est tout de même aussi cela. *Favellar in musica*, disaient les Florentins, qui tenaient à la parole. Et nous autres Français, nous n'y tenons pas moins, nous y avons toujours tenu. Quelles leçons admirables, mais trop oubliées, de diction lyrique, et si française ! ne donna pas naguère, sur la scène de l'Opéra, le grand artiste, étranger de naissance, mais nôtre de langage aussi bien que d'esprit et de cœur, que fut M. Jean de Reszke ! Comme il chantait, celui-là, et comme, en même temps, il parlait ! Autant que certaines notes, certains mots de lui retentissent encore à nos oreilles : par exemple cette phrase de Jean de Leyde hésitant à quitter sa mère pour suivre les anabaptistes : « *Partez sans moi, je reste à sa vieillesse,* » et le mot final surtout, où l'artiste savait mettre, par la parole autant que par la, musique, une si tendre, si filiale pitié. Merveille aussi de déclamation, au dernier acte de *Roméo et Juliette*, certaine période pathétique et s'élevant par degrés jusqu'à l'éclat de terreur et de joie qui la couronnait : « *Juliette est vivante!* » Là encore, là toujours, c'était à la fois de la musique et de la parole, et comme de chaque syllabe même, que semblait sortir, aux accens du tragédien chanteur, une seule même vertu.

Un dernier mot sur *Béatrice*. Nous aurions aimé lire et relire, pour la mieux connaître et sans doute pour la goûter davantage, la partition de M. Messager. Mais elle a été éditée à Berlin. Il est vrai que c'était avant la guerre. La chose n'en est pas moins regrettable. Et quand on nous assure que plus d'une œuvre musicale française se trouve dans le cas de *Béatrice*, cette assurance ne fait qu'ajouter à nos regrets.

Henry VIII, de M. Camille Saint-Saëns, a été repris à l'Opéra, pour permettre à M. Battistini, le célèbre chanteur italien, d'interpréter, après *Hamlet*, un second ouvrage français. Le chanteur a dû hausser maint passage d'un rôle un peu trop grave pour lui. Il a d'ailleurs trouvé dans ces variantes l'occasion de poser, et de tenir, — ou de filer, — avec un art consommé, certaines notes encore délicieuses d'une voix qui, loin de tomber, semble au contraire s'être élevée avec l'âge. Quant au comédien, intelligent et soigneux, sachant donner à son visage, à ses gestes, l'expression et la vie, il a pris en quelque sorte par le dedans un rôle que ses devanciers, un Lassalle, un Delmas, avaient plutôt développé et comme projeté au dehors. Il a marqué surtout le côté sournois, cauteleux, l'inquiétude secrète et sombre du personnage. On pourrait dire en deux mots que, dans son interprétation, l'esprit de finesse a prévalu.

Après quelque trente-cinq ans, l'ensemble de l'opéra tient, ou se tient encore, d'une ferme et belle tenue. Avec cela, rien de pesant, ou de massif. Dès les premières mesures, ici comme partout, l'orchestre, l'orchestre seul de M. Saint-Saëns donne, autant que de la force, l'impression de la souplesse, et celle de la plénitude, mais celle aussi de la transparence et de la fluidité. Des pages, des suites de pages comme les deux finales du premier et du troisième acte, n'ont pas fléchi. Ni les assises n'ont cédé, ni les étages. L'hymne par où le synode s'achève, pose, ou porte, avec un magnifique aplomb sur un thème bien anglais, même anglican. Dans l'autre finale (Buckingham conduit au supplice), les chants religieux, les doléances de la foule, les amoureux *a-parte* du Roi et les réponses troublées de la nouvelle favorite, autant d'élémens qui, distribués avec ordre, nombre et mesure, s'opposent sans disparate et se mêlent sans confusion.

Peu de musique moderne, on ne saurait trop le répéter, répond, aussi bien que celle de M. Saint-Saëns, à notre goût national pour la clarté, la logique et la raison. Avant tout, elle est objet de connaissance, elle satisfait l'entendement. Si, comme son présent interprète,

elle possède l'esprit de finesse, l'esprit de géométrie ne lui manque jamais non plus. Enfin — pardonnez le jeu de mots, — la note sensible elle-même n'en est point absente. Elle retentit, cette note-là, dans le chœur des courtisans, voyant passer Buckingham condamné. Rien de plus « sensible » toujours, ou de plus touchant, avec plus de justesse, de retenue et de dignité, que le plaidoyer de la reine Catherine devant le synode. Rien, si ce n'est, au dernier acte, les vœux de fête, tristes et tendres, offerts par don Gomez au Roi, de la part de Catherine répudiée et captive. Rien, si ce n'est encore, un peu plus loin, la cantilène qui passe et repasse lentement sur les lèvres de la prisonnière, de la mourante, au gré d'un rythme flottant comme ses souvenirs et triste comme eux.

Il semble bien enfin qu'à la beauté du quatuor fameux, et digne de sa renommée, par où s'achève l'ouvrage, la sensibilité, la passion, l'âme n'ait pas moins de part que la composition, l'ordonnance, en un mot, que l'esprit. Ame diverse, animant quatre personnages de mouvemens différens, voire contraires, qu'il appartient à la musique seule de réunir et d'opposer en un seul concert. « Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier. » La première part est ici la part du Roi. A lui l'idée, ou la mélodie mère et maîtresse, la cellule vivante, autour de laquelle s'agrège et se développe l'organisme sonore. Mais aucune des trois autres voix ne demeure inactive, encore moins indifférente, et par telle « entrée, » ou « rentrée » de la reine Catherine surtout, il arrive que l'action dramatique et musicale soit tout à coup reprise et comme relancée. Musical et dramatique aussi, l'accompagnement du chœur lointain sert de fond harmonieux au tableau. Le quatuor d'*Henry VIII*, c'est quelque chose comme le quatuor de *Rigoletto* de l'opéra français.

Dans le peu d'espace qui nous reste à la fin de cette chronique, nous ne voulons qu'inscrire un grand nom. Le 19 juin de l'année qui commence, il y aura cent ans que naquit à Paris Charles Gounod. L'Amérique, assure-t-on, se prépare à célébrer ce centenaire. Nous demandons qu'en France il ne soit point oublié. Que faire pour le fêter dignement? L'Opéra pourrait donner une représentation modèle, ou, si c'est trop exiger, tout simplement une *bonne* représentation, — (ce mot seul veut beaucoup dire), — de *Faust*, une autre de *Roméo et Juliette*. A l'Opéra-Comique, on aimerait d'entendre *Sapho*, dont Mme Croiza ne serait point une médiocre interprète. Le *Médecin malgré lui* ne s'y écouterait pas non plus sans plaisir. Nos deux sociétés de concerts, le Conservatoire et le couple Chevillard-Pierné,

se réserveraient une exécution, partielle au moins, de *Rédemption* et de *Mors et Vita*. Et si parfois le soir, ayant fermé derrière soi la porte de sa chambre, chacun de nous, j'entends chaque musicien en France, se prenait, ou se reprenait, à feuilleter les cahiers, trop rarement ouverts aujourd'hui, des « mélodies » du maître, nul ne refuserait d'ajouter aux honneurs publics que nous réclamons pour Gounod, l'hommage plus intime d'une tendre et fidèle piété.

Gounod, on peut en répondre maintenant, à distance, a été notre plus grand musicien dramatique au siècle dernier. En ce long espace de temps, et dans notre pays, je ne vois pas un ouvrage de théâtre à mettre au-dessus de ses deux chefs-d'œuvre.

Gounod, chez nous et pour nous, a été un créateur.

Il a disposé les sons dans un ordre que la musique française ignorait, suivant des lignes qu'elle n'avait pas tracées avant lui. Une phrase, une « idée » de Gounod, c'est d'abord un élément, les métaphysiciens diraient une « catégorie, » par lui révélée, de l'idéal sonore. C'est aussi l'expression ou le signe d'une sensibilité, d'un amour, dont notre musique, à ce degré du moins et jusqu'à cette profondeur, n'avait pas encore été pénétrée et attendrie. Et par le mot d'amour, c'est tous les amours qu'il faut entendre, ou plutôt c'est le sentiment unique, mais divers, mais infini, dont ce mot seul, et qui suffit, enveloppe, embrasse tous les mouvemens et tous les modes : amour sacré, amour profane, amours humaines et divines amours. Dieu fait pour ainsi dire entre les grands artistes le partage de notre âme et de notre vie. Parmi les musiciens, il en est que nous écoutons plus volontiers aux jours de joie, d'autres aux jours de peine. Aux jours de tendresse, c'est à Gounod que nous allons toujours.

Alors, demanderez-vous, comment irions-nous à lui dans les jours où nous sommes ? Mais ne reconnaissez-vous pas en la guerre actuelle, autant que l'ouvrière d'une haine sainte, inexpiable, contre nos ennemis, la dispensatrice pour nous, entre nous, du plus généreux, du plus fraternel amour ? A côté de l'horreur inouïe de cette guerre, en voilà l'éminente dignité, la beauté plus merveilleuse encore. Et voilà pourquoi le plus tendre de nos musiciens nous apparaît comme un musicien de l'heure présente, que la France d'aujourd'hui, la France où tout le monde s'aime, doit glorifier et chérir. En cette année de commémoration, que ceux-là mêmes qui naguère l'ont oublié, méconnu, lui reviennent. Qu'ils entendent l'appel ou le rappel délicieux de Marguerite : « *Reste, reste encore... Et*

voici le jardin charmant. » Il est bon d'y rentrer, et de revoir aussi le jardin de Juliette, et de s'asseoir, avec le petit pâtre, au pied de la falaise de marbre d'où va se précipiter dans les flots la poétesse amoureuse et trahie. Que d'autres lieux encore, une église, un tombeau, n'a pas consacrés le génie, quand il le fallait, puissant et sombre, du musicien de *Faust* et de *Roméo!* Que de paysages enfin, depuis la Provence de Mistral, et la Venise de Musset, qu'une mélancolique, presque douloureuse barcarolle fait aujourd'hui comme jamais touchante, jusqu'aux plus pures, aux plus nobles entre les strophes lamartiniennes : *Au rossignol*, *le Soir* ou *le Vallon*.

Aussi bien que les fictions du théâtre, elle excelle à traduire, cette musique de Gounod, la vérité et la vie. Nous ne saurions rencontrer compagne et confidente aussi douce, tout le long de notre chemin. Les échos d'un de ses cantiques ne se mêlent-ils pas au plus pieux souvenir de notre enfance? Que de fiancés, que de jeunes époux, ont reconnu, dans telle cantilène de *Faust* ou de *Roméo*, la voix, toutes les voix de leur amour et de leur bonheur! Enfin il est une œuvre sacrée du maître religieux où nous pouvons, aujourd'hui plus que jamais, recourir. *Mors et Vita*, l'ordre seul de ces deux mots contient un enseignement, une promesse, que l'œuvre entière commente et confirme. Pleurons nos morts au chant du *Requiem* qui forme la première partie de l'oratorio. Mais tout d'abord, aux fermes accens de l'*Ego sum resurrectio et vita*, nous aurons espéré pour eux, d'une invincible espérance. Enfin, que *Gallia* soit encore une fois, ainsi que naguère, le psaume de la France pénitente, mais que surtout vienne bientôt le jour où les trompettes de la *Messe de Jeanne d'Arc* sonneront, sur le seuil de nos basiliques, en l'honneur de la France victorieuse.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Est-ce l'engourdissement de la nature au début d'un hiver qui s'annonce si rude? Est-ce une réminiscence inconsciente de l'antique coutume de la trève de Dieu? Ou bien plutôt, « l'ennemi du genre humain » ne prépare-t-il pas quelque part quelque mauvais coup? Toujours est-il que, pendant cette quinzaine solennelle, il n'a été signalé que peu et de petites actions de guerre. En Italie, pourtant, nos chasseurs ont remporté un beau succès, enlevant le second sommet du Mont Tomba, d'où les Autrichiens nous dominaient, leur prenant 1400 officiers et soldats, 15 canons, 60 mitrailleuses, mais surtout, — et par là ce simple fait d'armes a revêtu la valeur d'un symbole et d'un exemple, — renouant la tradition de la victoire sur cette terre à chaque lieue marquée d'une victoire française. L'armée italienne n'a pas voulu demeurer en reste : elle a rejeté de la boucle de Zenson les détachemens austro-hongrois qui s'étaient établis en ce point sur la rive droite de la basse Piave ; de telle sorte qu on peut dire non seulement que l'invasion germanique paraît arrêtée, mais que la réaction se dessine. En France, sur le front britannique, les Allemands ont tenté et manqué plusieurs attaques devant Cambrai, entre la Vacquerie et Marcoing; contre le front français, ils entretiennent une canonnade, générale et non encore fixée, mais qui, par momens, semble se faire plus violente dans la Haute-Alsace. En Mésopotamie, sir Edmund Allenby, posément, méthodiquement, donne de l'air à Jérusalem, en nettoyant la route de Naplouse.

Cependant, de diverses sources, notamment de Suisse et de Hollande, continuent de nous venir des avertissemens. Il passe sans cesse de l'Est à l'Ouest des troupes et, en énorme quantité, de l'artillerie avec du matériel de guerre, retour du front russe. On se croirait revenu, disent certains témoins, aux jours du mois d'août 1914, lors

de la première ruée. Mieux vaut être en éveil et tenir l'avis pour bon. Mais nous n'en sommes plus au mois d'août 1914, et ce n'est plus la première ruée : celle-ci a d'avance le souffle court et les pieds coupés. La nouvelle offensive est d'ailleurs claironnée à bien grand fracas : Hindenburg et Ludendorff n'ont guère l'habitude de se laisser ôter ainsi le bénéfice de la surprise. D'autre part, il est remarquable que, loin de contrarier ses offensives de guerre, ce qu'on peut appeler « les offensives de paix » de l'Allemagne, ces opérations latérales ont toujours coïncidé avec elles, les ont toujours précédées, accompagnées ou immédiatement suivies. Soyons donc gardés et parés à tout : à la manœuvre stratégique et à la manœuvre morale. C'est l'instant décisif. Que l'esprit soit aussi ferme que le cœur, et le civil aussi imperturbable que le soldat !

A peine les pourparlers pour l'armistice avaient-ils abouti, entre la Quadruplice et les bolchevikis, à une suspension d'armes de vingt-huit jours, indéfiniment renouvelable par tacite reconduction (comme si depuis longtemps les armes, là-bas, n'étaient pas suspendues !), que s'ouvraient à Brest-Litovsk des négociations pour la paix. L'Allemagne et l'Autriche, avec une hâte fiévreuse, y dépêchaient, dès le 20 décembre, les plus éminens de leurs hommes d'État, renforcés par les plus experts de leurs diplomates, et d'abord leurs propres ministres des Affaires étrangères, M. de Kühlmann et le comte Czernin. Piquées d'honneur, la Turquie envoyait le sien, Nessimi bey, et la Bulgarie son ministre de la Justice, M. Popoff. Tout un essaim de hauts fonctionnaires, ambassadeurs, chefs de division, conseillers, secrétaires, bourdonnait autour de ces chefs. Et tout un escadron de militaires, et toute une académie de techniciens.

Mais qui, en face d'eux, du côté russe ? Il est très difficile de le savoir exactement. On a raconté que la délégation maximaliste se composait, en son fond, d'un matelot de vingt-quatre ans, complètement illettré, d'un soldat de vingt-et-un ans non moins illettré que le matelot, et d'un brave homme d'une cinquantaine d'années, « qui avait l'air d'un illuminé, en proie à l'idée fixe du partage des terres, » auxquels il s'ajoutait une vieille femme, jadis déportée en Sibérie pour avoir pris part à un attentat contre un ministre de la Guerre ; qu'il y aurait en outre, et comme en sous-ordre, un général et un amiral, mais que le général s'obstinerait à ne rien dire et que l'amiral, soucieux de se mettre à la mode du jour, aurait arraché de sa vareuse galons et décorations, ne conservant pour tout insigne qu'une chaînette d'or. Si ce n'est pas une plaisanterie, on imagine la stupéfaction du maré-

chal-prince Léopold de Bavière, à la table de qui se sont faites les présentations. Lenine, que sa grandeur attache à Pétrograd, et Trotsky, retenu sans doute par les besoins de la politique intérieure, ayant déclaré ne pouvoir se rendre à Brest-Litovsk, le premier plénipotentiaire des bolcheviks doit être « le camarade » Joffe, si ce n'est M. Kameneff (traduisons, d'après la *Morning Post*, Rosenfeld), à moins que ce ne soit un M. Pokrovsky, que les journaux ne désignent que par sa qualité de « professeur à l'Université de Moscou. » Or, il y avait, à l'Université de Moscou, avant la révolution, trois Pokrovsky, également fondés à revendiquer cette qualité. L'un d'eux enseignait « l'histoire de l'Église ; » un autre, la « philologie classique ; » le troisième, « la géographie physique et la météorologie. » Que ce soit l'un ou l'autre ou le troisième, encore qu'il n'ait pas, dans la circonstance, beaucoup à travailler de son métier, il jouit d'une supériorité de culture incontestable sur le matelot, le soldat, la vieille femme et le vieil homme illuminé, pourvu que ce ne soit pas lui-même, d'aventure, le doux monomane du partage des terres ! Ce serait toutefois pousser le tableau à la caricature que de ne pas le reconnaître : la délégation russe s'est adjoint, elle aussi, à titre de conseillers techniques, quelques personnages qu'il faut croire sérieux, le commissaire de la Banque d'État pour le ministère des Finances, un chef de section au ministère des Affaires étrangères, un capitaine de frégate gérant du ministère de la Marine. Telle quelle, M. de Kühlmann et le comte Czernin l'ont trouvée parfaite. Ils ne lui ont pas demandé plus qu'ils ne demandaient à Lenine et à Trotsky, et, dès le déjeuner d'inauguration offert à la Conférence par le ministre impérial et royal austro-hongrois des Affaires étrangères, se sont nouées, d'aristocrates à anarchistes, « les plus cordiales relations. »

Au demeurant, la besogne importe plus que l'ouvrier. Sinon pour la juger, — elle n'est point terminée, et l'heure n'en est pas venue, — au moins pour la suivre, nous nous attacherons aux textes. Du flot des informations confuses et contradictoires, nous extrairons trois documens certains : 1° le programme de la paix russe ; 2° la réponse des puissances centrales ; 3° la réplique des maximalistes. Et nous n'insisterons pas plus qu'il ne convient, parce que les faits changeans ont vite fait de renverser les positions et d'infirmer les commentaires. En guise de préface, M. de Kühlmann, qui, malgré sa jeunesse relative, a présidé, comme représentant du « Suprême Seigneur de la Guerre, » la séance d'ouverture, a commencé par dire, dans ce langage empreint d'une si déplaisante hypocrisie : « Nos négociations seront pleines de

philanthropie conciliante et d'un respect réciproque; » puis, mêlant ces deux genres essentiellement allemands, le cynique et le mystique : « D'un côté, elles doivent tenir compte de ce qui s'est accompli et est devenu des faits historiques, afin de bien s'établir sur un domaine solide de réalités; mais, d'autre part, elles doivent aussi s'inspirer des grandes idées directrices qui nous réunissent ici. Il m'est permis de considérer comme d'un heureux augure que nos négociations commencent au moment de cette fête qui, il y a déjà des siècles, a apporté à l'humanité cette promesse de paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Quelles « grandes idées directrices ? » Quoi de commun entre ces Empires et cette Révolution, entre ces calculateurs et ces utopistes? Il semble que M. de Kühlmann se méfie, tâte le terrain, se défende d'espérer trop : « On ne peut pas, déclare-t-il, songer à mettre sur pied, ici, un instrument de paix parachevé jusque dans ses plus petits détails; » mais seulement « à fixer les principes fondamentaux des conditions auxquelles les rapports amicaux de voisinage, particulièrement dans les domaines intellectuel et économique, peuvent être repris, et à délibérer sur les moyens de panser les blessures faites par la guerre. » C'est dire, aussi clairement que s'y prête un discours entortillé : pour « tenir compte de ce qui s'est accompli et de ce qui est devenu des faits historiques, » l'Allemagne refuse de lâcher les territoires qu'elle occupe ; pour panser les blessures de la Russie, elle a, tout prêts à passer la frontière, des propagandistes munis de ses instructions et des trains chargés de ses marchandises.

Sur cette entrée en matière engageante, les bolcheviks ont déployé leur papier. On ne le conçoit pas sans un exposé de doctrine, et il en contient un, éloquent et vaste en effet. Peut-être appuie-t-il un peu maladroitement sur « la ferme volonté des nationalités peuplant la Russie révolutionnaire » de voir la paix conclue dans le plus bref délai, — et, bien entendu, la paix des Soviets, sans annexions ni indemnités ; sur leur « ferme décision » de signer sans retard une pareille paix, ou une paix quelconque qui s'en rapproche et qui soit toute proche. Mais il ne révèle rien à personne : les Allemands en connaissent là-dessus autant que les maximalistes. Comme si les mandataires de Trotsky pressentaient que la formule dont ils sont si fiers : « sans annexions » est susceptible d'interprétations différentes, ils l'expliquent, et ils font très bien ; la suite montrera que ce n'était pas inutile. Ils proclament nettement qu'ils tiennent pour une annexion « toute usurpation par un État grand ou fort du territoire d'un État

moins grand ou plus faible, sans le consentement de ce dernier, et indépendamment de l'époque où cette usurpation fut commise; » et voilà encore une précision à retenir. En conséquence, ils aboutissent à des propositions concrètes, qu'ils rangent sous six paragraphes. Pour être bref et être sûr de placer chacune à son plan, il n'est que de les classer d'après la réponse même que les Empires du Centre y ont faite.

Premier point : « L'appropriation par la force des territoires qui furent occupés pendant la guerre n'est pas dans l'intention des gouvernemens alliés; » et deuxième point : « Les Alliés n'ont pas l'intention de ravir l'indépendance aux peuples qui perdirent l'indépendance politique pendant cette guerre; » mais troisième point : « La question de l'indépendance constitutionnelle des groupes nationaux qui ne possèdent pas l'indépendance constitutionnelle (peut-être faudrait-il lire : politique ou nationale) ne peut pas, d'après l'avis des Alliés, être réglée entre États; cette question doit, là où elle se présente, être réglée indépendamment par chaque État avec ses peuples, par voie constitutionnelle. » Passons sur le quatrième point, qui ne fait que doubler le troisième. Le cinquième point traite des indemnités. D'après l'avis des Alliés, « chaque puissance belligérante n'aurait à indemniser que les dépenses causées par ses ressortissans se trouvant en captivité, et les dégâts causés sur son propre territoire, par des actes contraires au droit des peuples, aux ressortissans civils de l'adversaire. » Le sixième point, enfin, vise les colonies : il se résume en une ligne : « Toutes les colonies que l'Allemagne a perdues pendant cette guerre lui sont restituées de plein droit. » Et pourquoi? Pour une raison simple et péremptoire : « Le fait que, dans les colonies allemandes, les indigènes... restèrent fidèles jusqu'à la mort à leurs amis allemands est une preuve de leur dévouement; leur résolution de rester en toute circonstance aux côtés de l'Allemagne est un témoignage dont le sérieux et le poids l'emportent sur toute manifestation possible de leur volonté par un vote. » Ainsi, de l'aveu des Allemands, qui ne le font que pour leurs colonies, la fidélité démontrée vaut mieux que tous les plébiscites. C'est de quoi nous aurons à nous souvenir, et ils ne pourront pas nous objecter qu'à Brest-Litovsk ils ne parlaient qu'à la Russie, car, à travers et derrière la Russie, ils émettent la prétention de s'adresser à toute l'Entente et de nous parler à nous aussi.

Dans le préambule dont ils ont, à la manière et à l'imitation des bolcheviks, fait précéder leur factum, ils le confessent lourdement,

avec une ostentation suspecte, qui découvre le piège plus qu'elle ne le cache. Ils invoquent, comme les bolcheviks, « la volonté clairement exprimée par leurs gouvernemens et leurs peuples d'obtenir la conclusion aussi rapide que possible d'une paix générale ; » attention : d'une paix « générale. » S'il leur plaît de s'arrêter aux propositions russes, c'est qu'à leur jugement, « les lignes directrices en peuvent former une base équitable pour une telle paix. » Tout comme les bolcheviks, ils déclarent solennellement leur décision de « signer sans tarder une paix qui mettra fin à cette guerre, » mais « sur la base de la situation et des conditions soutenues, également équitables pour tous les belligérans. » Et il y a encore un « mais. » « Mais il faut remarquer expressément que toutes les puissances participant actuellement à la guerre doivent s'engager, dans un délai convenable, à observer scrupuleusement, sans exception et sans aucune réserve, les conditions ralliant également tous les peuples. » L'angoisse secrète de l'Allemagne perce, non dans ce préambule, mais dans la conclusion : la peur d'une sorte de guerre après la guerre, que réveille en elle, par accès, sa mauvaise conscience. « Les puissances alliées voient dans le rétablissement économique régulier, tenant compte des intérêts de tous les participans, l'une des conditions les plus importantes pour la préparation et le rétablissement des relations amicales entre les puissances actuellement en guerre. » Amicales : M. de Kühlmann a écrit et le comte Czernin a prononcé l'épithète, qui n'est pas de pur protocole. « Amicales : » comme ils y vont! Tous les « adversaires » des Empires centraux sont compris dans ces dispositions bienveillantes, mais on les invite à se dépêcher : ils n'auront, pour en profiter, qu'un « délai convenable. »

Ce délai, ce sont les plénipotentiaires du Soviet qui le fixent. Dans l'ensemble, ils sont enchantés, à l'audition, de la réponse de la Quadruplice. Quelle joie! Le principe est accepté, et ce n'est pas un mince avantage. Songez donc : « le principe d'une paix générale démocratique sans annexions. » Démocratique et générale. Sans annexions : il y a bien une ombre sur le paragraphe 3 ; et sans indemnités : il y a bien une autre ombre sur le paragraphe 5. Mais qu'est-ce que cela! « Le collier dont je suis attaché... » La délégation russe « estime que... la franche déclaration contenue dans la réponse des puissances alliées, qu'elles n'ont aucune intention agressive, offre une réelle possibilité de procéder tout de suite aux négociations d'une paix générale entre les États belligérans. Par suite, elle propose une sus-

pension des négociations de dix jours,... afin que les peuples dont les gouvernemens ne se sont pas encore joints aux négociations commencées ici, en vue d'une paix générale, aient la possibilité de connaître les principes, maintenant exposés, d'une telle paix. »

A coup sûr, il y aurait plus d'une observation à faire, et il nous en vient, en copiant, quelques-unes au bout des doigts. Quand ils ont relu, après leurs délégués, on dirait que Lenine et Trotsky ont moins mal lu. Dans tous les cas, c'est leur affaire. La nôtre est de ne pas nous laisser entraîner où nous ne voulons pas, où nous ne devons pas les suivre. Voici justement qu'à la veille de l'expiration du délai de dix jours, il nous arrive de Suède un singulier message. C'est, par-dessus la tête des gouvernemens, l'appel aux peuples dont on nous menaçait. Et justement voici que Trotsky exprime avec force le désir que les négociations soient transférées de Brest-Litovsk à Stockholm, et que le Chancelier allemand accorde des passeports aux socialistes minoritaires, à Haase et ses compagnons, dont il s'institue le défenseur ; que « le prolétariat français élève la voix et réclame de son gouvernement la participation aux négociations de paix. » Mais voici justement que cinq de nos socialistes, devançant cette exhortation, viennent de faire une démarche analogue auprès de M. Clemenceau, qui leur a de nouveau opposé un refus tout sec. Ils interpelleront, et nous savons de reste, quoique ce ne soient pas des saints, qu'ils ne se sont jamais tus. Cette fois pourtant, ils auront tort devant bon nombre de leurs amis eux-mêmes. Tout ce qui, chez nous, a non pas même un sens vif et aigu de l'État, mais le plus obscur instinct des nécessités nationales, s'indigne à la pensée de séparer, sous les yeux et sous le feu de l'ennemi, le peuple du gouvernement, ou, sans aller si loin, de vouloir, au nom orgueilleusement usurpé de l'un, se substituer à l'autre. S'il y a quelque chose à dire pour la France, c'est au gouvernement de le dire ; et si le gouvernement ne dit rien, personne en France n'a rien à dire.

Qu'est-ce qui se joue à Pétrograd et à Berlin? La comédie va-t-elle subitement tourner au drame, ou le bout de drame qu'on nous laisse entrevoir n'est-il lui-même qu'un supplément de comédie ? Il faudrait que les « commissaires du peuple » fussent cent fois plus aveugles encore qu'ils ne le sont, et plus illettrés que ne le sont leur soldat et leur matelot, pour ne pas s'être aperçus que, partout où l'Allemagne recueille un profit, sa réponse est formelle, serrée, catégorique, mais qu'elle est élastique, équivoque, évasive partout où elle aurait à consentir le moindre sacrifice. Évacuer les régions occupées, ne pas

considérer la Pologne (russe), la Lithuanie, l'Esthonie, la Livonie, la Courlande comme dès à présent détachées de la Russie, ce n'est pas de la main, mais du pied, que M. de Hertling en écarte la proposition. D'autant plus impertinemment qu'il commence à avoir des doutes sur l'autorité et la solidité du soi-disant « gouvernement de la République russe. » Ce qui eût intéressé l'Allemagne dans les conversations de Brest-Litovsk, c'eût été, comme elle en a marqué manifestement le désir, d'y amener toutes les puissances de l'Entente, dans le dessein soit d'en faire sortir la paix générale, soit d'embrouiller entre elles les choses assez pour les brouiller. A défaut de ce grand résultat, c'eût été du moins de faire avec la Russie tout entière, avec toutes les Russies, une paix séparée qui, en supprimant le front oriental, en permettant de n'y maintenir qu'une force de police, rendît aux Empires la libre et pleine disposition de leurs armées.

Lenine et Trotsky seuls, et Pétrograd tout seul, ou même le fragment, plus ou moins gros, de Russie bolchevik les intéresse beaucoup moins. Il leur importe peu, n'ayant affaire qu'aux extrémistes, d'en obtenir la paix, s'ils savent qu'ils n'en peuvent pas redouter la guerre. Mais, en revanche, l'Allemand, l'Autrichien, le Bulgare et le Turc ont eu tort de se précipiter à Brest-Litovsk. Les délégués russes, quelque peu clairvoyans ou quelque complaisans qu'on les ait supposés, ont pu mesurer l'épuisement de la Quadruplice. Nous avons à ce sujet des déclarations de Kameneff qui sont tout à fait instructives. Et c'est, quant à nous, ce qui nous intéresse vraiment, parce que c'est ce qui peut et ce qui doit nous servir à régler notre attitude.

Qu'ils concluent là-bas ou qu'ils rompent, ne disons point que fort peu nous chaut; ne faisons fi de rien ni de personne; mais disons que, dans l'état des choses, c'est, pour le succès de notre cause, secondaire. S'ils étaient d'accord à l'avance, il est probable qu'ils resteront ou se retrouveront d'accord. Et il est probable, s'ils ne l'étaient pas, qu'ils ne réussiront pas à s'y mettre. Nous verrons alors ce qu'ils feront. Mais nous, ce que nous avons à faire est tout vu. Tenir. Les Empires du Centre n'ont qu'un coup, compliqué ou géminé, mais toujours le même, celui qu'ils ont réussi en Russie, essayé en Italie, amorcé en France, esquissé en Angleterre, préparé aux États-Unis, et qui pourrait se définir, diplomatiquement et militairement, la rupture à la charnière : passer dans les jointures de l'Entente la pointe du couteau. Tenir donc, et nous tenir. Si nous tenons bien, si nous nous tenons bien, il y a des apparences que ce ne sera peut-être plus aussi long qu'on aurait pu le craindre. D'un très haut poste d'observation

nous viennent des indications qui concordent avec les impressions de Kameneff, et qui se condensent en une figure expressive : dans l'empressement des ministres allemands et austro-hongrois à courir à Brest-Litovsk, sur l'invitation d'un Lenine et d'un Trotsky, dans cette espèce d'étourdissement qui leur fait tout oublier, ou tout confondre, on sent « des vertiges d'estomac. » Mais nous, persuadons-nous que nous nous battons désormais, non pour du terrain, mais pour du temps, ou du moins bien plus pour du temps que pour du terrain. Le temps est notre dernier et notre plus puissant allié. Car, en admettant que la Quadruplice gagne quelque chose du côté de la Russie, elle ne peut pas gagner, du côté d'une masse amorphe, inorganique, désorganisée encore par l'anarchie, paralysée par l'acéphalie, anémiée par trois ans de guerre, et d'ailleurs brisée en morceaux, autant que nous tirerons des forces toutes fraîches de la plus riche, de la plus industrielle, de la plus libre, de la plus jeune, de la plus entreprenante, de la plus énergique, de la plus ingénieuse et de la plus audacieuse des nations. C'est pourquoi nous pouvons en toute confiance prendre pour ce qu'il est, pour un mot d'ordre, le mot du général Pétain : « Si le plus pressé réclame la paix, le plus persévérant en fixe les conditions. » Nous ne sommes pas les plus pressés : il nous est moins malaisé, et il nous sera moins pénible qu'à l'ennemi, d'être les plus persévérans.

Ce sentiment commun aux peuples et aux gouvernemens de l'Entente a mis jusque dans l'ordinaire banalité des télégrammes et des discours de Nouvel An une note réconfortante. Aucune dissonance entre les paroles de M. Poincaré ou de M. Clemenceau, et celles du roi d'Angleterre ou de M. Lloyd George, du roi d'Italie ou de M. Orlando, de M. Wilson on du colonel House. Plus fortement et plus abondamment que nul autre, le Premier ministre britannique, dans les explications qu'il a cru devoir porter au Congrès des Trade-Unions, a rappelé tout ce qui nous lie et ce qui seul nous déliera. Mais comme il a bien fait de le répéter aussi fortement! Ce ne serait pas assez de garder inébranlable la fermeté intérieure : il est bon que de temps en temps sonne au dehors un accent qui sonne. Si l'on veut obtenir les restitutions, les réparations et les garanties nécessaires, il ne faut pas, en se condamnant par avance à une diplomatie de vaincus, fermer les voies à la justice. Nous ne demandons rien qu'il ne soit de notre droit de demander, mais nous n'abandonnerons rien qu'il soit de notre devoir de reprendre. M. Lloyd George n'écarte pas par une raillerie, la société des nations; mais, tant que cette société,

qui n'est encore que rêvée, n'aura pas de base territoriale, elle ne sera qu'un palais de nuages; et elle n'aura de base territoriale sûre que dans une Europe purgée des iniquités où le sang crie. L'Alsace et la Lorraine, « arrachées aux flancs de la France et incorporées à l'Empire allemand, sans égard pour les vœux de leur population, ont, de leur blessure et de la nôtre, « infecté » le continent depuis un demi-siècle. Afin qu'il ne se forme point, ou qu'il cesse d'y avoir, pour le malheur des générations futures, en dix autres endroits, dans la France et l'Italie envahies, en Belgique, en Serbie, en Roumanie, au Monténégro, dans l'Italie *irredenta*, en Arabie, en Arménie, en Mésopotamie, en Syrie et en Palestine, dix autres foyers d'infection, M. Lloyd George engage « jusqu'à la mort » la Grande-Bretagne et tous ses dominions et toutes ses colonies. D'un bout à l'autre du monde, malgré l'abîme qui s'est creusé en Orient, l'Entente, corps et âme, tient et se tient. La défaillance russe n'a déterminé, même au plus près d'elle, aucune autre défection.

Ce n'est pas à dire que l'Allemagne ait renoncé à ses mines et à ses sapes; elle continue de faire sa guerre souterraine comme sa guerre sous-marine. « On aperçoit mal, avions-nous noté, l'origine et le dessein de la révolution de Portugal. » Peut-être l'aperçoit-on un peu mieux aujourd'hui. Pourquoi M. Sidonio Paes a-t-il si opinément, si facilement renversé et remplacé M. Bernardino Machado? Et pourquoi, ayant déporté, emprisonné ou proscrit ses ministres, le parti triomphant cherche-t-il si âprement à déconsidérer, à déshonorer le parti vaincu? Il se peut qu'il n'y ait, sous cette agitation, que quelque menée monarchiste, et que ce mouvement même soit plutôt un effet qu'une cause. Mais il se peut également qu'il y ait ou que s'y introduise la main de l'éternel et universel fauteur d'intrigues et semeur de discordes. Sans commettre l'injustice gratuite de prétendre fonder un soupçon légitime sur le fait que M. Sidonio Paes a été antérieurement ministre du Portugal à Berlin, nous ferons sagement de nous méfier, non pas de lui ni de son gouvernement, mais des agens de l'Allemagne, capables de tout exploiter. Ce qui ne saurait nous empêcher de croire à la sincérité des affirmations que le Portugal n'a cessé de nous réitérer et à la fidélité d'un dévouement dont ses soldats, en combattant auprès des nôtres, nous ont donné la meilleure preuve.

Les fugitifs qui, provisoirement, préfèrent l'air de Madrid à celui de Lisbonne, n'y rencontreront pas la tranquillité. Pour n'être pas en révolution ouverte, l'Espagne n'en est pas moins dans une crise

profonde. Cette crise, à la prendre au plus court, s'est déclarée le 1er juin dernier, date à laquelle les « Juntes de défense » des différentes armes notifièrent aux pouvoirs publics leur volonté de les voir en finir avec le favoritisme dans la collation des emplois, récompenses ou avancemens, et demandèrent que l'armée fût mise « en condition d'efficacité militaire. » Les juntes ne s'en tinrent pas là : tout en protestant de leur désir de n'intervenir dans la vie politique qu'en cas de suprême nécessité, elles signifièrent aussi leur résolution d'exiger qu'à l'avenir l'Espagne fût mieux gouvernée. Dès la première manifestation, il n'y avait pas à s'y tromper : c'était la réapparition d'un mal espagnol vieux d'un siècle, le mal des *pronunciamientos;* seulement, le *pronunciamiento* classique, historique, avait changé de forme ; de brutal et traîneur de sabre, il est devenu, selon la remarque très fine de l'ancien ministre conservateur D. Joaquin Sanchez de Toca, « moderniste et plumifère. » A Barcelone siégeait en permanence une « Junte centrale de défense de l'infanterie, » dont le président, le colonel Benito Marquez, plus était que le ministre de la Guerre, et souvent en correspondance ou en polémique, avec lui, réduisait à la démission le maréchal Primo de Rivera, frappait d'interdit une douzaine de généraux, bouleversait la hiérarchie et « sabotait » la discipline.

Cependant, cette façon de syndicalisme militaire qui, pendant quelques mois, ne dépassa pas les officiers et les chefs, ne serait peut-être pas allée bien loin, s'il eût trouvé en face de lui une opinion publique, saine et vigoureuse, qui ne se fût pas contentée de s'en amuser comme d'un spectacle. Il n'eût peut-être pas non plus causé beaucoup de ravages dans la sécurité prospère d'un temps calme et d'un milieu stable, à l'abri de toute corruption étrangère. Mais peu à peu, sur ces juntes d'officiers se greffèrent d'autres juntes, plus nombreuses et plus turbulentes, de sous-officiers et de soldats, — c'est encore un fait habituel en Espagne, où toujours les *pronunciamientos* de généraux ont engendré les *pronunciamientos* de sergens, — et ces associations qui se formaient pour régénérer la vie politique ne tardèrent pas à tomber sous la prise et sous la coupe des partis. Tandis que les juntes d'officiers avaient les sympathies, au moins discrètes, de ce qu'on pourrait nommer les droites, des intelligences s'établirent entre les juntes de sous-officiers et les groupes de gauche, les républicains, les socialistes, les réformistes, les régionalistes. « Coup d'État latent, » dit M. Sanchez de Toca; « révolution évolutionniste, » riposte le *leader* catalan, M. Cambo. Le

péril est porté au pire par la gêne suprême où plonge l'Espagne une cachexie économique qu'aggravent de semaine en semaine, dans « le parfait désordre » des transports, la rareté des subsistances, le manque de charbon et de matières premières, avec leur cortège d'attentes énervantes aux portes des boutiques, de grèves et de chômages, propices aux troubles qui confinent à l'émeute et peuvent conduire on ne sait jusqu'où.

Devant ce péril, le Parlement est muet, pour la bonne raison qu'il est absent depuis un an; et le gouvernement, après avoir hésité et flotté, comme l'opinion publique, s'est décidé en tout et pour tout, ces jours-ci, à disperser les juntes de sous-officiers, elles seules, et à dissoudre les Cortès; mesure, la dernière, d'une opportunité discutable et discutée, mais indiscutablement empirique et insuffisante. A tant faire que de rouvrir les Chambres, il veut avoir de nouvelles Chambres, et qui soient librement élues, ce qui serait, en Espagne et ailleurs, le plus nouveau de la nouveauté. Ces Cortès mêmes seront-elles ou non constituantes? On s'accorde du moins à souhaiter qu'elles soient extraordinaires. Mais, sur tout le reste, on ergote, et l'on se chamaille, de libéraux à conservateurs, et même de libéraux à libéraux : M. de Romanonès contre M. Garcia Prieto, et M. Alba contre les deux. Discours de *plaza de toros*, dissertations d'Ateneo, bavardages de *tertullias*, ce n'est plus l'heure de ces exercices. La crise appelle d'urgence des solutions d'homme d'État, presque de sociologue : il serait funeste qu'on ne lui donnât que des solutions de politicien. Alors, les événemens pourraient faire apparaître ce qu'avait d'artificiel et comme de personnel l'œuvre de Cánovas, dont toute la vertu consistait à envelopper dans des garanties d'ordre des germes de progrès, et montrer durement qu'avoir restauré un régime, c'est n'avoir rien fait, si l'on n'en a pas, avec les institutions, restauré, ranimé et perpétué l'esprit.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.